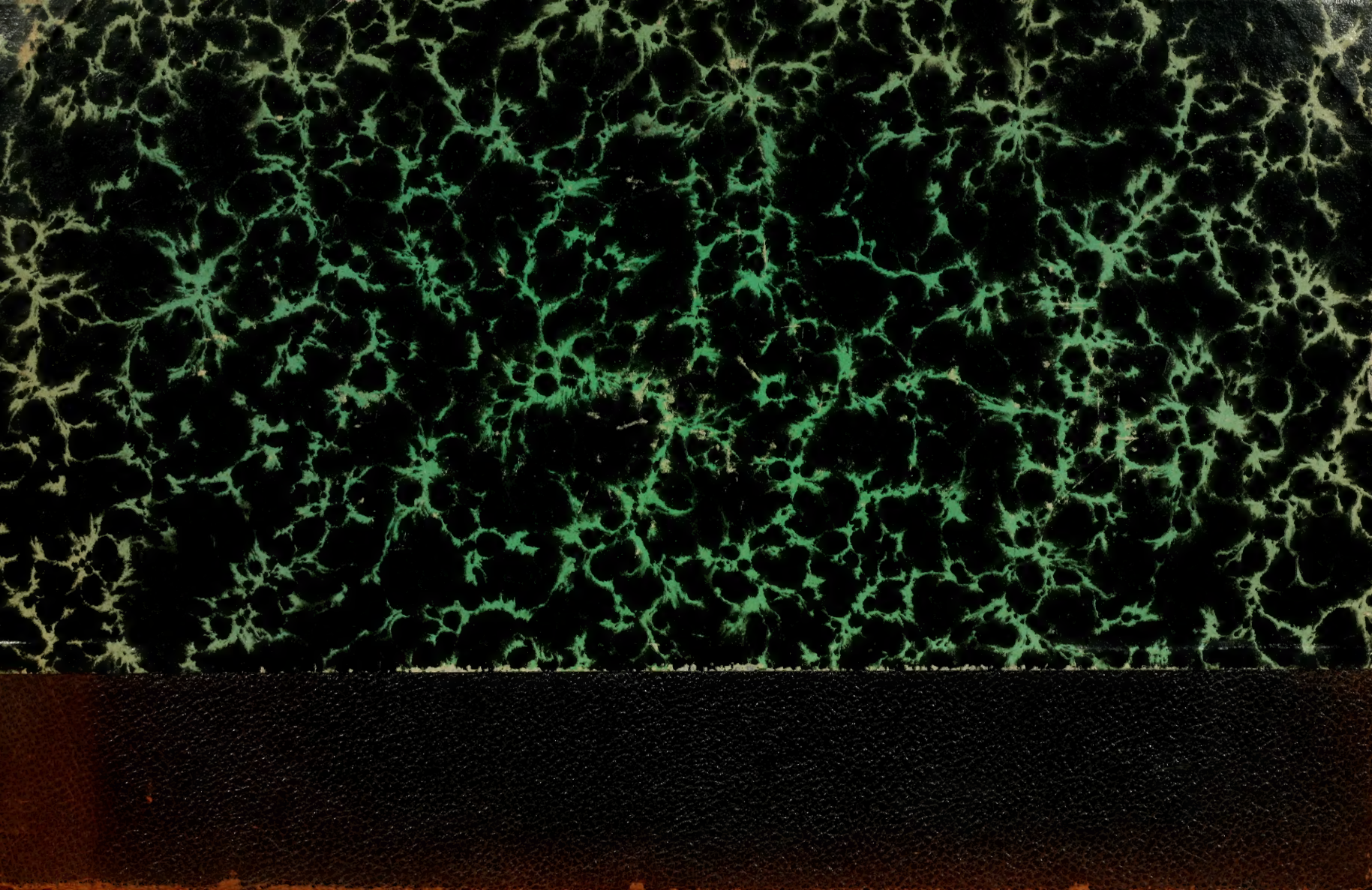


UoT
17/2

C.-F. MEYER

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

C.-F. Meyer, *Sa vie, son œuvre* (*1825-1898*). 1 vol. gr. in-8 de la *Bibliothèque de philologie et de littérature modernes* . . . . . **10** fr.

ThC

C.-F. MEYER

LA CRISE

DE 1852-1856

LETTRES DE C.-F. MEYER ET DE SON ENTOURAGE

PAR

R. D'HARCOURT

Docteur ès lettres.

206424
19.10.26

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1913

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

C.-F. MEYER

LA CRISE DE 1852-1856

INTRODUCTION

Les lettres qui suivent se rapportent toutes à la période la plus mal connue de l'existence de C.-F. Meyer. Elles font converger une abondante lumière sur les années de crise où faillit sombrer l'artiste, elles livrent la clé de cette longue irrésolution d'existence, de cette impuissance à vivre qui reste l'énigme de la vie de C.-F. Meyer quand on la voit du dehors et de loin.

Cette existence a été généralement mal jugée et cela pour la raison très simple qu'on n'en a connu que la seconde moitié ; or la vie de Meyer se partage bien nettement en deux versants : celui de l'ombre et celui du soleil. L'historien qui ne connaît que les pentes douces et lumineuses sur lesquelles s'attarda l'écrivain dans la dernière partie de sa vie, ignore l'existence qu'il veut juger. C'est là la source de la plupart des fausses appréciations qui furent portées sur la destinée de Meyer du vivant même du poète. L'aigreur amère avec laquelle Gottfried Keller jugea son compatriote, cette maussaderie hargneuse qui ne désarma point et qui sépara deux artistes vivant à quelques rues de distance ne doit point être expliquée autrement ; le père *d'Henri le Vert* si durement éprouvé par la vie en voulait à la destinée

d'avoir si douillettement choyé une existence qui lui apparaissait aplanie de tout obstacle. Tout près de nous, M. Richard M. Meyer nous présente l'auteur de *Hutten* sous les traits d'un épicurien voluptueusement assis à la table de la vie. S'il est vrai qu'une aimable et sereine lumière baigne les années dans lesquelles Meyer se fit connaître au public comme écrivain, les lettres qui suivent nous feront assez voir que cette douce détente n'était que chèrement achetée après les longues et sombres années d'attente qui l'avait précédée.

De la tristesse, beaucoup de tristesse, et aussi de l'ennui, de l'ombre, une ombre persistante, épaisse, noyant tous les détails — voilà la sensation presque physique qui reste dans l'esprit quand on repasse toute la portion de l'existence de Meyer comprise entre la dix-huitième et la vingt-septième année. Cette sorte d'immobilité dans la mélancolie et le rêve, le poète l'a bien dite dans ses vers :

> Ich war von einem schweren Bann gebunden
> Ich lebte nicht. Ich lag im Traum estarrt.

Peut-on parler de jeunesse à propos de Meyer? Lui-même, dans de beaux vers poignants, et à cet âge où l'on ne peut plus revenir en arrière, a déploré de n'en avoir jamais eu. Certes l'atavisme physique a là une part que l'on ne peut diminuer. Issu de souche névropathique, fils d'une mère qui devait s'abîmer dans le suicide, Meyer avait à lutter contre une mélancolie héréditaire. Contre cette fatalité, contre cet envahissement progressif de la nuit qui guette le névrosé, le combat était difficile; il fut conduit avec courage, avec persistance, et finalement avec succès. Mais est-il interdit de penser qu'il eût pu être abrégé? La seule attitude commandée par

l'ombre toujours menaçante suspendue au-dessus de la tête de Conrad Meyer était un parti pris de gaieté et d'insouciance ; il eût fallu porter résolument le rire et la lumière dans cet esprit ; à cette jeunesse qui abdiquait, qui renonçait, il eût fallu — doublement — les éléments de la jeunesse. Trop de visages graves se penchèrent sur cette vie qui se trouva prématurément enveloppée d'un réseau trop continu d'austérité et de sérieux.

Quel tableau nous laissent les vingt-sept premières années de Conrad, du « pauvre Conrad », comme l'appelait sa mère d'un accent désenchanté ?

Nous disions à l'instant que Meyer n'avait pas connu de jeunesse, et c'est exact ; mais il a eu une enfance, et particulièrement favorisée, une véritable enfance de poète toute tissée d'inconscience, de rêve et de lumière. Betsy, dans ses *Souvenirs*, a parlé de ces « jours lumineux, abrités, sans une ombre », qui avaient été l'éveil à la vie du frère et de la sœur. Né en 1825, Conrad devait vivre jusqu'en 1840 presque à la campagne. Le « Grüner Seidenhof », la demeure de la famille Meyer, n'était pas la vraie campagne, celle qu'ont connue — pour en recevoir un si décisif et durable arome — les premières années de Keller. C'était un frais et verdoyant faubourg, comme en possédait encore il n'y a pas si longtemps Zurich, une des villes qui ont le plus conservé le charme des insensibles transitions entre les champs et les rues. Conrad et sa petite sœur coulèrent là des jours tout blancs et sans souci, peut-être trop aplanis de tout ce qui aurait pu ressembler à une préoccupation d'avenir. Ils jouaient sous les tonnelles fleuries, se perdaient dans le labyrinthe, immense à leurs yeux d'enfants, d'un petit bois dénommé le « Wäldli », se laissaient bercer par le doux chant d'un petit ruisseau voisin. « Il nous manquait, écrira Betsy,

à un point inouï, effrayant, toute espèce de plan, tout instinct d'arrivisme ». « Nous ne fûmes peut-être pas assez élevés ! » s'exclame-t-elle un peu plus loin, dans un soupir où il y a un peu de mélancolie et de doute, et où, pourtant, ne perce qu'un demi-regret de ce joli temps d'enfance limpide. Cette existence si douce, si claire, un peu molle, un peu vide, qui a le charme et l'inconsistance du mirage a l'inconvénient grave de laisser dans l'esprit de Conrad, une dangereuse empreinte de rêverie qui sera dissolvante quand la mélancolie viendra s'y joindre. Cette rêverie, dans ces années de petit garçon, est encore transparente ; nous la verrons peu à peu s'assombrir ; ces brumes de l'âme sont inquiétantes, parce que le passage est insensible et facile de la brume matinale toute gonflée de bonheur vague à la brume crépusculaire lourde de vague mélancolie. La qualité d'esprit de Meyer, sa nature profonde, ne se modifie pas essentiellement entre ses années d'enfance si lumineuses et sa jeunesse si sombre : au vrai, la tare essentielle et durable de cet esprit, c'est l'inconsistance ; il n'y a point de fondation, tout est bâti dans l'impalpable ; Meyer, nous dira sa sœur, habite « un château de rêve ». C'est par une de ces naturelles réactions du malade vers la santé, comme nous en offre Nietzsche et d'autres, que Meyer plus tard appréciera dans la vie pratique, le caractère positif, calculé du Parisien qui le frappe et le séduit tant chez nous, et, dans le domaine esthétique, le caractère substantiel, concret de l'art latin, cette *körperliche Schwere* dont son *credo* d'écrivain est plein.

La responsabilité, il est vrai, de ces années d'insouciance qui feront, par contraste, le passage si dur et si brutal des années d'enfance aux années d'apprentissage — ce n'est pas à l'enfant, c'est aux parents qu'elle doit

être attribuée, et moins au père, trop surchargé de préoccupations publiques et professionnelles pour pouvoir vraiment songer aux siens, qu'à la mère. Celle-ci, en dépit de toute sa grâce charmante de sensibilité, nous apparaîtra un peu inconséquente quand elle déplorera l'absence de virilité et d'énergie d'un fils si mal préparé par elle-même à la lutte pour la vie.

Il y a dans la jeunesse de Meyer deux coupures assez nettes : en 1840, la mort de son père qui le laisse livré sans contrepoids et sans équilibre à l'influence de sa mère, en 1845 le changement d'habitation, l'émigration de la famille Meyer du Grüner Seidenhof au Stadelhofen de Zurich. Cette fois les Meyer rentrent tout à fait dans la ville ; une demeure citadine, emprisonnée dans un pâté de maisons, assez fermée et maussade, succède aux libres espaces et à la verdure. Le cadre des jours de Conrad perd moralement et matériellement de sa lumière. De 1845 à 1852 va se consommer ce lent effritement de sa personnalité, si poignant qu'après plus de trente ans le poète en détournera son souvenir avec une sorte de superstitieuse angoisse.

Conrad, vers cette époque, fut la proie d'une sauvagerie maladive sans cesse grandissante que nous avons ailleurs retracée avec détail. Il s'était cloîtré dans sa chambre dont, par une horreur morbide de la lumière, il tenait fermées les persiennes pour couper plus sûrement toute communication entre le monde extérieur et lui. Il ne sortait plus que la nuit, déambulant dans l'ombre d'un étroit jardinet attenant à la demeure, suivant le tracé étroit des plates-bandes avec cette régularité mécanique que nous font connaître les maniaques des asiles d'aliénés. Dans le silence de tombe de sa chambre, au début, il s'occupait encore intellectuellement, dévorant

pêle-mêle les livres les plus dangereux pour sa rêverie, les romantiques auxquels il s'attachait alors avec une passion exclusive : Grabbe, Freiligrath, et surtout Lenau dont les accents désespérés résonnaient étrangement dans sa sensibilité malade. Puis, peu à peu, il cessa de lire, la lecture étant encore par l'attention qu'elle demande un assujettissement positif de la personnalité, et son rêve mélancolique alla s'enfonçant toujours davantage vers ces brouillards sombres où sa raison se perdait. Sa pensée ne se fixait plus ; elle s'émiettait, se dissolvait au fil des heures ; une seule idée y survivait, celle de la déchéance. Conrad se rendait compte de la façon sévère dont son inaction était jugée au dehors par des contemporains qui ne voulaient pas comprendre qu'il était un malade ; la paralysie qui l'enchaînait était prise pour de la paresse, paresse particulièrement coupable dans une cité toute d'énergie et de réalisation, paresse spécialement impardonnable dans une famille tout entière et passionnément dévouée au labeur social. Les aïeuls de Conrad ont, presque sans exception, été de fidèles serviteurs de leur pays ; son père, le Regierungsrat Ferdinand Meyer, tour à tour secrétaire de la commission de justice, professeur d'économie sociale à l'Institut Politique, président du Conseil de l'Instruction publique, est mort littéralement à la tâche. Le fils sent amèrement quelle tache est sa vie dans cette lignée de dévoués citoyens. Plus tard, à Lausanne, quand sa guérison commencera, il fondra un jour en larmes — de saines larmes où la honte se mêle à l'envie — en entendant un inconnu faire un éloge ardent de ce père auquel il ressemble si peu... S'il est une chose incompréhensible et presque un objet de scandale aux yeux du Zurichois, c'est le dilettantisme intellectuel. Zurich est la ville de l'effort précis, discipliné vers le but positif

et matériel : commerce, finances, industrie. Même dans le domaine de l'art, l'Athènes de la Limmat conserve cette empreinte pratique. On peut dire que la Fortune se plut ironiquement à faire naître Meyer dans le cadre le plus hostile à son « génie ».

L'écrivain de plus tard se plaindra de l'ignorance systématique de « l'art pour l'art » rencontrée chez ses concitoyens. Meyer, de dilettante impuissant deviendra dilettante fécond, mais restera toujours dilettante. Il y a comme un malentendu entre sa ville et lui, malentendu tragique au début parce que la maladie s'y associe. Notons un trait assez caractéristique même : à cette époque de déchéance et de désagrégation intérieure qui s'étend de la vingtième à la vingt-septième année, Meyer n'abandonne jamais tout à fait la croyance à sa destinée de poète ; la voix sacrée de la vocation, de la « mission », ne cesse jamais de résonner faiblement dans un cœur qu'assombrit la névrose. Il dira au médecin qui le soigne, le jour où commencera sa libération : « Dès ma jeunesse, je me suis cru capable de faire ou de produire quelque chose qui fût de moi, quelque chose à part et d'accompli, soit dans la littérature, soit dans les arts ».

Quelle fut la nature exacte, médicale, du mal qui pesa si lourdement sur les destinées de Meyer ? Il ne semble pas jusqu'ici qu'un diagnostic définitif ait été porté. M. Joseph Sadger, de l'école de Freund de Vienne, dans une brochure téméraire et paradoxale, veut reconnaître dans la névrose de Meyer les manifestations morbides de ce qu'il appelle un « érotisme inconscient »[1], érotisme qui, vraiment, s'il fallait en croire l'ingénieux auteur, se serait égaré dans trop de directions : la sœur, la

1. *Unbewusste Erotik.*

mère et même le père ! Tout cela, sans base, sans autre étai que la biographie d'Adolphe Frey et les *Souvenirs* de Betsy Meyer ; l'auteur n'a eu en mains aucune pièce lui permettant d'asseoir vraiment son jugement ; l'imagination a fait tous les frais de cette singulière construction. M. Ed. Hess, dans un article de l'*Allgem. Zeitschr. für Psychiatrie*[1], parle de *constitutionnelle Verstimmung*, terme un peu indécis. Nous devons à la confiance des membres de la famille du poète, la fortune — qui n'a point été partagée — d'avoir eu en mains le dossier de Préfargier. C'est le tableau presque classique de la neurasthénie ; des oscillations extrêmement prononcées entre la dépression et l'exaltation nerveuse pourraient tout au plus faire penser aux formes les plus atténuées de la psychose dite « maniaque-dépressive », décrite pour la première fois scientifiquement par Kraepelin[2].

A qui remonte la responsabilité de la névrose de Meyer ? Et d'abord y eut-il vraiment responsabilité ? La part la plus grande revient incontestablement à l'atavisme. Conrad est issu de souche névropathique. Son grand-père maternel, Johan-Conrad Ulrich présente la physionomie du névrosé, névrosé bien doué d'ailleurs et d'âme généreuse : une nature fougueuse, mystique, portée aux extrêmes, traversant après de nobles emportements humanitaires des crises douloureuses de dépression dont il a dit lui-même l'horreur. Le père de Conrad, le Regierungsrat Ferdinand Meyer, n'est point un névrosé, mais c'est un être débile, à la taille mince, aux épaules étroites et rentrées, une nature de faible résistance où l'étoffe vitale est pauvre et dont les ressorts ont en outre

1. *Berlin Reimer, Bd* 58.
2. *Das manisch-depressive Irresein.*

été précocement usés par un excès de labeur cérébral. Mais c'est la mère du poète, Elisabeth-Ulrich Meyer qui porte presque tout le poids de la tare fatale. Elle a confié elle-même à son journal intime, que nous avons eu entre les mains, l'effroi que lui inspiraient ces crises d'angoisse intérieure qui lui laissaient « l'âme enténébrée » ; elle aussi, comme son fils, connaissait la dangereuse faculté du rêve : ce rêve que quelquefois elle ne maîtrisait plus, l'emportait vers de sombres contrées où elle ne se reconnaissait plus ; un voile s'abaissait alors devant son âme jusqu'à ce que l'aube se levât de nouveau. Le journal d'Elisabeth Meyer est d'un mysticisme exalté ; cette pauvre femme, d'un esprit d'ailleurs si finement et délicatement doué, cherche dans la religion un appui contre l'horreur de ces crises incompréhensibles qui la dominent ; dans ces pages intimes règne une sorte de rythme alterné d'exaltation et d'affaissement, d'une poignante mélancolie pour le lecteur, qui, plus d'un siècle plus tard, se penche sur ces feuillets jaunis. Ce tragique débat entre la lumière et l'ombre devait, hélas, se résoudre par la victoire de la nuit ; après avoir toute sa vie lutté, lutté en désespérée avec une énergie qui ressemble quelquefois à de l'héroïsme, Elisabeth Meyer devait, en 1856, s'abîmer définitivement dans le gouffre de la folie et sombrer dans le suicide.

Conrad Meyer tient de sa mère l'infinie délicatesse de sensibilité, le don des nuances intérieures ; il hérite aussi de ses nerfs, si redoutablement vibrants ; lui aussi connaîtra les crises de dépression qui laissent l'âme effondrée et déserte : lui aussi entendra plus d'une fois dans sa vie la voix tentante du suicide ; il y a, dans le recueil des « Gedichte », une pièce d'un accent poignant où le poète, sur un étang, à l'heure grise et morne où le

jour s'éteint, entend du fond des eaux la voix de sa mère qui l'appelle et l'invite à partager avec elle, dans la fraîcheur de l'onde, le grand repos.

Certes la fatalité fut grande dans le développement du mal de Conrad. L'hérédité morbide, et aussi cette malheureuse destinée qui le faisait naître dans la cité — et peut-être dans le peuple — le plus contraire à sa nature — c'étaient là choses qu'il fallait accepter. Est-ce à dire pourtant qu'il n'y eut point de fautes, de fautes humaines, commises dans l'éducation de Conrad ? Nous parlions il y a un instant de responsabilité. Celle-ci existe. Conrad-Ferdinand Meyer fut mal élevé ; il fut tendrement élevé par la plus sensible et la plus délicate des mères, mais il fut mal élevé. A une enfance d'insouciance où le rêve et le jeu furent ses seuls maîtres, succéda brusquement une adolescence dans laquelle il se vit sans transition et non sans amertume appelé à ses obligations d'homme. Ce fut le commencement de la faillite. Sa mère était devant lui avec son visage de veuve scellé d'une mélancolie inguérissable, lui rappelant ses devoirs de soutien de famille, ses devoirs envers Dieu aussi. Le devoir ! un mot que Conrad entendit trop souvent. Il pesa sur lui d'un poids toujours plus lourd, qui devait un jour être écrasant... La mère de Meyer fut une « décourageuse », les essais poétiques de son fils étaient à ses yeux une vanité coupable moralement, et pratiquement condamnée d'avance. Elle eût préféré le voir « menuisier ». Sur tous les efforts de son fils — efforts incohérents, il est vrai, et d'un souffle court comme sont les élans des neurasthéniques — elle laisse tomber le regard désenchanté de la chrétienne dont toutes les espérances sont transposées dans l'autre monde. Conrad ne sentait que trop douloureusement cette situation de

« raté » qu'il avait aux yeux de sa mère ; il en résultait une amertume qui venait s'ajouter au poids déjà lourd des dépressions maladives ; dans le regard qu'il chérissait le plus et où il eût voulu lire la confiance, il voyait le découragement, la mince estime, une tendresse beaucoup faite de pitié. Il eût tant désiré défendre contre la vie cette mère fragile et il se trouvait par la misère de ses nerfs malades dans la situation de protégé, lui qui eût voulu protéger. Il avait l'ambition d'être le fils fort et vaillant, prêt aux luttes, et, aux yeux de sa mère, il restait au contraire le tout petit, celui qui ne sait point la vie et auquel il faut aplanir les chemins. Les lettres de sa mère sont pleines de ces recommandations naïves qui nous font sourire, mais qui, peut-être, faisaient pleurer ce grand fils de vingt-sept ans à la sensibilité blessée : « Envoie-moi tes comptes... n'essuie pas tes rasoirs avec tes mouchoirs... »

Dès le début, il y eut entre cette mère et ce fils un douloureux malentendu, une situation fausse ; Elisabeth Meyer laisse trop sentir à Conrad qu'elle le chérit mais ne l'estime point ; elle eût dû lui faire crédit des sentiments qu'elle désirait voir en lui ; c'est en croyant d'avance à certaines vertus qu'elle les eût vues le plus sûrement s'épanouir en lui. Cette habile attitude d'anticipation, d'autres sauront la prendre qui seront les vrais éducateurs de Conrad. Celui-ci, comme on peut s'y attendre d'une sensibilité à vif, se contracte, se referme, vis-à-vis de sa mère. Il a soif de confiance et on ne lui donne que de la tendresse ; il a les ambitions de la virilité et se voit traiter en enfant. Il chérit sa mère — toutes ses lettres sont pleines de cet amour — et « il ne sait pas le lui dire » (ce sont ses propres expressions) ; tous ses élans vers elle sont coupés d'avance par le sourire

de pitié auquel il se heurte, et alors il devient le contraire de ce qu'il voudrait être, froid, fermé, blessant quelquefois ; sa mère se plaint de sa « nature glaciale » ; elle se fait toute humble, toute maternelle, déploie des trésors d'affection pour gagner le cœur de ce fils qui lui échappe, mais ce ne sont point les moyens qu'il faudrait ; elle s'en rend compte, sait « qu'elle est la personne qui lui nuit le plus » et le résultat désolant persiste : deux natures, toutes deux profondément sensibles et aimantes, restent murées dans une opiniâtre attitude d'incompréhension mutuelle.

La sœur de Conrad, Betsy, savait beaucoup mieux le « prendre ». Elle n'avait pas d'autorité sur lui, mais de l'ascendant, ce qui vaut beaucoup mieux, surtout vis-à-vis des neurasthéniques chez lesquels la débilité se joint à la plus chatouilleuse indépendance. Sa nature offrait, avec celle de son frère, des contrastes qui étaient bienfaisants à ce dernier. Elle était joyeuse, allègre et résolue, plus ignorante que Conrad des nuances et des dissections de la vie intérieure, de caractère au fond plus viril, avec cela d'un merveilleux tact pour ne pas faire sentir à ce frère impuissant qu'elle était le vrai soutien de la famille. Comme toutes les natures d'affirmation elle répandait avec richesse sa force tout autour d'elle, calmant les susceptibilités du frère, l'incitant doucement à l'effort, ramenant quelquefois le sourire des espérances aux lèvres de la mère. C'est probablement grâce à elle que le fil ne cassa jamais tout à fait entre Elisabeth Meyer et Conrad. Elle ne tomba point dans une erreur funeste qu'il faudrait ajouter à celles que commit la mère dans l'éducation de son fils : la pression morale dans le domaine religieux. Elisabeth était d'un piétisme austère ; elle voulut l'imposer à son fils et eut la douleur de recueillir le contraire

de ce qu'elle avait voulu semer ; de tranchantes affirmations de libres pensées, dues surtout d'ailleurs à l'esprit de contradiction.

« J'ai perdu sa confiance, écrivait la pauvre mère, pour avoir mis trop de zèle à lui faire partager mes convictions religieuses », l'influence de Betsy s'exerçait autrement ; c'était une douce pression, ce n'étaient point des mises en demeure. Le résultat ne se faisait pas attendre : Conrad ne montrait pas à sa sœur le visage obstiné d'incroyant qu'il montrait à sa mère. Et celle-ci acceptait le fait et s'en réjouissait, tout en s'en étonnant. « Conrad, écrira-t-elle en 1854, se laisse de plus en plus contrôler par sa sœur qu'il a priée d'être sa directrice spirituelle.... il l'appelle sa conscience ».

*
* *

Résumons les faits qui ont pesé sur la jeunesse de Conrad et sur son développement : une part de fatalité, un atavisme nerveux chargé et une ambiance hostile ; une part d'erreurs, une éducation maladroite et une vie trop cloîtrée qui ne reçoit pas assez de jour du dehors. Sous ces influences diverses, Meyer fut amené au bord de l'abîme ; en 1852, le mal nerveux dont il souffre atteint un degré d'acuité suffisant pour qu'un séjour prolongé davantage dans la famille soit jugé impossible ; Conrad s'est enfoncé toujours plus avant dans sa solitude exaspérée de bête en cage ; sa pensée se dissout entre les quatre murs de cette chambre où il s'enferme ; il est hanté par l'obsession du suicide ; les hallucinations paraissent ; ce maniaque s'imagine que son haleine est empestée, qu'il est un objet de répulsion pour tout le monde. Il fallut songer à l'asile. Elisabeth Meyer partit

avec son enfant pour Préfargier le 12 juin 1852 ; l'intuition avait conduit sûrement cette mère anxieuse ; les mains auxquelles elle confiait Conrad étaient dignes de toute confiance ; Meyer fut soigné admirablement à Préfargier, il fut soigné avec science et avec cœur, par des hommes qui avaient de leur mission une vue plus haute que la vue froide et sèche du professionnel. C'étaient de lucides intelligences, et plus encore de nobles âmes, toutes chaudes de dévouement, des psychiatres et plus encore des psychologues.

Le Directeur de Préfargier était le docteur James Borrel, médecin du plus grand mérite chez lequel la modestie la plus rare s'unissait au savoir [1] ; il se faisait seconder dans sa tâche par sa sœur Cécile Borrel, célibataire comme lui, et comme lui possédée de la passion du dévouement. Parmi les personnes notables de Préfargier, il faudrait encore citer le chapelain Fritz Borrel et Charles de Marval, tous deux membres du comité d'administration qui s'assemblait tous les samedis pour gérer les intérêts de Préfargier. Nous devons à la grande obligeance d'une personnalité de la Suisse française une foule de renseignements et de détails qui nous ont permis de pénétrer dans l'existence intime de cet asile si profondément différent de tout ce que peuvent nous faire connaître les maisons d'aliénés d'aujourd'hui. Ce qui donnait à Préfargier son cachet spécial c'était le caractère de vie de famille qui y régnait, c'était aussi l'étroite union et presque la collaboration des malades et des médecins. Peut-être, dans cette existence domestique toute unie,

1. James Borrel fut nommé en 1867 président d'honneur du Congrès international d'aliénistes réunis à Paris ; et voici le trait qui peint l'homme : cette distinction ne fut connue de sa famille et de ses amis qu'après sa mort, en 1871, grâce à un collègue qui assistait au congrès.

toute empreinte de bonté, quelques détails candides feraient-ils sourire des aliénistes de nos jours plus admirateurs des méthodes scientifiques que des qualités du cœur. Aucun, je pense, ne se refuserait à reconnaître l'admirable fraîcheur d'âme qui régna à Préfargier et y réalisa ces prodiges : faire s'épanouir quelques fleurs entre les murs d'une prison. L'asile était joliment situé, sur la rive du lac de Neuchâtel, dans un beau parc aux frais ombrages, avec une vue admirable sur la chaîne des Alpes. Le lac était l'une des principales sources de divertissement des malheureux que leur sort amenait à Préfargier ; le Dr James Borrel permettait à ceux d'entre eux qu'il jugeait suffisamment améliorés d'y faire des promenades en canot éclairées par la lune dans les belles nuits d'été ; on y faisait aussi des parties de pêche ; le Dr James Borrel avec ses malades y venait tendre ses filets.

A l'intérieur, c'était une douce existence domestique, toute éclairée de religion, et où les grincements de souffrance inséparables de l'idée même d'un asile d'aliénés semblaient perdre de leur âpreté tant ils étaient enveloppés de bonté. Dans la matinée, le chapelain Fritz Borrel faisait aux malades femmes une conférence de littérature ou d'histoire ; d'autres fois, il choisissait un thème scientifique : physique ou chimie avec expériences ; l'après-midi, la même leçon était répétée, aux hommes cette fois. Ce conférencier, aux aptitudes multiples, se changeait parfois en poète, et alors c'était une pièce de vers sur un sujet d'actualité qui remplaçait le cours de la matinée. Les arts, non plus, n'étaient pas négligés : des leçons de peinture, gratuites naturellement comme toutes les initiatives de dévouement de cette maison où l'intérêt semble n'avoir pas eu accès, étaient données aux malades de

l'établissement par le mari d'une ancienne pensionnaire guérie. Une fois par semaine, le soir, l'infatigable Fritz Borrel tenait les dames assemblées sous le charme d'une lecture à haute voix dans la grande salle de la maison. C'étaient tantôt les *Voyages en Zig-zag* de Topfer, tantôt le *Voyage en terre sainte* de Félix Bovet et bien d'autres œuvres encore. Ces dames savouraient en silence le charme de cette belle voix, assises en cercle, avec des ouvrages à l'aiguille dans les mains. A 9 heures précises, la cloche sonnait et tout le monde se dirigeait vers la chapelle pour le culte du soir qui consistait dans la lecture de quelques versets de la bible, une courte prière et le chant d'un cantique. Un chœur formé du Dr James Borrel et de quelques malades se faisait alors entendre. Parfois quelque malade doué d'une belle voix apportait à ce chœur l'appui d'un timbre exercé.

Pour concevoir pareille existence avec quelque justesse, il faut tenir compte d'un fait : le Dr James Borrel, sa collaboratrice Cécile et la plupart des personnalités directrices de Préfargier étaient célibataires ; Préfargier avec ses malades c'était pour eux le foyer, la famille ; la vie de l'asile était toute leur vie, une vie dans laquelle se dépensaient sans compter toutes les réserves de cœur, tous les besoins de dévouement que la nature avait mis en eux.

Ce fut dans ce milieu que par un admirable hasard Conrad Ferdinand Meyer vint tomber ; il fut vite l'enfant de la maison. Il arrivait l'âme aigrie plus encore que le cerveau malade ; après sept ans de deuil et de solitude, il avait soif de lumière ; il trouva à Préfargier ce dont avaient surtout besoin sa sensibilité douloureuse et son cœur meurtri par l'inaptitude à s'épancher : de la bonté. La bonté, c'est bien le premier mot qui vient à la pensée

quand on lit les lettres du Dr James Borrel à la mère de Conrad. Avec quelle sollicitude ce brave homme rassure tout de suite cette mère anxieuse en lui affirmant que son fils n'est pas un vrai, un grand malade, que l'instrument de la raison n'est pas en lui brisé, mais seulement rouillé et dévié par un maladroit usage ! Avec quelle délicatesse de cœur, il laisse entrevoir et briller à l'horizon, aux yeux découragés de cette pauvre femme, l'espoir de la guérison totale, sans s'avancer trop cependant, ni trop vite, de crainte d'être obligé d'ajouter à toutes les autres amertumes celle de la désillusion ! Avec quelle finesse de tact il ménage l'amour-propre de la mère, de l'éducatrice, en n'effleurant que d'un doigt léger les erreurs commises dans la direction intellectuelle et morale du malade ! Et enfin avec quelle vraie tendresse paternelle il demande à Elisabeth Meyer l'autorisation de pouvoir enfin donner à ce pensionnaire, dont il suit minutieusement les progrès et qu'il ne peut plus se résoudre à considérer comme un « client », l'appellation toute simple et cordiale de « Conrad » !

Quel fut le premier diagnostic porté par James Borrel sur le malade qui lui était amené par sa mère ? Il ne pense pas du tout se trouver en face d'un fou. C'est ce qui ressort avec la plus absolue clarté des premières lettres envoyées par lui à Elisabeth Meyer et où il communique à la mère l'impression que lui a produite son fils. Borrel trouve en Conrad les stigmates classiques du neurasthénique, d'un neurasthénique exaspéré dans son mal par de longues années de fausse direction : une sensibilité à vif, variant d'une heure à l'autre, un état marqué de dépression physique et morale, une susceptibilité ombrageuse, de l'orgueil dans de l'abattement. Pareil état était surtout justiciable de pansements moraux.

Avant cette « psychothérapie » essentielle, le Dr Borrel songea à améliorer le physique. Celui-ci se releva rapidement avec la surprenante élasticité commune à ce genre de névroses. Les forces et le poids de Conrad augmentèrent promptement et régulièrement sous un régime réparateur de sommeil prolongé, d'exercices manuels modérés et sédatifs, d'alimentation abondante. Elisabeth Meyer, dans sa tendre sollicitude, n'avait pas hésité devant un sacrifice lourd à sa mince bourse de veuve ; elle avait choisi pour son fils une classe de pensionnaires supérieure à ce qui correspondait à ses moyens, pour qu'il fût assuré de tout le confortable possible. Et Conrad, qui, sous l'influence de la convalescence, retrouve du goût à la vie, apprécie la table de Préfargier, il en loue les fruits, la « quantité fabuleuse de fraises » etc... Cette vie douce le détend ; il n'entend plus de reproche et surtout il est soustrait à ce reproche vivant qu'était pour lui le cadre de Zurich et de sa famille ; il lit un peu, joue au billard, fait de longues promenades vivifiantes au grand air, arrose les plates-bandes du parc. L'intellectuel fiévreux s'est converti en jardinier coiffé d'un grand chapeau de paille ; l'arrosoir pacifique a remplacé ces livres qui ne nourrissaient que déception. Toute une cure de simplification commence.

Cette existence de bien-être tout physique se prolonge le temps que le Dr Borrel juge nécessaire à la réparation des forces matérielles de Conrad. Celui-ci d'ailleurs arrive vite au degré de vigueur jugé par son médecin « compatible avec sa constitution » et alors intervient le véritable traitement, celui de l'âme. Le docteur confesse son malade ; celui-ci a abandonné son attitude cabrée de révolté de l'existence ; il a perdu son vêtement d'anarchie douloureuse en même temps que ses joues creuses ;

l'embonpoint naissant, la mollesse de l'« euphorie » s'accommodent mal des exaltations romantiques : Conrad est « maniable ». Et comme tout s'est effondré des ambitions d'autrefois, le pensionnaire de Préfargier fait son *mea culpa* : il a fait fausse route, il s'est cru « capable de produire quelque chose dans la littérature et dans les arts » ; il n'a visé qu'à « développer son intelligence » ; tout est à recommencer. Excès d'humilité ! Décidément Meyer n'est point l'homme des moyennes, des « justes milieux » ! Le docteur n'a garde de négliger de si précieuses dispositions ; son pensionnaire est mûr pour les suggestions altruistes : Conrad n'est malade que pour avoir trop pensé à lui, il ne retrouvera la santé qu'en se quittant lui-même ; rien ne rend fort et joyeux comme de s'oublier pour les autres ; c'est une loi de l'existence de s'appauvrir et de se miner quand elle ne se dilate pas au dehors. Et Conrad accepte tout, entre docilement dans cette peau d'ami de l'humanité qu'on l'engage si fort à accepter et dans laquelle il doit se trouver si bien. Hâtons-nous ici de préciser un point : les conseils de morale donnés par James Borrel à Meyer ne furent point une habileté de médecin. Ils étaient *sentis* et c'est ce qui fait leur noblesse ; ne voyons rien ici de cette petitesse des attitudes « moralisantes » de certains psychiatres soucieux uniquement de suggestions curatives.

L'appui constant sur la « religion », tel est bien le trait dominant des âmes qui eurent la mission de guider Conrad dans ces années décisives de 1852 et 1853. C'est certainement ce qui frappe le plus le lecteur des lettres de James Borrel, de Cécile Borrel la diaconesse, de Fritz Borrel, de Charles de Marval, et plus tard de Charles Godet, de Louis Vulliemin. L'existence aux yeux de ces éducateurs est tout entière « surnaturalisée ». Toute

force vient d'en haut. Une direction humaine n'est bonne qu'autant qu'elle porte l'empreinte de la sanctification divine. C'est une belle chose de voir de quelle façon absolument simple le Dr Borrel et sa sœur se dépouillent volontairement de tout le mérite humain attaché à leurs efforts de dévouement à l'égard de Conrad. Leurs lettres à Elisabeth Meyer respirent un entier détachement de toute vanité terrestre. Sur ces âmes si faiblement reliées à la terre, les ambitions « humaines, trop humaines » de Conrad firent la plus attristante impression. Un esprit aussi asservi aux succès terrestres n'avait pu que dérailler. La punition après l'égarement, c'était pure logique à ces yeux austères ! Ce jeune être aux attitudes de Prométhée qui veut s'élever sur ses propres ailes, qui croit à la mission de l'Art, arrache aux hommes de Préfargier une exclamation de douloureux scandale. Ils voient dans cette arrogance une sorte de défi qu'excuse seul l'obscurcissement d'intelligence. « Le pauvre jeune homme, s'écrie Charles de Marval avec une candeur attristée, le pauvre jeune homme rêve encore l'honneur, la gloire et l'immortalité terrestres. »

Il n'en rêva point longtemps : Préfargier se chargea d'abattre promptement ses ambitions et l'ancien nietzschéen entra docilement dans la voie d'humilité nazaréenne qu'on lui montrait comme la seule praticable ; il tourna le dos à son passé par une de ces métamorphoses radicales coutumières aux névrosés ; le vent avait changé.... Ce n'est jamais sans une certaine surprise ni un peu de méfiance que le spectateur assiste à ces volte-face trop entières, trop absolues pour être durables. Conrad non seulement entre en disciple soumis dans les directions de James Borrel, de Charles de Marval et de ses autres conseillers ; mais dans sa fièvre de néophyte,

il renchérit presque sur ses maîtres ; de ses propres mains il déchire, lacère son passé avec une inquiétante volupté. Ce nouveau saint Paul n'a pas de termes assez durs pour les aveuglements qui ont précédé son chemin de Damas ! Il est devenu le renonçant parfait. « Que sommes-nous, écrira-t-il à un de ses guides dans une lettre qui le peint bien. Des êtres éphémères dont l'existence n'est qu'un enchaînement de souffrances, une succession de pertes irréparables, la ruine infaillible de nos plus douces espérances, une école austère d'humilité et de soumission .» Le mysticisme chrétien qui alors se fait jour chez lui est lié à son état physique ; la névrose a ruiné ses espérances ; l'abdication a d'abord été orageuse, violente ; puis, dans l'aube de la convalescence, elle s'est de plus en plus rapprochée d'une sorte d'affaissement, de détachement assez doux. Le renoncement aurait plus de valeur, plus de fierté stoïque, s'il était consenti en pleine possession de toutes les énergies vitales, mais Conrad, en définitive, ne renonce à la terre que quand elle le fuit. C'est de la résignation devant le fait accompli plus que de la sérénité philosophique. C'est aussi une façon de s'arranger avec l'existence quand celle-ci ne nous satisfait point, une manière de composer avec la vie en faisant des déceptions d'ici-bas des valeurs d'au delà. Attitude qui concilie la dignité avec une sorte de diplomatie supérieure et dont Meyer se ressouviendra à l'occasion, plus de trente ans plus tard par exemple, quand, de nouveau, l'ombre de la névrose viendra assombrir sa route. Il a un jour écrit à un de ses correspondants qui venait de traverser une cruelle épreuve une phrase bien significative : « Je veux vous confier un secret tout à fait dans l'oreille, par pure amitié et serviabilité. Aux époques tout à fait mauvaises de ma vie (*in meinen ganz*

schimmen Zeiten) je me suis souvent « prolongé », je me suis fait vivre avec un peu de mysticisme. Pris à petite dose, le remède m'a paru efficace. D'abord je me soumettais au destin et puis dans ce destin, quelque dur qu'il fût, je cherchais à *aimer* quelque chose [1] ».

Dès que Conrad sera sorti de la crise qui a brisé ses énergies, il s'empressera de quitter ce vêtement mystique de renonçant qui ne correspond point à sa nature profonde. Un large courant de vie emportera les attitudes de détachement, les délices un peu maladives de l'abdication. Le ressort déprimé reprendra son énergie. Et c'est à cette vigoureuse et saine détente, à cet afflux vivifiant d'un sang rajeuni que nous devrons la réalisation littéraire, cette « œuvre » qui se sera si longtemps fait attendre...

L'état d'âme de Conrad pendant les années qu'éclairent les correspondances qui suivent n'est au fond qu'une « suggestion », suggestion habile, suggestion bienfaisante dont nous ne pouvons que nous réjouir puisqu'en définitive elle a arraché à la ruine physique définitive une vie si menacée. Mais une suggestion reste un élément additionnel ; c'est une superposition psychologique qu'il faut toujours savoir reconnaître du substratum permanent de la personnalité. Ce n'est point Meyer tout court que nous montrent les lettres des années 1852 et 1853, c'est Meyer façonné par Borrel, par Marval, par Vulliemin, par tous les puritains d'Helvétie qui alors s'attachèrent à lui. Et c'est la seule chose qui nous fâche un petit peu chez ces braves gens si pleins de cœur : de n'avoir point connu combien leurs efforts, au fond, étaient précaires, limités, d'avoir cru avec leur lourde bonne foi

1. Br. II, p. 272, Lettre de M. à Meissner, Nov. 1877.

d'évangélisants avoir imprimé à la personnalité de Conrad de permanentes, d'indestructibles directions. Nous leur voudrions plus de psychologie, et peut-être avons-nous tort... N'entre-t-il point un peu de malice dans le plaisir dont nous jouirions à voir tous ces honnêtes pédagogues un peu désabusés de façon posthume sur le compte de leur élève par la carrière de ce dernier [1] ?

La leçon qui se tire de cette « aventure » de Meyer, de ce « détour » vers la vertu, c'est que les plus violentes contraintes ne valent point contre le fond primitif de la personnalité. Les éducateurs de la Suisse romande firent sur Conrad un touchant contre-sens. Ce contresens, la vie se chargea d'elle-même de le redresser en rendant à Conrad, après beaucoup de temps perdu, sa seule destination : celle d'être un artiste.

Quelle image précise de Meyer nous laissent les lettres qu'il écrit à sa mère et à sa sœur pendant les sept mois (juin 1852-janvier 1853) décisifs de Préfargier ? D'abord le réveil à la vie du convalescent ; Conrad recommence à trouver quelque saveur à l'existence ; le sens du goût renaît après une longue période d'insensibilité qui ressemblait à la mort : « Je voudrais bien un paletot, écrit Meyer à sa mère, un paletot avec des poches profondes pour me réchauffer les doigts ; les doigts gelés sont la chose la plus laide et la plus désobligeante du monde ».

Après le corps voici que l'esprit à son tour sort du sommeil de mort qui l'a enchaîné pendant de longues années. Il s'étire et se retrouve, dolent, mais intact. Et il recommence à fonctionner dans la direction que lui

1. « Je ne prêche point, dira un jour Meyer en substance, et en cela je ne suis point Suisse » (*Conversation avec Kögel*). Quel affreux reniement que cette ligne mise en parallèle avec les professions de foi de 1852 et 1853, les serments d'éternelle fidélité à la morale....

imposent ses maîtres nouveaux : Conrad lit nos classiques, nos Jansénistes [1] : Racine, « le brave Boileau » [2], Pascal, celui des Provinciales et surtout celui des Pensées. Les Pensées sont devenues son livre de chevet. Il savoure avec amertume et une secrète douceur le chapitre « des puissances trompeuses ». Sa pensée raffermie lui permet ces occupations. D'ailleurs il sait maintenant comment la conduire. Il sait que la lucidité entière, la plénitude de possession des facultés est chez lui intermittente ; c'est une conséquence de sa santé de nerveux. Mais de ce fait ne résultent plus pour lui d'abattements douloureux, de crises de désespoir. Il constate sans se décourager. Il sait attendre, attendre la fin des mauvaises passes, la sortie du « tunnel », l'instant favorable où la lumière brillera de nouveau. Il connaît

1. Voici quelques passages de la correspondance de Meyer qui éclairent avec précision sa position à l'égard du Jansénisme — attitude faite d'admiration pour la grandeur morale de Port-Royal et de doux scepticisme quant à l'efficacité pratique de la doctrine :

Briefw. Meyer-François, p. 41. « Ich spanne abends meinen Geist mit einem meiner paar Lieblingsbücher auf und ab (z. B. Port-Royal von Sainte-Beuve. — Kennen Sie das Buch, so wissen Sie, warum ich es liebe) » — (lettre de Meyer à Luise V. François, du 13 mars 1882).

Ibidem, p. 83. «... Die Leute von Port-Royal waren Thoren, zugegeben — Bêtises touchantes, würde der Gaukler Renan ihre Seelenkämpfe nennen — aber es waren heisse, reine Herzen! » (lettre de Meyer à Luise v. François de Déc. 1882).

Br. tome II, p. 124. « Pascal hat wenige Briefe geschrieben, d. h. es sind deren wenige erhalten. Handelt es sich aber — wie ich denke — um eine Uebersetzung seines genialen Pamphletes gegen die Jesuiten : « Lettres Provinciales », oder richtiger « à un Provincial » so wäre eine Uebersetzung dieses klassischen Werkes, welches die franz. Prosa begründet hat u. ein Meisterwerk des feinsten Scherzes u. eines vernichtenden Hohnes ist,... ein schweres aber höchst löbliches Unternehmen. Nur die beste Feder wäre ihm gewaschsen » (lettre de M. à H. Hassel. Déc. 1886).

Ibidem, p. 125. « Die « Lettres Provinciales » würdig ins Deutsche übersetzen — das ist ein schweres, schweres Ding, da Pascals Styl ein ganz einziger ist. Dazu kommt dass, so lebensvoll u. actuell die Verspottung der Jesuitenmoral ist, die jansenistische Theologie doch mehr nur historischen Wert hat » (du même au même).

2. « Der brave Boileau ».

désormais les lois de son hygiène ; il les tient de son Directeur, le Dr James Borrel ; il a appris un art indispensable qui, pratiqué avec méthode lui permettra un jour la création : celui de « ruser avec son corps » (ce sont les propres expressions dont il se sert dans une lettre à Cécile Borrel). C'est un malade peut-être, mais un malade lucide qui trace les lignes suivantes : « Ma santé n'est pas brillante ; je resterai nerveux, c'est-à-dire irritable, fatigable et changeant, mais on peut s'arranger avec cela [1] et, à condition d'observer certaines règles, éviter bien des ennuis ».

Une des causes qui agit alors le plus favorablement sur lui, en dehors de l'hygiène matérielle de Préfargier et de l'excellente psychothérapie du Dr Borrel, c'est l'amour qui s'éveille dans son cœur. James Borrel avait un jour parlé en médecin du réveil nécessaire des facultés affectives chez Conrad ; se doutait-il que cette condition de guérison, ce serait entre les murs même de l'asile et chez sa propre sœur qu'elle se rencontrerait ? Et ainsi le traitement institué à Préfargier se présente sans lacune. Conrad se prend d'amour pour Cécile Borrel. La douce diaconesse au pâle visage, aux mains habituées à panser les souffrances, séduit le solitaire ombrageux de Stadelhofen. Après les longues années de dessèchement et d'aridité de Zurich, c'est une source fraîche qui s'offre. Bien entendu, Conrad ne s'y désaltérera jamais ; la timidité de son côté, le devoir du côté de Cécile s'y opposent ; mais il suffit que cette nappe d'eau pure soit entrevue de loin pour rafraîchir un cœur qui, après tant d'années de vide, demande à se prendre à quelque chose. Le sentiment conçu pour Cécile, sentiment

1. « Es lässt sich damit wirtschaften ».

dans lequel se fondent de curieuse façon une exaltation amoureuse d'adolescent et une reconnaissance d'ancien malade, contribue de puissante façon à affermir la convalescence de Conrad. Il donne à cette sensibilité qui se rongeait à vide un aliment intérieur. Ce n'est que plus tard et hors des murs de Préfargier que Conrad osera se déclarer par lettre, comme tous les timides..... Et Cécile que pensa-t-elle ? Cette douce et pieuse femme, qui était encore jeune et fort jolie, se laissa-t-elle prendre elle-même au charme de cette guérison du cœur à laquelle elle avait contribué ? De pareilles convalescences ne se font, d'ordinaire, point sans vertige. Il n'est pas sans intérêt de penser que peut-être quelque trouble s'éleva dans l'âme de la religieuse en recevant les naïves déclarations de son protégé, trouble lointain, parfumé de mystique renoncement, auquel le devoir interdisait l'épanouissement terrestre....

Sous quel jour Conrad se montre-t-il à sa mère et à sa sœur ? Bien entendu, il ne souffle mot dans ses lettres de son amour pour Cécile. Il parle de son règlement d'existence, de ses lectures, de ses plans d'avenir, de sa résolution de gagner sa vie dans l'enseignement. Sa « misérable position » [1], son passé gâché, perdu, voilà ce qui revient comme un leit-motiv dans toutes ses lettres, mais aussi le désir ardent de reconstruire : « il faut que je recommence tout à neuf.... encore six mois et je gagnerai mon pain » ce sont les cris que nous entendons dans chaque lettre. Feux de paille neurasthéniques, ardents et légers, qui ne tiennent guère encore, et qui ne se convertiront qu'à la longue en la flamme lente, persévérante qui emporte tous les obstacles !.... Il y a dans

1. « Meine miserable Stellung in dieser Welt ».

l'âme de Conrad à Préfargier un rythme alterné de généreux emportements et de dépressions, de courageuse indignation contre sa légèreté d'esprit passée, ce « leichtsinn » dont il s'accuse lui-même avec tant d'âpreté, et tout de suite après d'irritation maussade contre sa mère quand celle-ci s'avise de lui faire des reproches. La stabilité fait défaut.

Cette sensibilité est difficile à gouverner ; la mère et la sœur dans leurs lettres y essaient cependant de leur mieux. Avec quelles infinies précautions Elisabeth Meyer s'efforce de ménager les susceptibilités, les variations d'humeur de son fils ! « on a toujours si peur avec une nature aussi changeante que notre Conrad ! » s'écrie la pauvre femme. Et malgré toute sa bonne volonté, elle commet des maladresses ; elle ne sait pas prendre le ton de vaillance et d'optimisme qui serait seul bienfaisant pour son fils ; ses représentations conservent quelque chose d'amer et de découragé ; elle n'arrive pas à se dépouiller de cette mélancolie qui est comme l'atmosphère naturelle d'une âme perpétuellement en deuil. « Travaille, prie » voilà l'exhortation un peu austère qui remplit ses lettres. « Songes-tu quelquefois à ton avenir ? écrit-elle un jour. Te sens-tu assez fort pour être seul dans la vie et faire quelque chose ? Ou éprouves-tu encore le besoin d'être guidé et soutenu ? ». Elle fait trop appel à l'autorité et pas assez à l'affection. Une épître un peu humoristique de son fils l'offusque et l'attriste. Cette gaieté, si saine pourtant et qui n'est que le précieux témoignage de la convalescence, lui paraît presque inconvenante dans la situation de Conrad et elle écrit : « Mon cher fils, si la vie n'était qu'un jeu d'esprit, les saillies spirituelles de tes lettres pourraient être de mise, mais, hélas, il ne s'agit pas ici-bas de poésie mais bien de

prose, d'âpre prose ; la réalité est amère et sérieuse ».

Et pourtant que de bonté chez cette mère, que de tendre et délicate bonté ! quel empressement à envoyer à son fils ces petites sommes qui représentent de lourds sacrifices pour le budget de la veuve et qui n'ont pas d'autre but que de mettre un peu plus de douceur dans l'existence du fils absent ! Nous ne pouvons d'ailleurs à la lecture des lettres de Conrad nous empêcher de penser que vraiment ce fils montre un peu de sans-gêne — l'inconscience du neurasthénique qui rapporte tout à lui — dans les appels pécuniaires qu'il adresse constamment à sa mère : « J'ai besoin de telle somme, envoie-moi-la vite » et aussitôt la pauvre mère s'exécute ; mais peut-être gâte-t-elle un peu la reconnaissance de son enfant en se croyant obligée d'accompagner d'une petite homélie un envoi qui se passerait si bien de légende : « Je t'en conjure, marque tes dépenses, une grande fortune se perd par le désordre, à plus forte raison une petite... »

Cette naïveté de ton a quelque chose d'infiniment touchant, comme toute l'existence de ces deux pauvres femmes laissées seules dans leur triste Stadelhofen. Nous nous représentons aisément l'existence monotone, toute grise d'Elisabeth et de Betsy Meyer. La mère et la sœur vivent côte à côte, quelque ouvrage à l'aiguille dans les mains, leur porte fermée à toutes les rumeurs du monde. Conrad un jour parle de « la vie de couvent » de Stadelhofen. Et c'est bien l'ombre et le silence du couvent qui emplissent cette demeure de deuil. « Tu as raison de dire que notre vie est calme, écrit un jour Elisabeth à son fils ; il me semble en vérité quelquefois que nous sommes des mortes... » La sœur fait un peu de peinture ; la mère ne peut guère s'occuper ; ses pauvres yeux usés qui ont trop pleuré se refusent au travail. Il reste la causerie — cau-

serie mélancolique entre ces deux femmes vêtues de noir, causerie toujours la même dont l'unique objet est le « garçon » absent. Que devient-il? Que fait-il? Est-il plus pieux? On s'ingénie à le distraire par de petites nouvelles locales, la chronique zurichoise qu'on lui communique fidèlement. On lui donne des nouvelles du chien, de *Piz*, « qui est devenu si gras qu'il peut à peine remuer la queue ». Elisabeth Meyer ne peut s'empêcher d'accabler son enfant, qu'elle sait distrait, de maternelles recommandations domestiques : « je t'envoie des bas d'hiver; rien ne saurait t'être plus utile par ces temps glacés; et je t'en supplie, ménage tes affaires, sois soigneux, rangé [1] ». Au moment de Noël, elle écrit : « Je t'envoie 30 francs avec le gilet neuf; la bonne Mademoiselle de Tournes ajoute 20 francs, l'excellent Monsieur Mallet t'envoie une belle cravate ». Quelle joie quand de bonnes nouvelles de Conrad arrivent? C'est le rayon de soleil qui illumine un instant Stadelhofen; Pizipiz lui-même frétille de la queue. Quant à Betsy, « elle voudrait, écrit la mère, tout le temps chanter intérieurement. »

Chanter *intérieurement*! cette phrase naïve nous dévoile toute cette vie des deux femmes, cette pauvre vie où il y a tant de tristesse, qu'on ne peut pas chanter vraiment, chanter tout haut!

Une mélancolique existence timide, un peu craintive, où les moindres faits intérieurs ont une immense répercussion — quelque chose de désarmé et de désarmant, un étroit petit jardin humide entre des grands murs, où le soleil n'entre guère, mais où poussent cependant de rares fleurs délicates — voilà l'impression que nous donne Stadelhofen.

1. « Ich bitte dich freundlich fein ordentlich damit umzugehen ».

Conrad était entré à Préfargier au mois de juin 1852 ; il en sortit en janvier 1853, six mois décisifs qui le remirent dans le droit chemin, mais dont le souvenir devait longtemps peser lourdement sur lui. Cette demi-année passée dans un asile d'aliénés, c'était une tare, un obstacle sérieux à ces carrières d'enseignement dans lesquelles Conrad s'obstinait à localiser son avenir. De cette tare il se plaindra souvent amèrement dans ses lettres à son amie Cécile Borel. Pour le moment, en janvier 1853, il ne sent pas encore avec la netteté pessimiste de plus tard la situation d'exception, de « hors-les-rangs », que lui fait cet internement de six mois. Préfargier l'a guéri ; il le quitte le pied allègre, l'âme légère avec une provision toute neuve de jeunesse et de confiance. Le Dr Borrel, voulant continuer à surveiller une convalescence si favorablement entreprise, s'est entremis pour trouver à son ancien malade un séjour qui ne soit point trop éloigné. Neuchâtel, le centre voisin de l'asile de Préfargier, est tout désigné. Conrad prend pension chez Charles Godet, un professeur aux ressources modestes qui a quelques jeunes gens à demeure chez lui. Il rencontre là quelques Allemands de bonne famille, un Mannskopf, un Gemmingen-Gutenberg descendant de Gotz de Berlichingen, etc...

Les deux mois qu'il passa à Neuchâtel (janvier-mars 1853) devaient lui laisser un souvenir franchement détestable. Il y souffrit matériellement et moralement. Il arrivait de Préfargier où il avait passé six mois de vie large et confortable, pour entrer dans un intérieur de bourgeoisie resserrée, aux ressources étroites, où tout était parcimonieusement mesuré. Le passage était un peu brusque, des beaux appartements, de la table abondante et délicate de Préfargier, aux chambres exiguës, aux

monotones et maigres menus de la pension neuchâteloise. Le séjour de Préfargier a éveillé en Conrad, en même temps que l'appétit de la vie, une innocente sensualité; il a apprécié la bonne cuisine, les beaux fruits, etc... ; du fond de la pension Godet, il regrette les belles fraises d'autrefois qui lui restent un souvenir à la fois inoubliable et irritant. Il a beau essayer de faire bonne contenance, de se raidir stoïquement, les attitudes de sérénité philosophique ne tiennent point contre les sauces et les ragoûts neuchâtelois dont il ne peut prendre son parti, et il s'exclame, avec l'amertume de l'Ecclésiaste : « Certes des misères ! mais des misères qui vous gâtent tout de même la vie... »

— « Le pis, ajoute-t-il, d'un ton à la fois comique et navré, c'est que je crains toujours quand je suis invité quelque part au dehors que la joie n'éclate sur ma figure quand sur la table quelque chose de bon apparaît ». Il y a certains pâtés, auxquels le maître de maison lui-même met la main, qui ont le don d'exciter sa bile. Toutes les exhortations, toutes les homélies de sa mère ne valent rien là contre. « Sois un homme, répète Elisabeth Meyer sur tous les tons ; je t'en supplie, oublie la table succulente de Préfargier. Et puis, qu'est-ce que la nourriture ? Est-ce l'essentiel dans l'existence[1] ? »

Il n'y a pas que la nourriture, il y a le désordre, le bruit, un certain laisser-aller domestique fait de promiscuités, de va-et-vient et d'odeur de fourneaux qu'on s'imagine très aisément et qui a le don de blesser Conrad au vif. Hélas ! notre homme est un délicat; il a l'épiderme trop mince et le tort d'avoir trop vivement besoin d'une certaine harmonie dans les choses.

1. « Ich bitte dich, vergiss die herrschaftliche Tafel ! u-dann dass Essen ? Ist es die Hauptsache ? ».

Tout cela, c'est le matériel de l'existence ; ces épreuves culinaires conservent malgré tout quelque chose d'assez joyeux. Ce qui est pire, c'est la souffrance morale. Il semble bien que Conrad ait été mis à Neuchâtel à rude épreuve. Il a le malheur de tomber dans un intérieur d'un puritanisme forcené. On veut à toute force le faire entrer dans un prosélytisme religieux exalté. Conrad se cabre contre cette véhémence maladroite, et cela lui fait honneur après tout, et prouve que la neurasthénie n'a pas tué en lui la faculté de réagir. A distance, Charles Godet nous apparaît en vérité comme un terrible homme ; il y a dans ses déclarations, dans l'exposé de la tactique spirituelle qu'il croit bon d'adopter vis-à-vis de son pensionnaire, certaines petites phrases qui nous font frissonner. « Je ne le froisserai pas inutilement, mais je ne laisserai rien passer... » décide-t-il. Il tonne contre les « vérités mondaines » qui règnent, hélas, sans partage dans le cœur de Conrad et s'apprête à « détruire l'idole pour y substituer le culte du vrai Dieu » ; il a toujours l'air de s'armer de pied en cap, comme si Conrad lui représentait une légion d'Albigeois. Tout cela est assez inquiétant...

Malgré tout, malgré les menus de la pension, malgré l'intransigeance religieuse et les homélies morales, la convalescence de Conrad, si bien commencée à Préfargier, se poursuit à Neuchâtel. Le ton même de ses lettres, vif et allègre en dépit des ennuis, est le témoignage de ses progrès dans la guérison. Il se plaint, s'irrite un peu, mais ne gémit ni ne s'abandonne. Le découragement, la mollesse mélancolique d'autrefois, ont cédé le pas à une certaine verdeur de ton, faite d'âpreté et d'humour. Dans ses railleries, il ne s'épargne pas lui-même, ce qui est toujours une preuve de

santé [1]. Pour la première fois se montre à nous une face nouvelle de son tempérament : l'esprit. Il trouve l'expression nette et drôle, le trait qui porte et qui mord, le paradoxe bien frappé. La grandiloquence romantique est délaissée pour la phrase alerte et claire. Voltaire a remplacé Freiligrath. Cette transformation de sa personnalité se confirmera à Lausanne.

Et c'est un honneur qui ne peut nous laisser indifférent que ce soit presque en terre française que se soient développées chez lui des « vertus » aussi françaises. C'est un enrichissement presque autant moral qu'intellectuel. Conrad a enfin senti ce qu'il y a de vaillance et presque de dignité sous un certain détachement spirituel de soi-même; la valeur éthique de l'ironie s'est révélée à lui. L'exhibition du moi, l'impudeur romantique lui fait pour toujours horreur. Il en voit le ridicule et l'inconvenance. Une direction fondamentale de son existence est trouvée.

A Neuchâtel, il commence à travailler effectivement. Il prend deux fois par semaine des leçons de français avec Charles Secrétan. Le maître est « parfaitement content de son élève auquel il trouve de la facilité et une riche intelligence ». Charles de Marval qui voit souvent Conrad porte sur son protégé un jugement presque aussi favorable; il trouve que « son esprit ne manque ni de vie ni de souplesse et sait accueillir avec intérêt tous les sujets, quelque rapide qu'en soit la revue ».

Devant de pareils jugements, la confiance renaît chez Conrad; l'avenir s'éclaircit un peu; cette situation de professeur de français qui lui tient à cœur semble sortir

1. Meyer devait un jour parler de la valeur libératrice de la raillerie, de la raillerie exercée sur soi-même (« der befreiende Zug des Spottes, des Selbstspottes » — *Conv. avec Kögel*).

un peu des nuées lointaines qui l'enveloppaient ; ce qui n'était qu'inaccessible mirage paraît devenir réalité, mais pour cela un séjour à Paris, séjour qui donnerait au français de Conrad le cachet définitif, est peut-être indispensable. Ce fut un grand événement que ce projet de départ de Conrad pour Paris, une de ces circonstances qui dégagent à souhait tout ce qu'il y avait de timoré, de naïvement craintif, mais aussi de touchant et de candide autour de cette existence. Le professeur Secrétan, sensible au seul point de vue linguistique, était favorable au projet ; James Borrel ne faisait point d'objection comme médecin, mais en faisait comme directeur spirituel ; Charles de Marval prenait un ton très grave : « Il m'a été dit qu'il s'agissait d'un séjour à Paris ; ce plan ne me paraît exécutable qu'autant que M. Meyer jouira dans cette capitale de tous les bienfaits d'une vie de famille et consentira à suivre de bonne foi, sans réserve, et avec l'humilité d'un enfant, les directions qui lui seront données pour vivre avec fruit sur ce grand théâtre et en fuir tous les dangers ». Au Stadelhofen de Zurich, ce fut presque une révolution ; la mère et la sœur étaient à la fois bouleversées et perplexes, craignaient tout et ne savaient que penser. « Conrad à Paris », c'était pour Elisabeth Meyer tout un océan d'effroi et de trouble ! Dans cette agitation qui n'aboutissait à rien, la pauvre femme s'en remettait aux mains de ceux qu'elle jugeait plus compétents qu'elle. Quant à l'intéressé lui-même, Paris, la grande cité inconnue, le tentait vaguement après l'exiguïté de vie de Neuchâtel, mais il n'osait ni ne voulait, par scrupule, se décider seul, et il s'en remettait à la résolution de sa mère, elle-même irrésolue. « Quoiqu'elle décide, c'est accepté », écrivait-il. Devant cette inertie, ce fut le parti du *statu quo* qui l'emporta ; Conrad resta

en Suisse; Paris fut remplacé par Lausanne. Conrad en prit son parti, avec cette mobilité d'âme des nerveux chez lesquels les projets ne durent guère. Pourvu qu'il quittât Neuchâtel, où, décidément, l'existence ne lui avait pas souri, il était heureux.

* * *

Entre Neuchâtel et Lausanne, vers le milieu de mars 1853, s'intercala un court déplacement à Berne. Conrad avait fixé là à sa mère et à sa sœur une sorte de solennel rendez-vous. Elisabeth Meyer, avec sa nature à la fois inquiète et aimante, redoutait et désirait à la fois cette entrevue. Elle écrivait à son enfant avec cette humilité tremblante dans la tendresse qui donne à ses billets quelque chose de si touchant : « Cher Conrad, tiens-tu vraiment à me voir ? ou une entrevue avec ta sœur te suffirait-elle ? Réponds-moi en toute franchise. Un fidèle cœur de mère se résigne à tant de choses ! » Conrad répondit qu'il tenait à voir sa mère. Et peut-être fût-ce une imprudence. De cette entrevue ne devait rien sortir de bon. La mère et le fils arrivèrent chacun de leur côté à ce rendez-vous dans un état d'émotion concentrée, de tension morale, qui devait rendre impossible tout épanchement. De nouveau, Conrad se sentit enchaîné par cette malheureuse contraction de la sensibilité qui le paralysait vis-à-vis des êtres qu'il aimait le plus, et tout spécialement vis-à-vis de sa mère. Quant à la pauvre femme qu'étouffaient les battements de son cœur, elle ne trouva point dans le désarroi de ses nerfs les mots qui lui auraient ouvert l'âme de son fils. Les larmes, les douces larmes de réconciliation qui eussent fondu toutes les résistances se refusaient à venir, et une contrainte glacée

pesa sur cette entrevue d'une mère et d'un fils qui s'étaient quittés dans des circonstances presque tragiques et qui se retrouvaient après les six mois décisifs de Préfargier. Conrad, dans le raidissement douloureux de ses nerfs, laissa même échapper quelques mots blessants qu'il devait aussitôt regretter amèrement. Il ne s'était pas plutôt séparé de sa mère qu'il lui écrivait, par un de ces retours de sensibilité qui ne lui permettaient d'être lui-même que par lettre : « Mère chérie, oublie ce mot; ce sont mes lèvres qui l'ont prononcé, mon cœur n'y a pas eu de part... »

* * *

Il arriva à Lausanne le 18 mars. Le choix de cette ville avait été heureux. Il y trouva la culture, le poli de l'esprit et des manières et aussi la joie de vivre qui lui eussent été bienfaisants à Paris; il n'y trouva point l'agitation qui eût peut-être un peu trop brusquement dépaysé sa tranquillité zurichoise sur le « grand théâtre » que redoutait pour lui la sagesse de Nestor de Marval. Lausanne, vers 1850, gardait encore beaucoup de l'empreinte que lui avaient donnée les charmantes et légères années de la fin du XVIII[e] siècle. Elle n'oubliait pas les éloges dont l'avait comblée Voltaire[1], ni ces brillants

1. Voltaire passe à Lausanne les hivers de 1756, 1757 et 1758. Son jugement sur la ville et les mœurs vaudoises mérite d'être rapporté : « Il y a ici autant d'esprit et de bon goût qu'en aucun lieu du monde. Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français... Nous n'avons de suisse que la cordialité. C'est l'âge d'or avec les agréments du siècle du fer ». « Tout inspire la joie dans ce charmant pays » et cette appréciation sur la façon dont les Lausannois savent jouer au théâtre : « Tout le monde ici joue avec chaleur. Vos acteurs de Paris sont de glace. Je voudrais que vous eussiez passé l'hiver avec moi à Lausanne... On croit chez les badauds de Paris que toute la Suisse est un pays de sauvages; on serait bien étonné si on voyait jouer *Zaïre* à Lausanne mieux qu'on ne la joue à

émigrés[1] dont elle avait été le refuge. L'aptitude à la joie est une tradition qui se conserve ; elle se perpétuait entre les murs de la petite cité vaudoise.

Parmi les traits de l'existence lausannoise qui exercèrent sur Conrad la plus favorable influence, il convient de metttre au tout premier rang la sociabilité[2]. Une vie sans âpreté, sans tension, où les loisirs de l'esprit tenaient beaucoup plus de place que les concurrences économiques et industrielles, une intelligente et aimable futilité, une « mondanité » modérée, sans l'excitation surchauffée des grandes capitales — l'hygiéniste le plus

Paris ». « L'amour des arts anime tous les honnêtes gens de cette ville ; on y respire les bienfaits et les douceurs de la société ; on ne se scandalise point... »

Ces jugements sont intéressants à rapprocher de ceux de Gibbon, le fameux auteur de la *décadence de l'Empire Romain*. L'historien anglais avait, lui aussi, fait de Lausanne son Tusculum et voici ce qu'il écrit après avoir quitté les bords du Léman, de Scheffield, à un de ses amis : « Sur tous les pays de l'Europe, j'avais choisi pour ma retraite le pays de Vaud, et jamais je ne me suis repenti un seul instant de ce choix : la tranquillité du Gouvernement dont vous ne sentez pas assez le prix et qui vaut mieux peut-être que notre liberté orageuse, un peuple aimable, une société douce et facile, la politesse réunie avec la simplicité des mœurs, voilà les objets que j'ai cherchés à Lausanne, que j'y ai trouvés et que j aurais difficilement trouvés ailleurs. »

Nous extrayons ces citations du brillant essai d'Albert Bonnard sur *Lausanne au XVIII^e siècle* (*Chez nos aïeux*, Lausanne).

1. Elie de Talleyrand-Périgord, Alexis de Noailles, Melchior de Vogüé, la duchesse de Montmorency, la duchesse de Richelieu, Joseph de Maistre, etc..., pour ne citer que quelques noms.

2. Voici le tableau du caractère lausannois tracé par Albert Bonnard (*op. cit.*) vers 1900. N'oublions pas que vers 1850 — époque où Conrad-Ferdinand Meyer est dans le pays de Vaud — les traits de ressemblance avec l'époque du XVIII^e siècle devaient être naturellement beaucoup plus intacts : « Plusieurs traits persistent ; ce sont des dons héréditaires, la bonhomie, l'amabilité dans l'accueil, le penchant au farniente, l'horreur des solutions tranchées et brutales ; le peu de goût pour la controverse et la dispute. (Conrad dans ses lettres revient toujours sur « das verwünschte Politisieren u-die noch, verwünschtern religiösen Controversen ») une lutte pour la vie plus clémente peut-être qu'ailleurs, un respect moins exclusif de l'or et aussi un brin de ces affections diverses dont les étrangers souriaient il y a cent cinquante ans ».

exigeant n'eût pu, en vérité, trouver conditions plus excellentes pour la convalescence de Conrad. Cette atmosphère de deuil et d'austérité qui, à Zurich, avait glacé sa jeunesse, disparaissait pour faire place au soleil. Il quitte un cloître pour faire sa rentrée dans le monde. Pour la première fois, le voilà qui tend la main à ses semblables, non sans un peu de surprise, et cette sorte de gaucherie étonnée, de dépaysement, qui accompagne les gestes dont nous avons trop longtemps perdu l'habitude. Il se croyait un paria et il ne rencontre que visages souriants et mains ouvertes. Il se sent rajeuni, s'étire, se détend ; il y a en lui une souplesse toute neuve qui ne demande qu'à s'élancer. La lumière du printemps éclaire cette réconciliation avec la vie.

Il « va dans le monde », fréquente les salons, celui de Souvestre, celui de Vulliemin. Il est partout bien reçu ; « pas moyen de faire le méchant, écrit-il drôlement, tant je suis partout bien accueilli », il constate qu'on trouve de l'agrément dans sa conversation ; et de se sentir « comme les autres », il est tout réhabilité en sa propre estime. Le solitaire en révolte contre la Société s'est converti en causeur spirituel ; l'anarchie a cédé le pas à une sérénité souriante faite de philosophie et d'ironie ; tout son aspect tumultueux s'est effondré ; il rentre dans le rang et regarde avec le dédain de l'indulgence sa défroque d'ancien romantique. A l'école de l'esprit latin, modéré et précis, il saisit tout l'abîme qu'il y a entre causer et s'exalter. L'écueil serait la sécheresse ; elle n'est pas encore à craindre après un si long culte pour Jean-Paul, Freiligrath, Lenau, etc... Il faudra cependant se souvenir de cette année de Lausanne en lisant la prose nette et spirituelle de nouvelles comme le *Coup de feu en chaire* et *Plaute au Couvent*. Il y a dans l'œuvre de

Meyer un certain voltairianisme[1] — de langue et de pensée — qui n'est tout à fait compréhensible qu'à la lumière de sa biographie.

De la part d'un « mondain », certain souci de l'enveloppe, de la tenue, ne nous étonnera point trop ; il est cependant si nouveau chez Conrad qu'il nous est bien permis de nous en amuser un peu. Voyons avec quelle minutie l'ancien anarchiste de Stadelhofen s'inquiète de sa garde-robe. « Je désirerais, écrit Conrad à sa mère, que tu me commandes un veston et un pantalon chez M. Sauerbrei, assez aisés, courts, pas trop collants, de couleur brune au lieu de grise, le pantalon un peu plus court qu'autrefois », et un autre jour, à propos d'un paletot, « je le voudrais court, aisé, surtout pas collant, bref le vrai pardessus d'été de couleur gris clair, d'étoffe très légère », etc..., etc...

Ce réveil de la coquetterie est un clair témoignage de la guérison. La vie matérielle reprend décidément du charme aux yeux de Conrad. « Ma chambre, écrit-il à Cécile Borrel, après avoir pris pension chez M^me^ Cuénod de Bons à Cour, faubourg de Lausanne, ma chambre a je ne sais quel attrait je dirais presque de la grâce... cheminée, miroir, fenêtres, tout y est à sa place ». Des goûts de vie large, « patricienne », renaissent en lui : après l'exiguïté bourgeoise de la pension neuchâtelloise, il apprécie « l'escalier de pierre » — steinerne Treppen — de sa nouvelle demeure.

1. Comp. ce petit tableau de Souvestre envoyé par Conrad à sa sœur : « Souvestre ist ein artiges Männchen, fett wie ein Kuré und recht unterhaltend ». Cf. *Brigittchen*, l'abbesse de Monasterlingen dans « *Plaute au Couvent* ».

*
* *

Nous avons dit plus haut un mot de Louis Vulliemin [1] ; ce fut un des hommes qui exercèrent la plus grande influence sur l'âme de C.-F. Meyer. Louis Vulliemin représentait le caractère vaudois dans ce qu'il a de plus sympathique : religieux sans âpreté, courtois et affable sans fausseté, candide sans naïveté, éminemment sociable plutôt que mondain — c'était le vrai fils d'une race de finesse et de mesure. Par son enfance et par tradition de famille, il se rattachait à la fin du XVIII[e] siècle ; de cette époque, il tenait l'amour des formes, le poli des manières. Il devait toujours aimer à s'entourer de personnalités remarquables, fussent-elles les plus diverses du monde ; ce Suisse que chez nous on ne connaît guère, vit autour de sa table Mickiewicz, Sainte-Beuve, Montalembert, Michelet, etc... ; cet éclectisme de large envergure fait sortir l'écrivain vaudois du cadre de son canton.

De vieilles relations rattachaient Vulliemin à la famille Meyer. Il s'intéressa à Conrad avec une pénétrante bonté où s'unissaient l'esprit chrétien de devoir et la psychologie du manieur d'âmes. Il comprit vite cette nature froissée, riche de possibilités, aigrie par des avortements successifs. Il commença par rendre à Conrad la confiance en ses propres forces, en se gardant de l'écueil opposé : la

1. Louis Vulliemin (1797-1879) songe dans sa jeunesse à se faire pasteur ; après avoir renoncé à l'état ecclésiastique, il se consacre à l'histoire. Œuvres principales : Une continuation de l'histoire suisse de Muller. Un abrégé personnel de l'histoire d'Helvétie, diverses monographies (Biographie du journaliste Steinlen, du doyen Bridel, etc...)

Sur Vulliemin cf. : *a*) *Louis Vulliemin d'après sa correspondance et ses écrits*, Essai biographique, par Ch. Vulliemin ; *b*) *Ludwig Vulliemin*, par C.-F. Meyer, feuilleton de la *Neue Zürcher Zeitung*, 16 et 18 mars 1878.

présomption. Il sut encourager sans flatter. Il pousse d'abord son protégé à s'essayer dans une traduction du français en allemand ; il choisit pour cela les *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry, choix heureux dans lequel le traducteur puise à la fois le goût du bon style, la curiosité historique, le don de conter de façon colorée et plastique. Meyer se souviendra de Thierry en écrivant *le Saint*. Il se trouve que la traduction de Conrad est excellente ; Vulliemin en complimente son protégé avec modération. Il n'a pas les mêmes raisons de surveiller ses éloges en s'adressant à la mère du traducteur, et il écrit à Elisabeth Meyer : « Sa traduction mérite la publication ; j'en connais peu de meilleure du français en allemand ». Cet excellent éducateur comprend en même temps l'urgence de mettre dans l'existence de Conrad un élément d'activité pratique et extérieur, et aussi l'encouragement qui résulterait pour lui d'un gain réalisé par ses efforts personnels. Pour cela il obtient de Hirzel l'autorisation de faire donner des leçons à Conrad à l'Institut des Aveugles. A ce sujet, il écrit à Elisabeth Meyer : « Je voudrais voir Conrad faire son expérience au milieu des aveugles. Il recevrait un modeste traitement ; ce serait un fruit de son travail et un encouragement pour lui ». Cette habile pédagogie se complète par l'élément de distraction, de divertissement, dont Vulliemin a soin d'égayer une existence un peu austère « Conrad a quelques relations, écrit Vulliemin à Elisabeth Meyer, assez pour n'éprouver point l'isolement, point assez pour l'agiter ; chaque jour il va un moment au Cercle.... ». Par les voies diverses de l'effort et du plaisir, Vulliemin vise un but unique : tirer Conrad hors de lui-même.

Le résultat ne se fait point attendre ; la guérison prend tous les jours plus de consistance et de solidité ; ce n'est

pas un convalescent, c'est un homme en pleine possession de ses forces qui écrit à Cécile Borrel : « Pour moi, je suis ferme, courageux, me portant à merveille, travaillant, nageant, content. Que Dieu vous donne le même calme ! »

L'amour vers cette époque augmente dans le cœur de Conrad cette sensation de réveil général de la vie. Nous assistons à une sorte d'efflorescence printanière. Conrad reprend l'état d'âme et la sensibilité de l'adolescence, cette adolescence qui chez lui a été si tristement refoulée et comprimée. Il n'est pas amoureux en particulier, il est, comme le Chérubin de Beaumarchais, l'amoureux en général.... son cœur se prend de tous les côtés à la fois.

Il s'épanche d'abord dans la correspondance échangée avec Cécile Borrel. Ces lettres[1] constituent une sorte de déclaration rétrospective. Conrad n'a pas osé s'ouvrir de ses sentiments à celle qui en était l'objet durant le temps qu'il la voyait ; maintenant, loin d'elle, sur le papier, il trouve l'audace d'écrire : « notre cœur n'a-t-il pas brûlé ? » Une autre fois, il confie à son « cher ange » qu'il « baise en pensée le bout de ses ailes ».

Mais il nourrit en même temps des amours plus actuelles. L'ancien misanthrope aux goûts bohèmes songe à fixer sa vie en la partageant. La compagne d'existence est trouvée : c'est une petite jeune fille de dix-sept ans,

1. Nous avons bien entendu respecté scrupuleusement la teneur exacte de ces lettres rédigées en français. Elle permettra d'apprécier assez exactement le degré de connaissance *matérielle* de notre langue acquise par un étranger sur lequel l'*esprit* de notre race devait agir si profondément. Meyer ne se rendit jamais un compte tout à fait exact du degré de maîtrise auquel il était parvenu dans le maniement de notre langue. Il devait un jour écrire : « il se pourrait que mon oreille fût plus aiguisée et sûre d'elle-même pour le français que pour l'allemand ».

Un simple coup d'œil jeté sur les lettres à Cécile Borrel fera justice de cette illusion.

Mlle de Rodt, une bernoise qu'il appelle sa « petite patricienne » (*meine kleine Patrizierin*). Il voit déjà l'avenir : « je partirai pour le vaste monde au bras de ma petite patricienne... »

Dans tout cela, il y a de l'allégresse, de la confiance, un commencement de virilité d'accent ; ce même optimisme se fait jour dans ses travaux intellectuels. La traduction des *Récits mérovingiens* entreprise sous les auspices de Vulliemin progresse avec méthode ; Conrad s'est astreint aux besognes ponctuelles, à la discipline quotidienne ; à intervalles réguliers il vient faire lecture de sa traduction à Vulliemin, « ce serait trop amusant, si je devenais à la fin un savant ! écrit-il à Cécile Borrel avec la bonne humeur de l'activité.

Son attitude vis-à-vis de sa mère, point toujours délicat, est devenue excellente, quelquefois vraiment touchante. « Je t'assure que je commence à faire des comptes » lui écrit-il pour la rassurer. Les reproches que la pauvre femme se fait, l'accusation qu'elle dirige contre elle-même de négligence et de faute dans l'éducation de son fils lui sont odieux, et, courageusement, il écrit : « Je suis certain, mathématiquement certain, que tu as agi avec moi non seulement tendrement mais sagement ; tout n'a été qu'une crise *physique* ; tout autre attitude de ta part m'aurait depuis longtemps mise au tombeau ». Conrad sent maintenant combien cette pauvre vie si fragile et inquiète doit être défendue et protégée. « Il faut, écrit-il à sa sœur, que nous voyions tous deux, bien net en face de nous, notre devoir, et que nous agissions en conséquence. Tout pour notre mère chérie ! le reste ne compte point. Du courage ! nous deux, nous nous débrouillerons toujours ! ».

*
* *

Conrad quitta Lausanne à la fin de l'année 1853 ; il retrouvait la réalité grise des murs zurichois ; quelques beaux rêves s'étaient écroulés : la situation dans l'enseignement, le départ « pour le vaste monde au bras de la petite patricienne » ; après la vie joyeuse et diverse de Lausanne, voici qu'il revoyait le Stadelhofen et les deux femmes vêtues de noir, la mère et la sœur, qui avaient attendu l'absent près de deux ans. Et néanmoins il ne souffrit point, ou s'il souffrit, ce fut sans se laisser emporter aux extrêmes du désespoir. Sa sensibilité avait appris à se gouverner et à se maîtriser ; il était assez fort pour savoir vivre d'une vie moyenne, s'accommoder de la monotonie des jours — le suprême sacrifice pour les sensibilités trop vives qui ont besoin d'un élément d'exaltation. Il continua à travailler lentement, progressivement, tous les jours. La traduction des *Récits des temps mérovingiens* avança, s'acheva. Il y trouvait cet « élément de stabilité » dont il devait un jour proclamer lui-même la nécessité, ce point fixe dont ont besoin des natures chez lesquelles la succession des états de conscience est anormalement rapide.

Les lettres qu'il envoie à Cécile Borrel, les dernières que nous publions dans ce recueil, nous font connaître qu'une attitude moyenne est enfin trouvée. La grande crise est définitivement surmontée. Avec elle finit le rôle de cette préface. D'autres livres montreront le cours de la route dont nous n'avons voulu éclairer qu'un tournant.

*
* *

Il nous reste avant de finir une dette de reconnaissance à acquitter. Qu'il nous soit permis de remercier ici pro-

fondément M^lle^ Constance Hugli, nièce du D^r^ James Borrel, à laquelle nous devons la communication des lettres de Meyer et de sa mère à Cécile Borrel et M^lle^ Camilla Meyer, fille du poète, à laquelle nous devons les lettres de Cécile Borrel, du D^r^ James Borrel, de Fritz Borrel, de Vulliemin, Godet, Marval. Ainsi limitée, l'expression de notre reconnaissance envers M^lle^ Meyer risque, il est vrai, fort d'être inexacte. La liste serait longue s'il nous fallait énumérer ici tous les documents originaux et inédits de premier intérêt mis à notre disposition avec la plus incomparable obligeance par celle que la vérité et en même temps le plus strict des devoirs nous obligent, sa modestie dût-elle en souffrir, à appeler notre meilleure collaboratrice.

N.-B. 1. L'orthographe suivie par C.-F. Meyer dans ses lettres présente quelques particularités archaïques que nous croyons devoir ici noter une fois pour toutes. Meyer écrit : drükken (au lieu de drücken) sezzen (au lieu de setzen). Les doubles lettres *n* et *m* sont remplacées par une lettre simple surmontée d'un trait (Kom̄en, Kön̄en). Enfin la conjonction und est généralement remplacée par l'abréviation très personnelle de u : Nous avons, pour la facilité de la lecture, cru devoir, dans le texte imprimé, rétablir l'usage courant.

2. Les passages supprimés ont été marqués par des points suspensifs, la raison de ces suppressions est quelquefois d'ordre personnel (allusions à des personnalités encore vivantes) mais beaucoup plus souvent d'ordre général et littéraire (répétitions d'une longueur fatigante et ne présentant aucun apport biographique nouveau).

LIVRE PREMIER

PRÉFARGIER (Juin 1852-Janvier 1853)

Le Docteur James Borrel à Elisabeth Meyer.

DIRECTION
de la Maison de Santé
PRÉFARGIER
Canton de Neuchâtel
en Suisse.

Préfargier, le 20 juin 1852.

Madame,

N'ayant pas trouvé parmi les effets de Monsieur votre fils son *Homère*, édition de *Wolf*, 4 volumes, et la traduction de Voss, 2 vol. ouvrages qu'il croyait avoir apportés avec lui, et qui serviraient à remplir convenablement ses heures de récréation, je viens vous prier, Madame, de vouloir bien me les adresser.

Depuis son entrée à Préfargier, Monsieur votre fils est animé des meilleures dispositions ; son humeur est bonne, il parle et agit d'une manière sensée et convenable, et se soumet avec docilité et confiance à tout ce qui est exigé de lui ; l'espoir du rétablissement de sa santé a relevé son moral. Si ces dispositions peuvent se soutenir, et ne pas être seulement l'effet passager du déplacement, elles contribueront puissamment à sa guérison.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance de la respecteuse considération de votre très humble serviteur.

J. Borrel, Dr. Méd.

Le malade me charge de vous présenter ses amitiés.

Conrad Meyer à sa mère.

Liebe Mutter[1].

Da dir Hr. Doktor Borel heut oder morgen schreiben will, lasse ich mir die Gelegenheit nicht nehmen, einige Zeilen an dich beizulegen, um so weniger, als ich dir nur Gutes zu berichten habe.

Zuerst muss ich dir Gerechtigkeit widerfahren lassen, dass dein Gedanke, eher eine französische, als eine deutsche Gegend zu meinem Aufenthalt zu wählen, ein ganz glücklicher war; schon die Aufmerksamkeit, die ich auf Reden und Verstehen verwenden musste, trug viel bei mich zu zerstreuen; dann hat mir die französische Artigkeit manches, was unbequem aber eben nothwendig war, erleichtert.

Die ersten Tage waren schwer, doch, sobald einmal der Anfang hinter mir lag, ging die Heilung recht rasch von Statten; geregelte Lebensart, Ruhe, Bäder, mässige Körperanstrengung-kurz heute, nach wenigen Wochen einer verständigen Diät, ist schon ein guter Schritt zur Befestigung meiner Gesundheit gethan.

Die Gegend von Préfargier, ist brillant (See, Alpen und gegen Westen Berg und Wald) aber etwas einförmig; das Klima, wie mir scheint, bedeutend kühler, als das unsrige, was man sich im Sommer gern gefallen lässt, und die Wohnung mit vieler Einsicht, einzelne Theile derselben fast prächtig eingerichtet.

Mein Tag ist sehr gut ausgefüllt : morgens Bad, Gartenarbeit (das Begiessen der manchmal etwas langen Beete ist mir zugefallen, eine tüchtige und muskelstärkende Bewegung) dann oft eine Partie Billard, nachmittags bin ich von 2-7 ganz frei, meine Promenaden zu richten wohin ich will und da treffe ich manchmal auf gutes Glück sehr reizende

1. Sans date, lettre écrite sans doute tout à fait au début du séjour de Conrad à Préfargier.

Punkte, wie ich auch einmal erzählen will. Abends wird oft Schach gespielt.

Die Tafel ist gut, besonders die Früchte vortrefflich und oft von fabelhafter Ausdehnung Z. B. die Erdbeeren.

Du siehst, alles abgewogen, lässt sich hier gut leben, doch fängt der Ernst an in mir über den Leichtsinn herrschend zu werden und das, scheint mir, ist in der Ordnung und an der Zeit.

Meine angenehmsten Stunden habe ich in der Familie des Doktors zugebracht, der für mich viel, vielleicht zu viel Güte hat, aber ich werde dies schwerlich meiner höchst unliebenswürdigen Persönlichkeit zu danken haben, sondern deinen Briefen, die ihn ganz für dich eingenomen haben

Alles Weitere thun wir klug, auf die Zukunft zu verspären; es versteht sich, dass ich so lang hier zu bleiben wünsche, bis ich völlig gesund bin und darüber ist der Doktor der beste Richter. Manches wird sich dann von selbst ausgleichen, was wir jetzt mit allem Hin-und Herschreiben nicht ins Reine bringen würden.

Mit allen Bedürfnissen bin ich hier reichlich versorgt, doch könntest du mir viel Vergnügen machen, wenn du mir, l. Mutter, das Nägelklüppchen das wir, glaube ich, vor lauter Eile vergessen haben und einige Bündel feiner und besonders leicht rauchender Zigarren schikken würdest.

Liebe Mutter, ich hoffe, die Zukunft wird sichf reundlicher für uns gestalten, als die Vergangenheit manchmal war, und so wollen wir denn heiter vor uns her blicken.

Grüsse mir meine l. Schwester, die ich nie vergesse und bleibe meiner Liebe und Ergebenheit gewiss.

Lebewol.

DEIN TREUER SOHN C.

Le Docteur James Borrel à Elisabeth Meyer.

DIRECTION
de la Maison de Santé
PRÉFARGIER
Canton de Neuchâtel,
Suisse.

25 juillet 1852.

Madame,

Je viens enfin satisfaire votre légitime impatience, en vous donnant des nouvelles de Monsieur votre fils. Veuillez m'excuser, je vous en prie, de vous avoir fait attendre aussi longtemps ; j'ai bien senti tout ce que cette attente devait avoir de pénible pour vous, mais j'ai préféré la prolonger plutôt que de vous exposer à des déceptions en vous annonçant les changements heureux qui s'opéraient chez notre malade avant que moi-même je fusse assuré de leur durée. Mais maintenant j'ai, Dieu merci, la conviction que les progrès obtenus ne seront pas passagers et que nous serons assez heureux pour vous renvoyer votre fils guéri et changé.

Afin de mettre un peu d'ordre et de suite dans ce que j'ai à vous communiquer, permettez-moi, Madame, de vous faire part de mes entretiens avec votre fils, en vous les rapportant en résumé et dans leur ordre chronologique.

Le lendemain de son arrivée, je le questionnai sur sa santé, particulièrement sur les fonctions du système nerveux, puis sur ses hallucinations et les idées qui s'y rattachent.

Toutes ses réponses étaient empreintes de sincérité et de confiance, et prouvaient que l'intelligence n'avait nullement souffert. Aussi me fût-il facile de lui faire comprendre ce que c'est qu'une hallucination, savoir, une sensation maladive, réelle quant à celui qui la perçoit, mais inaccessible pour tout autre que le malade ; en un mot, un phénomène absolument subjectif ; qu'ainsi l'odeur désagréable qu'il éprouvait était bien une vérité quant à lui, mais nullement quant à d'autres personnes ; et que cette sensation céderait

dès que son système nerveux serait placé dans des conditions meilleures. Cette explication de son hallucination et l'assurance que je lui donnai, que moi, je ne pouvais pas m'apercevoir d'aucune odeur désagréable émanant de lui, lui causa une vive satisfaction, et peu de jours après il vint me dire tout joyeux que son hallucination diminuait rapidement au point qu'il ne s'en apercevait presque plus et qu'il était convaincu de la vérité de ce que je lui avais dit. Dès lors cette sensation maladive de l'odorat n'a pas reparu.

En m'annonçant ce changement, Monsieur votre fils vint de lui-même au-devant des questions que je voulais lui adresser, en m'avouant spontanément que cette perturbation de l'odorat n'était pas l'essentiel de sa maladie, mais bien un orgueil démesuré, dont il était atteint depuis son enfance et que c'était à cette malheureuse disposition qu'il croyait devoir rapporter tout le délabrement de sa santé. « Dès ma jeunesse, me dit-il, je me crus capable de faire quelque chose qui fût de moi, quelque chose à part et accompli, soit dans la littérature, soit dans les arts, et pour atteindre ce but je me suis efforcé de développer chez moi l'intelligence et le sentiment du beau, les seuls biens que j'apprécie sur la terre; mais ma volonté était ardente et pas assez soutenue, de sorte que je ne suis pas arrivé au but que je me proposais; de là la fatigue de mes nerfs ». Je n'ai pas besoin de vous dire, Madame, combien cet aveu m'était précieux et avec quel empressement je saisis l'arme qu'il m'offrait pour le combattre. « Je vous plains bien sincèrement, lui dis-je, car dans le chemin de la vie, vous avez fait fausse route, et vous ne pouviez que vous égarer; car vous êtes dans l'erreur aussi bien quant au but que quant aux moyens si vous vous proposez le succès comme but, et vous êtes également dans l'erreur si vous croyez que l'intelligence suffise pour guider l'homme à travers la vie ».

Je cherchai à lui démontrer que l'orgueil l'avait rendu égoïste en tant qu'il n'avait développé ses facultés qu'en vue d'un but absolument personnel, et qu'en se plaçant dans de

telles conditions, il ne pouvait prétendre à d'autres satisfactions que le succès ; mais que si le succès lui échappait, toute sa lutte, tous ses efforts (*das Streben*) seraient en pure perte, et qu'il ne lui resterait rien pour le consoler. Quant au succès, je le lui représentai comme une chimère qui lui échapperait toujours, puisque de son propre aveu il lui manquait la ténacité de volonté qui seule fait réussir, qu'ainsi il ne lui restait d'autre alternative que d'abandonner son idée favorite, ou de briser ses forces et détruire le reste de sa santé dans une lutte absolument stérile. « Mais, Monsieur, « me dit-il, que voulez-vous que je fasse alors de ma vie, « de mon intelligence, de ma force? »

« Faites, lui répondis-je, comme tous les hommes qui ont trouvé le secret d'être heureux : employez toutes vos facultés pour le bien de votre prochain, développez-les en vue d'un but pratique et utile, et non plus en vue de votre satisfaction personnelle. Pénétrez-vous bien d'une idée ; c'est que tout ce que vous avez reçu d'intelligence, de volonté, de sentiment du beau, ne vous appartient pas ; ce sont des trésors qui vous ont été conférés pour les employer loyalement et fidèlement dans l'intérêt de vos semblables et non pas seulement pour votre jouissance. Cultivez-les soigneusement et appliquez-les ensuite sans vous inquiéter du succès, et vous aurez quelque chose qui vaut mieux que la satisfaction d'avoir réussi ; vous aurez le bonheur que donne le sentiment d'un service accompli ; et la vie, dont vous me dites ne faire aucun prix, deviendra pour vous non seulement un fardeau léger, mais un bien précieux, dès que vous pourrez vous rendre le témoignage qu'elle est employée utilement. Mais pour accepter la vie à ce point de vue, il faut savoir faire abstraction de soi-même et substituer à la satisfaction personnelle le sentiment du devoir, remplacer la confiance en sa propre force par le sentiment tout opposé, celui qui seul élève et annoblit l'homme : *l'humilité* ».

Cette thèse fut le sujet de plusieurs entretiens, entre lesquels je jugeais à propos de laisser chaque fois quelques

jours d'intervalle, afin qu'il eût le temps de réfléchir. Nous arrivâmes forcément sur le terrain religieux et je m'efforçais de lui présenter le sentiment religieux comme l'appui le plus sûr pour guider l'homme à travers la vie ; mais malheureusement je dus bientôt me convaincre que pour le moment c'était une corde à laquelle il ne fallait pas toucher et qu'il était plus prudent de discuter son erreur au seul point de vue de la raison. En attaquant ainsi l'une après l'autre ses idées erronées, je suis enfin parvenu à lui faire reconnaître tout ce qu'il y avait de faux dans la chimère qu'il poursuivait, et maintenant votre fils convient de son erreur et paraît décidé à entrer dans une autre voie.

« Je comprends, me dit-il dernièrement, tout ce qu'il y avait non seulement d'absurde dans mes prétentions, mais encore combien cela est contraire aux devoirs d'un homme ; j'ai gaspillé ma jeunesse et ruiné ma santé à la poursuite d'une chimère ; j'ai perdu un temps précieux et usé mes forces ; j'étais au bord d'un abîme ; mais aussi je veux changer mon plan de vie ; je veux chercher une carrière utile, et conforme à mes forces. Je ne regretterai pas le temps que j'aurai encore à passer à Préfargier, car je sens combien j'ai été malade et combien j'ai besoin de repos. »

N'osant pas espérer un changement aussi prompt, j'avais dès son arrivée porté mon attention plutôt sur sa santé physique, me proposant de combattre ses idées fausses lorsque l'équilibre serait rétabli dans le système nerveux. Pour cet effet, je lui prescrivis un régime alimentaire fortifiant, la plus grande régularité dans son genre de vie, et surtout le travail manuel.

J'avais à cet effet fixé l'emploi de sa journée de la manière suivante : à 6 heures du matin bain au lac, le déjeuner à 7 heures, de 8 à 11 travail au jardin, à 11 1/2 une douche de pluie froide, de 12 à 1 heure exercice au billard ; après le dîner, promenade dans les environs, ou travail au jardin ; une heure avant le souper une seconde douche froide, et

après le souper une causerie en nous promenant au jardin ou une partie d'échecs avec M. Gacon, notre économe.

Pendant les premières semaines de son séjour ici, Monsieur votre fils était accompagné d'un infirmier, soit au jardin, soit dans ses promenades hors de l'établissement ; mais sa manière d'être et surtout sa parfaite déférence pour toutes mes prescriptions m'ont fait juger cette mesure de surveillance désormais superflue, et je l'ai affranchi de son accompagnement obligé ; il ne sera plus accompagné d'un infirmier que quand il voudra faire une promenade lointaine dans une direction qui lui serait encore inconnue. Ainsi sa pension sera réduite à 5 francs à dater du mois prochain.

Sous l'influence de ce régime, accepté avec confiance, et suivi avec une docilité exemplaire, l'amélioration de son état physique a fait des progrès rapides. Le sommeil et l'appétit ne laissent rien à désirer ; les forces musculaires se développent rapidement ; les mouvements se régularisent et perdent leur caractère nerveux et saccadé (c'est surtout au billard que je m'en aperçois) ; toutes les fonctions essentielles se font régulièrement. Le sentiment de bien-être, conséquence naturelle du retour à la santé, cause à votre fils une vraie jouissance. Aussi est-ce avec une expression de bonheur et de contentement qu'il me dit chaque jour : « Cela va mieux, Monsieur ; je sens mes forces augmenter, mon sommeil devient chaque nuit plus calme, et le bien-être que j'éprouve réagit sur mon état moral ; je me sens plus de calme dans l'esprit, plus de suite dans les idées ; tout change en moi. Ah ! je sais maintenant ce que vaut la santé, et, de retour chez moi, je me garderai bien de la ruiner de nouveau ! »

En résumé, les résultats obtenus jusqu'à ce jour peuvent se formuler de la manière suivante : la santé physique se rétablit rapidement, et il est probable que dans un mois ou deux M. Meyer aura atteint le degré de santé relative compatible avec sa constitution ; les hallucinations ont cessé ; ses idées fausses se rectifient ; sa raison s'éclaire, et enfin

il est décidé en rentrant chez lui à chercher et accepter un devoir social, à se rendre utile, en un mot : à choisir et parcourir une carrière à la portée de ses forces.

Voilà, Madame, déjà quelques progrès, mais hélas ! quelque réjouissants qu'ils soient je ne puis encore les envisager que comme des avantages d'avant-postes, qu'il fallait enlever un à un avant d'engager le combat principal ; et je n'ai pas besoin de vous le dire, Madame, c'est de son cœur qu'il s'agit. Car il ne suffit pas que sa santé se rétablisse, que ses chimères disparaissent, et qu'il *veuille* donner à sa vie un but utile et honorable ; il faut encore, pour qu'il persiste dans ses projets, il faut que le *vide* de son cœur soit comblé ; car s'il veut aborder une vie nouvelle avec sa volonté pour seule force et sa raison pour guide unique, je doute qu'il persévère.

Il nous reste donc encore une tâche bien grande : celle de réveiller ses facultés affectives. Malheureusement, la direction qu'il a suivie jusqu'à présent devait avoir pour conséquence facheuse, mais inévitable, de l'isoler de plus en plus et de le rendre insensible au besoin d'affections. Car qu'avait-il en vue en cultivant ses facultés ? Si ce n'est de les développer pour en jouir *lui-même*, ou pour acquérir la célébrité et jouir de *son* œuvre ! Poussé dans cette voie par son orgueil, tout devait forcément se rapporter à lui, et rien qu'à *lui* ; et c'est ainsi que le besoin d'être utile aux autres, d'être heureux du bien qu'on leur fait, est resté étranger à son cœur. Ce fut le sujet de notre entretien d'hier soir. Monsieur votre fils me parlait de ses projets de se créer un devoir dans la société, et de l'accomplir par la seule force de sa volonté et de sa raison ; et moi, je lui soutenais par contre qu'il n'en viendrait pas à bout aussi longtemps que son cœur resterait étranger à ses efforts et qu'il se refuserait à chercher et à accepter le bonheur dans l'accomplissement des devoirs qu'il se propose. La discussion fut assez vive, et parfois peut-être peu agréable pour votre fils ; je traitai d'égoïsme son absence d'affections, d'orgueil et de

folie son espoir de se suffire à lui-même, et de satisfaire toute sa vie à des devoirs sociaux, seulement parce qu'il le *veut ;* et je le défiai de supporter l'existence ou de conserver la raison s'il s'obstinait à rester isolé et à défendre son cœur contre le besoin d'estimer et d'aimer son prochain. Dans le courant de notre conversation, nous arrivâmes forcément à parler des croyances religieuses, ce que j'aurais préféré pouvoir éviter, comme un sujet qu'il n'est pas opportun de traiter maintenant ; mais de la vivacité même que Monsieur votre fils mit à défendre l'absence de toute croyance religieuse chez lui, je crois pouvoir en inférer que le vide de son cœur commence à se faire sentir ; et que s'il regimbe davantage, c'est parce que son orgueil pressent une lutte, et s'il plaît à Dieu, une défaite. Je saurai dans quelques jours quel effet aura produit notre entretien. Dans tous les cas, la prudence exige de ne rien brusquer ; j'ai la conviction qu'il se prépare un changement chez votre fils, car il est évident qu'il se fait un travail en lui ; pour que les résultats en soient durables, il faut se garder de vouloir les forcer. J'espère beaucoup que lorsque sa santé physique sera raffermie et son système nerveux replacé dans des conditions normales, il deviendra plus accessible à une influence morale salutaire.

Dès que je verrai fondre la glace de son cœur, et que le besoin d'affection et d'épanchement se fera sentir, je m'empresserai de vous en prévenir et je vous abandonnerai la part de sa guérison qui vous appartient : le soin de gagner son cœur.

Cy joint un billet de votre fils ! Comparé avec les principes qu'il soutenait hier soir, et sûrtout avec l'absence de sentiment qu'il affectait, je trouve qu'il dit plus qu'on ne pourrait le supposer. Quelques mots affectueux de votre part, l'expression de votre espoir en un avenir meilleur, lui feront certainement du bien ; quant aux cigares, quoique nous puissions nous procurer à Neuchâtel toutes les qualités désirables, je crois qu'il lui sera agréable d'en recevoir de

vous. Veuillez, s'il vous plaît, Madame, m'adresser votre réponse à votre fils et ne pas trouver mauvais que j'en prenne connaissance ; il ne s'agit pas de l'observation pédante des règlements de l'établissement, mais d'apporter de l'unité dans notre action commune sur le malade.

Maintenant, Madame, veuillez me faire part des observations et des réflexions que vous aura suggérées ma lettre ; tous les avis que vous voudrez bien me donner, me seront précieux, car ma tâche de médecin est bientôt terminée, et il ne me restera qu'à préparer l'accès à votre influence maternelle.

J'ai reçu hier votre honorée lettre du 23 courant ; elle a encore ajouté aux reproches que je me faisais de mon silence mais, croyez bien, Madame, que sans des affaires pressantes, survenues coup sur coup, je ne vous aurais pas fait attendre si longtemps. Permettez-moi de compter sur votre indulgence et veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

J. Borrel, Dr. Méd.

Elisabeth Meyer à son fils.

Zürich, den 30 Juli 1852.

Lieber Conrad,

Wie sehr uns alle deine Zeilen erfreuten glaubst du gewiss ohne Versicherung. Wir hatten uns solchergestalt nach Nachrichten aus Préfargier gesehnt, dass der gute « Herr »[1] u. ich dem Postbedienten die Hände entgegenstreckten, ehe er seinen Brief aus dem Kasten nahm ; ja, ich glaube der Spitz[2] muss sogar etwas von unserer freudigen Erwartung bemerkt haben, denn er richtete seine klugen Augen unver-

1. Antonin Mallet, personnage d'intelligence débile recueilli par la famille Meyer.

2. Le chien.

wandt auf den Briefträger und bewegte seinen Schweif in ungewöhnlicher Schnelligkeit hin u. her.

Und nun die guten Nachrichten selbst, die du mir giebst u. welche dein trefflicher Arzt bestätigt! sie entlockten uns wieder die ersten Freudenthränen und deine gute Schwester sagte noch obendrein, « Sie möchte innerlich beständig singen ». Wem ich zumeist mit bewegter Seele danke, weisst du ohne dass ich es ausspreche, aber auch Herr Borel, den du mit Recht den « guten Doctor » heissest, thut so viel für dich, dass wir es nicht genug anerkennen können. Vergleiche ich die Zeit, welche er dir im Gespräche u. mir im Schreiben widmet, mit den spärlichen Unterhaltungen u. kurzbrieflichen Mittheilungen, welche in und aus Illenau [1] und dem Winnenthal [3] Statt finden, so erkenne ich in deinem Arzte den Mann v. Gemüth und die erste frische Liebe zu seinem schweren aber schönen Berufe.

Dass du diese in keinerlei Weise missbrauchen wirst, traue ich deinem Zartgefühl zu ; auch weiss ich zu meiner Beruhigung, dass du willig alle Vorschriften befolgst und daher auch jetzt schon eine grosse Verbesserung in deinem Gesundheit, zustande verspürst. Aber lieber Sohn wie schnell könnte diese wieder verschwinden, wenn du nicht in deinen guten Bestrebungen verharren würdest. « Die Götter », sagt einer deiner Weltweisen, « haben vor die Jugend den Schweiss gesetzt » ; da ich keine Lateinerin bin u. eigentlich nicht einmal weiss wer das gesprochen hat, musst du mir schon gestatten noch ein anderes, mir vertrauteres Wort, anzuführen. « Wer hat, » heisst es, « dem wird gegeben werden. » Wendest du nun das, was du hast — eine grosse Summe theuer erkaufter Erfahrungen u. die unter der weisen Leitung eines vorzüglichen Arztes wieder gewonnenen Körperkräfte wohl an, — so wirst du sehen was man mit redlichem Willen u. anhaltender Selbstbeherrschung zu leisten vermag ! Immer mehr Sprossen wirst du erklimmen

1. Asile d'aliénés.

bis auch du es zu erreichen vermagst, jenes schöne Reich der Wahrheit und der Liebe, das sich mit dem Augenblicke vor deinen erstaunten Blicken öffnet, wo du dein Dasein mit höhern, heiligen Zwecken verknüpfst.

Und nur noch einige Nachrichten. Betsy war zur Stärkung ihrer Gesundheit, die in Folge des traurigen Maimonats gelitten hatte, vierzehn Tage bei ihrer cousine Nanny im Brestenberg[1] u. kehrte zu meiner Freude ganz rosenroth zurück. Jetzt hat das l. Madchen mit erneuertem Fleisse zu zeichnen begonnen und zwar in deinem Zimmer, wo ein prächtiges Licht zu finden war. Ein zweites Bild von Frau Vogeli ist fertig ; künftigen Montag will Wilhelm Meyer sitzen u. so geht es rasch vorwärts, obschon, wie du wohl weisst, nur die Morgenstunden der Kunst gewidmet sind. Conrad Zeller[2] ist vergnügt aus dem Engelbergerthale zurückgekommen und hat ziemlich zu malen. Deschwanden[3] hat mir zwei Briefe geschrieben, die in ihrer Art ebenso schön sind, wie seine Bilder. Das wahre Genie ist einfach, demüthig u. giebst dem die Ehre, von dem es die Gabe empfangen. Unser Freund will uns wahrend der Kunstausstellung besuchen u. lässt unterdessen « den Conrad » welchen er lieb habe, freundlich grüssen.

Noch etwas das dich interessiren wird. Gustav Pfizer[4] u. seine Frau waren bei uns, die letztere drei Tage, welche mir unbeschreiblich wohlthuend waren. Auch von diesen Freun-

1. Bains au nord de Huttwyl, dans le district de Lenzbourg.

2. Johann-Conrad Zeller, peintre zürichois, 1807-1856. Elève de Konrad Gessner. Auteur d'une Transfiguration placée dans la Neumünsterkirche à Zürich. Ami de la famille Meyer. Cf. d'Harcourt. *C.-F. Meyer, sa vie, son œuvre*. Alcan 1913. Nous désignerons dans les références, à l'avenir, notre travail par l'abréviation: Biogr.

3. Paul von Deschwanden (peintre né et mort à Stans, 1811-1881). Elève de Schinz à Zürich, et ensuite de Hess, Zimmermann et Schnorr à Munich. Séjourne en Italie et à Paris. Exécute en 1842 un délicieux crayon de C.-F. Meyer. Le Kunsthaus de Zürich possède le *Engelskopf*, copié par Betsy Meyer, dont il est question dans les lettres qui suivent. Sur la personnalité morale de Deschwanden, cf. Biogr.

4. Le poète Souabe 1807-1890. Sur les relations entre les Pfizer et la famille Meyer, cf. Biogr.

den hast du die herzlichsten Grüsse u. Wünsche. Pfizer hat mir die traurige Geschichte seines Dichter-Freundes Lenau erzahlt.

Gott sei mit dir, lieber Conrad. Wenn wir ihm vertrauen, wird er uns nimmer verlassen. Es reicht dir daher getrost die Hand,

DEINE TREUE MUTTER.

P. S. Von dem gutem Herrn Mallet soll ich dir noch einen besondern Gruss ausrichten. Sei sogut u. erwiedere ihn, wenn du wieder schreibst mit grossen, deutlichen Buch staben.

Mit zwei Worten darf wohl auch ich dir sagen vie glücklich mich die guten Nachrichten gemacht haben. « Nun muss sich alles, alles wenden ! » damit dein Zimmer, lieber Bruder nicht leer und verlassen sei, zeichne ich nun taglich drin. die freundliche Stube ist mir lieb. Herzlich grüsst dich

DEINE B.

Betsy Meyer à son frère.

Stadelhofen, 6 Sep. 1852.

Da es dir so gut geht, mein lieber Conrad, und die trübe Vergangenheit, als ein Abgeschlossenes, hinter uns liegt, so kann auch ich dir sagen, wie hocherfreut ich darüber bin. So lange du nicht ganz gesund warst wagte ich nicht an dich zu schreiben, aus Furcht du könntest nicht an deine Schwester denken können, ohne dass dir vieles Andere miteinfiele, was lieber in Vergessenheit bleiben soll.

Nun ist es ein Anderes ! Wir treten uns jung und freudig entgegen, und begrüssen uns im neuen Leben. Du hieltest mich früher des Glückes nicht fähig, lieber Bruder, o, wie hast du dich getäuscht !

Gerade du bist es, der mich jetzt schon mit der höchsten

Freude erfüllt, und mich zu der glücklichsten Seele der Welt machen wird, wenn du Muth und Beharrlichkeit genug hast dich zu retten.

Ich wusste es immer, dein innerstes Wesen ist zu kostbar, als dass es zu Grunde gehen könnte; das lässt Gott nicht zu. Du hast nach langem, schwerem Schlafe endlich die Augen aufgethan, o, schliesse sie nicht wieder; bleibe wach, es ist Morgen!

Es gilt jetzt ein muthiges Vorwärtsschreiten, ohne Umschauen. Wir wollen es nie vergessen. Hinter uns liegt der Tod und vor uns das Heil.

Auf welche Weise du deine neue Bahn beginnen werdest, das ist eine Frage, die uns fast beständig beschäftigt, und deren Entscheidung wir gespannt entgegensehen. Wirst du wohl Unterricht geben? Das gefiele mir sehr gut, du wärest ein anregender Lehrer, das sage ich aus Erfahrung; ich habe dir vieles zu danken und kenne dein Talent die Dinge einleuchtend zu erklären. Du hast auch eine gewisse Anziehungskraft für die Kinder; denke nur an unsere kleine Nachbarin und das Minachen.

Fraulein Borrel war so gut mir zwei Ansichten von Préfargier zu schicken. Vergiss es nicht, ihr in meinem Namen für diese freundliche Aufmerksamkeit innig zu danken. Du wohnst in einer schönen Gegend, lieber Conrad. Die Gebäude der Anstalt sind prächtig, und die Anordnung des Ganzen macht einen grossartigen und, ich möchte fast sagen, einen heitern Eindruck. Du wirst nicht ohne Leid diesen Ort verlassen können, besonders auch um der vortrefflichen Menschen willen, von deinen dir so viel Gutes widerfahren ist.

Was soll ich dir von uns sagen! Wir führen dasselbe stille Leben, und sehen, wenn möglich, noch weniger Leute, wie zu deiner Zeit. Ich mache noch immer die Runde im Garten, und gehe auf der Zinne hin und her, aber jetzt meistens allein. Die liebe Mutter war letzte Woche mit Herrn Mallet in Baden, diessmal von Hans begleitet. Sie ging ungern fort und ist nun froh wieder daheim zu sein. Conrad

Zeller ist noch der einzige Montagsgast. Er erlaubte mir, seine schöne Herodias v. Guido Reni zu kopieren. Welche Kraft und Tiefe des Gedankens ist in diesen alten italienischen Bildern ! das Neue erscheint daneben flach und geziert zugleich.

Spitz hat ein dreifarbiges Kätzchen zur Gesellschaft bekommen. Ein kleines graziöses Ding, welches gern mit dem alten Herrn spielt, wenn er es litte. Die begünstigste Nebenbuhlerin machte ihm anfangs grossen Kummer. Sobald er sie im Zimmer sah, ging er ohne Murren, aber mit gesenktem Schwanz und abgewandtem Kopf zur Thür hinaus. Diese rührende Resignation gewann ihm von Neuem die Herzen. Obgleich er täglich umförmlicher wird, behält er um seines guten Charakters willen den Platz in der Stube, während die kleine Schöne auf die Küche beschränkt bleibt.

Wenn wir uns einmal wieder sehen, lieber Bruder, werden wir mit Erzählen nicht fertig werden. Behalte Alles gut im Sinn, auch ich habe dir eine Menge interessanter Dinge zu sagen.

Die liebe Mutter sagt dir herzlichen Gruss, auch der gute Hr. Mallet grüsst dich tausendmal.

Lebe wohl, mein lieber Bruder,

DEINE B.

Le docteur James Borrel à Élisabeth Meyer.

DIRECTION
de la Maison de Santé
PRÉFARGIER
Canton de Neuchâtel
en Suisse.

Préfargier, le 10 septembre 1852.

Madame,

Votre envoi du 7 courant m'est parvenu hier ; je n'ai pas encore remis à votre fils la lettre que vous lui adressez et je ne lui ai pas parlé de votre envoi ; je viens vous deman-

der de nouvelles instructions en vous soumettant à la hâte les réflexions que m'a suggérées votre lettre.

A moins que je ne me trompe, je ne puis pas envisager comme l'expression de ses sentiments les quelques lignes que vous avez reçues de votre fils, et je ne les aurais certainement pas laissé partir, si je les avais lues, au lieu de l'engager moi-même à correspondre directement avec vous, Madame. Il faut que Conrad (vous m'avez honoré du titre d'ami, permettez donc que j'appelle votre fils par son nom de baptême ; ce « Monsieur votre fils » commence à me peser) ; il faut, dis-je, que Conrad vous ait écrit dans un mauvais moment ; car la froideur glaciale de sa lettre est en contradiction avec des retours de sentiments que nous sommes heureux de constater chez lui de temps en temps lorsqu'il se laisse voir tel qu'il est, et qu'il ne se laisse pas entraîner par l'attrait fatal de la discussion à fronder et à affecter une absence de sentiments à laquelle je ne puis croire. Ces moments sont rares, il est vrai, ce ne sont que des éclairs qui viennent jeter une lumière passagère dans la nuit de son cœur : mais ce sont pourtant des indices du travail qui s'opère en lui et contre lequel le vieil homme se regimbe. Que de sacrifices n'aura-t-il pas encore à faire jusqu'à ce qu'il ait déposé ce caractère d'emprunt, dans lequel il se complaît, jusqu'à ce qu'il se soit dépouillé de son orgueil et qu'il ne croie plus devoir se refuser à laisser pénétrer la lumière et la vie dans son cœur ? Tout cela lui coûtera, et ne peut être l'œuvre d'un moment. Mais précisément parce que ce travail critique ne peut s'opérer en un jour, et que la précipitation pourrait compromettre l'issue de la lutte, je craindrais tout ce qui pourrait le froisser trop violemment et réveiller ainsi des dispositions qui commencent à s'effacer.

Si sa lettre est la mesure vraie de ses sentiments, il a certainement mérité les paroles que vous lui adressez, et il en mériterait de plus sévères encore ; mais si elle est due à une disposition momentanée, il se croira jugé injustement ;

sa susceptibilité, son orgueil se révolteront ; et, ce que je redoute le plus, nous aurons perdu sa confiance ; car je ne pourrai pas rester étranger ni me refuser à une explication ; nous aurons ainsi perdu tout moyen d'action sur lui.

J'ajoute encore qu'un ou deux passages de sa lettre paraissent reposer sur un malentendu ; ainsi le reproche de sa position dépendante. C'est moi-même, Madame, qui ai cherché à éveiller chez lui le désir d'avoir une vocation qui le rendît indépendant et qui en outre de l'utilité dans la société lui offrît à lui les moyens de subvenir à ses besoins, mais en parlant de reproches, il va certainement au delà de ce qu'il veut dire, car je ne lui ai jamais reproché sa dépendance ; seulement, lorsque nous causâmes de ce sujet, il me dit lui-même qu'il avait hâte d'embrasser une carrière utile et de se procurer les moyens de se suffire à lui-même, qu'il était honteux de se sentir à son âge dans une dépendance complète, etc. C'est probablement là ce qu'il entend par « reproches ». Il en est de même de quelques autres passages de sa lettre, qui se rapportent à des entretiens que nous avons eus dernièrement.

C'est pour ces raisons, Madame, que j'ai cru devoir ne pas lui remettre immédiatement votre lettre, et cela d'autant plus que rien ne pressait, puisqu'il ignore votre envoi. Je viens donc vous demander ce que je dois faire. Nous aurons certainement un orage s'il lit votre lettre ; je ne vois pas de chance de gagner quelque chose dans ce moment, mais le danger d'y perdre beaucoup. Dois-je le ménager encore et attendre qu'il soit plus en état de discuter des sujets et surtout un passé, dont le souvenir l'irrite facilement, ou voulez-vous que j'engage la lutte maintenant ?

Une de mes cousines qui a passé quelques jours avec nous, vous remettra ces lignes ; elle aura également une lettre pour mademoiselle votre fille, et pourra ajouter de bouche quelques détails, ayant vu Conrad pendant son séjour. Si sa lettre à sa sœur est plus convenable, je croirais prudent de passer sous silence la froideur dénaturée et le

manque d'égards de la sienne ; si par contre elle témoignait encore de la même absence de cœur et de sentiments, ce serait peut-être alors le moment de l'appeler, si possible, à sonder l'abîme de son cœur, et à lui ouvrir les yeux malgré lui. Veuillez dans ce cas m'adresser une nouvelle lettre pour lui, afin d'éviter, par une date plus récente, toute apparence de machination et d'entente ; écrivez sévèrement, je parlerai plus sévèrement encore, et Dieu fera le reste.

Si je prends la liberté de plaider la cause de l'indulgence, ne croyez pas, Madame, que je n'aie pas senti tout ce que les paroles glaciales de Conrad ont dû faire souffrir votre cœur ; tout ce que je me permets de vous observer, c'est que cette malheureuse lettre ne peut être à mes yeux la mesure vraie de ses sentiments, et en second lieu qu'il serait dangereux de ranimer en ce moment par ces reproches plus que mérités une irritation qui n'est pas encore entièrement éteinte et des souvenirs encore trop récents. Conrad n'est plus un malade, mais il est encore un convalescent qui a besoin de ménagements. Il a déjà entendu ici et accepté bien des vérités qui l'auraient peut-être exaspéré quelques mois auparavant ; attendons encore, et proportionnons à ses forces les moyens d'action à faire agir sur lui.

La première tentative de M. de Marval [1] pour trouver une place n'a pas abouti ; en attendant, Conrad donne des leçons à un de nos convalescents ; il y met beaucoup d'ardeur et de persévérance.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments respectueux et l'assurance de tout mon dévouement.

J. Borrel, Dr.

1. Charles de Marval, membre du conseil d'administration de Préfargier. Cf. Préface.

Charles de Marval à Élisabeth Meyer.

Neuchâtel, 15 septembre 1852.

L'intérêt que je porte à votre fils, Madame, n'a à mes yeux, rien de méritoire; il naît de la compassion qu'inspire tout naturellement une mère subissant l'épreuve la plus terrible que puisse concevoir l'esprit humain, et buvant jusqu'à la lie la coupe de l'amertume. Votre foi est éprouvée comme souvent l'est celle des âmes que Dieu s'est réservées : dans ce mystérieux pèlerinage de la vie, ce sont les élus qui traversent la vallée des tribulations, et si dans ce passage, votre foi, loin de défaillir, se ranime et se fortifie, c'est que le Seigneur est à vos côtés et vous donne sa main pour vous soutenir. J'ai vu Conrad à trois reprises, et hier il dînait chez moi. Quelqu'inquiétants que soient son passé, la fausse direction de son esprit et l'impressionnabilité nerveuse de son imagination, j'ai l'espoir de le voir un jour transformé ; je crois que vos prières ferventes ont été entendues et qu'elles seront exaucées ; je crois que nous verrons Conrad rendre gloire à Dieu, s'humilier au pied de la croix, et regarder sa mère avec une tendresse filiale. Nos conversations familières et soutenues me le disent; il détache lui-même, sans qu'il s'en doute, une à une, les écailles qui couvrent sa vue ; je suis frappé de sa franchise et de sa naïveté, comme de la finesse de ses appréciations ; et si tout à coup son orgueil excessif l'emporte et le lance dans la voie de l'erreur, il s'en aperçoit et reprend docilement le chemin de la vérité ; le pauvre jeune homme rêve encore l'honneur, la gloire et l'immortalité *terrestres ;* il se passionne des esprits puissants et dévore avec fureur leurs écrits, mais il subit, à son insu, l'influence salutaire de ces lectures ; ainsi Pascal est momentanément l'homme par excellence, il s'approprie ses pensées, mais il ne nie plus l'action du christianisme sur ce grand homme ; et la puissance mystérieuse de l'Évangile sur le cœur humain, qu'il salue déjà comme

une vérité, l'étonne sans l'irriter. Son incrédulité, j'en ai la conviction, est fortement ébranlée ; mais son orgueil, parfois, lui fait encore fermer les yeux pour avoir le droit de soutenir qu'il fait nuit quoique le soleil luise. Sa confiance en moi lui ouvre le cœur ; il me communique sans trop de détours ses peines, ses impressions et ses espérances, et je m'aperçois avec un vif plaisir du chemin qu'a parcouru son jugement depuis le jour de notre première entrevue. J'allai hier à Préfargier pour l'engager à venir avec moi dîner à Monruz ; je le trouvai poli, mais froid et tendu, et Mlle Borrel me donna, pendant qu'il était rentré dans sa chambre pour s'habiller, l'explication de ce malaise moral ; mais son esprit ne tarda pas à s'éclaircir, et il devint en peu de moments si sociable et si aimable, que ma famille ne se douta point de l'état dans lequel je l'avais trouvé. Je lui expliquai avec détails mes démarches auprès d'un ami, pasteur au Val-de-Travers, pour le placer chez lui, je lui parlai de cet ecclésiastique comme d'un homme qui sait allier la fidélité chrétienne à la sociabilité la plus aimable... et Conrad soupira profondément lorsque je lui dis que mes démarches avaient été infructueuses parce que ce pasteur n'avait pas une seule chambre vacante dans sa maison de curé. Je lui prêchai la patience en lui promettant de mon côté de ne pas rester inactif et de pousser mes recherches ailleurs..... « Mais, me dit-il, verriez-vous quelqu'inconvénient à ce que je priasse aussi ma mère de faire de son côté quelques recherches afin que vous ne supportiez pas seul ce fardeau dont vous avez la bonté de vous charger ? » — « Au contraire, lui répondis-je, car si je parviens à vous procurer une place en même temps que votre mère vous en offrirait une autre, vous auriez l'avantage du choix !... » — « Eh bien ! ajouta-t-il, cette idée est parfaite et dès demain j'en écrirai à ma mère ! » Plus tard, et après le dîner, j'ai conduit Conrad à Neuchâtel pour lui faire voir quelques tableaux de Calame [1]

1. Alexandre Calame, né à Vevey, 1809, mort à Menton en 1863.

et Girardet[1] : nous avons fait la rencontre de M. le pasteur Godet auquel je l'ai présenté... « Mais, me dit-il, j'ai commis une grave impolitesse en n'allant pas faire visite à ce M. Godet auquel ma mère avait été recommandée ; et je veux à tout prix réparer cette faute ! » — « Rien ne sera plus facile, lui répondis-je, M. Godet est un ami intime de ma famille, il dîne à Monruz au moins une fois par semaine et vous apprendrez, en dînant avec lui, à connaître une des plus belles intelligences de Neuchâtel, un homme plein de science, un philosophe profond, un théologien puissant, et un chrétien aussi humble que courageux et zélé ! » L'eau lui venait à la bouche, et je lui ai promis une prochaine entrevue.

Vous voyez par ces détails, Madame, que certaines répugnances ont fait retraite, et que Conrad est tout disposé à vivre dans la société d'hommes chrétiens, pourvu qu'ils soient instruits et capables ; il subira l'influence de leurs conversations, et c'est peut-être cette voie que Dieu a choisie pour ramener à Lui et à sa mère votre pauvre enfant.

Continuons, Madame, à prier pour lui, et à espérer même contre toute espérance. J'aime à me persuader qu'un jour, non pas au ciel seulement, mais déjà sur cette terre, la mère et l'enfant agenouillés l'un près de l'autre, béniront avec des larmes de joie, le Dieu des compassions qui les aura réunis.

Votre lettre, Madame, m'a vivement ému, mais je n'en avais pas besoin pour m'intéresser à votre enfant ; ce serait pour moi un bonheur indicible d'avoir été l'un des instruments indirects choisis de Dieu pour rendre un fils à sa mère ; cependant n'anticipons point... et marchons par la foi, dans un sentiment d'abnégation et d'humilité.

Veuillez agréer l'expression de mon profond respect.

Ch. de Marval.

1. Edouard Girardet, né à Socle, 1819, mort à Versailles, 1880 ; fut élève de l'école des Beaux-Arts à Paris.

De Conrad à sa mère.

Préfargier, 18 Septembre, 1852

Liebe Mutter,

Deine Sendung ist vorgestern angelangt und ich darf es nicht anstehen lassen, dir für ihren Inhalt zu danken. Nichts ist vergessen und ich finde mich so gut equipiert, dass ich diesen Winter wol, ohne neue Ausgabe hinbringen könnte ; doch wäre mir willkommen, besonders einen Paletot mit tiefen Säcken zu kaufen, um die erfrornen Finger auszuweichen, die etwas sehr Hässliches und Untröstliches sind. Solche Kleinigkeiten verstimmen oft mehr, als sie wert sind, besonders reizbare Naturen, zu denen ich leider gehöre.

Die « *Grammaire des Gramaires* » entspricht meinen kühnsten Wünschen, da sie sehr vollständig und sehr verständig ist. Mein Geschmack für die Französische nimmt immer zu und,noch einmal, dass Interesse an dieser prächtigen Sprache hat mich oft zerstreut wo mir schlimm zu Mute war.

Es wundert mich, ob eure obligate Badenfart schon vollzogen ist ; möge dir diese Ruhe wolbekommen. Wahrhaftig, l. Mutter, ein Gedanke, der mir oft willkommen ist läuft da hinaus, dass euch nun in eurer Einsamkeit friedlich und ohne Lärm der Tag vergeht und mir, angenommen dass mein Glück, wie ich es wol weiss, zu eurem gehört, mit meiner bevorstehenden Fremde mehr geholfen ist, als du glauben kannst.

Offen, ich sehe die Dinge, die da kommen werden, mit vieler Fassung an, und es ist etwas sich sagen zu können : der Weg, den ich da anschreite, ist der einzige ; alles andre ist verregnet oder vermauert. Es ist ein Trost wie ein andrer und keiner von den schlechtesten.

Aber einen schlimmen Stand, l. Mutter, hast du mir mit deinen Besuchen und Empfehlungen gemacht. Jedermann, der mich zu kennen bekommt, muss sich gestehn : das ist der

Ungerathne der eine so liebenswürdige Frau zum Weinen gebracht hat und quasi zu Tod quälte, so sieht man mich denn anfangs für ein Ungeheuer von Kälte und Gefühllosigkeit an, obgleich ich die Leute allmählich zu überreden suche dass ich freilich ein Teufel, aber ein armer sei.

Jeder Tropf kann mir übrigens ansehen, dass, unter der Contenance, die ich mir zu geben suchen, wenig Zuversicht verborgen ist, sondern viel Angst und Zittern.

Wie ich mit den Leuten um mich und mit einigen Bekanntschaften bin? die einen gefallen mir nicht, die andern gefallen mir, und ich gefalle weder den einen, was sichgehört, noch den zweiten, was nicht in der Ordnung ist. Doch erträgt man mich.

Freilich, solang ich klug bin, bleibe ich gerade denen fremd, die mich ansprechen, da es, wie bekannt, meine Eigenschaft ist, was ich liebe, zu quälen, und, da es hier Leute giebt, die behaupten, ich habe niemanden lieb, als mich selber, so müssen Sie damit sagen wollen, dass ich mich selbst am meisten gequält habe, was die Wahrheit ist.

Der Hr Borel erlaubt die Geldsendung und ich danke im Voraus. Hast du mir bald etwas gefunden, l. Mutter? Nur keinen Winter hier! Oder auch meinethalb noch den Winter hier! Wähle, was dir besser gefallt. Trage dir Sorge.

Dein Conrad.

Elisabeth Meyer à son fils.

Zurich, den 18 september 1852

Lieber Conrad,

Du erhältst hier die gewünschten hundert FrK., ein Ausgabenbüchlein, besseres Postpapier und ein ganzes Kistchen ächten kölnischen Wassers. Das letztere kömmt von unsern Freunden am Rhein, und ich will es dir mit Freuden u. in der Meinung abtreten, du legest gerne vier Fläschchen

in die Hände der lieben, guten Mademoiselle Borrel, nicht in der Form eines Geschenkes, sondern als ein kleines, kleines Zeichen deiner dankbaren Gesinnung.

Und nun zur Beantwortung deines Briefchens, dessen ich mich noch mehr gefreut, wenn es nicht einige wehthuende Stellen[1] enthalten hatte. Lasse diese Saiten verstummen, lieber Sohn. Mein Herz ist noch wund u. die Augen füllen sich so leicht mit Thränen, dass ihre Sehkraft seit dem letzten Frühjahr in erschreckender Weise abgewonnen hat. Doch stille.... wir wollen nicht mehr ruckwärts schauen, sondern lieber *aufwärts-vorwärts* und da könntest du mir eine grosse Freude machen, wenn du mir ausführlicher als es in deinen letzten Zeilen geschah, sagen wolltest ob du dich nun ganz wohl fühlest u. wie es sich denn eigentlich mit deinen Gedanken u. Hoffnungen hinsichtlich der Zukunft verhält. Alles was du mir über diese Punkte mittheilst wird mir erwünscht u. wichtig sein.

Dass ich mit dem guten Herr Mallet in Baden war, hat dir Betsy geschrieben, aber das weisst du noch nicht, dass wir das Nervenfieber in Zürich hatten u. zwar in recht hohem Grade In unserer Gegend brach die Krankheit am heftigsten aus, u. verlangte viele Opfer.

Du siehst, lieber Conrad, dass wir gnädig bewahrt wurden, denn in den meisten Häusern zeigten sich, wenn auch nicht die symptome des Nervenfiebers, doch mehr und weniger krankhafte Erscheinungen.

Eine angennehme Ueberraschung wurde uns durch den freundlichen Besuch der liebenswürdigen Mademoiselle Mayor zu Theil, welche mich durchihre Güte wahrhaft rührte. « J'ai eu le sentiment », sagte sie, « que les mêmes yeux qui ont vu le fils, devaient aussi voir la mère », und gewiss sie hatte Recht, denn was haben nicht die Erzählungen einer Augenzeugin für einen grossen Werth! Aber stelle dir vor,

1. Wie z. B. die übertriebene. Werthangabe meiner vorletzten Sendung Dachtest du nicht daran dass eine berichtige Rechnung in der Schachtel sein könnte ?

wie es deiner armen Schwester bei diesem Besuche ergangen. Sie wurde vor Freude stumm und brachte, obschon ihr vor innerlicher Bewegung die Knie zitterten, kaum einige Worte zu Stande, die ŭm so eher verhallten, als Felicie da war ŭnd die interessante Fremde (die sie von Dresden her kannte) mit Fragen u. Freundschafts-bezeugungen überschüttete. Ueberhaupt, lieber Conrad, ist es nicht rathsam vor einem so schüchternen Kinde wie deine Schwester ist, viel zu sprechen, (du musst es aus lauter brüderlicher Zuneigung hin u. wieder gethan haben) denn sonst erwartet man etwas Besonderes an ihr zu sehen u. geräth in Erstaunen, wenn die äussere Erscheinung den gehegten Erwartungen nicht zu entsprechen scheint. Was dann vollends jene Eigenschaft betrifft, welche in der französichen Sprache mit « amabilité » bezeichnet wird, so muss dir gewiss noch erinnerlich sein wie schwer es unserer Betsy vorkommt dieselbe mit dem Cultus einer ganz anderer Göttin, — der lautern, ungeschminkten Wahrheitstreue — zu vereinigen. Freue dich, dass dir die Vorsehung in deiner Schwester eine reine, treue, warme Begleiterin gegeben hat, aber ziehe den Vorhang nicht von einem Heiligthume, auf dessen Altar nur in der Stille Flammen lodern.....

... Deschwanden kommt dieses Jahr nicht nach Zürich, hat uns aber als Ersatz unbeschreiblich liebliche Zeichnungen geschickt. Conrad Zeller grüsst dich freundlich.

Der gute Herr[1] drückt dir die Hand u. weint eine heisse Thräne dazu. Gestern betrachtete er mit grosser Andacht das Leichenbegängniss des Herrn Oberst Orelli, der gleich dem guten Herrn Pfarrer Fäsy plötzlich durch einen Schlagfluss weggerafft wurde.

Und nun behüte dich Gott, lieber Conrad. Schreibe mir bald und ausfürhlich. Betsy grüsst dich freundlich u. hat deinen Gedanken wegen einer Zeichnung in ihrem Herzen bewegt, ehe uns derselbe durch Mademoiselle Major mitge-

1. Antonin Mallet.

theilt, wurde. Nur Geduld, und du sollst mit uns zufrieden sein.

DEINE TREUE MUTTER.

Noch eins, das ich dich bitten muss nicht zu vergessen. Onkel Wilhelm besorgt nun deine ökonomischen Angelegenheiten u. hält auf Ordnung. Lege, wenn du schreibst, einen Empfangschein für die hundert frken bei.

Élisabeth Meyer à son fils.

Zürich den 20 sept. 1852.

Lieber Conrad,

Unsere Briefe haben sich gekreuzt u. darum schreibe ich auf der Stelle wieder damit du mir in deiner nächsten Zuschrift die wichtigsten Punkte unseres Briefwechsels gründlich beantworten kannst.

« Ob ich noch nichts gefunden ?... » frägst du. Wünschest du also wirklich, dass ich suche, auf dem einzigen Wege suche, der mir in der französischen Schweiz zu Gebote steht, durch unsere Genfer Freunde-den Ort u. die Umgebung ausfündig mache, die für dich passen dürften? Ich werde es mit tausend Freuden thun, aber um es *recht* thun zu können, muss ich dir vorher noch einige Fragen vorlegen.

1. Wie lange glaubst dŭ das dein Aŭfenthalt in Préfargier verlängert werden dürfte.

2. Wie fühlst du dich in gesundheitlicher Beziehung?

3. Was hat es für eine Bewandtniss mit den Stunden, die du giebst? deutsche? lateinische? macht dein Schüler Fortschritte?

4. Wie denkst du dir eigentlich deine zukünftige Stellung? Fühlst du dich kräftig genug allein zu stehen u. etwas zu thun? oder bedarfst du noch der Stärkung u. Leitung. In dem letztern Falle muss dir jede Woche, die du noch in der

Nähe deines trefflichen Arztes zubringen kannst von grossem Nutzen sein.

Die Hand aufs Herz, lieber Sohn, ernst u. redlich geantwortet.

Wäre das Leben bloss ein heiteres Geistesspiel, so möchten deine scherzhaften u. oft sehr witzigen Bemerkungen am Platze sein ; — aber es handelt sich nicht um die Poesie — sondern um die trockene Prosa, den tiefen, oft so bittern Ernst der wirklichen Dinge. Wir wollen die Vergangenheit ruhen lassen, aber wenn du aus den Stürmen derselben nicht die Ueberzeugung davon getragen dass du einen andern Leitstern suchen musst als derjenige war, der dich an den Rand des Abgrunds führte, so läufst du Gefahr dich aufs Neue in tiefe Dunkelheit zu stürzen.

Beten, arbeiten, lieber Conrad, ist ein guter Wahlspruch. Wenn du noch nicht beten kannst, so arbeite u. du wirst sehen wie du durch dieses auch zu jenem geführt wirst.

Und nun noch ein Wort über eine andere Stelle deines sonst freundlichen Briefchens. « Der Gedanke, schreibst du, sei dir willkommen dass uns nun in unserer Einsamkeit der Tag friedlich und ohne Lärm vergehe. » Es ist wirklich stille bei uns, so stille, als wären deine Schwester und ich dem Leben abgestorben. Bei mir ist dies ziemlich natürlich, aber die Betsy sollte und könnte noch leben, und dazu kannst *du* ihr am Besten verhelfen. Raffe dich auf, lieber Conrad u. glaube dass diese treue Seele erst dan wieder des Lebens froh werden kann, wenn sie den theuren Bruder gerettet weiss.

Mit den innigsten Wünschen

Deine Mutter.

Hast du mein Kistchen trotz den Wasserfluten bekommen ? Der Bahnzug wurde durch dieselben unterbrochen, auch hört man von furchtbaren Verheerungen. Wie ging es im Neuenburgischen ?

Conrad Meyer à sa mère.

Préfarguier, 22 sept. 1852.

Liebe Mutter

Sogleich nach Empfang deines l. Briefes folgt Antwort, und so will ich es in Zukunft immer halten.

Das Kistchen ist angelangt und ich bedanke mich für den Inhalt; das Postpapier ist mir willkommen, ebenfalls die Eau de Cologne.

Erlaube mir, deinen Brief Punkt um Punkt zu beantworten. Was zuerst die wehthuenden Sachen in meinem vorletzten Brief betrifft, so war es nicht so schlimm gemeint. Leute meiner Art sind von dem Augenblick abhängig; jene Zeilen mussten geschwind geschrieben werden und so mag wol im Ausdruck gefehlt worden sein. Man muss vielleicht in solchen Fällen zwischen den Zeilen lesen und nie am Einzelnen hangen bleiben. Dass ich vor meinen sämmtlichen Hüten Angst hatte, war doch natürlich; wegen des Valore bin ich im Unrecht. Du weisst, wie ich es gut und freundlich mit euch beiden meine, und kannst dich verlassen, dass das bleiben wird.

Was deine Augen betrifft, so musst du dich sehr schonen, dass du mich, den Fall gesetzt dass ich nach einigen Jahren zurückkomme, noch kennst, denn, wahrhaftig, verweinte Augen sind schlimme Augen. Wir wollen das Alles aber lieber ruhen lassen.

Meine Gesundheit scheint auf ihrer normalen Höhe angelangt, aber ist, die Wahrheit zu sagen, nicht viel wert. Die bekannten Erscheinungen einer nervösen Natur, Reizbarkeit, Ermattung, dies und das, nach dem just Wetter u: Winde, — doch lässt sich damit wirtschaften u: besonders Beobachtung einiger Kleinigkeiten kann viel ausweichen.

Die Zukunft, ja die Zukunft, die sieht mir nicht heiter aus! Für die Sprachen, besonders für das Französische, bin ich entschieden; die Sache ist nun, etwas Passendes zu

finden, was freilich nicht leicht sein mag. Einige Jahre fortbleiben ist unerlässlich, für mich und besonders für dich; ob wir uns wiedersehen werden ist eine Frage. Deine Gesundheit ist schwankend, meine auch, dazu die raschen Krankheiten; für Jederman aber, alles abgerechnet, kann ich den Tod für kein Unglück halten, sondern für eine gute Rast nach diesem Fieberschauer, den wir kennen.

Was den Besuch der Fraülein Major betrifft, so mag diese sehr remuante und neugierige Person ein Tüchtiges geplaudert haben. Sie war in ihrem Recht und so mag es angehn. Ueber Betsy sagte ich gar nichts, als dass sie zeichne, was erlaubt war; würde übrigens so ausgefragt und müdgeschwatzt, dass ich es lieber besser gehabt hätte.

Darin, dass die Wahrheit und nicht die Liebenswürdigkeit die Hauptsache sei, sind wir einstimmig, doch sehe ich nicht an, warum sie nicht etwas vereinigter sein können, als sie bei der l. Betsy manchmal, nicht imer, sind.

Eine grosse Beschäftigung boten mir Vinets[1] Studien über Paskal dar. Obgleich in keinem Punkt seiner Schlüsse mit ihm einig, bin ich doch über die Schärfe und Kühn heit seines (d. h. Paskals) Gedankengangs oft erstaunt, und manche, ja die meisten seiner schneidenden Sätze schienen mir unvergleichlich wahr. Besonders das Capitel: « des

1. Alexandre-Rodolphe Vinet, né à Ouchy (1797), mort à Clarens (1847). Appelé à vingt ans à Bâle sur la recommandation de Monard, il y passe vingt ans comme professeur de langue et littérature françaises au Gymnase. De 1837 à 1845, il occupe la chaire de théologie pratique à l'Académie de Lausanne. Nommé professeur de littérature française par le Conseil d'État, il n'occupe ce poste que dix-huit mois. Il se voit destitué le 3 décembre 1846 « pour avoir fréquenté d'autres assemblées religieuses que celles de l'Eglise nationale ». Œuvres principales : *Mémoire sur la liberté des cultes* (1825), *Essai sur les manifestations des convictions religieuses;* 3 volumes posthumes : *Théologie pastorale*, *Homélitique*, *Histoire de la prédiction parmi les Réformés de France au XVIII^e siècle.*

Dans le domaine de la critique littéraire : *Chrestomathie française,* 3 vol., 1829; *Etudes sur la littérature française au XIX^e siècle* (Paris, 1849-1851, 3 vol.); *Études sur Blaise Pascal* (1848).

Sur Vinet, cf. : Astié, *L'esprit de Vinet* (Genève, 1861); E. Rambert, *Alexandre Vinet* (Lausanne, 1875).

puissances trompeuses » ist wahr, wie weniges. Ich konnte von dem Buch kaum loskommen, obgleich wie gesagt, wir aus denselben Gründen auf die ganz gegenüberstehenden Entschlüsse kommen. Wenn du mir die « Pensées » (in deinem Schrank) und damit die « Lettres provinciales » (in octavo rothbrochiert und zerlumpt in meiner Bibliothek) sammt dem braven Boileau (ebendaselbst in demselben Zustand) gelegentlich übersenden würdest, so wäre das schön.

Herr v. Marval, dessen du dich erinnern wirst, sucht sehr eifrig etwas Convenables für mich; ich bin ihm sehr eng verbunden und würde gern etwas von seiner Hand annehmen. Hast du schon an etwas Bestimmtes gedacht?

Alles Liebe und Gute

Dein Conrad.

Die Zeichnung soll Betsy für einmal machen aber bis auf Weiteres nicht abschicken. Deine grosse Güte, die sich in Geschenk und Wort ausspricht, hat mich oft tiefer ergriffen, als ich sagen kann.

Conrad Meyer à sa mère.

Préfargier, 24 sept. 1852.

Liebe Mutter,

Gewiss es ist beschlossen, dass unsere Brife sich kreuzen und missverstehn. Da muss man dagegen arbeiten mit aller Macht und Logik und so will ich Punkt um Punkt deine letzten Zeilen beantworten.

Zuerst den Punkt der ewigen Klage: das Vergangne und die ungehörige und nicht genug ernste Stimmung der Gegenwart. Wist ihr, ob ich nicht so elend bin, als man es wünschen kann? ob ich nicht fest an gewissen Punkten halten will, so viel Menschen sich vornehmen und festsetzen können. Und warum darf man im Unglück oder im Ernst

nicht scherzen wie im Glück od. im Uebermut[1]? Uberdies, wenn etwas bricht, schneiden die Stücke. Lasst euch damit genügen, dass ich, was mir zu leben bleibt, zu euern Diensten stelle und nun Aus und Amen; dass ich meine Sünden bereue aber begreife, ohne sie im geringsten zu entschuldigen und dass ich über die ewigen Dinge wie ihr denke und mich nur aus Eigensin anders ausdrücke.

Kann jemand Betsy mehr lieben, als ich? Wenn ich ihr das Glück geben könnte, mein Gott, ich würde mich hängen oder was man will! Und noch etwas, lasst mir Zeit. Ich will mich gewiss gehörig disciplinieren und ohnedem wird das Alter mich bald so ernüchtern, dass ich Schritt halte, dazu meine höchst unangenehme (halb traurige halb lächerliche) Stellung als Entlassner von Préfargier mit meinem Zeugniss, dazu der Gedanke euch das Leben verderbt zu haben, der das Thema eurer Briefe ist, dazu die Beamtung eines Lehrers und der damit verbundne Verdruss, dazu ich selbst, der ich mein grösstes Uebel bin.

Zu den Fragen[2].

Ad. 1) bis Ende Octobers, wo ich meine « Gramaire des Gramaires » durchlaufen habe.

Ad. 2) im normalen Zustand.

Ad. 3) Französische Stunden mit einem Gamin ohne Gleichen, der morgen als geheilt abgeht. (23 Jahr alt, mit einer Witwe von 33 vermählt, Uhrenmacher von Fleuriers, nicht ohne Gaben aber hartnäckig und voll Sozialismus.) Ein kleiner hübscher Bursche. Auf Dankbarkeit ist wenig zu rechnen.

Ad. 4) die Genfer soll man für einmal in Ruhe lassen, und wo immer möglich für immer, eher wäre es passend, sich an Hrn Vulliemin zu wenden, doch habe ich hier einige

1. Toute cette lettre est une réponse à la lettre d'Élisabeth Meyer du 20 septembre. Cette dernière s'était croisée avec la lettre précédente (du 22 septembre) de Conrad.

2. Cf. le questionnaire numéroté envoyé à Conrad par sa mère dans sa lettre du 20 septembre.

Bekantschaften, die mir sehr nahe stehn, menschlich geredet, ja wo sogar von wirklichen Freundschaft die Rede werden kann was so selten ist, die thun sich für mich um. Die Frage ist, wer soll handeln? Bis jetzt handelt Hr v. Marval, und, wie ich wünsche, von diesem Mann placiert zu werden, lässt sich nicht sagen. Doch, l. Mutter, wo nicht, so will ich an Hrn Vulliemin schreiben. Wen du es vorziehst, aus dem Spiel zu bleiben, so hast du wol recht. Meine Stellung muss im Anfang bescheiden sein und mir Zeit zu weitern Studien lassen.

Alles das ist aber nicht die Hauptsache. Die Frage ist, soll ich selbständig auftreten und das Ding an die Hand nehmen? nichts lieber aber dazu glaubte ich mich nicht berechtigt. Doch will ich sehen, wie die Dinge sich entwickeln und dir über 8 Tage eine decisive Antwort übermachen.

Fräulein Borrel dankt. Mit allen Wünschen

Dein Conrad.

Bin ich nicht von dir an den H. Pastor Godet in Neuenburg empfohlen? Ich will ihn bald besuchen.

Betsy Meyer à son frère.

Zürich, 27 sept. 1852.

Lieber Bruder,

Dein letzer Brief hat uns grosse Freude gemacht, wenn du schon ein wenig böse bist. Dein Unwille ist frisch, wie Herbstwetter, und ich habe dich gern so. Reden gibt Missverständnisse, — sagte der alte Pestalozzi; beim Schreiben lassen sie sich noch weniger vermeiden. Das ist eben die menschliche Unvollkommenheit, die mit Liebe begriffen und geduldig ertragen sein will.

Auch mit Genauigkeit und Verstandt lässt sich etwas machen; drum will ich deinem Beispiele folgen, deinen Brief neben mich legen, und alles der Reihe nach beantworten.

Du hast mich lieb, und ich dich auch, — das ist wahr und sehr natürlich. Du würdest, wenn es sich darum handelte, mich glücklich zu machen, grosse Dinge thun, Ich erkläre mich im Nothfalle zu Aehnlichem für dich bereit ; sage dir aber zugleich, dass es mit meinem sogenannten Glück, besonders seit deinem letzten Briefe, recht gut aussieht. Wenn du, lieber Bruder, zu einer thätigen und somit zufriedenen Existenz gelangst, so lebt die liebe Mutter wieder neu auf ; wenn ich Euch beide befriedigt weiss, so bin ich so heiter, als man es sein kann, und brauche dann auf der Welt nichts mehr als von Zeit zu Zeit einen Stral der ewigen Schönheit, dass sich meine Seele dran freue und erbaue.

Arbeite für dein Glück, l. Konrad ; dann thust du's auch für uns.

Unser Leben ist nicht verdorben. Es musste Alles so kommen, und ist gut so.

Die liebe Mutter weiss nicht wie und wo du deine zukünftige Stelle wünschest, sie konnte also bis jetzt nicht suchen und wartet mit Geduld bis von Hrn. Dr. Borrel, Hrn. v. Marval und dir etwas entschieden wird.

Ihre Proposition darüber nach Genf zu schreiben, war bloss die Folge deiner wiederhalten Frage, ob sie schon an etwas gedacht habe.

Sie thut also, um alle Verwirrung zu vermeiden, nichts in der Sache ohne Aufforderung von deiner Seite und genaue Instruktion.

Dass sich Herr v. Marval für dich verwendet, freut sie sehr.

Hrn. Pfr. Godet war sie empfohlen, und hat ihn wirklich besucht. Ach, jetzt lass mich noch ein wenig erzählen. Warst du doch immer mein nachsichtigster Zuhörer ! Wir haben die Kunstausstellung, aber eine mittelmässige. Historische Bilder sind keine da, die der Rede werth waren. Religiöse zwei schöne von Deschwanden, der « Engelsturz » in verkleinertem Masstabe, und « die vom Grabe kommenden Frauen mit Johannes. »

Am meisten spricht man von einigen Genrebildern der Jahrmarkt, von Girardet ist eine reiche, lebendige Komposition. Dann haben die Münchner einige hübsche Sachen gesandt, und auch die Maler v. Neuchâtel haben sich eingestellt. Portraits sind fast zu viele da. Endlich sieht man auch etwas v. Wilhelm Füsslis [1] Arbeit. Seine beiden Bilder (Porträts in Lebensgrösse, Kniestück) sind sehr dunkel gehalten. Er sei eifriger Schüler Bertelli's, der mit diesen braunlichen Tinten die glühende Färbung der alten venetianischen Schule nachahme.

Diese Manier will mir nicht recht einleuchten, so wenig als die Person des Künstlers, welche ich im letzten Konzert, das ich mit der Principessa und dem trefflichen Bili besuchte, Gelegenheit hatte in all'ihrer Eleganz zu sehen. Er wird nichts Grosses leisten.

Hast du schon einmal an Nüscheler [2] geschrieben, lieber Konrad? Ein Brief von dir würde ihn sehr beruhigen Er hat wahrscheinlich nur halbe und unbestimmte Nachrichten über deine Krankheit und Abreise, und soll einen sehr traurigen Brief nach Hause geschrieben haben. Wenn er mich auch nicht gut leiden mag, so dauert er mich doch. Bitte, schreibe.

Lebe wol, lebe wol! Es ist spät. Tausend Grüsse von Mutter und Hern Mallet. Von den *Provinciales* war nur der eine Theil zu finden. Das Vorhandene erscheint durch die Güte d. l. Mama in anständigem Gewande.

Deine B.

1. Wilhelm Füssli, peintre zürichois, né en 1830. La plus grande partie de sa vie s'est écoulée à Rome.

2. Conrad Nüscheler, camarade d'enfance de Conrad, engagé dans l'armée autrichienne. Cf. : Biogr.

Conrad Meyer à sa sœur.

Préfargier, 8 Okt. 1852.

Liebe Schwester,

So viel Freude, als ein armer Brief machen kann haben deine Zeilen, l. Betsy, gemacht und ich bedanke mich besonders bei der l. Mutter für den Einband und die Uebersendung der *Provinciales* und des Boileau. Ihre Güte ist so gross und fängt imer von neuem an.

Was du mir für Neuigkeiten schreibst! Gar nichts rechtes, das von Nüscheler ausgenommen, welches mich gefreut hat. Man soll ins Neueg berichten, dass ich ihn aus voller Seele grüsse und oft an ihn denke, dass es mir besser gehe, als ich verdiene, dass ich ihm, sobald ich eine Anstellung habe, schreiben werde und er mir nicht schreiben aber an mich denken solle. Es versteht sich, dass wir, wie imer und bis ans Ende Freunde bleiben, ja es vielleicht noch mehr werden, als je.

Es ist unbeschreiblich, wie die Zeit über mich wegeilt und wie wir altern. Mögen wir uns wiedersehn, es ist ja nicht unmöglich aber es kommt mir wenig glaublich vor. Wie viel kann begegnen, hier und dort, Krankheiten, die rasch en und die langsamen. Wir sind drei, wie leicht kann eines davon in den Tod fallen. So wollen wir wenigsten, durch den Raum geschieden, am Herzen eins sein, solang wir noch hier sind. Sogern ich, l. Betsy, euch bald wiedersehn würde so scheint doch eine Trennung von fünf bis zehn Jahren für mich notwendig und für Euch wolthätig zu sein und jene kleinen Wiedersehn von ein oder zwei Tagen sind so widrig und beklemmend, dass wir uns gewiss allerseits gern enthalten. Auf fünf Jahre darum, wenn mich nicht ein Frühling irgendwo ins Grab wirft.

So sehr ich mich auf den Herbst freute, so entsetzlich ist er ausgefallen und est ist mir, indem ich dieses schreibe, als hörte meine ehemalige Schulgesellin, die Fanny im

Kürass am Examen deklamieren : « Horch die Wintersströme » mit dem, was folgt. Lebt sie noch und deklamiert sie noch ?

Die Landschaft wäre hier sonst von grossem Ausdruck, wie die wenigen schönen Tage darlegten, die roth goldnen Waldungen des Jura, die Schatten der Wolken, die darüber laufen, hier ein Landgut mit Graben und Thürmchen (Thürmchen und Erker sind hier überall) dort ein altes Schloss, wie Pontthièle-Brücke, Scheune, Bank und Brücke, alles und jedes von Stein, alles weit und auseinander, dann ein wüthender Wind der über das Ganze wegfährt, kurz es fehlt hier der Natur nicht an gutem Willen zur Schönheit.

Daneben gebe ich mich viel mit Paskal ab und noch mehr mit Racine und bis auf meinen deutschen Akzent, der, obgleich er mich ärgert, doch noch hinreichend vorhanden bleibt, ist einige Aussicht da, dass ich, wo nicht das Französische er-doch das Deutsche verlernen werde.

Dein Kuntsbericht mahnt mich and die Sachen, die ich im Gymnase zu Neuchâtel gesehn habe, ein Bild von Leo. Robert[1], die Brandstätte einer Kirche mit zwei Mönchen die mit Mühe ein langes Kruzifix aus den Trümmern hervorschleppen, dann Calame mit schönen Sachen, und die beiden Girardet[2], der eine mit der gestörten Hugenottenpredigt und der andre mit seinem bekannten Genre der Wölfe, Bären und Todtenbetten und den Ausdrücken der Wuth, der Furcht und der Trauer.

Schreibe mir bald, l. Betsy und grüsse mir mit grosser Liebe die gute Mutter, Hrn Mallet, die beiden Heiligen, den dicken Spizz und die unbekannte Schönheit von Kätzchen.

Euer C.

So viel oder so wenig ich dir, l. Schwester von mir schreiben werde, sei gewiss, dass ich oft bei dir bin und

1. Louis-Léopold Robert, né à La Chaux-de-Fonds (1794), mort à Venise (1835). Elève de Girardet et de David.

2. Edouard Girardet (1819-1880) et Karl Girardet (1813-1871).

dass in allen meinen Kämpfen und Leiden (und ich habe deren genügend) der Gedanke an ich einer meiner freundigsten ist.

Lebewol.

Elisabeth Meyer à Conrad.

Zürich, 13 Okt. 1852.

Lieber Conrad,

Dein letzter Brief an Betsy hat uns so viel Freude gemacht dass wir ihn an einem fort lesen... ja auch die — leider nicht durch Herrn Pfarrer Borrel selbst — erhaltenen Zeilen enthielten gar freundliche Dinge, für die wir empfänglich waren.

Deine Schwester wird dir bald selbst antworten und ich beschränke mich daher auf Nothwendiges... und was konnte wohl bei diesem kalten Wetter nothwendiger sein als Winterstrümpfe ! Auch neue Kleider lege ich bei, u. möchte dich bei dieser Gelegenheit freundlich bitten fein ordentlich mit denselben umzugehen. Du wirst es immer mehr erfahren, wie wichtig es ist auch im Kleinen genau und ordnungsliebend zu sein. Durch das Gegentheil würdest du deiner Umgebung Verdruss u. dir selbst von allen Arten Verlegenheiten bereiten.

Aus dem Neuegg : Herr Oberst werde deinen Gruss unverzüglich nach Verona befördern, allwo sein Sohn [1] in einer prächtigen Villa wohne. Adjutant Oberleutenant geworden u. so eifrig mit seinen militärischen Aufgaben beschäftigt sei dass er kürzlich nach Hause geschrieben, « Die Umgebungen unserer Villa sind reizend, für den ächten Officier darf es aber keine schönen Gegenden, sondern nur " terrain " geben ! »

Gestern bekam ich nach langem Schweigen einen Brief

1. Conrad Nüscheler.

von Baron Ricasoli[1] (du weist ja dass seine gute Frau gestorben u. Bettina verheirathet ist), in dem er die ganze Tiefe seines Schmerzgefühls enthüllt... auch einen Vers aus Dante führt er an, von dem ich natürlich kein Wort verstehe. Willst du mir ihn übersetzen ?

« ..... Nessun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria ; »

Er sagt dies im Zusammenhange mit den Erinnerungen, die ihm sein Aufenthalt in Zürich zürückgelassen hat.

Aus Genf viel Ernstes. Der gute alte Herr Picot auf den Tod krank u. die arme Mademoiselle de Tournes in einem Zustande physischen u. geistigen Unvermögens der unserem, lieben Herrn Mallet die Worte auspresst : « Quelle mystérieuse dispensation ! »..... ...Du siehst, es giebt viel Trauriges, lieber Conrad. Ich bin aber diessmal getrost u. glaube dass wenn wir nur recht tapfer an unsern Posten aushalten, so werde uns der liebe Gott am Ende noch helle, freundliche Tage sehen lassen.

Deine treue Mutter.

Gegrüsst wirst du von allen Seiten, aus allen Stockwerken u. von allen Ständen. Die alte Barbara will namentlich nicht vergessen sein.

Élisabeth Meyer à Cécile Borrel.

Zürich, 13 oct. 1852.

Mademoiselle,

S'il s'agit de confusion, c'est bien moi qui devrais en éprouver ! Vous savez, très chère Mademoiselle, que chaque ligne de votre main m'est précieuse, mais pourquoi vous

1. Bettino Ricasoli, né à Florence (1809), mort sur ses terres de Brolio (1880), un des principaux ouvriers de l'unité italienne. Cf. : Biogr., p. 131-132.

croire obligée « de répondre » à ce que je vous dis dans l'effusion de mon cœur... et puis me remercier d'un misérable petit envoi [1], que vous n'avez même accepté qu'en partie d'après ce que m'a écrit Conrad. Cette stricte observation de la règle m'a fait peur et j'allais me reprocher ma maladresse lorsque je reçus vos chères lignes qui contiennent les choses les plus affectueuses et les plus rassurantes. Que Dieu vous en bénisse, Mademoiselle, et qu'il vous rende au centuple ainsi qu'à votre excellent frère ce que vous faites pour mon enfant. Les dernières lettres de Conrad m'ont fait tant de plaisir que j'ai à peine respiré en lisant tout ce qu'il y dit de satisfaisant. Je sais que je dois l'heureux changement de ses idées à Celui dont découle tout don parfait et toute grâce excellente, mais permettez-moi de reconnaître en même temps que vous vous êtes prêtés avec une fidélité touchante à être les instruments de sa sainte volonté ! Ce sentiment me dirige aussi à l'égard du déplacement de Conrad, que je remets avec une entière confiance entre les mains des hommes bienveillants qui veulent bien s'en occuper. La seule chose que je me permets d'observer, c'est que je serai toujours prête à aplanir autant que je le pourrai et que Monsieur votre frère le jugera nécessaire les difficultés qui pourraient s'élever du côté financier. Chaque semaine, du reste, que Conrad peut rester à Préfargier, est regardée par moi comme un véritable bienfait !

Je finis, Mademoiselle, non seulement en vous demandant pardon de ce que je vous adresse des chemises et des bas, mais en vous conjurant de ne pas répondre à ces lignes. Ménagez-vous autant que possible ! Quand je me représente tout ce qu'on attend de vous, je me persuade toujours plus que vous ne pourriez suffire à tant de tâches si vous n'étiez pas soutenue d'une manière toute particulière.

1. Elisabeth Meyer avait envoyé à Cécile Borrel différents petits objets comme témoignage de sa reconnaissance.

Ma fille est touchée de votre bon souvenir et se joint à moi pour vous souhaiter tout ce que des cœurs reconnaissants peuvent souhaiter à une amie chrétienne.

Tout à vous,

B. Meyer U.

Conrad Meyer à sa mère.

Préfargier, Okt. 1852.

Liebe Mutter,

Wenige Worte, aber vielen Dank zuerst für deinen l. Brief, die guten Rathe, den an N[1]. ausgerichteten. Gruss und die Sendung.

Der l. Betsy besonders sei für ihr Briefchen gedankt. Ich bin oft bei ihr, und liebe Sie brüderlich und darüber hinaus.

Bei Hrn Godet bin ich gewesen und er war sehr artig gegen mich. H. v. Marval's Bekanntschaft kultiviere ich gerade, wie mir angemessen scheint, ohne lästig zu werden und ohne unhöflich wegzubleiben. Er ist und bleibt mir ein aüsserst angenehmer Character und er, so wie besonders sein Schwiegersohn H. v. Pury, ein junger, etwas ernster aber sehr freundlicher Mann v. vortrefflichen Manieren, sind voll Güte für mich.

Ich nehme an, ohne wahrscheinlich je erwiedern zu konen, was mir oft Kummer macht, H. Borel war denn doch bei euch und hat viel Rühmens von dir, l. Mutter, gemacht. Er fand an Betsy Ahnlichkeit mit mir bis in die Augen od. vielmehr nur in den Augen und lobte besonders das Öhlköpfchen v. Deschwanden. Die Neuigkeit ist, dass ich Stunden im Französischen bei Hrn Prof. Secrétan[2] nehmen werde, sobald du,

1. Conrad Nüscheler.

2. Charles Secrétan, né à Lausanne 1815, mort dans la même ville 1895. Suppléant de Vinet à Bâle (1835), élève de Schelling (1837), il fonde la même année la « *Revue Suisse* », professe la philosophie de 1836 à 1846 à l'Uni-

l. Mutter, deine Genehmigung gegeben hast od. vielmehr noch vorher, da, wenn ich nicht irre, H. Borel « plein pouvoir » v. deiner Seite hat. Er hat mich auch völlig im Garn, aber mit diesen Studen bin ich aus mehreren Gründen sehr zufrieden, besonders, da ich denn meiner Sache sicher sein werde wenn ich allenfalls später mich dem Unterricht zuwende.

So sehr ich auch manchmal völlig elend bin, hauptsächlich wegen meiner miserabeln Stellung in dieser Welt, und dann wegen meiner alle möglichen Stimungen durchlaufenden Nervosität, so friste ich mich doch so ziemlich, obgleich ich die Zukunft nicht ohne deutliches Grauen betrachte. Glücklich die, die ihren Spiess aus dem Krieg gezogen haben und im Frieden beigesetzt sind, Z. B. die gute Baronesse Ricasoli. Der Vers des Dante heisst : Kein Schmerz ist schlimmer, als das Gedächtniss des verschwundenen Glücks in der elenden Gegenwart.

Wenn, wie ich vielleicht voraussetzen darf, das Neujahr mich noch hier betrifft, so bitte ich meine grosse Freundin Betsy um die Zeichnung für Fraulein Borel, wir wollen sie ihr dann bescheren, wie sie es verdient ; denn, wahrlich, so leicht ich bin und leider gewissermassen immer bleiben werde, so bin ich doch im Stand zu sehn, dass hier viel Werth und Liebenswürdigkeit beisammen ist, überdies thut Fräulein das Mögliche und Unmögliche, den Sohn meiner Mutter zu amusieren oder zu trösten. Sie hat nämlich eine Art Cultus für dich.

Viele Grüsse an die, welche wir lieben.

DEIN C.

versité de Lausanne, est révoqué lors de la révolution Vaudoise, professe au collège de Neuchâtel (1850), reprend en 1886 sa chaire de Lausanne.

La principale tentative métaphysique de Secrétan, celle qui reste attachée à son nom est d'avoir cherché à concilier les dogmes essentiels de la foi chrétienne avec les principes de la philosophie première. Le plus important de ses livres, celui qui condense toute sa doctrine est : « La philosophie de la liberté » (1848-1849, 2 vol.), citons encore : « La Raison et le Christianisme » (1863), « Précis de philosophie (1868), « Discours laïques » (1877), « La civilisation et la croyance » (1887), « Mon utopie » (1892), cf. : Pillon : « La philosophie de Secrétan » (1898).

Wenn ich dich bitten dürfte, l. Mutter, mir umgehend einige Fläschchen der bekannten Abeggischen Zahntinktur zu überschicken, obgleich ich bald zahnlos sein werde.

Betsy Meyer à son frère.

Zürich, 20 Okt. 52.

Wen ich dir auch heute nichts besonderes zu sagen habe, lieber Konrad, so schreibe ich dir doch wieder einmal, und wäre es nur, um dir für den freundlichen brüderlichen Brief zu danken. Wenn du wüsstest wie aufmerksam wir deine Briefe lesen, und wie lieb uns jedes gute Wort ist ! Die Freude über eine glückliche Nachricht von dir leuchtet weit hinaus in unsere stillen Tage.

Es ist wahr, die Zeit eilt schnell über uns weg, und der Tod hält Musterungen, aber doch glaube ich es nicht, wenn du von 5 und 10 Jahren sprichst, in denen wir dich nicht mehr sehen sollen, oder gar von einem ganzen Leben. Nein nein ! des kann ich nicht glauben ! Können wir nicht auch leben, und alles anders kommen ? Wenn du nicht nach Zürich zurüch willst, so sehen wir uns später anderswo. Wir wollen uns nicht vor der Kürze des Beisammenseins fürchten, wir werden uns nie so fremd werden, dass wir nicht in einer Stunde uns wiederverstünden.

Bist du nicht ordentlich angestellt, ein verdienstvoller Mann, so besuche ich dich.

Heute Nachmittag, als die Sonne so warm schien, machten wir einen Spaziergang auf der neuen Wytikoner Strasse, und freuten uns des Herbstduftes und der bunten Landschaft. Leider konnten wir, weil der gute « Herr[1] » uns begleitete, nicht weit hinauf komen. Weisst du noch, wie wir beide vorm Jahre dieselbe Strasse wanderten ! Es war ein glänzender Tag, wie heute, und die dunkeln Tannen

1. Antonin Mallet.

bildeten mit dem rothen und gelben Laubholz die schönsten Kontraste. Der Wind jagte die dürren Blätter vor uns her, und wollte meinen Schleier wegtragen, während du von der klassischen und romantischen Schule erzähltest. Jetzt werden wir von andern Dingen sprechen.

Gestern habe ich ein Geschenk bekommen, das ich dir, lieber Bruder zeigen möchte. Es ist eine Gruppe aus dem « zerstörten Jerusalem » von Kaulbach, ein Probedruck, welchen der Kupferstecher für sich machte, und den die l. Frl. Gonzenbach sich vom ihm ausbot, und mir schentke. Eine Christenfamille, Verlässt von Engeln beschützt, die eroberte Stadt. Das Blatt bildet ungefähr den 6 ten. Theil des Ganzen, und enthält die friedlichsten, ruhigsten Gestalten. Der Kupferstich war hier ausgestellt. Wie gewaltig ist dieser Kaulbach! Seine Komposition macht einen mächtigen aber fast grauenhaften Eindruck. Er hat des Entsetzlichen beinahe zuviel zusammengedrängt. Beschreiben kann ich dir nicht ; du musst selbst sehen.

Du hast Recht, lieber Konrad, meine Neuigkeiten sind nicht viel werth. Was willst du ? Die Gespräche des Tages dringen nicht in unsere Einsamkeit.....

...Es will dich alles grüssen, lieber Konrad.

Lebe wohl, lieber Bruder.

DEINE B.

Cécile Borrel à Elisabeth Meyer.

Préfargier, 25 octobre 1852.

Ma chère Madame,

Malgré l'ordre positif que vous me donnez de ne plus vous écrire, me voici prête à braver votre défense et pour ne pas le faire d'une manière trop ostensible, je me réfugie sur une page de la lettre de mon frère dont je me sers pour arriver jusqu'à vous.....

...Que je vous dise, Madame, tout ce que votre lettre a

produit en moi d'émotion religieuse ; jusqu'à ce moment, j'avais senti que je ne parvenais pas à apporter dans votre âme la précieuse espérance qui, pour nous, était déjà une certitude, celle que vous pouviez vous réjouir du changement opéré dans l'état de votre fils. Sans doute, il nous reste beaucoup à demander et comme garantie de son avenir, j'aimerais mieux le voir compter avec la force qui s'accomplit dans la faiblesse que sur ses bonnes résolutions et sur une volonté qu'il croit domptée. Peut-être même que Dieu ne lui épargnera pas des expériences humiliantes qui le forceront à se réfugier au pied de la Croix. Sa délivrance vient de l'Éternel, sachons l'attendre dans la paix, et alors, même que nous ne verrions pas l'œuvre pleinement accomplie, je ne cesserais pas de vous dire qu'elle se fera. Il n'est pas au pouvoir de l'ennemi de ravir à votre enfant les bénédictions qui sont attachées aux prières d'une mère.

J'ai fait votre commission à M. Marval qui devait s'occuper cette semaine du changement de domicile de M. Meyer. M. Borrel, après vous avoir vue et désirant se conformer à vos vues, tout en les conciliant avec les besoins de votre malade, a formé un autre projet dont mon frère vous a parlé, et qui vous sera soumis dès qu'on sera tombé d'accord. Une prolongation de séjour à Préfargier sera, je le crains, une contrariété pour M. Meyer. Nous ferons notre possible pour lui alléger ce sacrifice. La relation avec M. Godet et d'autres encore que nous lui ferons faire, apporteront une compensation à son exil ici. Toutes les personnes qui entourent Monsieur votre fils ne désirent que le soulager dans l'épreuve et contribuer à son bonheur éternel ; croyons que la main miséricordieuse de notre Père Céleste présidera aux décisions de ces messieurs. Notre mission à nous est de prier pour que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse pleinement : c'est notre espérance, comme elle est aussi la vôtre.

Recevez, Madame, avec Mademoiselle votre fille, l'expression de notre attachement chrétien.

Cécile.

James Borrel à Elisabeth Meyer.

Préfargier, le 25 octobre 1852.

Madame,

Les bonnes dispositions de Conrad, que j'étais heureux de vous signaler dans mes précédentes lettres, se sont maintenues, et, s'il plaît à Dieu, elles porteront leurs fruits. Son jugement et ses idées se sont rectifiés autant que cela est possible à son âge, après ses antécédents et avec une nature morale tout à fait particulière; des sentiments qui lui étaient à peu près inconnus, ou dont il ne se rendait pas compte, commencent à se réveiller et à lui inspirer de bien sérieuses réflexions sur son passé et sur son avenir, pour lequel il forme des projets tout à fait sages et raisonnables : en un mot, le jour se fait dans sa raison et dans son cœur; espérons donc que la vérité après avoir éclairé son cœur y répandra également une chaleur vivifiante !

Estimant que dans cet état de choses il importerait que Conrad fût mis en demeure d'essayer ses forces, et de faire application de ses bonnes dispositions, j'aurais vivement désiré trouver pour lui une place dans une famille capable d'exercer sur lui une bonne influence, et où il aurait été appelé à une occupation régulière et, si possible, obligatoire. Je crois le moment venu de le sortir de Préfargier, où, à l'exception du spectacle pénible mais salutaire qu'il a dans sa division, la vie est trop facile pour lui, et de lui faire faire de nouveaux progrès en le mettant en face de devoirs à accomplir. Mais malheureusement, il sera bien difficile de trouver pour votre fils une place offrant toutes les conditions voulues; les démarches faites jusqu'à présent par M. de Marval, ainsi que les ouvertures que j'avais faites auprès d'un pasteur n'ont rien produit; et si d'ici à quelque temps nous ne sommes pas parvenus au but que nous poursuivons, il ne nous restera d'autre ressource que de le laisser provisoirement à Préfargier, sauf de soumettre son travail et ses

études (il s'occupe maintenant des classiques français) au contrôle d'un homme capable de le diriger. C'est là le projet dont nous avons causé avant-hier, M. le pasteur Borrel et moi, et auquel nous nous arrêterions à défaut d'autres, mais, (je n'ai pas besoin de vous le dire) sous la réserve de votre approbation. Cet arrangement qui présente moins de difficultés, nous permettrait d'attendre patiemment quelque chose de mieux, en même temps que ses études recevraient une direction utile et salutaire ; et quant à votre fils, je crois qu'il accepterait volontiers. M. Borrel doit voir M. de Marval prochainement et lui soumettre ce projet pour le cas où les dernières démarches de celui-ci ne seraient pas plus heureuses que les premières, et dès que nous aurons quelque proposition positive à vous soumettre, nous nous empresserons, Madame, de vous en faire part et de recourir à votre expérience et à vos avis.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mon dévouement et de mes sentiments respectueux.

J. Borrel, Dr.

Cécile Borrel à Elisabeth Meyer.

Préfargier, mercredi[1].

Merci mille fois, Madame, de l'empressement que vous avez mis à nous rassurer sur le résultat de la mesure un peu hardie que nous avons prise au sujet de vos lettres.

J'avais pour ma part grandement contribué à cette détermination, aussi n'était-ce pas sans angoisse que j'attendais votre absolution.

James et moi étions si heureux de votre joie que je ne puis tarder à venir vous en parler. Ce matin j'ai remis à M. Conrad la boîte et le billet de sa sœur. La lettre lui a fait plaisir ; mais votre envoi, Madame, l'a vivement touché.

1. Sans date.

« Ma pauvre mère, » a-t-il dit, « m'envoie tout cela : c'est elle qui pourvoit à tout. Il faut que bientôt je me suffise. Il en est temps. » Peu après la conversation s'est engagée : nous avons parlé un peu de son passé, et beaucoup de vous ; il l'a fait avec tant de respect et d'affection ! — s'accusant hautement, franchement de vous avoir causé bien des peines, — qu'il vous en demande pardon. Il va vous écrire prochainement pour vous faire une soumission complète, vous laisser juger de la détermination qu'il prendra en sortant de Préfargier. « Seulement, m'a-t-il dit, je ne sais pas le faire en termes tendres. J'espère marcher droit, mais je ne puis le promettre. Dites, êtes-vous contente ? Je veux que ma lettre vous satisfasse. J'aime ma mère. Je l'aime profondément, mais je ne sais pas le dire. Pourquoi veut-on plus que je ne puis donner? Qu'on me laisse du temps. Tout viendra. » Oui, tout viendra, et Lui qui a commencé cette bonne œuvre l'achèvera, Jésus, dont le céleste amour ne laisse rien d'inachevé. Sa miséricorde dans le passé vous est garant de sa fidélité dans l'avenir. Prenons tous ensemble, bon courage ; de grandes bénédictions seront une suite aux douleurs présentes. La joie sainte en notre Sauveur ressortira de tout ceci, et le germe de cette joie est dans l'acceptation des moments et des moyens que Dieu s'est choisis.

Vos prières, celles de tant d'amis, qui se joignent à vous attireront sur l'âme de votre enfant un regard de Celui qui est le sauveur du monde, et pour qui un soupir, un élan de l'âme suffit pour attirer au Père. Pour moi, je me repose sur les prières qui m'ont été données, et sur la paix que j'en ai reçue. Oui, j'en ai la certitude, votre cher enfant vous sera rendu. Attendre et prier, voilà notre mission pour lui.

Permettez, Madame, que je revienne en arrière de quelques jours pour vous raconter encore une de nos conversations avec Monsieur votre fils. Elle vous montrera la marche des progrès que nous sommes trop heureux de suivre pendant ces derniers temps.

Un nouveau venu dans l'établissement avait blessé

M. Meyer, qui s'en plaignit à moi en termes trop vifs pour des torts bien exagérés. Après l'avoir écouté un moment et défendu très doucement l'absent, je quittai brusquement la place pour faire un tour dans le jardin. Au bout d'une allée je le vois arriver d'un pas ferme. Il m'aborde par ces mots « Mademoiselle, pardonnez-moi si j'ai été un peu loin envers M. G. Je ne voudrais pas vous faire de la peine. Vous avez été bons pour moi. — J'ai bien de la peine à me corriger de ce vilain défaut ; mais j'y travaillerai. Ah ! J'ai été mon maître trop jeune : cela me donnera beaucoup à faire. »

L'accent de franchise et le ton humble avec lesquels il a prononcé ces paroles m'ont bien touchée ; surtout lorsque je les comparais avec celles que j'avais entendues peu auparavant, — qu'un homme ne doit jamais reconnaître ses torts ; qu'il fait tout pour les effacer, et ne les avoue pas.....

...Excusez, Madame, une lettre écrite un jour d'émotion comme il y en a tant dans un établissement de pauvres malheureux. Ma main a beaucoup tremblé en traçant ces pages ; je n'ai pu vous rendre avec tous les sentiments d'affection que j'ai pour vous. Du moins, suis-je assurée que vous suppléerez à tout ce qui leur manque.

Votre bien attachée,

Cécile B.

Cécile Borrel à Elisabeth Meyer.

Préfargier[1].

Ma chère Madame,

Monsieur votre fils a eu la bonté de vous tranquilliser en vous annonçant l'arrivée du magnifique tableau de Mademoiselle sa sœur qui a fait son entrée à Préfargier la veille de Noël ainsi que vous l'aviez désiré et dans un moment de fête pour toute notre maison. Il est d'usage d'offrir aux

1. Sans date.

malades et aux employés un petit cadeau que l'on place sur l'arbre de Noël, vers lequel chacun vient recevoir un ouvrage confectionné par ceux des malades qui sont en état de travailler. Ainsi cette fête, célébrée dans toute la chrétienté, apporte aussi à nos pauvres reclus quelques moments de joie. Deux de nos femmes paralytiques sont apportées, dans leur fauteuil, placées en face de l'illumination, et pour un moment elles ont quitté l'infirmerie et repris place parmi les vivants, joyeuses d'une diversion, la seule possible à leur misérable état, et toutes contentes du présent qu'elles ont reçu, elles rentrent dans leur lit attendant une nouvelle année jusqu'au jour où Dieu terminera leur existence et leurs souffrances; et parmi les 123 personnes réunies dans ce moment, celles dont les physionomies exprimaient le plus de satisfaction, c'étaient bien ces deux impotentes. Si Dieu nous paraît quelquefois sévère dans ses dispensations, il est riche aussi dans ses consolations.....

...Pardonnez-moi, ma chère Madame, de vous avoir entretenue de nous et de notre intérieur. La persuasion que vous priez pour nous, pour nos chers malades m'amène tout naturellement à les présenter à votre sollicitude.

Après avoir caressé l'espoir de vous posséder quelques jours à Préfargier, je ne puis résister à la tentation de vous exprimer mes regrets de renoncer au bonheur de faire votre connaissance plus intimement.....

...Votre appartement était préparé; M. Marval s'était invité, et nous amenait son ami Godet. Vous avez pris une autre détermination, et tout en le regrettant, je comprends les motifs qui vous y ont décidée. Il est, cependant une phrase de votre lettre sur laquelle je ne puis m'empêcher de revenir, malgré la défense. « Conrad », dites-vous, « ne désire point me revoir. » Le rendez-vous demandé à Mademoiselle sa sœur seulement, a pu vous faire croire que votre fils conservait encore quelque chose de son ancien état d'irritabilité contre vous, puisque la demande ne s'adressait qu'à Mademoiselle votre fille ; mais je puis vous assurer en toute vérité

que c'est par ménagement pour votre santé qu'il n'a pas osé vous demander un déplacement à cette saison. Dans les commencements du séjour de M. Meyer, je n'avais point voulu vous faire une semblable proposition ; mais maintenant ses sentiments sont bien changés ; et une parole comme celle-ci n'effacera-t-elle pas de votre souvenir l'horreur de ces luttes passées. « *Mon avenir*, me disait-il, *sera de faire ma paix avec Dieu, avec ma mère ; de vivre pour ma mère et pour ma sœur.* »

Un autre jour que nous parlions des relations d'enfants à parents, je disais qu'on leur devait une entière confiance. « Le bon et le mauvais reprit-il. Pour moi, je n'ai encore donné à ma mère que du mauvais ; il est temps que je lui apporte du bon. »

Jeudi. La visite de MM. de Marval et Godet m'ont empêchée de fermer ma lettre. Peut-être êtes-vous déjà informée par l'un de nos messieurs du but et du résultat de la venue ici de vos deux amis. J'aime à croire que ce projet vous satisfera, et qu'il sera conforme à vos vues pour votre fils. Cette marche lente, mais nécessaire me peine souvent pour vous. Je sens tout ce que ces longueurs doivent vous donner de perplexité et d'angoisse, mais n'est-ce pas assez pour nous, que nous sachions que le Seigneur fait son œuvre pour que nous lui abandonnions les moyens et les moments.

J'en reviens à nos détails journaliers, car c'est par là que vous jugerez des progrès obtenus pendant ces six mois, et si nous avons beaucoup à demander encore, n'oublions pas ce que nous avons reçu. Le temps de la marée est comme le temps du Seigneur ; il peut tarder mais certainement il viendra.

La nature irritable et passionnée du caractère de M. Meyer lui donnera des luttes difficiles pour son entourage, et plus difficiles pour lui, s'il veut combattre courageusement contre le vieil homme ; mais à mesure que sa santé se fortifie, sa disposition est meilleure, et lorsqu'il lui arrive de s'emporter

(ce qui n'est arrivé qu'une fois, et encore est-ce plutôt lui que moi qui se sert du mot emporter) des regrets exprimés franchement, humblement, effacent bien la peine qu'il a pu causer. Il y a quelque temps, qu'après un mot un peu blessant dit par M. G., il vint se plaindre à moi des procédés peu délicats que ces messieurs avaient eus avec lui. Je ne parvins pas à le calmer. Le lendemain, c'était pire encore. Voyant que toute discussion était inutile, je pris ma chandelle, lui disant adieu ; je le priai de lire un chapitre que je lui indiquai. D'abord il ne voulut pas me le promettre, mais j'ai su depuis qu'il l'avait fait. La lecture avait produit ce que mes paroles n'avaient pu opérer. Après deux jours de lutte, il revient à moi, me tendant la main avec des excuses complètes, s'accusant de tous les torts reprochés la veille à ces messieurs, puis, d'un ton très doux, il ajoute : « Mademoiselle, je me suis emporté envers vous, envers une femme, c'est honteux ! Hélas, *voilà comme j'ai été si souvent avec ma pauvre mère*. Encore un de ces combats d'autrefois ; mais ce sera le dernier. Dites, pouvez-vous me pardonner? O combien je suis coupable. Vous avez toujours usé d'une charité pleine de douceur envers moi ; et j'ai pu l'oublier. Je suis tombé bien bas ! » « Pas si bas, repris-je, que vous ne puissiez être relevé si vous le voulez. » « Dieu le veuille, reprit-il. Oui, je le vois, c'est toute mon éducation qu'il faut recommencer, — à vingt-sept ans c'est bien dur ». Tous ses traits exprimaient tant d'angoisse, de douleur, que j'aurais voulu avoir des consolations assez puissantes pour lui ôter jusqu'au souvenir de ces deux malheureuses soirées.

Dès lors, j'ai pu apprécier pour lui l'utilité de ces moments d'oubli dont il a profité pour veiller davantage sur sa disposition intérieure. Sa volonté, inclinée maintenant au bien, est un grand progrès, mais n'est pas suffisante pour lui donner la victoire contre son ancien ennemi : il faut encore qu'il apprenne à se dépouiller de sa volonté propre pour se sentir pauvre, aveugle et nu, qu'il reçoive tout après avoir appris à tout demander, et son céleste Sauveur qui n'attend

de nous qu'un cri, qu'un soupir, le revêtira de force, et de sainteté.....

...Adieu, ma chère Madame. Si j'ose vous en prier, donnez pour moi à Mademoiselle votre fille le baiser de cœur de votre affectueuse.

Cécile Borrel.

Cécile Borrel à Elisabeth Meyer.

Préfargier, samedi soir[1].

Je ne saurais vous exprimer, Madame, la profonde émotion que m'ont causée vos lignes empreintes de tant de douleur et de résignation, et combien j'ai compati à vos souffrances intimes, à vos longues luttes. Non, l'amour maternel ne peut aimer plus, ni aimer mieux — mais bientôt le temps de l'espérance aura passé, et vous retrouverez votre fils guéri — et régénéré. Bien des progrès dans son état nous en donnent la douce espérance, mais à ces progrès il faut qu'une œuvre intérieure vienne achever ce qui est si heureusement annoncé. Ici, comme vous l'a dit mon frère, s'arrête la tâche du médecin ; celle de vos amis est de redoubler leurs prières, leurs supplications, auprès de celui de qui procèdent toute grâce excellente et tout don parfait — et Dieu plein d'amour agira sur ce cœur où la lumière a lui — en le sauvant ; et à lui tout appartient, à lui tout est possible.

Vous recevrez bientôt plus de détails sur la santé de votre cher malade. James vous les donnera avec d'autant plus de joie qu'ils vous apporteront des consolations et des espérances. Il vous dira aussi ce qu'il projette pour M. Meyer à sa sortie de Préfargier qui ne peut beaucoup tarder.

Pour le présent, nous sentons la nécessité de mettre

1. Sans date.

Monsieur votre fils en rapport avec d'autres personnes que celles qu'il voit dans la maison, et lui faire un choix qui réponde à ses besoins intellectuels et moraux. Un de nos parents, M. de Marval (que vous connaissez, je crois) lui a été présenté après notre comité, et si la première entrevue m'avait laissé des craintes, la visite de M. Meyer à Montruz les a toutes dissipées. Je ne puis vous dire, Madame, quel intérêt paternel M. de Marval porte à votre fils ; il veut s'employer activement à lui trouver une occupation qui réponde à ses goûts et à ses forces, et en attendant lui donner quelques distractions en se mettant, lui et sa maison, à sa disposition.....

Lundi soir. — Je viens encore ajouter quelques lignes à celles d'hier soir, et vous raconter notre journée. M. Meyer a dîné avec nous, et nous avons tous remarqué combien son expression était meilleure. Pendant le repas il fut gai, causant, aimable. Le culte qui se célèbre dans notre chapelle lui a causé une véritable satisfaction, et c'est d'un cœur ouvert qu'il est venu me dire qu'il avait vivement goûté la prédication de notre chapelain. C'était la première fois qu'il s'exprimait avec chaleur sur un sujet religieux ; ensuite il a parlé d'avenir, de son impatience d'entrer dans une vie active et de reprendre ses travaux avec courage.

« *Il faut que je recommence tout à neuf* », a-t-il ajouté. Dieu veuille que ce soit avec un cœur nouveau qu'il entre dans une vie nouvelle.

Mon frère quitte dans cet instant son malade. Il a eu avec lui un entretien dont il est très content, mais je vais le laisser parler et vous prier de m'excuser, Madame, de l'avoir fait si longtemps.

Veuillez recevoir avec Mademoiselle votre fille, les sentiments de respect et d'affection de votre

Cécile B...

Fritz Borrel à Elisabeth Meyer.

Neuchâtel, 3 novembre 1852.

Madame !

Je ne puis regretter le bienveillant scrupule qui vous a fait prendre la plume, puisqu'il m'a valu votre aimable billet. En vous quittant, Madame, je n'avais qu'une crainte, celle d'avoir trop longtemps prolongé ma visite, quoique nous nous fussions entretenus de choses qui devaient avoir pour vous le plus grand intérêt. Je suis convaincu que rien ne mérite plus d'être respecté qu'une douleur semblable à celle que vous devez ressentir depuis longtemps déjà, et j'eusse beaucoup déploré que ma présence à Zurich pût vous imposer la moindre gêne ; s'il plaît à Dieu, Madame, vous reverrez des temps plus heureux et dans une autre visite chez vous, je pourrai avoir la satisfaction de vous trouver plus tranquille et plus confiante. J'ai retrouvé Monsieur votre fils mieux encore qu'à mon départ ; il m'a semblé avoir moins d'excitation, être plus disposé encore à profiter de la société des autres et à leur être agréable. Le désir que vous m'aviez exprimé qu'il restât encore quelque temps à Préfargier, m'avait paru très bon et pendant la nuit, dans la voiture qui m'amenait à Neuchâtel, je cherchais les moyens de le réaliser. Après plusieurs essais de projets, j'en viens à croire que, pour le moment, il faudrait que Monsieur votre fils fît à Préfargier quelques études sérieuses sous la direction d'un homme capable. Je crus avoir trouvé l'homme dans mon ami M. le professeur Secrétan, qui est doué de facultés éminentes, d'un caractère sûr et dont Monsieur votre fils avait déjà suivi les leçons à Lausanne. A mon arrivée à Préfargier, je communiquai ce projet à M. Borrel qui l'approuva fort, mais me dit qu'un autre projet de leçons à donner dans un établissement de jeunes orphelins était en train d'exécution et qu'il faudrait rompre les négociations ; ce que je fis à Neuchâtel après que M. Marval eut aussi

approuvé mon idée. M. Secrétan que j'ai vu hier recevra votre fils deux fois par semaine pendant une heure et demie et lui donnera des leçons sur la langue française qui l'obligeront à des travaux suivis. M. Secrétan recevra pour cela 3 francs par séance, ce qui fait 2 francs par heure; ce prix m'a paru raisonnable pour un homme de la valeur scientifique de M. Secrétan. J'espère, Madame, que vous approuverez ce que j'ai fait et qui commencera vendredi matin. J'avoue que j'abordais avec peine l'idée que votre fils quittât déjà tout à fait Préfargier, et fût remis entièrement à lui-même au sortir du régime sévère de l'établissement. Maintenant, il aura une chambre dans l'appartement du Dr Borrel et aura la liberté la plus grande. Ce sera comme un noviciat pendant lequel on avisera à ce qui sera le meilleur. Je crois que des études sérieuses et approfondies de français seront toujours ce qu'il pourra le mieux utiliser à Zurich. Quant à ce projet de leçons à donner, il ne souriait réellement à personne; il eût probablement échoué, faute de pouvoir trouver une pension convenable, et n'était envisagé que comme un pis aller, en sorte que je n'ai pas le regret d'avoir pris la responsabilité de proposer un autre moyen, qui a été accepté par tout le monde avec acclamation. J'ai conduit jeudi passé M. Secrétan pour dîner avec moi à Préfargier. Je lui ai fait alors les ouvertures nécessaires et il a vu assez longtemps votre fils, auquel il a tout de suite pris le plus vif intérêt.

Il me semble, Madame, que l'œuvre dont nous parlions à Zurich se commence chez votre fils et qu'il y a déjà maintenant un changement assez grand pour pouvoir concevoir les meilleures espérances. Espérez donc, Madame, d'autant plus que c'est le Seigneur qui la fera cette œuvre, et non pas nous, et ne doutez pas qu'il n'exauce les prières que vous lui adressez chaque jour, et nous aussi, pour qu'aux jours de ténèbres et d'angoisses succèdent des jours de lumière véritable et de consolation. Il me semble que je suis au mieux avec votre fils, et que les sentiments d'estime

et d'affection que je n'ai point forcés, il me les accorde volontairement; je ne manquerai pas, toujours avec les mêmes ménagements, de les mettre à profit dans son intérêt, autant que je le pourrai... J'ai proposé avec tant de confiance le projet que l'on essaie maintenant pour quelque temps à son égard, qu'il me semble qu'il a été comme une heureuse inspiration accordée au vif intérêt et à l'affection qu'il m'inspire, pour sortir d'une position dont on cherchait l'issue depuis quelque temps, et pour nous permettre de pourvoir à l'avenir avec plus de calme et de tranquillité. Dieu veuille qu'en effet cet essai soit le commencement de quelque chose de bien !

Veuillez, Madame, en excusant cette longue lettre écrite un peu à la hâte, présenter mes devoirs à M^lle^ Meyer et recevoir l'assurance de mes respectueux sentiments.

Votre dévoué,

Fr. Borrel.

Élisabeth Meyer à son fils.

Zürich, den 4 November, 1852.

Lieber Conrad,

Du bekommst hier nicht nur die gewünschte Zahnessenz, sondern auch noch ein Geschenk von Onkel Wilhelm, das dir Freude machen wird. Seine Artigkeit verdient Anerkennung u. darum wirst du es gewiss nicht anstehen lassen ihm dieselbe auszusprechen. Bei dieser Gelegenheit könntest du auch noch einen andern Punkt berühren, über den er als Berather u. Verwalter unserer Okonomischen Angelegenheiten im Klaren sein muss. Du kennst unsern Vermögenstand und kannst daher an den Fingern abzählen, dass es nicht möglich wäre die durch deinen Aufenthalt in der Fremde veranlassten Ausgaben vermittelst unserer gewöhnlichen Einkünfte zu decken. Da nun schon im Jahr 1843 (das du in Lausanne verlebt hast) bedeutende Opfer zu

deinen Gunsten gebracht wurden, so kommt es dem Onkel u. mir vor, es wäre um deiner Schwester willen billig, du würdest dieses Mal selbst bestreiten, was so ganz eigentlich in deinem Interesse geschieht. Du kannst es auch, vermöge des dir zugefallenen kleinen Erbtheils der sel. Igfr. Tante. Je weniger du davon brauchst, oder mit andern Worten, je schneller es dir gelingen wird selbst etwas zu erwerben, desto besser. Notpfennige müssen geschont werden, das weiss ich aus eigener langjähriger Erfahrung. Bist du nun mit unsern Gedanken einverstanden, lieber Conrad, so schreibe dem Onkel, du seiest auch der Meinung man müsse die Betsy nicht verkürzen und gebest ihm daher Vollmacht in dem oben angedeuteten Sinne zu handeln.

Und nun zur Beantwortung deines lieben Briefchens, das mir Freude und auch ein Bischen Kummer gebracht hat. Freude, weil du ebenso anerkennend von deinen Umgebungen als bescheiden von dir selbst sprichst. Kummer, weil es dir zur Stunde noch an der Freudigkeit zu gebrechen scheint, welche nothwendig ist um im Leben etwas auszurichten. Aber auch die wird kommen, lieber Conrad, sobald du auf dem Wege der Selbstbeherrschung rüstig vorwärts schreitest u. so wenig als möglich Notiz von deinen reizbaren Nerven nimst. Frage nur deinen Arzt, der ja dein volles Vertrauen hat, ob es nicht möglich sei diese feinen oft so demüthigend auf uns einwirkenden Fäden, in strenge Zucht zu nehmen, und er wird dir sagen, dass auch in dieser Beziehung ein redlicher Wille Unglaubliches vermag. Aber du musst beim Kleinen anfangen, mein Freund, und dir auch nicht die mindeste Nachlässigkeit erlauben, nicht einmal im Zimmer oder in der Kleidung; denn is ist merkwürdig, wie viel die äusserliche Ordnung zum innerlichen Behagen beitragen kan. Bist du da sachfest geworden, so schreitest du weiter und gelangst zur gewissenhaften, nützlichen Anwendung der Zeit. In den Besitz dieses Geheimnisses gekommen, muss dir die ganze Welt, mithin auch deine Stellung in derselben, anders erscheinen u. du wirst

sicherlich aufhören nur die glücklich zu preisen, welche, nach deinem Ausdrucke, « den Spiess aus dem Kriege gezogen » sondern auch noch gerne mit denen wetteifern, die im frischen gutem Kampfe begriffen sind. Muth gefasst, lieber Sohn. Du kannst nicht glauben, was für Uebungen christlicher Tapferkeit icht mir selbst auferlege, seit dem ich gesehen habe, wohin Verweichlichung, — und wäre es auch die unschuldigste — am Ende führen kan. Was mag ich dir — aus lauter Liebe — in dieser Beziehung nicht geschadet haben ! und wie nothwendig muss es gewesen sein mich wach zu rütteln, da wir Beide den einzigen Weg, der noch zù deiner Rettung übrig blied, unter wahren Gewitterschlägen suchen mussten. Jene Zeit ist vorbei u. ich singe wieder mit dem alten, frommen Dichter:

« Die Liebe wird uns leiten, den Weg bereiten, und mit den Augen deuten auf mancherlei obs etwa Zeit zu streiten, ob's Rasttag sei. Wir sehen schon von weitem die Grad u. Zeiten von unsern Seligkeiten ; nur treu, nur treu ! »

Gott sei mit dir, lieber Conrad. Sage der unvergleichlichen Fraulein Borrel dass ich nächstens schreiben werde, nicht um ihr zu danken wie sie es verdiene, — darauf musste ich schon langst verzichten, — sondern bloss um meinem von ihrer Güte durchdrungenen Herzen wieder etwas Luft zu machen.

Der gute Herr Mallet u. Betsy erwiedern deine Grüsse aufs Herzlichste.....

...Mit tausend guten Wünschen

DEINE TREUE MUTTER.

Um deine französischen Stunden bei einem geschickten Professor, könnte ich dich beinahe beneiden. Deine Bestellung hat Betsy nicht vergessen; sie zeichnet mit ganz besonderer Liebe u. Sorgfalt.

Betsy Meyer à son frère.

Stadelhofen, 24 Nov. 52.

Lieber Bruder,

Warum schreibst Du nicht? Ist er krank, ist er traurig-lässt ihm das Studieren keine Zeit zum Schreiben? so fragen wir alle Tage. Jeden Vormittag erwarten wir den Briefträger, aber es vergeht Stunde um Stunde, und er kommt nicht.

Wir versuchen die verschiedensten Erklärungen, und stehen zuletzt dabei still : entweder habe dir das feuchte Novemberwetter böses Zahnweh gebracht, oder es sei ein Brief irgendwo liegen geblieben. Ohne Abhaltung hättest du gewiss dem Onkel W[1]. schon für sein kriegerisches Buch gedankt. Das du *meinen* Brief noch nicht beantwortet, nehme ich dir nicht übel. Er war mit müdem Kopf geschrieben, und weiste bloss zu Ehren von Mama's Grundsatz, es sei besser *Nichts* als *nicht* zu schreiben. Aber hast du nicht auch von der l. Mutter einen? Schreibe bald, so bald als möglich, ich bitte dich!

Die Angst ist ein zudringlicher Gast, die stärksten Vernunftgründe verwehren ihr nicht imer den Eingang.

Hat man in P[2]. auch eine Christbescherung od. feiert man nach französischer Sitte des Neujahr?

Sei so gut und schreibe mir das, wen du's weisst, damit unser Kistchen zu rechter Zeit ankomme.....

...Uebermorgen beginnen die akademischen Vorlesungen auf dem Rathhaus. So mannigfaltig wie letzten Winter scheinen sie nicht zu werden, da die lesenden Prof. grossentheils Juristen und Anatomen sind Untröstlich für die Damen....

...Elf Uhr-und wieder kein Brief! Dein Schweigen lieber Konrad, wird mir unerklärlich. Ich hoffe auf morgen.

1. Wilhelm Meyer.
2. Préfargier

Wenn ich weiss, wie es dir geht, sollst du einen längern Brief haben.

Die liebe Mama und Herr Mallet grüssen dich herzlich. Die Dampfboten wollen dir empfohlen sein. Der arme Spitz ist nur noch eine wandelnde Ruine, und bedauerlich anzusehen, doch würde er dich gewiss noch kennen.

Lebe wohl, lieber Konrad! Sei gut und schreibe, *wie*, *was* und *wem* du willst, aber bald!

Immer DEINE B.

Conrad Meyer à sa sœur.

27 Nov. 1852

Liebe Schwester,

Unverzeihlich lang blieben eure l. Briefe unbeantwortet und ich weiss nicht, ob ihr meine Entschuldigungen gelten lässt : schwere Stimmung, ermüdende Märsche nach Neuchâtel, Nervosität und vieles andre.

Sei so gut, l. Betsy, Onkel Wilhelm für den « *General Hoze* » höflichst zu danken und ihm abzubitten, dass ich Dank und Antwort gegen das Jahrsende verspare, um dann zusammenzufassen. In der ökonomischen Sache sei mir die beliebte Auskunft, wie sich von selbst verstehe, äusserst erwünscht und jeder andre Weg für mich verletzend.

Der l. Mutter danke ich höflich für ihre letzte Sendung und Fräul. Borrel werde ihren Auftrag besorgen.

Ebendieselbe gab mir den Gedanken ein, ob ich nicht über Neujahr nach Zürich wollte ; dies ist nun völlig unmöglich. Hingegen will ich dir folgenden Gedanken zur Prüfung vorlegen. Bis Solothurn hast du einen halben Tag und ich etwas weniger. Nicht auf das Neujahr, das ich aus Gründen in Préfargier halten will, sondern in der Woche zwischen Weihnachten und Neujahr könten wir uns auf einen Tag in Solothurn sehn.

Der l. Mutter darf ich eine Reise im Winter nicht zumuthen,

hingegen für dich wäre es ein Spass, die Ausgaben nicht zu gross und wir im Hôtel so gut als allein. Denke darüber nach aber lass dich nur durch dich selbst bestimmen, denn ich selbst habe schon längst für mich keine Wünsche mehr. Es ist eher eine Art Aberglauben die mich zu diesem Vorschlag treibt; wie leicht kann eines von uns im Laufe des kommenden Jahres sterben und dann hätten wir doch zu traurig geschieden! Ueberlege dir's.

Wenn du mir ferner einen kleinen Croquis auf's Neujahr neben die Zeichnung für Fraulein legen könntest; (Z. B. der « Hirtenknabe mit dem Hirtenmädchen » v. Deschwanden) so würdest du mich verbinden. Es wäre für eine junge Dame, die mich auf Spaziergänge und sonst etwas erheiterte und der ich es halb und halb versprechen musste.

Wie geht es dem Spitz; ist er wirklich verloren, schreibe mir darüber etwas weiter.

Dein Conrad.

Conrad Meyer à sa mère.

Préfargier den 3 ten Dez. 1852.

Liebe Mutter,

Schon längst hätte ich dir für deinen freundlichen Brief gedankt, wenn mich nicht meine französischen Stunden vollauf beschäftigten und ich nicht ziemlich viel Zeit meiner Gesundheit opfern müsste, denn Bewegung und viel Bewegung ist mir unumgänglich nothwendig.

Wie geht es euch? Wie geht es mit deinen Augen, l. Mutter? Schreibe mir ein wenig, wie du den Winter zubringst! und die liebe Betsy hat mir noch nie geschrieben was Sie zeichnet, ich wollte wol die Reihenfolge ihrer Zeichnungen namentlich aufgeführt haben. Es hat mich sehr gefreut dass Frau und Fraulein Burkhart bei euch gewesen sind, besonders, da *dir* dieser Besuch gewiss sehr angenehm sein musste.

Was mich betrifft, ich gehe meinen Weg langsam vorwärts ; ein Halbjahr und ich werde im Stand sein, mein Brod zu verdienen, ein Ziel, das du mir l. Mutter, schon lang als wünschenswerth und glücklich bezeichnet hast.

Vollkommne Kenntniss des Französischen ist auf jeden Fall das Kürzeste und Nützlichste und so wirst du, denke ich mir, von dieser Seite ruhig sein.

Ich weiss nicht, was du zu meiner Einladung an Betsy nach Solothurn gesagt hast. Es war von mir, venn ich es recht bedenke, etwas übereilt und hat dich vielleicht unnöthiger Weise in Unruhe versetzt. Alles gerechnet ist es wol besser, wenn ich Weihnacht und Neujahr hier zubringe, wo ich wahrlich sehr gut bin, ja ich dazu empfohlen, selbst wenn die l. Betsy in meinen Vorschlag eingewilligt hätte.

In Zukunft vill ich l. Mutter recht gerne *wochenlich einmal* schreiben, damit nie mehr eine so lange Zeit verstreiche ohne dass du wissest, wie es mir gehe.

Ich habe dir ja schon genug Unruhe und Kummer gemacht, dass ich nun gerne wieder einiges gut machte, wen es möglich ist,

Wenn ich dich bitten darf, so schicke mir, l. Mutter, auf Neujahr keine Zigarren sondern lieber etwas Sackgeld.

Meine Gesundheit ist gut, und meine Verhältnisse hier nicht unangenehm.

Lebe wol l. Mutter.

Dein Conrad

Cécile Borrel à Elisabeth Meyer.

Préfargier, 6 décembre 1852.

Ma chère Madame,

M. Borrel s'est chargé de répondre aux questions que vous m'adressez sur les leçons de Monsieur votre fils. Je n'entrerai pas dans les détails, ce qui me serait difficile, puisque je n'ai pas revu M. Secrétan depuis la première entrevue.

Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il est parfaitement content de son élève, auquel il trouve de la facilité et une riche intelligence. De son côté aussi, M. Meyer suit avec intérêt et persévérance ses nouvelles occupations, et il me semble que ce travail a mis plus d'ordre dans ses pensées et un but dans son avenir. Quant à la santé de votre fils dont vous vous inquiétez, elle est excellente ; chaque jour il nous répète qu'il se sent mieux. M. Borrel, revenu récemment de son grand voyage, et qui ne l'avait pas revu depuis son arrivée à Préfargier, l'a félicité de son excellente mine. Voilà, je l'espère, un témoignage de poids pour vous et qui servira à combattre vos craintes. Que ne pouvez-vous entendre les appréhensions de votre malade quand il craint de prendre trop d'embonpoint : vous seriez plus que rassurée ; si ses courses à Neuchâtel le fatiguent, elles sont aussi un moyen de le fortifier en même temps qu'elles apportent une diversion à sa vie un peu monotone qui devait subir des changements dès qu'il prolongeait son séjour à Préfargier.

Je regrette vivement que l'avenir de Monsieur votre fils ne puisse se décider de suite ; je comprends tout que cet état d'attente demande de patience et de soumission pour vous, Madame, qui avez déjà tant souffert ; mais ne vaut-il pas mieux, avant de prendre une détermination, attendre que M. Secrétan soit plus éclairé et qu'il connaisse mieux les capacités de son élève avant de décider cette question. Si, d'ailleurs il y a perte de temps, les forces gagnées sont bien une compensation à ce repos prolongé. Hier encore M. Conrad me disait combien sa tête était plus libre, le travail plus facile et d'un intérêt toujours plus grand. Il admire chaque jour davantage la vaste étendue des connaissances et les belles qualités de son maître.

Il n'y a plus sans doute dans l'état de Monsieur votre fils les grands progrès que nous remarquions à son arrivée ici ; mais cependant, il y a toujours progrès si je compare ce que je vois avec ce qu'il me raconte de son passé.

Sa disposition est presque toujours bonne, il paraît content, affectueux avec nous. S'il lui arrive de se laisser aller à des mouvements de vivacité ou à des paroles peu aimables, il suffit de les lui faire sentir pour qu'aussitôt il en témoigne du regret. La semaine passée, entre autres, nous avions dîné avec M. Borel et une de nos cousines. Dans la soirée, M. Conrad se plaignit, ou plutôt demanda une explication d'une expression dont on s'était servi envers lui. Nous lui demandâmes compte des siennes avec des *excuses*, tout cela dit gaiement, il va sans dire. Tout à coup il devint très sérieux, il nous dit : « *Oh, faisons une paix générale. Ecoutons les cœurs plus que les paroles*, et pardonnez-moi d'avoir si peu compris la valeur des expressions que je ne connaissais pas. » Puis tous les trois avons tendu la main, et nous sommes dit adieu.

Je pourrais vous citer encore bien des mots réjouissants qui vous prouveraient que le Seigneur parle à sa conscience. Son désir de marcher droit et de réparer ses torts envers vous est sincère, mais hélas il s'appuie trop sur ce qu'il appelle « sa *forte volonté* ». Des chutes et des expériences lui apprendront que s'appuyer sur le bras de chair, c'est le roseau qui plie sous la main du pèlerin.....

...Votre dévouée,

Cécile B...

Betsy Meyer à son frère.

Zürich, Samstag 11/XII. 52.

Lieber Konrad,

Dein solothurner Projekt gefiel mir im ersten Moment über die Massen, und alle die grossen Bedenklichkeiten, die sich ihm nach und nach entgegenstellten, hatten mich nicht ganz dagegen gestimmt als dein zweiter Brief ankam, und rasch entschied. Du hast recht, wir wollen warten! Ein so kurzes Wiedersehn könnte uns kaum freudig sein; es

würde uns gewiss nicht muthig stimmen. Und doch ist Muth jetzt das erste, das Noth thut, und ich bitte dich so viel ich kann, halte den deinigen zusammen! Wir wollen tapfer sein dann wächst die Kraft; wer hat dem wird gegeben werden!

Die l. mutter, welche dein Brief an mich wirklich trübe stimmte, ist durch den ihrigen wieder beruhigt; du scheinst es selbst gefühlt zu haben. Jeden Dienstag und Freitag freut sie sich des klaren Winterwetters, weil sie weiss, dass du dann nach Neuchâtel wanderst.

Da du der Bewegung in freier Luft so sehr bedarfst, können dir gewiss diese Märsche nur wohl thun, wenn sie dich auch anfangs etwas ermüden sollten.

Es freut mich sehr, dass du von meinen Zeichnungen willst, aber ganz flüchtige Skizzen, lieber Bruder, kann man doch nicht in die Welt hinaus schicken und am wenigsten einer jungen Dame schenken!

Ich habe das Blatt angesehen und einige bedeutende Fehler entdeckt, es gibt keinen richtigen Begriff von Deschwanden. Ich habe dir nun ein ausgeführtes Köpfchen aus neuerer Zeit bestimmt; solltest du aber eine Vorliebe für diese Skizze haben, so sende ich dir sie mit Freude. Die junge Dame soll dann wählen. Schreibe mir noch ein Wort darüber.

Die liebe Mutter wird dir auf Weihnachten schreiben, vorher ist es unmöglich. Du weisst, die Genferkisten und übrigen Besorgungen geben ihr um diese Zeit übermässig zu thun. Zudem sind ihre Augen oft angegriffen. Dein Vorschlag, ihr Neujahrsgeschenk betreffend, hat ihr gefallen viel besser als die Reise nach Solothurn, welche ihr durchaus nicht einleuchten wollte.

Es gibt nur eine Nachtpost von hier direkt nach Solothurn. Wenn du im alten Jahre dem Onkel noch schreibst, so ist sie sehr zufrieden. Bitte, thue es.

Sontag. Die l. Mama bekam heute einen Brief von der guten Mademoiselle Borrel. Erfreuliche Nachricht! O, sei standhaft! damit wir uns einmal guten Muths die Hand

geben können. Wo die Kraft der Seele, da ist wahre Ruh.

Du fragst nach meinen Zeichnungen. In diesen dunkeln Tagen kann ich wenig arbeiten. Von dem Neuesten sollst du bald etwas zu sehen bekommen. Sage mir dann ganz kunstrichterlich wie es dir gefällt.

Heute beginnt hier eine kleine Kunstausstellung. Das Beste sei ein Gemälde v. Bosshardt[1] « Kolumbus vor Isabella » Frl. Fries brachte drei schöne Kopien aus München mit. Eine Madonna nach Van Dyk; ein Mönch n. Rubens und ein Krieger n. Velasquez, die man, da bei d. grossen Ausstellung nur Originale zugelassen werden, erst jetzt zu sehen bekommt.

Im Allgemeinen weiss ich dir, lieber Konrad, wenig aus der guten Stadt Zürich zu melden. Die Löwin des Tages ist die junge Fr. v. Erlach v. May, ehmalige Erzieherin der Prinzess v. Preussen, von deren Talenten und Liebenswürdigkeit viel die Rede.

Die akademischen Vorlesungen scheinen etwas auszuarten. Oft Brüggen begnügte sich damit, kriminalistische Anekdoten geschickt aneinander zu knüpfen. Der liebe Prof. Lange[2] verstieg sich in seinem Vortrage über den Charakter und die Bedeutung des Mittelalters in Gebiete, wohin ihm wenige der Zuhörer folgten, und fand sich zuletzt kaum selbst mehr in der poetischen Wildniss zurecht. Was letzten Donnerstag ein gewisser Rutow über Amazonnen zu sagen wusste, weiss ich nicht, weil ich nicht dort war, doch soll es, sagt man, wenig gutes gewesen sein.

Spitz leidet an Altersbeschwerden von denen man ihn nicht mehr befreien kann; jetzt scheint er sich ein wenig zu erholen. Das treue Thierchen ist für Fremde ein unan-

1. Ioh. Kaspar Bosshardt né en 1823 à Pfäffikon, près Zürich mort en 1887 à Munich, élève de Schadow et de Lessing à l'Académie de Düsseldorf.

2. Probablement Iohann-Peter Lange, théologien né à Sonnborn 1802, mort à Bonn 1884. Pasteur en 1826, il est professeur de théologie à partir de 1841 à Zürich et à partir de 1853 à Bonn. Ouvrage principal : « Théologisch-homiletisches Bibelwerck » (Bielefeld) 1861-1877. Vaste commentaire en 36 tomes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

genehmer Anblick, uns aber immer gleich lieb, und je länger, je mehr des « Herren » Kleinod und beständiger Begleiter.

Wir feiern diessmal den Neujahrmorgen nicht, hingegen werden wir uns bestreben, den beiden guten Einschauern, die alljährlich zu uns kommen, einen vergnügten Mittag und Abend zu machen.

Alle grüssen dich aufs Freundlichste. Lebe wohl, mein lieber Bruder.

Deine B.

Fritz Borrel à Elisabeth Meyer.

Neuchâtel, le 14 déc. 1852.

Madame !

J'attendais, pour répondre à votre aimable lettre du mois passé, que les leçons que je vous avais annoncées eussent commencé et qu'on pût en prévoir un résultat quelconque. J'ai appris par M^lle^ Borrel que vous désiriez avoir à cet égard quelques renseignements, c'est donc le moment de vous en dire un mot. M. Secrétan m'a souvent parlé de Monsieur votre fils, depuis que les leçons ont commencé, et aujourd'hui j'ai eu encore un entretien avec lui sur cela. Il trouve que votre fils a réellement du talent et lui a fait des travaux écrits annonçant une connaissance de la langue française assez avancée et une intelligence développée. Il croit que M. Conrad pourrait, au bout de quelque temps, être en état d'enseigner utilement le français, et offrirait de tenter plus tard un essai à cet égard, en lui faisant donner des leçons à des élèves en sa présence. Mais il pense aussi que les deux séances qu'il peut donner ne suffisent pas pour le faire travailler suffisamment, et qu'il faudrait que votre fils prît au moins une leçon par jour, ce qu'il ne peut lui donner. Ne serait-ce point le cas de chercher à lui trouver une place à Neuchâtel et quelqu'un qui pût lui donner le surplus des leçons nécessaires pour l'occuper suffisamment ? D'après les conversa-

tions que j'avais eues avec M. Secrétan, celui-ci a cherché à faire aussi de ses leçons des moyens d'action sur le caractère de M. Conrad. Sous ce rapport, il est satisfait ; trouve que ces petites bouffées d'amour-propre qui lui font d'abord trouver tout facile, ne sont pas pourtant persistantes, et les rapports lui paraissent en général faciles et agréables ; il s'est appliqué à ne pas être trop facilement content pour exiger une assiduité plus grande et un travail plus sérieux, et il trouve, en un mot, que dans sa position de professeur, il a pu lutter un peu contre quelques-unes des faiblesses du caractère et de l'esprit de M. Conrad, et que peut-être cela n'a pas toujours été sans succès.

M. Secrétan, comme impression générale, me paraît plutôt encouragé que le contraire.

Voilà, Madame, pour rester dans le vrai, ce qui me semble jusqu'à présent le résultat obtenu ; vous voudrez bien réfléchir sur ce projet de déplacement devenu peut-être nécessaire maintenant, et consulter les personnes en qui vous avez confiance. J'en parlerai moi-même avec celles qui, ici s'intéressent à votre fils ; je ne sais, de plus, si la vie de Préfargier ne lui est pas maintenant trop facile ; à côté de ses travaux qui ne sont ni pénibles ni longs, il y a le salon où il peut trouver toujours M^lle^ Borrel qui a beaucoup de bienveillance et avec laquelle, il peut trop peut-être parler de lui, *poser*, en un mot, ce qui est pour lui une pente irrésistible.

Maintenant, Madame, un mot encore pour répondre aux inquiétudes que M^lle^ Borrel m'a dit que vous manifestiez sur le caractère de M. Conrad, dans lequel la correspondance ne semblerait pas manifester un changement réel. Cette espèce de découragement est trop naturel après tout ce que vous avez éprouvé, Madame, sur ce caractère ; mais vous n'avez sûrement pas cru à des succès très prompts. Il y a eu, au moment où les leçons ont commencé, comme un élan vers le mieux, cela venait un peu de la nouveauté, un peu de la vie que votre fils voyait s'ouvrir devant lui, et de

l'abandon de celle dans laquelle il avait marché jusqu'alors ; cela lui a donné sans doute un courage et un sérieux momentané, il y a eu une réaction très favorable, mais il eût été imprudent de trop compter sur un tems aussi court et de voir guérison, où il n'y avait qu'amélioration momentanée. Malgré cela, Madame, gardez-vous aussi de vous décourager, pensez à ce que je vous transcris en commençant ma lettre, et rappelez-vous ce qu'était votre fils en arrivant ici. Pour moi, je vois un progrès réel ; il y a décidément un résultat obtenu, pas très considérable, peut-être, envisagé en lui-même, mais considérable pour qui veut retourner en arrière.

Mais, Madame, permettez-moi de vous dire toute ma pensée. Malgré ce qu'a dit M. Secrétan, j'ai peine à voir une carrière d'enseignement possible pour votre fils, du moins avant longtemps. Ne nous faisons point d'illusion ; comme vous paraissez le craindre, le séjour à Préfargier, connu de chacun comme il l'est, est un obstacle pour un certain nombre de carrières, et en particulier pour les carrières publiques. Monsieur votre fils le sent bien, il l'a dit plusieurs fois lui-même, et je pense qu'il faut se garder d'avoir trop d'espoir à cet égard. Est-ce une raison pour regretter de l'y avoir placé ? Non, certes, car si une œuvre bonne est faite pour lui, je suis convaincu qu'elle se serait commencée là ; mais dans les circonstances données, voyons ce qui est le meilleur et peut-être le possible. Je persiste à croire que la possession sérieuse de la langue française doit pouvoir lui préparer dans l'avenir quelques ressources à Zurich, et il me semble que c'est comme homme de cabinet qu'il pourra le plus facilement faire une carrière. Des travaux qui le mettront plus en rapport avec les livres, les idées qu'avec les hommes me semblent les seuls auxquels, pour le moment, il puisse être destiné ; quitte à voir plus tard ce qui pourrait être tenté sur un autre terrain. C'est pourtant quelque chose, et, dans un temps comme le nôtre, celui qui sait, trouve moyen d'utiliser sa science. Je voudrais que le temps me permît de

mûrir un peu plus et de développer davantage ces idées, mais vous serez assez bonne Madame, pour excuser une précipitation qui donne sans doute à ma lettre une apparence de peu d'ordre ; j'espère pourtant que vous tirerez de ce griffonage quelque chose, qui, pesé par une expérience si chèrement achetée et par un cœur maternel que les épreuves ont éclairé, pourra vous ouvrir un champ de réflexions salutaires, et vous montrer une voie à suivre. Mais, Madame, je le répète, ne désespérez point ; pour vous y engager, je n'aurais qu'à redire les belles paroles qui terminent votre lettre. Oui, espérons d'autant plus que l'espoir seul nous donne la force d'accomplir le devoir jusqu'au bout.

Recevez, Madame, l'assurance de mon dévouement sincère et respectueux.

Fr. Borrel.

Conrad Meyer à sa sœur.

Préfargier, 16 Déc. 1852.

Liebe Betsy,

Wenige Worte, um dir für die Freude zu danken die mir dein l. Briefchen gemacht hat. Was du auf meinen Vorschlag antwortest, ist recht und gut und er hatte mich schon ernstlich zu reuen angefangen. Nicht, dass ich eine Nachtreise nach Solothurn für etwas Unerhörtes ansehe, aber ich hätte an die Besorgtheit der l. Mutter denken sollen, die ich durch diesen Streich wol beunruhigt habe. Wir beide versparen nun den freudigen Moment, ja wir machen ihn noch freudiger, je länger wir uns dessen berauben.

Mein letzter Brief an dich scheint sehr gefährlich gewesen ; so sehr ich mich erinnere, war er freilich nicht heiter, aber das kommt eben dabei heraus, wenn man statt einen guten Moment abzuwarten, weil er etvas auf sich warten lässt, sich seiner jemaligen Stimmung hingiebt. Uberdies hatte ich darin gefehlt, dass ich euch solang ohne Bericht liess.

Nun, wenn die l. Mutter mich ohne Noth in Gefahr geglaubt hat, so mag sie sich etwas (gutmuthig versteht sich) über mich lustig gemacht haben ; die Schuld ist getheilt, auf meiner Seite schlechte Stimmug, entschuldigt freilich durch meine so schwierige und fast schreckliche Zukunft, auf ihrer etwas Leichtgläubigkeit, entschuldigt durch mein Schweigen.

Aufrichtig, sobald nur einmal dieses Unglücksjahr vorbei ist, wollen wir uns schon wieder mehr der Heiterkeit widmen. Eure Liebe bin ich gewiss und oft davon betroffen, mehr als ich ausdrücken mag.

Was die Zeichnungen betrifft, so ist die Sache so : für die eine etwas kleines, für die andre etwas grosses und rechtes, jeder nach ihrem Verdienst in dieser Kaufmannswet. Sei so gut, mir dieselben einige Tage vor Neujar zu schikken. Es thut mir Leid aber ich muss die l. Mutter nothwendig und etwas bald (wo möglich vor Neujahr) um etwas Geld, womögl. etwa 50 fr. Fr. bitten ; da mir nach Equipierung und Ausgaben aller Art nichts mehr übrig bleibt und ich, um mir das entsetzlich peinliche Um Geld-bitten zu ersparen, die letzten Wochen sehr knapp durchkommen musste. Ich will der l. Mutter gern meine Ausgaben nächstens detaillieren, Rock, Kasquette, Handschuhe, Pantoffeln, Haarschneiden, Zigarren, dies und das.

Ubrigens bin ich l. Scwester.

Dein guter und ewiger,

Conrad.

Charles de Marval à Élisabeth Meyer.

Neuchâtel, 16 décembre, 1852.

Madame,

Votre gratitude pour l'intérêt que le Comité de Préfargier témoigne à votre fils me rend confus ; si nous nous occupons de lui avec sollicitude, c'est que nous désirons ardemment de rendre un fils à sa mère, c'est que nous vou-

drions être les instruments de Dieu pour accomplir les vues de sa miséricorde ; si j'ai cherché personnellement à m'attirer l'affection et à gagner la confiance de Conrad, c'est que je désirais vivement prendre part à cette œuvre. Je ne sais si le Seigneur nous a réellement choisis, mais rien jusqu'à présent ne m'en a ôté l'espoir ; la vie de l'esprit, le jugement et la raison continuent à s'améliorer, et votre fils me semble se dégager insensiblement de ce qu'il y avait d'excessif dans son *moi*. C'est là peut-être la première convalescence qui doit l'acheminer à celle de l'âme, et le conduire à la vérité et à la charité, aux sentimens et aux affections naturelles.

Depuis le jour où votre fils a reçu les leçons du professeur Secrétan, il n'est plus venu me voir, et cette absence est de bon augure ; ses études l'intéressent à un si haut point qu'il n'a plus besoin de recourir à d'autres moyens pour se distraire, et c'est auprès de M^lle^ Borrel que je recueille chaque semaine les détails qui le concernent ; un jour seulement nous nous sommes rencontrés sur la grande-route, et Conrad m'a exprimé avec vivacité son bonheur. Le moment ne serait-il point venu, Madame, de faire un essai de venir le voir, vous et sa sœur? J'en ai causé dernièrement avec M^lle^ Borrel qui est de mon avis, mais qui ne voudrait cependant pas vous y engager avec insistance. Voyez, par exemple, s'il vous conviendrait, et s'il conviendrait à l'état moral de Conrad de passer le premier jour de l'année à Préfargier ! C'est à vous-même à résoudre ce problème ; mais à votre place je ne craindrais pas d'en faire la tentative en vous faisant accompagner par Mademoiselle votre fille.

Dès que l'envoi que vous destinez à M^lle^ Borrel me sera parvenu, je le lui remettrai. Veuillez, Madame, à cet égard comme à tous autres, disposer de moi, et agréer, vous et Mademoiselle votre fille, avec mes remercîmens les plus vifs l'expression de mon dévouement et de mon respect.

Ch. de Marval.

Betsy Meyer à son frère.

Zürich, 18/XII. 52.

Lieber Bruder,

Heute muss ich beständig denken, ob wohl mein liebes Christkind[1] glücklich durch Sturm und Regen am Ort seiner Bestimmung angelangt sei ; denn Freitags od. Samstags, sagt man mir, kommt die Ackermausche Fuhre nach Neuchâtel. Es war mir wirklich leid, dass ich nicht, wie du es wünschest, die Zeichnungen für die beiden Damen dir adressiren konnte. Der Vergolder rieth es im höchsten Grade ab einen Rahmen mit Glas durch dich Post zu senden ; drum zogen wir den langsamern aber sichern Fourgon vor und mussten nun freilich, da er nur bis Neuchâtel geht, den gütigen Hrn v. Marval bitten, die Kiste in Empfang zu nehmen. Frl. Borel kannst du jetzt nicht Uberraschen-dafür sollst du für die andere Verdienstvolle das Porträt der schönsten Züricherin bekommen, es ist Kopie nach einem lebensgrossen Studienkopfe von Konrad[2], der eben ausgestellt ist.

Er hat diese hübschen und reinen Züge schon oft gemacht. Damit deine unbekannte Gönnerin wählen kann lege ich auch einen Deschwanden bei. Das Uebrigbleibende soll, wenn es dir recht ist, dem guten Hrn. Pfr. Borel gewidmet sein, der an solchen Dingen Gefallen zu haben scheint. Gib es ihm, aber in deinem Namen, versteht sich-für dich, lieber Bruder, kommt von mir eine recht prosaische Arbeit. Möchte sie nach deinem Geschmacke sein ! Die Gabensenderin Julien wollte sich an deiner Sendung durchaus mit einem Geldbeutel betheiligen.

Die liebe Mutter ist mehr als je mit Besorgungen für Genf, Lausanne, und alle möglichen Wohltätigkeitsanstalten überladen. Dies ist der Grund, warum sie dir mit dem bes-

1. Copie faite par Betsy d'après une toile de Deschwanden.
2. Le peintre Konrad Zeller.

ten Willen nur wenig schreiben kann ; hingegen hatten wir gestern in allem Gedränge einen guten Tag : deinen freundlichen Brief und einen sehr wohl wollenden von Hrn. V. Marval, welcher der l. Mama den Empfang einer Zeichnung (Copie nach unserm Deschw. Köpfchen) anzeigte für den sie dich bittet, ihm in ihrem Namen angelegentlich zu danken. Welch'ein fehlerhafter Satz ! Doch wirst du ihn schwerlich korrigiren wollen da auch du mir nicht ganz regelfest zu sein scheinst. Wenigstens musste ich bei deinen letzten, sehr lieben Briefchen auf einmal verwundert sagen : Lese ich eigentlich deutsch oder französisch.

Den 19 ten. Die liebe Mama bittet mich meine Zeilen heute schon und allein abgehen zu lassen. Sie sollen also dein Weihnachts-Paketchen, welches sie selbst mit einigen Worten begleiten will, vorläufig ankündigen. Deinen Vorschlag, oft zu schreiben, nehmen wir mit herzlichem Danke an ; so könntest du uns, gleich einen grossen Dienst erweisen, wen du uns, so bald mein Christkind angelangt ist, wenn auch nur mit 2 Worten sagtest, ob Zeichnung, Glas und Rahmen trotz der Unbill der Witterung unbeschädigt geblieben sind. Aber sage die Wahrheit!

Heute haben wir den glänzendsten Tag, gestern Sturm und sündflutlichen Regen. Höre, lieber Bruder, es kommt mir ein guter Gedanke. Richte deinen nächsten Zeilen an die l. Mama, und dann schreibe uns, wenn möglich, am Silvester wieder einen guten Brief, der uns dann am ersten Morgen des gesegneten Jahres 53 zukommen wird. Meinst du nicht auch?

Unwandelbar deine B.

Élisabeth Meyer à son fils.

Zürich, den 20 December, 1852.

Lieber Conrad,

Ich schreibe dir am späten Abend und mit so müden Augen, dass ich eigentlich nicht mehr recht sehe, was ich

dir schreibe. Der Besorgungen sind in diesen Tagen so viele, dass ich mich leider heute sehr kurz fassen muss. Vor Ende des Jahres bekommst du dann noch einen rechten Brief. Uber die Zeichnungen hat dir Betsy berichtet (wenn nur dem Christkind nitchts geschehen ist!), aber gründlich weisst du nicht einmal wie viel das gute Kind in der letzten Zeit gearbeitet hat, für dich gearbeitet hat. Es sind dies Mysterien der schwesterlichen Liebe, die man nicht enthüllen darf. Für mich, wurde noch in grösster Eile eine Scizze von unserm guten Herrn Mallet gemacht u. zwar eine so gelungene dass sich die Betsy über ihr eigenes Werk verwunderte. Ich glaube es war der gute Wille welcher sie völlig inspirirt hatte ; denn denke dir nur : einen zum Sprechen geöffneten Mund u. dem Beschauer zugewendete Augen. Der « Herr » selbst ist überglücklich !

Und nun noch etwas von den Neujahrgeschenken. Ich hatte im Sinne dir ausser der neuen Weste noch 30 Frk. zu geben, — da du aber mehr wünschest, so lege ich noch das Neujarsgeschenk der guten Fraülein von Tournes d. h. 20 Frk. sogar auf den Fall hier bei dass du es dieses Jahr nicht bekommst — du weist ja dass die arme Seele kindisch geworden ist. Der gute Herr Mallet gibt dir eine schöne Halsbinde, wofür ich dich bitte *deutlich* zu danken, so wie es auch die Verfertigerin des schönen Geldbeutels gerne hören wird, wenn du ihrer anerkennend erwähnst.

Solltest du dich nun besinnen mit wass du mich erfreuen könntest, so will ich es gerne sagen. Schreibe dem Onkel Wilhem bald u. danke ihm nicht nur für den « *General Hotze* » sondern namentlich für die treue Besorgung deiner Ökonomie, über die du dich dann in dem früher vorgeschlagenen Sinne aussprechen wirst. Ferner wird es mich wahrhaft erquicken, wenn du anfängst Einnahmen u. Ausgaben pünktlich aufzuschreiben. Es ist diess ein eigentliches Geschenk, das du dir u. mir machen kannst, denn ohne Ordnung geht grosses Besitzthum verloren, geschweige ein Kleines, mit dem sorgfältig verfahren werden muss.

Danke doch den beiden Herrn, — v. Marval u. Fr. Borrel — für die Briefe. welche sie mir geschrieben.

Herr Mallet schickt unsäglich viele Geschenke aus Genf.

Gott behüte dich, lieber Conrad, auf wiederschreiben.

DEINE TREUE MUTTER.

Elisabeth Meyer à James Borrel.

Zürich, 20 déc.-1852.

Monsieur,

Vous comprenez que vis-à-vis d'un homme comme vous, on n'invente point de cadeaux... aussi n'est-ce qu'un tout petit souvenir que je me permets de vous offrir. N'en parlez à personne, s'il vous plait, pas même à vous-même.

Le fait est, qu'il me serait impossible d'achever cette année sans vous avoir remercié non seulement de ce que vous faites pour Conrad, mais de la patience dont vous usez envers moi ! Les mères sont quelquefois fatigantes et j'ai eu ce sentiment tout en me réjouissant de ce que vous vouliez bien me concéder. Maintenant la question se pose différemment. Vous ne pouvez plus approuver une prolongation du séjour de Conrad à Préfargier et M. le pasteur Borrel qui l'avait sollicitée il y a quelque temps, la déconseille comme vous. Y aurait-il de l'indiscrétion, Monsieur, si je vous priais de remercier M. le pasteur de la lettre dont il a bien voulu m'honorer et à laquelle je répondrai dès que je pourrai le faire à tête reposée. Veuillez lui dire que je partage ses avis, à l'exception d'un seul dont l'exécution me paraîtrait dangereuse. « Il me semble, dit M. Borrel, que c'est comme homme de cabinet que votre fils pourra le plus facilement faire une carrière. Des travaux qui le mettront plus en rapport avec les livres, les idées, qu'avec les hommes me semblent les seuls auxquels pour le moment il puisse être destiné ». Des livres, des idées ! N'est-ce pas précisément ce qui a fait son malheur, et ne vaudrait-il pas mieux

qu'il devînt menuisier que de s'adonner de nouveau à une vie purement contemplative !

M. Borrel a parfaitement raison en disant qu'une carrière d'enseignement n'est pas possible pour Conrad et que le séjour de Préfargier mettra encore longtems un obstacle à toutes les autres carrières. J'en étais toujours convaincue, et c'était à cause de cette difficulté que j'ai avancé, il y a quelque temps, l'opinion de M. Lange, qui pensait que Conrad pût traduire des livres ou travailler pour le rédacteur d'un bon journal. Mais ne faudrait-il pas pour remplir cette tâche se replonger dans les livres et les idées ? Ces dernières surtout me font tellement peur que je ne le verrais qu'en tremblant suivre cette pente.

L'avenir de mon pauvre enfant me préoccupe plus que jamais, mais comme c'est un problème que j'essayerais vainement de résoudre je vais me réjouir pour le moment de l'immense bénéfice qu'il a retiré de son séjour à Préfargier. C'est à vous, Monsieur, et à Mademoiselle votre sœur qu'il doit cette première convalescence. Dieu veuille continuer à bénir votre œuvre et la conduire lui-même à une heureuse fin.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de tous les vœux et de tous les sentiments de votre dévouée et reconnaissante.

B. Meyer-Ulrich.

Conrad Meyer à sa sœur.

Préfargier, 24 Dez. 1852.

Liebe Schwester

Dein Tableau ist soeben angekommen, wohlbehalten, ganz unversehrt und ich will dir nur gestehn, dass es mich völlig hingerissen hat. Die Idee ist dichterisch so sehr man es wünschen kann. Die Finsterniss und das süsse Licht, nichts ist schöner als dieser Contrast. Der Kopf des Christkindes ist

sehr schön gezeichnet und gehoben, besonders die Augen, in denen etwas Eignes, eine Mischung von Traurigkeit und Freude, wie nur Deschwanden es versteht, mich unwiderstehlich anzieht. Das Licht an Hals und Mantel ist sehr lieblich. Soll ich bei soviel Freude (und Liebe, versteht sich, zur Zeichnerin) der Kritik ein Wort lassen, warum nicht? Die Füsse, schweben sie od. fliegen sie ? Kurz die Füsse... Du hast grosse Freude gemacht und offen ich bin fast ein Affe von Bruder, denn, wahrlich, es scheint mir, die Leute loben dich nicht genug od. wenigstens anders als sie sollten.

Deine andern Zeichnungen sollen gehörig Freude machen, zähle darauf. Herr Marval war von seinem Köpfchen entzückt, doch sah ich es nicht da er es gerade einrahmen lässt. Er sprach von der l. Mutter mit viel Bewunderung und lobte ihren französischen Styl in Ausdrücken, die ich, aus Furcht der Uebertreibung beschuldigt zu werden, für mich behalte.

Eure Geschenke sind mir sehr willkommen gewesen. Möge dies das letzte Neujahr sein, das wir getrennt und getheilt erleben. Liebe Betsy, behalte mich lieb mit allen meinen Sünden, ich bin leider noch ganz der Alte, aber gemacher und sehr gedehmutigt. Behalt mich lieb.

Der l. Mutter danke ich von Herzen für ihre schöne Gabe, möge ich ihr keinen Kummer sondern noch ein wenig Freude machen.

Die Halsbinde und die Weste sind prächtig: dem l. Herrn Mallet und der freundl. Geberin der Boite meinen besten Dank.

Das Jahr ist gottlob um ; von dem was ich litt, in allen Arten und in allen Gelenken kein Wort mehr, es sei vergraben ! Ums Neujahr bin ich wieder mit einem Briefchen bei Euch.

Lebewol, liebste Schwester.

C.

Betsy Meyer à son frère.

Stadelhofen, 29 XII. 52.

Die arme Mutter wird ihr Versprechen, dir in diesem Jahre noch zu schreiben nicht halten können, lieber Konrad. Wir leben diese Tage in Hast und Tumult. Gestern gingen 2 Kisten und ein Paket nach Genf ab, eine andere musste schon um Weihnachten dort sein.....

...*Den 30 Dez.* Es ist gut, lieber Bruder dass du uns nicht über das Neujahr besuchst; in dem beständigen Getriebe und Lärm könnten wir kein friedliches Zusammensein haben. Es war noch selten wie dieses Jahr. Ich bin ganz dumm und kann kaum schreiben.

Für deinen Brief sei dir tausendmal gedankt. Ja, wir wollen treu und fest aneinander halten, und das Rechte zu thun suchen.

Wir mögen nicht zurück schauen und können nicht in die kommenden Tage hinaus sehen, aber wir wissen dass dem Muthigen Gott hilft, und sind muthig.

Willst du wissen, was der gute Herr am Neujahr bekommt? Eine prächtige silberne Tabaksdose mit seinem Namen. Denke, wir er sich freuen wird! *Ich* hoffe auf einen Schirm.

Onkel Wilhelm hat eine rührende Freude über mein Porträt seines Sohnes. Er findet es unübertrefflich, und jedenfalls weit besser als es ist. Ich sehe wirklich nichts besonderes dran, und setze es unter Mathildelis, dem er es weit vorzieht.....

...Schreibst du bald an den Onkel, lieber Konrad? Er ist nun wahrlich an der Zeit!

Lebe wohl, lieber Bruder. Wir wollen übermorgen aneinander denken, und das Jahr 53 freudig begrüssen in der getrosten Hoffnung es bringe uns zusammen. Die liebe Mutter und der Herr schliessen sich mit den besten Grüssen an. Lebe recht wohl, lieber Konrad.

Deine B.

Conrad Meyer à sa mère.

d. 31sten Dez. 1852.

Liebe Mutter.

In Eile wenige Worte. Meine Neujahrswünsche, ihr wisst sie; möge Alles zum Besten od. wie es für uns gut ist, sich wenden. So lang wir aber zusammen halten, trifft uns Glück und Ungemach getheilt und milder. Meine besten Wünsche an Alle, die wir lieben, besonders zu erwähnen den alten Herrn, den alten Hans und den alten Spitz.

Geduld und Verstand, und wir wollen dem neuen Jahr die Spitze bieten.

Meine l. Schwester möge das unbedeutende Porte-crayon, das ich ihr beiliege, nicht verschmähn ; dir, l. Mutter, gehört mein ganzes Leben.

Euer getreuer CONRAD.

Fritz Borrel à Elisabeth Meyer.

Neuchâtel, 3 janv. 1853.

Madame,

Aussitôt après que M^lle^ Borrel m'eût communiqué ce que vous lui disiez au sujet de votre visite à Préfargier qui ne pouvait s'effectuer, comme aussi au sujet de l'opinion que nous avions tous que M. Conrad ne devait plus rester à Préfargier, je me suis occupé de lui trouver une pension telle qu'il pût y être agréablement et utilement. Je crois avoir eu le bonheur de réussir. M. Ch. Godet, père du pasteur, pourra lui donner une chambre pour le tems que cela lui sera agréable ; il a une famille encore jeune et quelques pensionnaires étudiants. M. Godet était, avant notre révolution, inspecteur de notre collège et professeur. C'est un homme très instruit et d'un caractère en même temps gai et solide. Après ma communication avec lui, il est allé dîner un jour à

Préfargier, où votre fils l'a vu et en a paru très enchanté. M. Godet demande 100 francs par mois pour tout, excepté le blanchissage. J'espère que M. Secrétan pourra donner à M. Conrad une heure de plus par semaine, et on verra quel cours il pourrait suivre utilement au Gymnase.

Il ne manque plus, Madame, que votre autorisation pour conclure, car M. Godet pourra recevoir votre fils immédiatement ; vous aurez donc la bonté d'écrire votre réponse à M. le Dr Borrel qui, étant ce jour surchargé d'occupations, m'a demandé de vous informer moi-même de ce que j'avais fait. Il me charge de vous dire, Madame, que Préfargier ne peut plus rien pour votre fils, que la vie en est trop facile et trop peu occupée, qu'il lui convient maintenant de vivre un peu plus avec les hommes et qu'un intérieur de vie de famille pourra lui être beaucoup plus profitable que la vie actuelle, qui est plutôt une vie d'hôtel. Monsieur votre fils à qui l'on n'a rien dit encore, s'attend à ce changement et le désire ; il faut reconnaître qu'il n'a jamais été mieux que maintenant et qu'il s'est fait chez lui, ces derniers tems, un changement des plus favorables. Il est plus affectueux, moins disposé à trancher et à faire prévaloir son avis, je dirais plus sociable. Il a paru très bien à M. Godet dans sa visite. Mme Godet, mère de ces messieurs, habite la maison en face de celle de M. Charles ; elle serait une ressource en même tems utile et agréable, c'est une femme réellement supérieure et dans la conversation de laquelle M. Conrad aura beaucoup de plaisir et de profit. En un mot, je le répète, je crois que c'est bien heureux qu'il puisse entrer là ; l'idée de M. Godet m'a paru une heureuse inspiration, et dès qu'elle m'est venue, je n'ai plus craint qu'une chose, c'est qu'elle ne pût être réalisée. Veuillez, Madame, réfléchir à cette proposition que j'ai l'honneur de vous faire, et répondre aussitôt que cela vous sera possible. Je crois, qu'une fois le parti pris, si c'est votre avis, plus vite on l'exécutera, est mieux, et ce qui me le fait dire, c'est précisément le mieux décidé qu'il m'est si agréable de constater chez votre fils ; je serais peu étonné

que la perspective d'un changement prochain pour une vie qui lui paraîtra avec raison plus normale que la précédente, n'y fût pour beaucoup.

Vous dites, Madame, à M^lle^ Borrel que vous me répondrez à tête reposée, et vous répondez déjà en quelques mots à une idée que j'avais énoncée dans ma lettre. Veuillez, Madame, ne pas me répondre, je serais fâché de vous en donner la peine, et surtout ne pas vous préoccuper trop des possibilités de l'avenir. Je persiste dans ma manière de voir au sujet d'une carrière qui ne mette pas M. Conrad en contact trop immédiat avec les hommes, mais il va sans dire qu'il faut une carrière, et la manière dont cela ira pendant la première partie de cette année montrera mieux ce que l'on pourra espérer que des suppositions peut-être non fondées. Continuez d'espérer, Madame, vous en aurez, je crois, tout sujet, et le moment viendra, s'il plaît au Seigneur, où vous sentirez que vous pouvez revoir votre fils sans crainte ni arrière-pensée ; quant à moi, je n'ai jamais cru à l'utilité d'une entrevue dans ce moment, et chaque fois que M. ou M^lle^ Borrel m'en ont parlé, j'ai toujours exprimé mes doutes, désirant surtout, que la chose fût remise entièrement à votre sentiment Madame, qui serait le meilleur guide.

Ne tenez aucun compte, Madame, de ce nouveau griffonnage que j'ose à peine vous envoyer ; veuillez répondre à Préfargier au sujet de cette affaire que j'ai écrite aujourd'hui, et me permettre de vous écrire quand je croirai avoir quelque chose à vous dire, sans que je pense que je vous impose la tâche de me répondre. Je n'ai pas voulu renvoyer d'un jour, voilà pourquoi je vous envoie une lettre que vous aurez peine à lire et que j'écris au terme d'une journée trop remplie.

Recevez, Madame, avec mes vœux bien sincères, l'assurance de ma considération.

Fr. Borrel.

Elisabeth Meyer à Cécile Borrel.

Zurich, ce 4 janv. 1853.

Très chère Mademoiselle,

Votre envoi, vos lettres sont arrivés, et c'est du fond de nos âmes que nous vous en remercions. Est-ce bien vrai que je possède un ouvrage [1] de cette chère main qui ne cesse de faire du bien... J'aimerais le porter sur mon cœur au lieu d'en habiller mes pieds... et certes parmi toutes les étrennes que j'ai reçues cette année, il n'y en a aucune qui me touche aussi profondément. Maintenant que je vous ai montré toute ma joie, je ne puis plus dire qu'en voilà trop et que vous n'auriez pas dû me sacrifier vos rares momens de loisir... Mais hélas, il est si doux d'être un peu gâtée, que j'accepte avec une véritable reconnaissance ce que vous avez bien voulu faire pour moi.

Et ma fille, que n'avez-vous pu être témoin de sa douce émotion en lisant les précieuses lignes où vous l'assurez que son dessin ne vous a pas seulement plu mais qu'il vous « rafraîchit » ainsi que vos chères malades ! « Ce n'est, disait Betsy » qu'un pâle reflet du génie de notre pieux ami et cependant il a été béni. Que le Seigneur est bon en permettant que je le glorifie dans la faiblesse ».

Les strophes touchantes que vous avez eu la bonté de nous transcrire nous ont inspiré un tendre intérêt. Que le Seigneur attire toujours plus vers lui cette âme angoissée [2] et la pénètre de son divin amour qui seul peut dissiper les ténèbres de la vie.

Le 5 janvier. J'ai été obligée de poser la plume à cause d'un violent mal de tête qui m'a prise, je crois, à la suite de trop de fatigues, mais je la reprends bien vite chère Made-

1. Des pantoufles brodées très à la mode alors.

2. Une des malades de Préfargier avait composé une pièce de vers que Cécile Borrel avait envoyée à Elisabeth Meyer.

moiselle, pour vous remercier, non seulement de vos belles pantoufles et de la charmante lettre que vous avez écrite à Betsy, mais de toutes les marques d'affection et de tous les détails précieux contenus dans la grande et excellente lettre que j'ai reçue de vous le premier jour de l'an. Permettez que je commence par vous dire combien j'ai été sensible à votre aimable regret de ne pas me voir à Préfargier, et combien je sens le sacrifice que je me suis imposé en me privant du bonheur de faire votre connaissance personnelle. Qui est-ce qui sait mieux que moi que les lettres, même les plus intimes, sont peu de chose auprès d'un entretien qui permet à celui qui écoute d'interroger celui qui parle, de le diriger par ses questions mêmes, de rendre tout ce qu'on se dit réciproquement encore plus propre et plus applicable aux besoins de l'âme ! Mais je suis si habituée à « renoncer » quand il s'agit de mes propres jouissances que je l'ai fait avec une promptitude qui a pu vous blesser. Quant à Conrad qui apprécie, je le sais, l'immense bonheur d'avoir trouvé en vous la meilleure et la plus aimable de toutes les protectrices, je suis heureuse, — plus que je ne puis vous le dire — de tous les progrès que vous avez su lui faire faire dans tout ce qui est bon et louable ; aussi n'était-ce pas pour moi que je redoutais une entrevue, c'était plutôt pour lui. Puis, je vous remercie, chère Mademoiselle, du récit si intéressant que vous m'avez fait de votre fête de Noël, à laquelle j'ai assisté par mes pensées et par mes prières. Je prie pour tous vos malades et quand je pense à mon pauvre enfant, je demande surtout que l'esprit de Dieu opère en lui, afin qu'il soit conduit à chercher son salut et la guérison de son âme en celui, qui nous a été fait de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption. Jésus déclare lui-même que ce ne sont pas ceux qui sont en santé qui ont besoin du médecin mais ceux qui se portent mal. Si nous ne sentons pas nos péchés, jamais nous n'irons à lui pour en obtenir le pardon et le changement de notre cœur. C'est ce que je lui demande pour moi-même : de me faire

connaître toutes mes faiblesses afin que je n'espère rien de moi-même mais tout de sa grâce. Ah ! que j'étais loin autrefois de me connaître et que je me croyais mieux disposée que je ne l'étais... mais Dieu par sa grâce fit entendre à celle qu'une amie trop indulgente se complaît à appeler « chrétienne victorieuse » qu'elle était pauvre, misérable, aveugle et nue et que par elle-même elle ne méritait rien que la punition. C'est en Jésus seul que je trouve tout ce qui est nécessaire pour mon salut. Je suis bien éloignée de répondre aux grâces qu'il m'a faites mais j'ai un sentiment si profond de ma misère et de sa commisération que je suis persuadée qu'il m'exaucera.

...On m'apporte une lettre de votre bon pasteur, M. Borrel, qui veut bien de nouveau s'occuper de mon fils. Veuillez lui dire, chère Mademoiselle, que l'état de ma tête m'oblige effectivement à me soumettre à son ordre de ne pas lui écrire et permettez-moi en même temps de lui faire parvenir par votre intermédiaire la réponse aux questions qu'il veut bien m'adresser.

1) J'accepte avec une véritable joie tout ce que M. le pasteur veut bien faire pour mon fils.

2) L'idée de placer Conrad chez M. Godet me paraît des plus heureuses et je suis remplie de gratitude envers l'homme bienveillant et habile qui a voulu et su conduire cette importante affaire.

3) Le prix de la pension ne me paraît pas trop élevé.

4) Je serais charmée d'apprendre que M. le professeur Secrétan voulût donner une leçon de plus à Conrad par semaine et j'espère que mon fils aura noté le nombre des séances données afin qu'on puisse régler ce compte.

Maintenant, chère Mademoiselle, que je vous ai priée de vouloir bien être mon organe auprès de M. le pasteur, je crains presque de vous fatiguer en me permettant de vous recommander encore d'autres choses qui regardent Conrad. Monsieur votre frère et M. Borrel tombent d'accord qu'une fois le parti pris, il faudra l'exécuter promptement ; je

présume que Conrad quittera incessamment Préfargier — il faut bien me permettre d'essuyer une larme — et c'est encore à l'amie si bienveillante et si patiente que le Seigneur nous a conservée dans ce lieu que je m'adresse pour lui demander un dernier service. Auriez-vous la bonté de donner pour Conrad tout ce que vous jugerez convenable, soit aux pauvres, soit aux infirmiers, portiers, etc. Ne connaissant pas le personnel de votre établissement, je m'en remets à vous de ce soin en me permettant seulement d'indiquer ce que je donnerais aux pauvres : 35 francs.

Je finis, chère Mademoiselle, parce que ma tête me fait de nouveau[1].

Elisabeth Meyer à son fils.

Zürich den 7ten Januar 1853.

Lieber Conrad,

Ich habe mich in den letzten Wochen des Jahres ein Bischen überarbeitet, und daher ein länger als gewöhnlich anhaltendes Kopfweh davon getragen. Die liebe Mademoiselle Borrel wird dies meinem gestern abgesandten Briefe angemerkt u. mich sicherlich entschuldigt haben — du wirst es mir auch nicht verdenken, wenn ich mich heute kürzer als ich es wünschen möchte fassen muss.

Betsy dankt dir freundlich für dein hübsches Geschenk, das ihr um so mehr Freude macht als sie noch nichts derartiges besessen hat ; ihr Name wird auf das Petschaft gravirt.

Dein Neujahrsbrieflein hat mich gefreut, lieber Conrad, und deine Wünsche werden von uns allen aufs allerherzlichste erwiedert. Aber dem Onkel Wilhelm hast du, trotz deinem Versprechen, noch nie geschrieben ! An Stoff dazu kann es dir nicht mangeln, an gutem Willen auch nicht u. so

1. La fin de cette lettre manque.

bitte ich dich, *so dringend als ich nur bitten kann*, versäume es nicht länger. Abgesehen von der Artigkeit mit dem Buche, die doch wahrlich ein Wort des Dankes verdient, hat sich Onkel Wilhelm in der letzten Zeit ganz besonders u. in theilnehmendster Weise um uns bekümmert: 1. Ermässigung des Hauszinses im Hinblick auf unsere verminderten Einnahmen. 2. ünsägliche Mühe mit Placirung des zum Schrecken der ganzen Familie aufgekündigten Capitals in der Neumühle. 3. Grosse Geduld mit mir armen, alten Frau u. noch viel anderes das ich jetzt nicht namhaft machen kann.

Kurz, lieber Conrad, wenn du mir wirklich Freude machen willst, so erfülle bald eine Pflicht deren Unterlassung mich schon seit längerer Zeit warhaft peinlich ist.

Uberhaupt wird nun mit deiner Versetzung nach Neuchâtel ein Zeitpunkt für dich eintreten, wo du selbstständiger dastehen, mithin auf Genauigkeit in allen Dingen grosse Aufmerksamkeit verwenden musst. Das Gegentheil würde dir nicht nur Verlegenheiten aller Art zuziehen, sondern dich sicherlich in der Achtung der Personen, mit denen du in Berührung kommst, heruntersetzen. Wie viel lieber würde ich über diesen Punkt schweigen — aber meine mütterlichen Pflichten gegen dich lassen mir diess nicht zu. Weil ich dich liebe, spreche ich dir zu, und muss diess thun bis du in der « That » mit mir einverstanden bist.

Wenn du uns wieder schreibst, so erzähle uns von deinen Umgebungen u. deinen Studien. Die Letztern erinnern mich abermals an etwas, das nicht vergessen werden darf, — *Wann* und *wie* ist Herr Professor Sécrètan zu honoriren? Wahrscheinlich hast du die Zahl der empfangenen Stunden aufgeschrieben u. kannst daher im gegebenen Momente eine Rechnung einsenden.

Sei pünktlich, lieber Sohn, sei, um unsern guten Namens willen, u. aus eigenem Gefühle, so pünktlich als möglich.

Der Abschied in Préfargier muss dir schwer fallen. Sage deinem guten Arzte u. seiner mir wahrhaft theuer gewordenen Schwester, noch alles was ein von Dank erfülltes Mut-

terherz nur sagen kann. Wenn ich auf das Dunkel des vorigen Jahres zurückblicke, so erscheinen mir diese Geschwister wie zwei freundliche Lichtgestalten, welche uns Gott selbst zu deiner u. meiner Erquickung aufbewahrt hatte.

Immer und immer im Schreiben gestört, muss ich noch schneller enden als ich es mir vorgenommen hatte. Gott sei mit dir, lieber Conrad, in alle Ewigkeit. Deine

Treue Mutter.

Conrad Meyer à sa sœur.

8 Januar 1853.

Liebe Betsy,

Vielfache Abhaltungen, Arbeiten aller Art und freilich auch ein gewisses Nirgends — wohin — kommen haben mich bis jetzt abgehalten, dem l. Onkel zu antworten. Sobald ich in Neuchâtel bin, will ich ihm einlässlich und umfassend schreiben und bitte dich angelegen, mich bei ihm zu entschuldigen.

Der l. Mutter meinen ergebensten und freundlichsten Dank für die prompte Einwilligung in meinen Umzug nach Neuchâtel. Alles wird sich erleichtern, wenn einmal die Luft geändert ist. Hr Godet gefällt mir trefflich, seine Frau ist ein gutes Mütterchen.

Es gibt manchmal Tage, vo es ist, wie wenn sich der ganze Erdenklumpen in Person an unsre Füsse gehängt hätte, wo alles drückt bis in die Stiefeln herunter und wo man vor lauter Geschäftigkeit zu Nichts kommt.

So heute. Erlaube mir demnach, dir gerade nur das Wesentliche mitzutheilen, alle Liebe und Freundschaft soll sich von selbst verstehn.

Darf ich um schleunige übersendung des fünften Theils von Platen bitten, worin die « *Neap. Geschichten* » sind. Ich brauche ihn für meine französischen Stunden.

Ferner wollte ich dich bitten, mir die Jahrgänge 1797 u.

1798 d. « Neujahrsblätter » v. der Stadtbibliothek zu verschaffen worin Neuchâtelgeschichte unter Henri II — unter anderm eine Anekdote einen Marval betreffend — enthalten sind.

Alles Gute u: Liebe.

C.

LIVRE II

NEUCHATEL (Janvier-18 Mars 1853).

Conrad Meyer à sa mère

Neuchâtel d. 22sten Januar 1853 bey Professor Charles Godet.

Liebe Mutter,

Tausendmal um Verzeihung gebeten, dass ich so lang verschob, dir von meinem Zug und Aufenthalt nach und in Neuchâtel zu berichten.

Zuerst meinen Dank für die gute Raschheit, mit der du so bald entschiedest und die Versicherung, dass dein Brief nebst Anhang beherzigt wird.

Der Abschied v. Fräul. Borel that mir sehr weh und ich werde euch einst mündlich erzählen, wie selten und freundlich dieser Charakter ist.

Hier ist gutes und widerwärtiges gemischt und da das erstere viel entschuldigt und das letztere nicht zu ändern ist, ich überdies einen Widerwillen empfinde, solang ich bei Leuten wohne, etwas über sie selbst an euch, die meine Leute sind, zu schreiben, weil es etwas fast Heimtückisches ist, so wollen wir abbrechen.

Auf jeden Fall will ich meine Unabhängigkeit in Kurzen aber aufs Verständigste wieder zu Händen nehmen; dazu gehört aber, dass ich das Französische meistre und eine Stelle habe, und dies möchte ich so bald als möglich erstreben.

Etwas sehr Angenehmes sind hier die Gesellschafter, die

ich habe, einen Frankfurter Mannskopf und einen Schwaben Gemmingen-Gutenberg, der von mütterlicher Seite direkte v. Gotz v. Berlichingen abstammt und ein lustiger Bursche ist. Die Stunde beir Hr Secrétan will ich, wenn du erlaubst, selbst zalhen und morgen um den Preis fragen.

Meine Bekanntschaften werde ich hier etwas erweitern, da ich oft ein Bedürfniss nach guter Gesellschaft habe und dem verwünschten Politisieren und den noch verwünschtern religiösen Controversen gern meilenweit ausweiche. Gut sein, sein Brod und etwas dazu verdienen und die Welt laufen lassen wie sie läuft !

Aber l. Mutter, du hast keine Idee wie das Geld läuft, ich muss dich und schleunigst um einiges bitten. Brillen, Stifeln, vieles andre und offen manchmal Hunger od wenigstens etwas Ahnliches nöthigen mich, dich flehentlich darum zu bitten. Rechnung folgt. Adieu, meine l. Mutter.

Der Brief an den Onkel folgt morgen. Meine Adresse ist : bey *Professor Godet, Faubourg.*

James Borrel à Élisabeth Meyer.

Préfargier, le 23 janvier 1853.

Madame,

Depuis plus de huit jours que votre fils est parti de Préfargier, je n'ai pas trouvé jusqu'à présent un moment pour vous écrire. Il me tardait cependant de vous dire que Conrad nous a quittés animé des meilleures dispositions, et qu'il m'a laissé, touchant son avenir et sa conduite future, un espoir que je désire vous faire partager. Il a compris et reconnu tout ce qu'il y avait d'erroné et de faux dans la marche qu'il a suivie jusqu'à présent, et m'a promis de faire tous ses efforts pour se dépouiller de ce qui lui reste de personnalisme et d'orgueil et pour devenir vrai, simple et naturel, tant dans le domaine des idées que dans celui des sentiments ; il m'a assuré que toute son ambition consisterait

désormais à devenir bon à quelque chose, et non plus à devenir un homme extraordinaire. Il aura pour cela une tâche longue et difficile, celle d'effacer l'empreinte malheureusement profonde que le passé a laissée dans ses idées et dans ses sentiments; il le sait et il est sincèrement décidé à le faire. Pour atteindre ce but, je compte beaucoup sur l'influence et l'exemple des personnes au milieu desquelles il se trouve maintenant. M. Godet, à qui j'ai fait part de tout ce que j'avais pu observer chez Conrad, s'intéresse vivement à lui et veut, tout en le traitant avec des ménagements nécessaires à un convalescent, le reprendre et le diriger chaque fois que l'occasion s'en présentera, soit dans l'expression de ses idées, soit dans sa manière d'être. « Je ne le froisserai pas inutilement, » m'a-t-il dit, « mais je ne laisserai rien passer. »

La première impression produite sur Conrad par M. et M^me^ Godet a été très favorable, et j'ajoute beaucoup d'importance à cette circonstance, parce que, jointe aux bonnes dispositions dont il est animé, elle facilitera pour beaucoup leur influence sur lui; aussi ai-je bon espoir que son séjour dans cette famille aura d'heureux résultats, et qu'entouré, surveillé et guidé par des personnes aussi consciencieuses et aussi capables, sa raison et son cœur se rendront à la vérité, autant que sa nature morale le comporte.

Maintenant que ma tâche de médecin est terminée, ai-je besoin de vous dire, Madame, que lors même que Conrad n'est plus à Préfargier, il ne sera jamais un étranger pour nous, et que toutes les fois que nous pourrons lui être utiles, ce sera pour nous un vrai plaisir? Il nous a promis ses dimanches, et nous avons déjà eu le plaisir de le voir deux fois malgré le mauvais temps...

... Permettez-moi de vous présenter mes sincères remerciements pour le souvenir que vous avez bien voulu m'adresser à Noël; il me sera encore plus précieux si je puis y rattacher le sentiment d'avoir été dans la main de Dieu l'instrument de quelque bien pour votre fils.

Veuillez agréer, Madame, avec l'expression de mes vœux les plus sincères pour le vrai bien de votre fils, l'assurance de tout mon respect et de mon entier dévouement.

J. Borrel, Dr Méd.

Elisabeth Meyer à son fils.

Zürich, 25 Jan. 1853.

Lieber Conrad,

So eben bringt man mir dein Briefchen, das ich dir heute noch mit einigen Zeilen beantworten will.

In der That hast du uns lange auf Nachrichten warten lassen-so lange dass wir auf dem Punkte standen allerlei ängstliches zu denken.

Nun, Gott sei Dank, dass du wohl bist u. wie mir däucht auf der einmal betretenen Bahn muthig fortschreiten willst. Ich glaube auch, gründliches Studium der französischen Sprache sei der kurzeste Weg dir eine selbständige Stellung zu erringen. Müsstest du doch keinen Grossvater Ulrich[1] gehabt haben wenn nicht noch ein Funke seines Talentes in dir fort-glimmen würde. Aber, lieber Freund, nicht nur seine Leistungen in sprachlicher Beziehung sollten dir worschweben, sondern auch sein kräftiger Sinn u. die grosse Genauigkeit in allen Dingen, an den er mit eiserner Festigkeit hing. Du weist dass er in seiner Jugend viel zu kämpfen u. sich seinen Weg selbst zu bahnen hatte. In Beziehung auf seine Oekonomie hörte ich ihn in seiner Kernsprache oft sagen : « Reichthum konnte ich mir wegen den Lasten, die ich von Jugend an und bis in die spätern Jahre hinein, wegen meinen traurigen Familienverhältnissen zu tragen hatte, keinen ewerben aber Schulden habe ich von je her gefürchtet wie den Teufel ! » Ferner war eines seiner Lieblingsworte : « Verschiebe nie auf den kommenden

1. Johann-Conrad Ulrich 1761-1828, père d'Elisabeth Meyer. Cf : Biographie, p. 6.

Tag, was du an dem heutigen verrichten kannst. » Der Spruch kommt mir besonders schön und nützlich vor u. ich möchte dir hin wirklich mit Flammenschrift ins Herz schreiben.

Also, lieber Conrad, morgen, kommt dein Breif an Onkel Wilhelm, worüber ich mich nicht nur in Beziehung auf den grossen Dank, den wir ihm schuldig sind, sondern auch darum freue weil er dann die ökonomischen Angelegenheiten in Ordnung bringen kann.

« Ich habe », meinst du, « keine Idee wie das Geld laufe, u. ich solle dir schleünigst weider schicken. » Aber, lieber, Conrad, wo ist die Rechnung ? u. sollte es nicht besser sein, du legst derselben auch noch diejenige des Herrn Professor Secretan bei, damit ich dir nur eine Sendung zu machen habe. Sei schenell und pünktlich im Bezahlen, notire gewissenhaft was du ausgiebst u. du sollst an mir eine gute-aber um deiner selbst u. der Betsy willen-keine schwache Mutter haben, die gerne für ihren l. Sohn thut was sie nur immer kann.

A propos v. der Betsy. Ein Wort des Dankes hätte das gute Kind denn doch bedient für die Schnelligkeit, mit der es dir die verlangten Bücher u. die Neujahrsstücke sandte, öder hast du das Paketchen nicht erhalten ?

Sonst hast ùns dein Briefchen in mehr als einer Beziehung recht gefreut, — ja, wir haben, abgesehen von dem Wesentlichern, eine Ahnlichkeit des Styles mit demjenigen meines sel. Vaters darin entdeckt, die nicht nur mich sondern auch deine Schwester in hohem Grade überraschte. Lieber, lieber Conrad, ich bitte Gott immerdar für dich und jetzt thùe ich es freudig, seitdem das, was früher nur einem fernen Wetterleuchten glich-in milderes u. klareres Licht überzugehen scheint. Der Segen des verklärten Grossvaters möge an dir in Erfüllung gehen !

(Recapitulation). Brief an Onkel-Wilhelm-wenn er nämlich noch nicht geschrieben sein sollte Herrn Secretan u. deine Rechnung nebst einem kleinen Budget, was du in der

nächsten Zeit nothwendig hast — und es erscheint so schnell als möglich das erforderliche Geld u. der freundlichste Gruss.

v. deiner treuen MUTTER.

Seit wann bist du eigentlich in Neuchâtel? Kommst du auch zur alten, wie ich höre, sehr ausgezeichneten M^me^ Godet? un der liebe Herr Pfarrer?

De Conrad Meyer à sa mère.

Neuchâtel d. 30^sten^ Januar 1853.

Liebe Mutter,

Wenige Worte.

Dein Briefchen hat mich sehr gefreut, nur hast du mich durch den Aufschub der Beilage in eine grausame Lage versetzt. Ich erfülle so schnell, als möglich alle Bedingungen, wie du sie wünschen kannst.

Das Schlimme ist, dass meine Lage sehr delikat und wenig beneidenswert ist. Z. B. Herr Secrétan ist bis zum Neujahr für 2 Monate etwa ganz gut bezahlt à raison v. 2 Franken für die Stunde, ohne dass ich das geringste wusste, wahrscheinlich v. Hr Borrel dem Pfarrer. Du begreifst, wie penibel mir diese Verhältnisse sind, und gewiss du thätest besser, mir alles zu übergeben und meiner vollkommnen Ordnungsliebe versichert zu sein. Das lernt sich. Auch wird alles wolfeiler ausfallen. Hier z. b. bin ich so arm, als möglich, der Tisch so schmal, dass ich eifrig gelbe und magre, wie die andern Barone und Herren auch ich muss nothwendig, wenn ich nicht Kopfweh und des nausées haben will, wie die andern Herren alle, einen kleinen Vorrath anlegen. Das Heilloseste ist, dass wenn ich irgendwo eingeladen bin, ich immer fürchte, man sieht mir meine Freude an, wenn etwas Ursprüngliches und nicht ganz Saftloses erscheint. Doch zuviel über eine geringe Sache, die aber sehr stark ins Leben eingreift.

Punkto Ordnung ist mein Zimmer das einzige, wo etwas dergleichen herrscht ; punkto Reinlichkeit wäre viel zu wünschen.

Diese kleinen Punkte ausgenommen sind wir im Wahren ; die Grundsätze trefflich und Familienlebens die Hülle und Fülle à bouche que veux-tu.

Zu Freundlicherm.

Hr Marval, ist die Güte selbst gegen mich und H. Secrétan sagte mir gestern, ich sei völlig befähigt, nach einem halben Jahr französich zu lehren, wo es immer sei. Ich möchte recht gern bald tüchtig verdienen.

Der l. Schwester meinen herzzlichsten Dank. Um Ostern od. im Sommer wollen wir uns in Solothurn ein Rendez-vous geben. Ich bin ihr treuster Bruder und Bewunderer im Feld der Kunst.

Résumé. Französischstunden 2 wochentl. v. 10 1/2-12 anderthalb Stunden für 3 Fr, monatlich circ. 27. Bezahlt bis Neujahr. Ein Fleuret, Stiefeln, Barbier, Brod und Wein, denn der Wein im Hause ist etwas Entsetzliches und ins Wirthhaus gehn ist hier nicht rathsam, Zigarren, die wolfeilsten v. der Welt. Monatlich, bestimme du es selbst, liebe Mutter.

Fräulein Borrel ist ein Engel und hat mir-trotz alles Widerstrebens-alle ihre letzten Trauben gegeben.

Dein ergebner Sohn.

C.

Du begreifst nicht, l. Mutter, wie ich mich nach einem Chez-moi, einem etwas confortabeln Garçonleben sehne (es ist das Paradies) und wie genug ich das Ambulieren habe.

Elisabeth Meyer à son fils.

Zürich, den 31 Januar, 1853.

Lieber Conrad,

Buffon, sagt man, fange seine Naturgeschichte mit den Worten an, « l'homme est un animal d'habitude ».

Hättest du nicht bei den Fleischtöpfen Egyptens gesessen, so käme dir die Küche in Neuchâtel nicht so ungeschmackt vor — ja ich gehe noch weiter u. behaupte dass dir die meinige auch nicht erquicklich erscheine so lange du dich nämlich nicht in die alte Lebensweise zu finden wüsstest Aufrichtig gestanden, hat mich diese Aussicht schon damals beunruhigt als es sich um die Classenwahl in Prefargier handelte. Herr Borrel rieth zur zweiten, indem er glaubte es sei weniger hart dich in eine Lage bringen, die nicht über deine gewöhnlichen Verhältnisse hinausgehe, mithin auch in der Folgezeit keinerlei Veränderung erleiden müsse. Herr Bovet hingegen äusserte, indem er auf der einer Seite die Wahrheit des Satzes anerkannte, er glaube die intellectuelle Stellung in deinen frühern Verhältnissen verdiene vor der Hand eben so grosse Berücksichtigung als die materielle und er gebe mir daher auch diese zu bedenken, obschon er wisse dass die Unkosten der 3ten. Classe bedeutend seien. Für welche ich mich entschied, weisst du — aber jetzt bitte ich dich, vergiss die herrschaftliche Tafel u. schicke dich wieder in die gewöhnliche Hausmannskost. Wüsstest du wie einfach wir leben, du fändest deinen Tisch wahrscheinlich wohl bestellt... und dann dass Essen! ist es die Hauptsache? Können wir uns nicht an recht Wenigem genügen lassen wenn wir nur gesund sind u. den Frieden in u. ausser uns haben! Sei tapfer in allen Theilen, lieber Conrad, u. du wirst sehen was der Geist über den Köper vermag!

Onkel Wilhelm der dir für dein Briefchen danken lässt ist wohl mit demselben zufrieden u. freut sich deines rüstigen Vorwärtsschreitens. Mit den Finanzen wollen wir es nun so halten: *du* bestreitest die grossen Ausgaben, Pension u. s. f.; *ich* gebe dir, wie bis dahin, deine Kleider u. Taschengeld u. zwar so lange als ich selbst noch etwas zu geben habe; aber aufschreiben, u. zwar pünktlich, musst du deine Ausgaben, sonst bist du in deinem Leben nie im Stande deine Oekonomie zu besorgen. Höre nur was Sou-

vestre [1] über das Rechnen sagt. « J'ai bien souvent pensé que la connaissance de l'arithmétique était le plus grand don qu'un homme pût faire à un autre homme. L'intelligence est beaucoup ; l'amour du travail bien plus, la persévérance encore davantage, mais sans l'arithmétique tout cela est comme un outil qui frappe dans le vide. Compter, c'est trouver le rapport qu'il y a entre l'effort et le résultat, c'est-à-dire entre la cause et l'effet. Celui qui ne compte pas, marche au hasard ; avant, il ne sait pas s'il prend la meilleure route ; après, il ignore s'il l'a prise. L'arithmétique est dans les choses de la vie pratique, comme la conscience dans les choses d'honnêteté ; c'est seulement quand on l'a consultée, qu'on peut voir clair et être en repos. » So weit Souvestre, und nun spreche ich weider, lieber Conrad, u. will dir erklären wie es sich mit den Stunden v. Herrn Secrétan u. dem Pensionsgeld für Herrn Prof Godet verhält. Laut einem kürzlich v. Herrn Borrel erhaltenen den letzten Rechnungen beigelegten Briefe — ein herrlicher Brief, in dem sich die wärmste Theilnahme an deinem ferneren Schicksale ausspricht — ziehtes Herrn Secretan vor seine Gratification durch seinen Freund zu erhalten u. dà ich ohnehin Madame Godet bitten liess deine Kleider u. die Wäsche besorgen zu lassen, werden mir sämtliche Rechnungen zugeschickt. Dass darin etwas pénibles für dich liegen könnte, sehe ich nicht ein — zumal namentlich die Art einen wissenschaftlich hochgestellten Lehrer zu honoriren — auch für dich die delicatere ist. Uebrigens werden auch diese Dinge sich verändern, sobald du dich in den Stand gesetzt siehst, wenigstens theilweise für dich selbst zu sorgen. Studire nur wacker darauf los u. die Anstellung in Deutschland wird dir gewiss nicht ausbleiben. Dann bist du

1. Emile Souvestre (Morlaix 1806, Paris 1854), polygraphe (60 vol. environ : romans, pièces, écrits moraux et philosophiques, etc. .) est nommé en 1848 à Paris prof. à l'Ecole d'administration nouvellement créée et chargé de faire au peuple des lectures du roi. C'est le même genre de conférences qu'il poursuit en Suisse en 1853 à l'époque où C.-F. Meyer le rencontre, un an avant sa mort.

dein eigener Herr u. Meister, verdienst etwas u. erhälst, so Gott will, auch noch Succurs von deiner Mutter.

Also für einmal noch Taschengeld, mit der wiederholten, dringenden Bitte, auch die kleinen Ausgaben (du haste ja ein Ausgabenbüchlein) pünktlich aufzuschreiben. Du thust dir wahrhaftig selbst den grössten Dienst damit. Und nun lebe wol, lieber Conrad ; empfehle mich der l. Familie Godet. Grüsse mir deinen guten Engel [1] in Préfargier u. sei meines steten Andenkens u. der treusten Liebe deiner Mutter u. deiner Schwester gewiss.

Die Betsy wäre froh, wenn du ihr bald wieder einmal etwas Briefliches zukommen liessest. Der Herr [2] grüsst tausendmal. Vor dem stets gleich gütigen Herrn v. Marval verneige ich mich tief. Frage doch deinen Götz v. Berlichingen [3] ob der alte Herr von Gemmingen in Ulm noch lebe ?

Eilig, eilig, wegen deines Nothschreis.

Elisabeth Meyer à son fils.

Zürich, den 1 Februar, 1853.

Lieber Conrad,

Ich musste dir gestern so eilfertig schreiben, dass ich heute nachhole was gestern ungesagt blieb.

Weist du wast mich in deinem gestrigen Briefchen an Onkel Wilhelm am meisten freute ? die wachsende Kraft, welche du empfindest u, die-wie du ganz richtig bemerkst-über das Unangenehme der Gegenwart emporheben kann.

Kraft bekommen wir aber nur im Kampfe, das wussten schon die Alten, deren Aussprüchen du ein so grosses Gewicht beilegst und darum rufe ich dir nicht nur von meinem religiösen Standpunkte aus, sonderen mit allen Weisen der Vorzeit zu, « Sei tapfer u. harre aus bis an's Ende ». Ohne

1. Cécile Borrel.
2. Antonin Mallet.
3. Cf. lettre de Conrad du 22 janvier.

Hacken oder wenigstens Häcklein ist keine Lage auf diesem Erdenrund-das würde gar nicht in Gottes Erziehungsplan passen-und da, meine ich, sollte es dir doch möglich sein « gaiement » über kleine Unvollkommenkeiten hinweg zusehn und die Hauptsachen im Auge zu behalten. Zu diesen gehören aber, nicht wahr, der tägliche Umgang mit guten u. gebildeten Menschen-die gründliche Erlernung der französischen Sprache ? Dass du die Letztere gewonnen u. in ihr das kürzeste Mittel siehst, dir eine selbständige Stellung zu erringen, freut mich u. stimmt so ganz mit meinen Gefühlen u. Ueberzeugung, überein, dass ich diesen Punkt als festgestellt betrachte. Studire also nur tüchtig darauf los u. die Anstellung wird sich sicherlich finden. Da es aber nicht schaden kann, im Voraus ein wenig zu überlegen, wo sie sich finden dürfte, so habe ich schon allerlei für Gedanken in meinem Kopfe u. meinem Herzen bewegt, die ich dir mittheilen will. Erstens glaube ich du werdest aus vielen Gründen darauf ausgehen eine wirkliche Stelle zu erhalten, u. dich nicht mit Privatstunden begnügen wollen, die innerliche u. aüsserliche Nachtheile hätten.... dann richten wir vielleicht auch zusammen unser Augenmerk auf den Ort, wo du deine Wissenschaft anwenden könntest, und da handelt es sich vornehmlich darum zu wissen ob du Deutschland oder die Schweiz vorziehst ? Im erstem Falle könnte ich, wenn du es wünschest, an Frau Pfizer schreiben oder den, einer meiner Bekannten angekündigten Besuch von Diaconus Marz, (Werfasser des Buches : « Armuth u. Christenthum ») abwarten u. diesen tüchtigen u., wie ich höre, freundlichen Mann wegen deiner Zukunft berathen. Im zweiten Falle, d. h. wenn du gerne in der Nähé der Deinigen bleibest, habe ich an Winterthur gedacht, das durch die ins Leben tretende Eisenbahn zu einer Zürcherischen Vorstadt werden wird, an St-Gallen, welches uns aus den gleichen Gründen sehr nahe gerückt werden muss, oder an Basel, wo du nebenbei die grösste Aussicht hättest dich an irgend einem litterarischen Werke zu betheiligen. In allen drei Städten wären

vieillicht Personen zu finden, die auf vakant werdenden Stellen Achtung gäben.

Und nur noch einige andere Fragen, die ich dich bitte beantworten zu wollen.

Hast du keine Gelegenheit, jetzt schon, irgend etwas — Gutes versteht sich-Französisches, sur Tages-litteratur gehörendes, ins Deutsche zu übertragen u. dir auf diese Weise ein angenehmes Geldlein zu verdienen ? Ich werde sicherlich fortfahren dir so oft es mir möglich ist (grosse Summen kann ich bei dem jetzigen Stand der Finanzen auf einmal nicht schicken) Succurs zukommen zu lassen aber gut wäre es, du könntest noch eine kleine Nebenquelle entdecken. Zu deinen eigenen Geldern tragen Onkel u. ich die grösste Sorge u. dennoch — du wirst es kaum glauben können-sind seit dem Tage deiner Abreisse, welche den 12 ten. Juni vorigen Jahres statt fand 1768 Frkn. 13 cent. zu deinen Gunsten verwendet worden. Die Unkosten der Reise u. Anderes habe ich freilich auf meine Rechnung genommen u. werde dir auch fernerhin nach Kräften beistehen aber nothwendig ist es doch wohl, das sieshst du gewiss ein, mit dem wass vir haben weise Haus zu halten, damit wir auch in Zukunft als Ehrenleute da stehen können. Die l. Betsy ist auch von diesem Wunsche durchdrungen, u. hat nur im Sinne noch einen Curs in der Perspective zu nehmen u. Landschaften zu zeichnen, damit sie im Falle der Noth auch in diesem Fache Stunden geben könnte. Laut Conrad Zellers Zeugniss wäre döine Schwester jetzt schon im Stande ihr Brot zu verdienen.

Dass in dieser Mittheilung keinerlei Vorwurf liege, glaubst du wohl ohne Versicherung, lieber Conrad. Du bist auch noch jung u. kannst mit redlichem Willen Vieles nachholen... auch liegen ja, Gott sei Dank, keine verdorbenen sondern bloss verträumte Jahre hinter dir. Nun bist du erwacht und es kann noch Alles gut werden.

N° 2. Wie oft gehst du denn eigentlich nach Préfargier ? u. wo siehst du den Herrn v. Marval ?

N° 3. Hat dich der Letztere auch mit seinem Sohne, dem, wie ich höre, trefflichen Arzte Marval, bekannt gemacht ?... ...Empfehle mich in allen Richtungen u. schicke dich so gut als möglich in deine jetzige Lage, die von deinen eigenen guten Freunden gewählt und von mir in gutem Glauben angenommen wurde. Ich endige mit den besten Wünschen u. den Worten des lieben « Numéro douze » in Souvestres « ouvrier ». « Tous les jours ont un lendemain ».

Von ganzer Seele

DEINE TREUE MUTTER.

Dass du in deinem nächsten Briefe den Empfang der gestern versandten fünfzig Franken anzeigst, versteht sich wohl von selbst.

Elisabeth Meyer à son fils.

Zürich, den 4 Februar, 1853.

Lieber Conrad,

Ich werde aus Liebe zu meinen Kindern so tapfer, dass ich mich bald vor mir selbst fürchte. Betsy nach Genf, du nach Paris [1] ! Das Letztere ist gar ein gewaltiges Wort, das du wohl nicht ausgesprochen hättest, wenn es nicht von deinen Freunden erwogen worden wäre.

Was sagt aber H. Doctor Borrel dazu ?

Sein Urtheil wäre mir wegen deinen reizbaren Nerven entscheidend. Bitte, frage ihn um Rath, und berichte mir dann ehrlich wie er die Sache ansieht.

Der Gedanke dass du in Oliviers [2] Hauske aufgenommen

1. Conrad, vers cette époque, avait conçu le plan de perfectionner à Paris sa connaissance du français.

2. Juste Olivier né à Eysines 1807, mort à Genève 1876, fait ses études à l'Académie de Lausanne puis vient à Paris où il connaît Sainte-Beuve. Il enseigne ensuite la littérature à Neuchâtel et l'Histoire à l'Académie de Lausanne pendant douze ans. Dépossédé de sa chaire par la révolution de 1845, il va se rétablir à Paris où il passe vingt-cinq ans. Il ne revient en Suisse qu'après 1870. Auteur de romans et de poésies et d'une étude historique : « le canton de Vaud ».

werden könntest, hätte für mich etwas sehr Beruhigendes, aber auf welchem Wege würdest du an ihn gelangen? Durch Herrn Professor Secretan? oder durch den guten Herrn Vulliemin, dem du wohl am liebsten selbst schreiben u. deine Wünsche vorlegen würdest.

Thätest du das, so erführe ich es, nicht wahr? damit ich gleichzeitig ein Paar Zeilen abgehen lassen könnte. Bin ich doch ohnehin dem guten Manne den Dank für eine im December erhaltene Zuschrift noch schuldig geblieben.

Und nun die Finanzen. Bist du gesonnen im Hinblick auf eine gute Anstellung so viel einzusetzen, als es dir möglich ist, so schreibe mir deine Willensmeinung klar u. deutlich, damit ich sie dem Onkel mittheilen kann. Ich werde dann meinerseits auch nicht zurückbleiben u. nicht nur das Mögliche, sondern das Unmögliche thun um dir u. der Betsy den Lebensweg zu erleichten. Das Kind kostet jetzt auch; denn dass ich wohl die Wohnung u. den Lebensunterhalt aber keine Bezahlung des Unterrichts im Französischen u. im Zeichnen von der Familie unsers guten Herrn annehmen werde, glaubst du gewiss ohne Versicherung.

Also selbst bestritten u. in der Stille gespart, damit ich an Euch, ihr Lieben, thun kann, was Euch eine sorgenfreie u. ehrenhafte Stellung in der Welt verschaffen mag. Dass ihr fleissig sein u. keine überflüssigen Ausgaben machen werdest, traue ich Euch zu u. darum bin ich nicht ängstlich, sondern blicke getrost in die Zukunft, welche Gott glücklich gestalten möge.

Und nun noch eine Frage, lieber Conrad, die ich dich bitte die Hande aufs Herz zu beantworten. Setzest du Werth darauf mich vor deiner Abreise nach Paris noch zu sehen, oder kann dir das Wiedersehen deiner guten Schwester genügen? Im erstern Falle würde ich die Betsy nach Bern begleiten, vielleicht sogar mit der Nachtpost fahren um den guten Herrn Mallet nicht lange allein zu lassen; im zweiten Falle würden wir natürlich das Geld ersparen....

Sprich dich nur ganz offen aus. Ein treues liebendes Mutterherz vermag viel.

Dass es dir nicht lieb wäre nach Zürich zurückzukehren (nicht einmal auf Besuch) ehe du eine feste Stellung gewonnen hast, finde ich sehr natürlich. Ich hätte dasselbe Gefühl u. kann dich daher nur billigen.

Gott sei mit dir, lieber Conrad, meine Augen ertragen das Kerzenlicht nicht mehr gut, u. ich muss daher schneller abbrechen als es meinem Herzen recht ist.

In Treue u. Liebe deine Mutter.

Onkel Wilhelm u. Onkel Fritz lassen dich freundlich grüssen u. meinen du werdest dich immer tapferer wehren. Thue es, thue es.

Conrad Meyer à sa sœur.

Neuchâtel den 6 ten Februar 53.

Liebe Betsy,

Zwei Worte. Der lieben Mutter meinen tiefsten Dank für die zwei schönen und lieben Briefe und die Beilage, die wohlbehalten angekommen ist, ebenso dir für den Strauss und die Neujahrsblätter.

Das Französische soll rasch gehen, ich versichere dich, und eine Stelle wünsche ich sobald als möglich und zwar das ist mein fester Entschluss-für einmal nur in Deutschland. Man redet mir von einem Aufenthalt in Paris, ich will aber nicht gern ; es müsste denn der ausdrückliche Wille der Mutter sein. Sechs Monate hier scheinen zu genügen ; wozu noch einen Winter in Paris, um das ich mich gar nicht bekümmere ?

Von hier zu Hause ist das beste Schweigen ; doch ist mein Trost die Freundschaft des Herrn v. Marval und die andre. So kompensiert sich alles.

Fleissig sein, vernünftig sein, proportionniert und in Frieden mit jedermann.

Lebewohl, liebste Betsy und grüsse die gute Mutter.

Dein C.

Le Professeur Ch. Godet à Élisabeth Meyer.

Neuchâtel, 9 février 1853.

Madame !

J'ai lu avec un vif intérêt la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à l'occasion de l'entrée de votre fils dans ma maison.

Je vous aurais répondu sur-le-champ, si je n'eusse été assez indisposé pour devoir garder le lit plusieurs jours.

C'est avec une grande défiance de moi-même que j'ai accepté le patronage de M. Conrad, et je n'ai cédé qu'à la sollicitation de mes amis, MM. James et Fritz Borrel, dans la conviction où ils étaient que par ma manière d'être, par ma position et par mes principes, je pouvais réellement exercer sur lui une heureuse influence. Je me suis laissé convaincre et Dieu veuille pour nous tous qu'ils ne se soient point trompés ; j'y ferai quant à moi, mon possible ; car guérir le cœur d'une bonne mère serait pour moi une récompense au-dessus de mes mérites. Mais c'est de Dieu que nous devons tout attendre et c'est à lui que nous devons tout rapporter !

Dans ma longue carrière d'instituteur et avec l'expérience que je puis avoir acquise, je me suis souvent convaincu que la *patience* était l'âme de toute espérance de correction pour un jeune homme. Si nous voulons récolter immédiatement tout ce que nous avons semé, Dieu permet le plus souvent que nous soyons trompés dans nos espérances. Dieu veut être le maître des temps ! car il sait mieux que nous quand les temps de la moisson doivent arriver. Il veut que nous ne cessions de labourer, de semer, lui laissant le soin

de fixer le moment de la récolte. C'est ce que j'ai fait avec votre fils ; j'espère que si le bon grain ne lève pas immédiatement, il lèvera plus tard à votre satisfaction ; et si Dieu ne permet pas que ni vous ni moi ne le voyons, l'espérance en sa force ne nous sera point enlevée et nos prières finiront par être exaucées, n'en doutez pas. J'attends une plus longue expérience pour vous dire d'une manière plus précise, si je suis l'homme appelé à réussir dans cette œuvre, ou si je dois reconnaître que je ne le suis point.

M. Conrad a pour point de départ, des idées qui me paraissent complètement fausses, subjectivement et objectivement ; j'ai voulu commencer à attaquer ces idées une à une, à mesure qu'elles se manifestaient ; mais je me suis bien vite aperçu que je ferais une œuvre inutile ; je cherche maintenant à attaquer les fondements mêmes du faux édifice sur lesquels il a élevé ses murs pour le ramener toujours aux idées fondamentales du Vrai éternel et du Juste, en lui faisant voir que d'une base fausse *mondain*, il ne peut sortir que l'erreur *dans toutes les directions* et une fausse appréciation des rapports moraux, sociaux, politiques, etc. Il ne me semble pas jusqu'à présent que j'ai exercé une grande influence ; mais j'ai la ferme conviction que rien n'est perdu et que tôt ou tard les bonnes paroles procureront leur effet, peut-être quand nous nous y attendrons le moins. L'effet se produit sans que nous nous en doutions. Conrad n'a heureusement que des tendances honnêtes ; il faut leur donner pour base les vérités chrétiennes au lieu des vérités mondaines ; il faut détruire l'idole pour y substituer le culte du vrai Dieu ; alors seulement il saura ce qu'il est ; alors seulement il se reconnaîtra et sa carrière prendra la direction qu'elle doit prendre ; mais, Madame, je ne dois pas vous le cacher, en apparence, du moins, nous sommes encore éloignés du but. Du reste, sa conduite dans ma maison, avec mes autres pensionnaires, avec ma femme, est tout à fait convenable ; il aime le travail, poursuit son but qui est l'étude des langues, et j'ai souvent avec lui sur ce sujet des conversations tout à

fait intéressantes; car sa portée intellectuelle n'est pas médiocre.

Veuillez, Madame, me dire, dans l'occasion, quel degré de confiance votre fils m'accorde dans les lettres qu'il vous écrit. Si je n'avais pas été assez heureux pour lui en inspirer, notre but serait manqué. Ce n'est point ici, vous le comprenez, une affaire d'amour-propre de ma part, mais un point tout à fait important à la réussite de ce qui nous tient tant à cœur.

Quant à la surveillance sur les habits, etc., vous sentez, Madame, qu'elle est bien difficile vis-à-vis d'un jeune homme de l'âge de M. Conrad; cependant je ferai ce que je pourrai pour entrer dans vos idées. Je réglerai volontiers toutes les dépenses qui me seront remises, et vous enverrai mon compte en temps et lieu.

Je voudrais cependant que ce fût *de lui-même* que M. Conrad me présentât le compte de ses dépenses, cela pourrait lui être suggéré par l'intermédiaire de M. James Borrel de Préfargier, où il va tous les dimanches avec plaisir. C'est M. Borrel qui pourrait lui dire, *comme ordre*, tout ce que vous désirez qu'il fasse vis-à-vis de moi; car moi, j'ai pris vis-à-vis de lui une position différente de celle que je prends vis-à-vis de mes autres pensionnaires : la différence d'âge m'en faisait un devoir.

Ma femme est bien sensible aux aimables paroles que votre lettre contient pour elle. Elle porte à votre fils le même intérêt que moi-même; mais, ayant peu d'expérience du monde et de ses doctrines, elle est souvent plus frappée que moi de certaines manifestations. Elle me charge de vous présenter ses respectueuses salutations, ainsi que ma sœur et mon frère auxquels j'ai transmis les lignes qui les concernent dans votre lettre.....

... Agréez, Madame, l'expression des sentiments de haute considération et de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être.

Votre très obéissant Serviteur,

Chs. Henri Godet.

Tout ce que vous exigerez de votre fils, veuillez le lui faire dire par M. ou Mlle Borrel de Préfargier, pour lesquels il professe une grande considération. Je crois que ce sera le plus sûr moyen d'arriver au but. Je désire moi-même être appuyé de leur autorité qui est plus ancienne et mieux établie que la mienne.

Cécile Borrel à Élisabeth Meyer.

Préfargier, 10 février 1853.

Je possède donc un de vos ouvrages, ma chère Madame. Avec quel bonheur je vais m'en parer. La pensée que vous vous êtes fatiguée à ce travail m'a rendu toute confuse, et moi, déjà comblée de tant de bontés par vous, Madame, par Mademoiselle votre fille, ne devais pas avoir encore les seuls moments dont vous puissiez disposer. La finesse de ce joli tricot me fait craindre que vos yeux ne se ressentent de votre grande bonté pour moi; c'est là ce qui trouble mon plaisir. Je garderai toujours ce joli tour de cou comme le précieux souvenir de ces mains que j'espère bien serrer une fois, peut-être même avant peu. Il m'est absolument impossible de renoncer à l'espoir de vous voir à Zurich, puisque je ne puis plus espérer que ce soit ici.....

... *Lundi.* Je suis contente de voir par votre lettre que vous ne vous êtes pas trop préoccupée des descriptions un peu lugubres que vous fait Monsieur votre fils de sa nouvelle habitation. Sachant qu'il vous en avait instruite, j'ai attendu de connaître l'impression que vous en aviez reçue pour aborder le sujet. La maison de M. G.[1] est simple, sans doute, mais rien de plus; la vie est si chère à Neuchâtel que tous ceux qui ne sont pas riches doivent vivre avec beaucoup d'économie. Il n'est point mauvais non plus pour un jeune homme de quitter un moment les habitudes de confortable

1. Charles Godet.

dans lesquelles on a été élevé, ni non plus d'avoir à subir des vivacités qui peuvent bien blesser un instant, mais qui n'empêchent point d'estimer le noble et grand caractère de M. G. D'ailleurs tous ces froissements lui font toujours mieux apprécier l'excellente part qu'il a eue dans la maison paternelle. Ni la santé ni l'humeur ne se ressentent de ce régime; l'une et l'autre vont au mieux; et, comme les impressions passent vite chez lui, « ceci est déjà oublié », me disait-il, hier. Puis, après avoir trouvé que sa mère sait mieux ordonner toutes choses dans son intérieur que nous autres, Neuchâteloises, il retourne joyeusement à son logis.

La perspective d'une place, d'un travail suivi le réjouit extrêmement : il attend de vos recherches une prompte réussite. Peut-être trouvera-t-il dans sa vocation plus de difficultés qu'il n'en aperçoit maintenant; mais là encore il aura vos directions qu'il apprécie de plus en plus. « *J'ai, me disait-il, la crème des mères! Si vous saviez, Mademoiselle, avec quelle douceur elle me reprend, et d'abord après m'encourage, et c'est seulement à présent que j'ouvre les yeux!* »

Son cœur aussi se développe ; il est plus sensible aux souffrances de ceux qui l'entourent ; souvent même il voudrait aider même dans le passé ; j'ai été touchée de tout ce qu'il a tenté pour me consoler de la mort d'une de nos malades (une de mes anciennes relations) qui a succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante.

Lorsque je rentrais dans le salon, le cœur bien ému du spectacle auquel je venais d'assister, repassant la vie de cette pauvre malheureuse qui, après avoir passé bien des années en Angleterre souffrant du heimweh revient dans sa patrie pour entrer dans un établissement de santé, — y meurt sans avoir aucun des siens dans ses derniers instants. Ce triste passé, cette triste fin me montrait toute notre maison sous son aspect le plus désolant. Je ne pouvais plus retenir mes larmes. Il vient à moi, me tend la main, et avec la plus grande compassion pour tous nos malheureux, il

essaye de me montrer les compensations qu'offre aussi l'établissement. Il veut ensuite donner une autre direction à mes pensées. Il me parle de vous. J'étais incapable de répondre. Il n'en continuait pas moins à me répéter : « *Je vous le promets, vous verrez ma mère! Ne pleurez pas, vous la verrez. Vous méritez de la connaître. Oh! comme vous l'aimerez et ma sœur aussi!* »

Ne croyez pas, ma chère Madame, que j'eusse pu agir sur lui ; lorsque vous me connaîtrez mieux, vous verrez que je suis la personne la moins capable de le faire. J'ai tout à recevoir et rien à donner. L'action apparente sur le cœur de votre fils, ce sont vos prières, c'est l'exemple pratique de l'évangile que vous lui avez donné. S'il ne s'y est pas soumis d'abord, il ne lui a fallu que quelques jours ici pour le reconnaître. Le premier cri de sa conscience a été : « *ma mère!* » Dès lors une suite de bons moments et d'autres moins bons m'ont toujours fortifiée dans l'espoir que vous verriez la délivrance de l'épreuve qui vous a fait arriver à cette soumission complète, où vous êtes parvenue.

Mercredi.

...Je ne sais pourquoi on vous a fait un étalage d'un peu de raisin offert à Monsieur votre fils. Il était bien naturel que je partageasse ma petite récolte avec les amis de la maison, et voilà que vous me les renvoyez avec une multiplication qui enrichit tout Préfargier. Soyez moins crédule, Madame, lorsqu'on vous parle de mes bontés. Sans cela, je n'oserai jamais me présenter devant vous ; la réalité ferait trop mal après l'idéal.

La naïveté de M. Conrad vous étonne. Ce sont sans doute les descriptions effrayantes de la vie de famille qui vous ont diverties, ainsi que moi, lorsqu'il arrive tout plein de son sujet, et qu'il conclut que *nous l'avons échappé belle vous et moi!*

Lorsque vous verrez M^lle^ Fäsy, veuillez lui dire, en lui présentant mes respects, que le tableau de M^lle^ Meyer fait

un très bel effet dans notre salon au-dessus de ma table à écrire, où il a été posé par M. Maurin, peintre, qui a réclamé l'honneur de le placer par droit d'artiste.....

... J'entends les pas d'un malade qui vient faire une partie de dames, — vous serez délivrée de mon babil. C'est heureux pour vous.

Recevez, Madame, avec Mademoiselle votre fille, les sentiments de respect et de reconnaissance de votre dévouée.

Cécile B.

Betsy Meyer à son frère.

Zürich, 11 Februar 1853.

Lieber Bruder,

Dein kurzes aber kräftiges Brieflein freut mich sehr. Thue wie du schreibst, und es wird sehen, dass man mit gutem Willen immer noch etwas Rechtes werden kann.

Was du an Jahren verloren, hast du an Erfahrung gewommen.

Wir wollen beide tapfer sein und wenn auch aüsserlich einander fern, innerlich fest zusammenhalten. Wir müssen beide etwas Gutes leisten, und wäre es auch nur um die liebe Mutter vor dem Vorwurf zu grosser Geduld und Nachsicht zù schützen, mit dem die schonùngslose Welt so freigebig ist. Die Jahre der Trübsal waren lang, jetzt soll es, so Gott uns helfen will, besser werden, und die gute Mutter frohere Zeit erleben.

Es kommt, wie du siehst, in allen meinen Briefen das Gleiche. Aber ist es nicht die Hauptsache, die man nie zu viel wiederholen kann !

Von uns kann ich nur wenig sagen, wenn ich mich nicht zu sehr verbreiten will. Wir sind, Gott Lob, gesund, und leben äusserst still. Mein Zeichnen ist in gutem Gang, nächstens soll ich die Perspektive bei Herrn Reutlinger lernen. Im Ubrigen bin ich so vergnügt, wie noch selten, und

habe oft ein Gefühl des innern Festwerdens über das ich froh bin.

Wie werden wir uns wol beim Wiedersehen gegenseitig finden ? Ich stelle mir dich so französisch und gewandt vor, dass ich fürchte..., doch nein !

Jetzt lass uns noch von deiner Garderobe schreiben lieber Bruder. Wer stopft dir eigentlich deine Strümpfe, wer flickt deine Hemden, und lässt sie zur Zeit waschen ? Doch nicht du ! Würdest du nicht wol thun Mad. Gaudet, welche es kaum aus freien Stücken besorgen wird, darum zu bitten ?

Die liebe Mutter bittet dich sehr, sie im nächsten Briefe über diesen Punkt aufzuklären.

Morgen geh' ich zu Konrad Z. [1] Er ist immer der Gleiche und grüsst dich. Bestellungen hat er gegnügend, (denke, auch ich habe eine) in neuster Zeit konnte er gar seinen schönsten und grössten Krebs verkaufen.

Der Her ist im Theater. Man spielt eine Posse von Nestroy.....

... Lebe wohl, lieber Bruder.

Unwandelbar.

DEINE B.

Betsy Meyer à son frère.

Zürich, 20 Feb, 1853.

Heut ist Sonntag, lieber Bruder, und die Buchhandlung geschlossen. Morgen soll dein Auftrag besorgt sein.

Du hast Talent für das Genrebild, das muss man gelten lassen, die Schilderung ist anschaulich. Etwas bunt sieht es freilich aus.

Schnelle Gegensätze, das dürfen wir aber nicht vergessen, heben sich gegenseitif scharf heraus, und so mag dir nun

1. Conrad Zeller.

Manches greller erscheinen, als Andern. Was wäre übrigens das Leben ohne Wechsel! Jedes Gut bekommt seinen Werth durch Vergleichung. W. v. Humboldt hat das Gemüth mit dem Horizonte verglichen : rastlose Wolken ziehen darüber hin, doch ob ihnen leuchten ruhig die ewigen Gestirne. Ein guter Steuermann soll auch bei ungünstigem Wind die Richtung behalten.

Du wirst freilich sagen, es sei in meiner Lage leicht, über die deine schön zu reden, aber glaube nur, auch ich brauche um *deiner* und *meiner* Zukunft willen klaren Blick und Entschiedenheit. Sei also tapfer, Bruder, und dringe standhaft zum Ziele, ich will dir gelegentlich beweisen, dass ich dasselbe im Stande bin.

Die Losung sei : Arbeit! Einheit der Richtung und Freude für die Mutter !

Ob Nothwendigkeit, ob freier Wille, wer kann das entscheiden ! Eines hingegen wird mir immer klarer : des Menchen Gemüth ist sein Schicksal. « Friede, allen welche guten Willens sind. » Wie wir sind, so wird uns geschehen.

Montag. Es sind 2 Briefe von Frl. Borrel angekomen sanfte wohlthuende Worte wie sie nur deine liebenswürdige Freundin sagen kann. Wie schön ist eine solche Frau ! Danke ihr vorläufig in der Mutter Namen.

Das Federmesser und die Bücher hat dir diese selbst besorgen wollen. Die l. Mutter frägt dich auch wie es mitden Ausgaben gehe und wie weit das Übersandte noch reiche.

Der Herr grüsst dich besonders. Spitz kam wedelnd herbei, als er seinen Namen vorlesen hörte, seine Korpulenz macht ihm das Verzaubertsein schiwer, er kann nur noch unter dem Ofen liegen ; dennoch begegnet es nicht selten, dass er in aller Stille, das Mittagessen seiner gewandten Rivalin auffrisst ?

Genug für heute, lieber Bruder. In kurzem werde ich dir ausführlicher schreiben, vielleicht einen Plan vorlegen! Wir

werden uns, wills Gott, dieses Frühjahr sehen; wann und wie, davon später.

Unwandelbar deine

B...

Conrad Meyer à sa sœur.

Neuchâtel, sans date.

Liebe Schwester,

Dein l. Briefchen hat mir grosse Freude gemacht so wie sich begreifen lässt, wenn eine freundliche Stimme in eine Welt v. Misstönen hereinfällt. Denn, wahrhaftig, wenn ich zu zahlen anfange, was alles um mich herum und an mir missklingt, so würde ich nie fertig. In mir ist es aber, so weit menschenmöglich harmonisch oder wenigstens still.....

... Abends Culte, wie Weiland in Lausañe (es ist oft ganz dornröschenartig zu mut) immer aus dem alten Testament, wo leider so viel Lärm ist von den Posaunen Jericho's, da giebt es immer etwas gegen die Feinde d. h. die Gemässigten, die Doktrinäre zum Besten, wie der Herr ihnen den Kopf zwischen zwei Steinen zerbrechen werde.

Da nun die Philosophie wegen des Menschen u. nicht der Mensch wegen der Philosophie da ist; so inkliniere ich ganz wieder für die Nothwendigkeit, die weit weniger Lärm macht, da sie ein ganz stilles System ist, als der gerauschvolle freie Wille.

Ohne Scherz, so liebenswürdig die Frommigkeit der guten Gesellschaft hier ist, so verhasst ist mir das Todtbeten eines politischen Gegners. Es mahnt mich an einen Dämon, der gezwungen ist, nach seiner Manier Gott zu loben. Im Mittelalter hätte der Mann seinen Scheiterhaufen angezündet, so gut, wie einer; Gott sei Dank, dass wir darüber weg sind.

Daneben ist mir Hr Marval lieber, als je, ein edler, ruhiger Mañ, überdiess und das ist leider mein Hauptgrund, von mir geliebt; warum? aus Liebe.

Nun, in Mitten dieses Lärms um nichts, gedenke ich oft

mit Reue, an meine fliegenden Hitzen von ehemals, und l. Schwester, Eines: wenn du ledig bleibst, so will ich mir ein ruhiges Leben an deiner Seite als die grösste Seligkeit ausgebeten und bestellt haben ; was mich betrifft, der blosse Gedanke daran ist meine Weide ; gegenseitige Freundlichkeit, ein wenig Ruhe, kein Fanatismus und Bekehrungsversuch. Es wäre der Himmel.

Jetzt sind die Tage, von denen es heisst, sie gefallen mir nicht ; aber mein Kaltblut — ganz geistig, denn ich bin nervöser, als je — sieht die Dinge gemessen an und denkt mild selbst von den Rasenden.

Neulich traf ich einen Spitz, der unserm sehr glich er setzt sichanden Stiefel, verzaubert, wie unsrer, wird gekratzt und kratzt wieder mit dem hintern Bein und plötzlich, ehe Hand um, die vier Beine in die Höhe, wie Spitz und auf dem breiten Rücken gelegen.

Der Mutter sage, dass Secrétan und ich den Platen so übersetzen, dass es eine Gattg hat, auch an die Zukunft denkend.

Ferner wollte ich wol 1 Exemp. von « Hozze » und eines von den « italienisch Kriegen » für die Bibliothek v. Neuchâtel haben, da der liebenswürdige Bibliothekar Bovet mein Freund ist und mir viele Gefälligkeit erwies.

Eine Gefälligkeit, die nicht rasch ist, ist nur halb. Die beiden Bücher (Hozze u : d. Kriege) schicke mir, l. B., so bald als möglich. Wenn du ein kleines Federmesser beilegtest ?

Tausend Grüsse an die l. Mutter, die mir lang erhalten bleiben möge.

Conrad Meyer à sa sœur.

25 Févr. 1853.

Liebe Betsy,

Deine grosse Güte lässt mich wortlos, wie soll ich danken ? nicht jetzt, nicht einmal, immer.....

... Ist es denn mein Schicksal, immer mit Mômiers zu thun zu haben ? welche Nothwendigkeit ! Eine alte Pariserin bei der ich meine Zigarren und, obgleich sie ein Weltkind ist, sehr wolfeil kaufe, schlägt über den hiesigen religiösen Geschmack die Hände zusammen und kann ihn nicht billigen. Sie ist sehr liebenswürdig und spricht besser, als ich es je gehört habe. Sie sagt nie : « cela chemine bien », sie sagt « ça va ».

Nun, das Ubel ist gemacht und muss ertragen werden. Aber eins, für die Zukunft, will ich selbst wählen, wohin ich immer verschlagen werde, obgleich ich anerkenne, wie heftig von meinen guten Freunden für mich gesorgt wird. Mein Freund Bischof hat mir mein Budget machen helfen, er ist Millionnäre und doch sehr sparsam, er hauptsächlich hat mir sein Logis angerathen, doch wie gesagt, für dissmal mag es gut sein — ich schlug ab.

Liebe Betsy, eure letzte Liebe hat mich fast bestürzt und ich will sie nicht missbrauchen. Die l. Mutter ist zu gut gegen mich. Sobald als möglich mein Brod verdienen und schon heute auf eine Nebenarbeit sinnen. Gewiss, so soll es sein.

Fr. Borel und Hr Marval nebst Familie sind das einzige, was ich hier habe ; das andre könnte mir gestohlen werden.

Der l. Mutter meine treuste Liebe und dem guten Herrn meinen Gruss.

Dein geplagter Bruder.

Ich büsse nun für meine Sünden, was Weiter ?

Conrad Meyer à sa mère.

Neuchâtel d. 27 ten Feb. 53.

Liebe Mutter,

Tausend Dank für deine tausendfache Güte. Wie liebenswürdig und grossmuthig erweist du dich, doch wirst du keinen Undankbaren machen.

Das Federmesser ist schön und soll wo möglich von der

Verwüstung bewahrt werden die in einer Pension auf dasselbe lauert. Tout casse aber hier ist alles gebrochen vom Anfang der Dinge her.

Beiliegend die Rechnung v. Hr Secrétan für die Monate Jeñer und Horng; willst du die Güte haben, mir das Geld versiegelt und adressiert, nach deiner pünktlichen Art, Jukommen zu lassen ; am gleichen Tag quittiert H. Secrétan, am gleichen Tag geht die Quittung an dich ab. Warum er sich, ohne irgend welche Bitte meinerseits, an *mich* wendet? Ich denke, weil er mich liebgewonnen hat, und weil er rieth, meine Sachen als Mann selbst zu besorgen. Hat er mit Hrn Borel dem Pfarrer gesprochen, ich weiss nicht, da Hr Borel es sorgfältig ausweicht, mir ein Wort von deinen Briefen an ihn zu sagen, wahrscheinlich aus Delicatesse, und er hat auf seine Weise nicht Unrecht, wie mir scheint.

Auf jeden Fall bin ich an der ganzen Geschichte völlig unschuldig, ich hätte Hrn Secrétan sagen können, dass Hr Borel meine Geschäfte führe, aber ich zog es vor, an dich zu schreiben. Thue wie du willst, ich gehorche.

Darf ich dich versichern, dass ich von meinem Freund Bischof angeleitet, meine Ökonomie sehr genau betrachte...

. . Willst du die Güte haben, mir ungehend und falls du das Geld für Hrn Secrétan an mich schickst mir meine Kautschuk-Uberschuhe, und für die Bibliothek die beiden Bande : « Cours de Littérature Slave » v. Miskiewiz, die unter meinen Büchern sind (der zweite Band : Le messianisme) zu überschicken. Legst du 5-6 Fünflivres bei, so bin ich überglücklich. Der nächste Brief wird erschöpfend und von nichts, als Ökonomie handeln, von Schuhen und andern Dingen.

Der « Hozze » entzückt; der Spitz ist schon 16 Jahr alt und ich.

Dein treuester Sohn.

Conrad.

Elisabeth Meyer à son fils.

Zürich den 2 ten Marz 1853.

Lieber Conrad,

Wie gerne würde ich dir heute einlässlich schreiben, allein der Störungen sind gerade diesmal so viele, dass ich mich auf das Nothwendige beschränken muss.

Zu diesem gehört allervorderst die Bezahlung v. Herrn Secretan's Stunden, die ich dir um so lieber überlasse, als aus dem dir übergebenen Nötchen hervorgeht, dass es ihn nicht verletzt das Geld aus deiner Hand zu empfangen. Auf deine Pünktlichkeit baue ich jetzt so fest, dass ich überzeugt bin du schickst mir das unterschriebene Nötchen zürück. Um deine Casse zu schonen, lieber Conrad, habe ich nun diesen Posten auf meine Rechnung genommen. Kann dir aber aus demselben Grunde in dem gegenwärtigen Augenblicke nicht mehr als fünf Fünflivres schicken — Halte wohl Haus — später komme ich zu mehr Kräften.

Dass du einen Freund gefunden der dich rechnen lehrt, freut mich nicht wenig.....

... Uberhaupt, lieber Conrad, wirst du es im Leben noch oft erfahren dass es selten oder nie möglich ist die aüsserlichen Verhältnisse so zu ordnen wie wir es — nach unseren menschlichen beschränkten Ansichten — wünschen möchten. Steht es aber innerlich gut, — d. h. haben wir Friede mit Gott und den Menschen —, so ist es unglaublich wie vieles wir durchzuführen vermögen. Und namentlich du dem es bei angeborner Auffassungsgabe u. anhaltendem Fleisse nicht schwer sein kann das vorgesetzte Ziel in kurzer Zeit zu erreichen..... lasse dir doch nicht durch untergeordnete Dinge [1] — so unangenehm sie dich auch im Momente selbst berühren mögen — die Fassung rauben !

1. Les petites misères pratiques auxquelles Conrad était en butte dans la pension de Ch. Godet.

Sei ein Mann u. sage mir in dieser Eigenschaft allererstens:

Wie lange du noch französisch lernen musst, ehe du es lehren kannst ?

Was du dir bei dem Worte « Lehrer » für eine Stellung denkst ?

Nach welcher deutschen Stadt du dich wenden möchtest ?

Ob ich vorläufige Schritte thun soll ; Nachfrahe halten u. s. f.

Thue mir den Gefallen, lieber Conrad u. antworte mir gründlich über diese Fragen ; sie sind wichtig.

Nun noch minder wichtiges : die Überschuhe reisen mit dem Gelde, auch sind noch ein Paar Stiefeln vorhanden wenn du sie haben willst.

Den Miskiewiz können wir dir nicht schicken weil du ihn schon einmal verschenkt hast. Herrn Pfarrer Picot wurde er in deinem Namen nach Baden gebracht u. zwar, wie sich Betsy deutlich zu erinnern glaubt, mit einem schriftlichen Worte, das du selbst in das Buch geschrieben habest.

Wie oft ist est mir bei meinem schlechten Gedächtnisse geschehen, dass ich ein schon Verschenktes zum zweiten Male weggeben wollte.

Gott sei mit dir lieber Conrad. Die Betsy wird dir bald etwas Merkwürdiges sagen. Keine Heirath, Gott lob, aber sonst etwas das dich in grosses Erstaunen versetzen wird.

Sollte es dir nicht unangenehm sein mir auch einmal einen französischen Brief zu schreiben, so würdest du nicht wenig vergnügend.

Deine dich treu u. herzlichliebende.

MUTTER.

Conrad Meyer à sa mère.

Neuchâtel, 3 Mars 1853.

Liebe Mutter,

In Erwiderung des Briefchens meiner l. Schwester antworte ich, dass ich fest und entschlossen blin die erste

beste Anstellung in Deutschland wo immer es sei und sobald als immer möglich anzunehmen. Unteres Gymnasium, Realschule, oberes Gymn ; — sobald ich persönlich frei und unabhängig bin und meine Stellund mir einige freie Zeit lässt — auch ein gutes Institut wäre mir recht, sobald ich nicht darin wohnen muss. Wende deshalb alles mögliche an, mir eine Stellung zu verschaffen ; ich will nun eilig diejenige Kenntnisse, die in einem allfälligen. Examen hoch angeschlagen werden, die Regeln, die unregelmässigen Zeitwörter etc. gehörig memorieren, um parat zu sein.

So weit, l. Mutter, war geschrieben, als ich zu Hrn Secrétan ging und ihn um Rat frug. Seine Antwort war, wie folgt: ich begreife, dass Sie sobald als möglich eine Stelle wünschen aber vergessen Sie nicht, dass, einmal niedergelassen, Sie schwer wieder fortkommen werden. Ihre Kentnisse befähigen Sie Lehrer an einem Pensionat od. unteren Gym. su werden ; ein allfälliges Examen für höhere Stellen können Sie bestehn, aber, wenn ein Concurs ist, einem andern nach, gestellt werden. Im Herbst hingegen sind Sie dazu ganz fähig, wenn, Sie den Sommer über in einem ganz franz. Centrum leben ; womöglich in Paris, wo Sie die Curse an der Akademie besuchen können ; abgesehn von dem Vorurtheil, dass um Französisch zu wissen, man in Paris gewesen sein muss. In das Getummel heinein, wäre nicht rathsam, aber Olivier (du kennst ihn) hat in einem Faubourg eine Pension; Sie kennen ihn und gerade jetzt wäre der Moment wo Sie in Paris in einer Woche mehr lernen als hier in einem Jahr ; überdies mit deutscher Umgebung in einer halbdeutschen Stadt.

Ich bemerke dazu. Schon H. v. Marval sprach mir von der Wunschbarkeit eines Aufenthaltes in Paris (ich weiss nicht, ob ich es dir schrieb) Ich halte nun gar nichts darauf, und wenn ich den vorliegenden Gedank ohne Widerwillen ansehe, so habe ich dazu zwei Gründe. Primo, die Ansicht, bei einem liebenswürdigen Mann zu leben, secundo geschwinder einen Platz zu bekommen und unabhängig zu werden.

Es wäre noch eine Möglichkeit : erst im Winter nach Paris ; wogegen einzuwenden ist, dass ich hiemit ein Halbjahr absolut verliere, meine Studienjahre deren ich satt bin verlängernd — dass Paris im Sommer weniger belebt ist wäre mir gerade recht, und Frühling und Herbst sind mir lieber in Paris verbracht als der kalte u. glänzende Winter.

Willigst du ein, l. Mutter, so musste ich es einrichten, 4 Wochen nach Ostern spätestens dort zu sein, wegen des Beginns der Curse. Was meine Gesundheit betrifft, die ist erträglich und meine Entschlüsse fest.

Liebe Mutter überleg dir alles, antworte schnell und sei versichert, dass mir dein Wille heilig ist. Gruss an Betsy und Hrn Mallet.

DEIN ERGEBNER CONR.

Betsy Meyer à son frère.

Zürich, 4 März 1853.

Lieber Bruder,

Ich gehe nach Genf, und zwar in wenigen Wochen. Auf dem Hinwege muss ich dich wenigstens einen Tag sehen, wahrscheinlich in Bern, doch kann ich noch nicht Näheres bestimmen, bis ich sicher weis wie und mit wem ich reise. Du sollst das Gewisse zu rechter Zeit erfahren.

Warum ich gehe? du kannst dir denken, lieber Conrad, dass ich mich nicht zum Scherz für längere Zeit von der Mutter, mit der ich geistig völlig verwachsen bin, und von meiner friedlichen Heimat trenne. Es ist Nothwendigkeit. Die liebe Mutter ist nun einmal unauflöslich an Genf gebunden, du versenkst dich immer mehr in das französische Element darum muss ich mir es auch zu eigen machen, um mit Euch Eins zu bleiben. Nur in festen Zusammenhalten ist für uns Heil.

Dann möchte ich Pastell malen was ich hier nicht lernen kann.

Dein Brief ist da. Paris! Im Grunde ist der Gedanke nicht unausführbar, nur überraschend. Er gefällt dem Onkel und die l. Mutter sogar macht sich damit vertraut. Du nach Paris, und ich nach Genf, nachdem wir 7 Jahre lang als Einsiedler gelebt haben; man muss gestehen, wir machen unsere Erziehung spät; doch hoffentlich, um so besser.

Die gute Mutter schreibt dir heut'Abend über deine Pläne. Sie wünscht vor allem, dass du noch Herrn Dr. Borrel um Rath fragest, besonders in gesundheitlicher Rücksicht. Gingest du wirklich noch weiter fort, so denkt die Mutter drum mich bis nach Bern zu begleiten, damit sie dich noch sehe.

Wir bleiben dann Alle noch einen Tag beisammen.

Ich muss schliessen. Eillig.

DEINE BETSY.

Du hast doch die Geldsendung bekommen?

Betsy Meyer à son frère.

Zürich, 6 Mars 1853.

Lieber Bruder,

Gestern war zufällig Fr. Schultess-Rechberg hier. Die l. Mutter sagte ihr von deinen Plänen und sie zeigte sich gern bereit dir Empfehlungen nach Paris zu geben, fügte aber bei, sie könne nicht begreifen dass man dir rathe den Sommer dort zuzubringen. Die Hitze sei unerträglich gross, die Lust mit schlechten Dünsten angefüllt und das Wasser schlecht. Nicht einmal die Nächte seien kühl und erfrischend. Sie halte es für unmöglich mit reizbaren Nerven unter diesen Umständen angestrengt zu arbeiten. Für Schweizer, die an gute Lust gewöhnt, sei der Unterschied noch stärker. Hr. Schultess komme jedes Mal halb krank zurück.

Bedenke die Sache noch einmal ernstlich, lieber Conrad,

und berathe dich mit dem Arzte. Gerade jetzt gilt es weiss und vorsichtig sein, wo wir das mit Schmerz und Mühe Erworbene behalten und behaupten müssen.

Ein Aufenthalt in Paris ohne *bedeutenden* wissenschaftlichen Gewinn wäre eine nutzlose, ja eine vermessene Verschwendung von Gesundheit und Geld.

Prüfe dich wohl, ob nicht vielleicht der Gedanke nach Paris zu gehen, dir besonders einleuchtet, weil er eine Aussicht gibt, aus der gegenwärtigen unangenehmen Lage auf gute Weise wegzukommen.

Bedenke also, bedenke, bedenke, lieber Conrad, und schreibe uns dan deine Ansicht und die deiner wohlvollenden und erfahrenen Freunde.

IMMER DEINE TREUE B.

Conrad Meyer à sa mère.

d. 7 März 1852 Neuchâtel.

Liebe Mutter,

Wenige Zeilen, da der Stoff überflüssig und die Zeit kaum vorhanden.

Ich bitte dich, bleibe fest! Alle Verhältnisse und wass ich am höchsten halte, meine Ahnung (seys nur Vorurtheil od. wie du willst) befehlen mir : nach Paris ! Zu den Facten : Herr Borrel findet mich gesundheitlich vollkommen befähigt eine Reise nach Paris anzutreten, das sind seine Worte ; hier ist meine Zeit und mein Geld rein verloren. Die Gelegenheit ist ausgezeichnet : Hr Olivier wohnt im Marais, dem stillen Ort in Paris, dem Aufenthalt der kleinen Rentiers, und seine Pension ist für junge Leute von fast meinem Alter und fast meinen Vermögensumständen (Hr Secrétan meint etwa 100 fr. od. etwas mehr für den Monat) die Nebenausgaben werden freilich bedeutend sein. Die Kurse am Collège de France und an der Sorbonne sind nun ganz gratis, der Eintritt ins Louvre, wo die Gemäldegallerien sind,

ebenfalls, aber man muss sich ordentlich kleiden, das ist die Hauptausgabe.

Im Sommer bin ich immer gesund und wir stehn in Gottes Hand, hier und dort, unsre Stunde ist aufgeschrieben. Der Hauptgrund : Ich will und muss aus meiner unwürdigen und beschämenden Lage heraus : den Sommer also in Paris und wo sich dort nichts findet, im Winter eine Stelle an einem Gymnasium in Deutschland. Das ist mein Wunsch und wenn ich so reden dürfte mein Wille. Bei aller Liebe gebe mir deine Einwilligung bestimmt und deutlich. Hr Secrétan hat übrigens heute oder wird morgen an Hrn Olivier schreiben ; im Anfang Aprils werde ich Neuchâtel verlassen, und dich liebste Mutter, in Bern sehn, wonach ich ein grosses Verlangen habe.

Beiliegend die Note. H. v. Marval ist in Trauer wegen Verlust einer Enkelin, des Sohnes von H. v. Pury. Das Kind starb nach zwei Tagen.

Liebe Mutter, Entschluss und Festigkeit.

DEIN TREUER SOHN.

Cécile Borrel à Elisabeth Meyer.

Préfargier, 11 mars 1853.

Ma chère Madame,

Votre lettre m'est parvenue au moment où M. Conrad venait nous faire part de son projet de quitter Neuchâtel pour se rendre à Paris. Il nous dit avoir le consentement de son tuteur et celui de sa mère, sauf pourtant l'avis de Monsieur le docteur.

Le dimanche amène toujours ici un concours de visites qui ne laisse ni le temps, ni la facilité de discuter un projet d'une telle gravité. M. Conrad me semblait d'ailleurs si sûr de son fait, si joyeux de ce prochain changement, que je ne trouvais pas que ce fût le moment d'examiner avec lui les avantages et les inconvénients de ce séjour à Paris, et je le

priais de revenir un jour de la semaine pour en parler plus longuement. Il choisit le vendredi, ce qui me décida à attendre une lettre de M. Borrel, qui devait nous faire part d'un entretien qu'il voulait avoir avec M. Secrétan à ce sujet. Nous n'avons eu ni visite ni lettre. Peut-être Monsieur le pasteur s'est-il adressé directement à vous, Madame ?

Pendant la semaine, nous nous sommes entretenus avec M. Borrel de ce projet ; et l'avis des deux docteurs est qu'ils ne peuvent encourager M. Meyer dans sa nouvelle résolution. Les craintes de ces messieurs ne reposent pas sur l'état de santé de votre fils, puisqu'il dépendra de son genre de vie et du régime qu'il suivra pour exposer ou conserver le mieux gagné pendant ces derniers mois ; mais c'est le moral si variable encore de M. Conrad qui leur paraît en danger par l'excitation qu'amènent chez lui les veilles, les théâtres, le mouvement de Paris en un mot ; et par-dessus tout cela, le bouleversement d'idées, de principes qu'entraînent de grandes commotions politiques.

Depuis que j'ai revu M. Meyer, je suis beaucoup plus tranquille sur son avenir, dont nous avons parlé longuement hier.

Mon frère était chez M. Marval lorsqu'il arriva ; et si délicat, si gênant qu'il fût pour moi d'entrer dans ces détails, je ne voulais pas repousser l'occasion qui se présentait de lui montrer ses véritables intérêts. Je lui ai exposé franchement, sérieusement, les tentations et les dangers dont sa santé était menacée en s'écartant des habitudes contractées à Préfargier, et s'il les croyait possibles à Paris, que c'était à lui maintenant de choisir, d'accepter la responsabilité de sa détermination.

J'avais à peine achevé ce qu'il appelle ma gronderie, qu'on annonça une visite. Alors M. Meyer alla se promener le long du lac, examinant les paroles que je lui avais dites.

Un moment après il rentrait d'un air résolu, me dit :

« Madame, je ne vous ferai pas de peine. Je ne marcherai que d'après les conseils de vous et votre frère. *Mon seul désir* est d'avancer ma carrière, de gagner ma vie ; et aussi de quitter Neuchâtel (car c'est une justice à lui rendre qu'il est tôujours vrai avec lui et les autres). J'ai cru abréger mon chemin en allant à Paris : on me le conseille, mais ce que je veux avant tout, c'est ne pas donner de peine à ma mère ; elle n'en a eu que trop, jusqu'à présent. J'aurais voulu lui épargner toute décision et indécision, car elle va être bien tourmentée de toute cette affaire. « J'écrirai, continuait-il. Je plaiderai ma cause, j'exposerai le pour et le contre, et quoiqu'elle décide, c'est accepté. Ou, si elle le préfère, nous remettrons la décision à notre entrevue à Berne. Êtes-vous contente, Mademoiselle ? » — « Oui, sans doute, Monsieur, parfaitement contente, et si c'est dans cette disposition que vous partez, je n'ai aucune crainte : vous savez vous garder de tout mal. » A plusieurs reprises, il me répéta son intention ferme, décidée, de ne se laisser guider que par vous seule, et tout en parlant de sa mère, j'ai vu une larme qu'il cherchait à cacher.

Je crois donc, Madame, que c'est vous qui devez décider s'il y a lieu à refuser ou à permettre ce voyage. Monsieur votre fils, en ne voulant d'autre volonté que la vôtre, vous met dans la nécessité de trancher cette question bien grave comme vous le dites ; mais les lumières d'une mère qui se place sous le regard de Dieu sont une plus sûre direction pour votre fils que tous les conseils de la sagesse humaine. Peut-être aussi verrez-vous dans les démarches qu'on fera auprès de M. Olivier pour recevoir M. Conrad, ou de celles que vous essayerez en Allemagne pour y trouver une occupation, la place choisie pour votre enfant...

... Mon frère vous écrit pour vous faire part de son entretien avec M. Conrad ; mais il attendra, je crois, l'arrivée de M. Borrel pour vous faire part de l'opinion de ce docteur. Le temps et la place me forcent à m'arrêter, je vous écrirai la semaine prochaine.

Recevez, Madame, les sentiments de dévouement de votre

Cécile.

Conrad Meyer à sa sœur.

Neuchâtel, 13 Mars 1853.

Liebe Betsy,

Dein Briefchen hat mir eine unbeschreibliche Freude gemacht und in Eile berichte ich dir, wie ich die Sachen anfangen werde.

Am Mittwoch bin ich Abends auf der Post in Bern und dann wollen wir alles ordnen. In den letzten Tagen habe ich ein Stückchen sieben Räthe eingehohlt, die sich alle mehr oder weniger widersprachen. Herr D[r] Borel sagte mir, als Artz hätte er durchaus nichts gegen einen Aufenthalt in Paris. Die Mutter soll aus dem Wirwarrklug werden ; mir scheint die Hauptsache ist ein stilles Logis bei stillen Leuten, wo ich arbeiten kann und französische Umgebung ; ob in Paris, ob anderswo, ist zu verabreden, und dann sobald als möglich eine Stelle.

Vieles, fast alles spricht freilich für Paris. An Hrn Rivier dessen Adresse ich habe, kann die liebe Mutter schreiben, doch ist es zu überlegen, denn Pension bleibt Pension und ich habe eine zu merkwürdige Erfahrung gemacht. Alles mündlich. Es wäre mir ausserst angenehm mit ältern Leuten und ohne Kinder zu sein, wegen der Ruhe, Wo Ruhe in Haus ist, hat der Lärm der Gasse nichts zu bedeuten. Eines kann die l. Mutter gewiss sein : im Kreis des freien Willens und sosehr es mir meine Gesundheit erlaubt, will ich rasch vorwärts gehn, auf jeden Fall keinen Schritt auf die Seite und keinen Gedanken als den, ihr, der Uberguten, wo möglich noch etwas Freude zumachen. Wie klar ist mir nun manches, was ich nie begriff.

Meine Sachen mache ich hier in Ordnung ; vielleicht ist

es unnöthig, auf Neuchâtel zurück zu gehn, und einige Contis liessen sich per Post berichtigen, vielleicht-doch alles mündlich. Auf jeden Fall nach der Mutter Willen wird gehandelt.

Nach Genf will ich mit grossem Vergnügen für einige Tage, um so mehr, als ich dort manches gut zu machen habe.

Hr Godet kündigte icht heut an, dass ich spätestens in einem Monat sein Haus verlassen werde ; er nahm es gut auf.

Wenn mir nichts als Strenges und Bittres im Leben bliebe, so steht mir doch noch die Freude des Wiedersehns bevor.

Adieu, liebe Schwester.

Betsy Meyer à son frère.

Zürich, 13 März, 1853.

Vorgestern habe ich dir, lieber Conrad, ein Rendez-vous auf mittwoch Abend in Bern... vorgeschlagen, heute sollte deine Antwort hier sein. Wir haben keine; entweder mein od. dein Brief ist verspätet worden. Mittwoch um 1 2 9 Uhr Abends kommen die l. Mutter u. ich nach Bern, finden wir dich dort nicht, so stellen wir uns vor, du habest Abhaltungen u. gehen den folgenden Morgen (Donnerstag) weiter nach Lausanne fort, wo wir uns vorgenommen einen Tag in Bern zu bleiben.

Erwarte uns in Bern auf der Post, damit wir gleich wissen, ob du da bist oder nicht, und uns mit den Post-Billets für die Weiterreise darrauf einrichten können.

Also, so Gott will, Mitwoch um 1/2 9 Uhr auf der Post in Bern! Sollte jemand von uns krank werden (die Grippe herrscht allgemein) oder etwas Wichtiges vorfallen, so bekommst du eine telegraphsische Depesche.

Lieber Conrad, sei pünktlich.

Deine B.

Ch. de Marval à Elisabeth Meyer.

Neuchâtel, 14 mars 1853.

Votre lettre, Madame, si touchante, si pleine de sentiments affectueux et délicats, a fait verser d'autres larmes que celles qui ont coulé jusqu'à ce jour ; elles n'étaient plus amères, mais douces comme celles que font jaillir les expressions d'une vive et profonde sympathie ; vous nous avez émus, Madame, et avec mes serrements de mains je vous envoie ceux de ma fille, de mon gendre, de ma femme. Rose [1] a fait suspendre en face de son lit et pour l'avoir toujours sous ses regards, la ravissante image de l'enfant par excellence, du roi et de l'ami des enfants; ma fille n'a pas le bonheur de vous connaître personnellement, mais elle est convaincue que nul cœur maternel ne surpasse le vôtre, et qu'une mère, qui sait compatir comme vous aux douleurs d'une autre mère, a éprouvé elle-même tout ce qu'il est donné à une âme de sentir, de supporter et de souffrir. J'ai lu avec un vif intérêt la biographie de M. Ferdinand Meyer [2], dont le portrait me paraît comme la pièce justificative de l'éloge sur son caractère ; noblesse de sentiments, capacité, calme, patience, douceur et persévérance, toutes ces qualités semblent se refléter dans l'ensemble des traits de cet homme distingué. Je vous remercie, Madame, de m'avoir fait connaître votre mari ; je comprends d'autant mieux l'étendue et le poids des peines diverses qui pèsent sur votre cœur; le Seigneur vous a affligée au delà de la pensée humaine, mais dans le but de vous placer un jour tout près de Lui ; vous serez au premier rang de ses rachetés parce que vous avez beaucoup aimé et beaucoup souffert sans jamais cesser d'attacher vos regards sur Lui.

Votre fils, qui a dîné chez moi hier, m'a appris qu'il par-

1. Fille de M. de Marval.
2. Père de Conrad-Ferdinand.

tait après-demain pour Berne où vous vous trouveriez vous-même avec Mademoiselle votre fille. Je l'ai prié de se charger de ma lettre et de vous dire tous mes sentiments de reconnaissance et de respect. Il aime, je crois, à passer quelques heures chez moi, et je l'encourage chaque fois à faire de ma maison la sienne. Notre conversation ne languit jamais parce que son esprit ne manque ni de vie ni de souplesse, et sait accueillir avec intérêt tous les sujets, quelque rapide qu'en soit la revue. Quant à ses projets, je les discute peu avec lui, parce que je ne suis pas en position d'en faire avec détail l'examen raisonné et critique; je le crois entre bonnes mains, aussi longtemps qu'il se laissera diriger et guider par le professeur Sécretan et M. Borrel, ministre, et Ch. Godet. Il m'a été dit qu'il s'agissait d'un séjour à Paris; ce plan ne me paraît exécutable qu'autant que M. Meyer jouira dans cette capitale de tous les bienfaits d'une vie de famille, et consentira à suivre de bonne foi, sans réserve et avec l'humilité d'un enfant, les directions qui lui seront données pour vivre avec fruit sur ce grand théâtre, et en fuir tous les dangers. Il me semble qu'avant de faire ce grand pas, un séjour à Genève serait une excellente préparation et le moyen d'y éprouver ses forces. Je vous trace à grands traits ma pensée là-dessus, parce que je ne me reconnais pas à certains égards, toutes les qualités d'un bon juge dans cette grave question, et que j'ai confiance dans les lumières et les intentions des hommes qui avec moi s'intéressent très particulièrement à l'avenir de votre enfant.

Veuillez, Madame, agréer les assurances réitérées de mon dévouement et de mon respect.

Ch. DE MARVAL.

James Borrel à Elisabeth Meyer.

Préfargier, le 16 mars 1853.

Madame,

Avant de répondre à la question si grave que vous aviez cru pouvoir soumettre à ma décision [1], j'ai voulu consulter MM. Borrel, Godet et de Marval et laisser à leur appréciation tout ce qui n'est pas de la compétence exclusive du médecin, la seule que je puisse m'attribuer. Je n'ai pu voir ces messieurs assez tôt pour vous répondre avant votre départ, et la lettre que ma sœur vient de recevoir nous apprend que le projet de Paris est à peu près abandonné. Ces quelques lignes que Conrad vous remettra, vous arriveront ainsi après coup, et n'auront plus de portée. Cependant la question de vocation et d'avenir devant être certainement discutée dans votre entrevue, j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de vous communiquer le résultat de mes entretiens avec les amis et directeurs de votre fils.

Comme médecin, je n'ai pas hésité à répondre à Conrad que je ne voyais aucun inconvénient à son projet de séjour à Paris, à condition toutefois qu'il observât scrupuleusement les directions que je lui avais données pour son hygiène physique et morale, savoir : la mesure en toutes choses. Quant à la suffisance ou à l'insuffisance des ressources que Neuchâtel peut lui offrir pour ses études, et partant de là, la convenance ou la nécessité d'aller *maintenant* à Paris, c'est là un côté de la question que je ne me permets pas de juger et qui serait beaucoup plus de la compétence de M. Secrétan ou de M. Borel. L'idée à laquelle j'attache le plus d'importance est justement celle qui me paraît dominer Conrad, savoir : qu'après un séjour à Paris, il reviendrait apte au professorat et qu'une place de professeur de langue ou de littérature française se trouverait aisément pour lui, soit en

1. Projet de Conrad de partir pour Paris.

Allemagne, soit dans la Suisse allemande. Dans son désir bien naturel et bien louable de se mettre le plus tôt possible en état de gagner honorablement sa vie, son imagination ardente ne lui laisse apercevoir que le but auquel il tend, et lui cache les difficultés et les déceptions qui pourraient surgir. En le voyant si sûr de réussir dans le professorat, j'ai été effrayé à l'idée d'un échec éventuel, et je lui ai conseillé d'abandonner son projet de viser de prime abord à l'enseignement supérieur, pour essayer d'abord ses forces et se rendre compte de son aptitude en se vouant quelque temps à l'enseignement élémentaire dans une position toute modeste, par exemple en qualité de maître de français (et non pas professeur) soit dans un pensionnat, soit dans une école ; puis, si cet essai réussissait, il serait, à mon avis, assez tôt pour aller se perfectionner à Paris, et chercher ensuite une place de professeur. Ce projet me paraissait présenter les avantages suivants : en se consacrant quelque temps (un an au plus) à l'enseignement élémentaire, Conrad aurait l'occasion d'acquérir la pratique de l'enseignement et une conscience plus nette des connaissances dont il a besoin, et des lacunes qu'elles peuvent présenter ; il travaillerait par conséquent avec beaucoup plus de fruit et de chances de succès en retournant à l'étude après cette espèce de noviciat ; puis la position modeste et dépendante d'un simple *maître* de français, son travail aride, l'absence de tout ce qui peut exciter sa vanité, ne seraient-elles pas des éléments propres à donner un peu de maturité à son caractère et à son jugement ? Et enfin, si Conrad ne réussit pas dans l'enseignement, le mal ne serait pas bien grave si votre fils veut suivre ma proposition ; ce serait un *essai* manqué dans une position peu en vue, et il lui resterait encore d'autres ressources ; tandis que s'il subissait un échec dans sa candidature au professorat, il s'agirait alors d'une *carrière* manquée après des sacrifices de temps et d'argent ; la déception et le découragement ne seraient-ils pas en proportion directe des illusions dont son imagination l'aurait bercé ?

J'ai soumis ces considérations de simple prudence à MM. Borel, de Marval et Godet; après les avoir discutées, ces Messieurs se sont rangés à mon avis quant au fond de la question ; tous les trois redoutent plus ou moins de savoir Conrad à Paris; seulement ils craignent que l'abandon de ce projet ne le décourage ou ne l'indispose, et que le séjour de Neuchâtel ne lui devienne trop désagréable. Tout en convenant que la décision que vous avez prise sera un mécompte pour Conrad, je ne crains cependant pas qu'elle ait une influence bien durable sur sa disposition d'esprit. Conrad est animé du désir de réparer par sa soumission à votre volonté les inquiétudes et les peines qu'il vous a causées ; s'il voit que vous ne partagez pas au même degré son impatience de s'affranchir de sa position dépendante et que tenant compte de sa bonne volonté, vous ne voulez pas qu'il aborde une carrière avant d'en être capable, je crois, Madame, qu'il prendra son parti d'un retard que vous aurez jugé convenable, et qu'il acceptera vos directions avec confiance et soumission.

Ma sœur se joint à moi pour vous dire que nous serons de cœur et de pensées auprès de vous dans votre entrevue avec votre fils, dans votre séparation et dans votre solitude.

Recevez, Madame, avec nos vœux les plus ardents, l'assurance de mon dévouement et l'expression de mes sentiments respectueux.

J. Borrel, Dr.

Conrad Meyer à sa mère.

d. 20 Mars 53 Neuchâtel.

Liebste Mutter,

Nun sind schon alle Wochentage vorüber, seit ich dich in Bern sah und wenn ich nicht durch so manche Erlebnisse verschüchtert wäre und keiner Zukunft blindlings traute, so würde ich sagen, es steht mir der schönste Sommer bevor.

Alles ging in Lausañe, wo ich bis Dienstag Morgens blieb, um Montags noch dem Curse Souvestres beizuwohnen, alles ging nach Wunsch ; du weist die Bedingungen meiner neuen Hauswirtin : sobald ich dort bin, darf ich dir gewiss fröhlich alles an diesem Haus schreiben. Sofern es mir gelingt — und dazu wird mir eine ruhige Umgebung im Gegensatz zu meiner jetzigen immer aufstachelnden behülflich sein — mein klägliches Temperament zu zügeln, und sofern mir Gottes Hülfe nicht ausbleibt, so will ich mich schon allmälig vermännlichen und dir noch etwas Freude machen.

Die Güte Hrn Vulliemins hat mir fast Thränen gekostet so wie sie mir wörtlich und widerwillen hervor brachen, als du in dem Fond des Postwagens sassest. Wie im Blitz, kamen mir alle die Verdrüsse und Schmerzen in den Sinn, die ich dir schon gemacht habe und ich bereute bitter, mich wegen meiner niedrigen Stellung die mir freilich manchmal fast das Herz abdrückt, bis zu solchen trostlosen Worten in den Gentilshomme vergessen zu haben. Glaube mir, sie stehn nicht in meiner Seele, ganz das Gegentheil; die heiligen Dinge sind nicht das Spiel der Nerven, aber bedenke, dass des Grossvater Ulrich im 60 Jahre in einer gekränkten Stimmung etwas ähnliches niederschrieb. Das sind schlechte Augenblicke, die sind das Spiel der Nerven aber darunter lautet es ganz andres.

Ich bin viel mit H. v. d. Mülen umgegangen. Theils wegen seiner vollendeten Artigkeit, theils wegen seiner Einsamkeit und dann, weil er auch einen gefehlten Sohn hat und ich mich auf eine Art solidarisch für ihn verpflichtet fühlte. Wir waren täglich mit einander im Cercle, wo mir zu meinem grossen Vergnügen Bier ohne die französische Smach des Wirtshauses zu Theil wurde. Hr Mallet war sehr brav gegen mich und ist ganz stolz auf Betsy, die aber auch (die schlechten Zähne abgerechnet) geistig und leiblich eine vollkommne Person ist und mich noch immer, bis zum letzten Augenblick, in Zucht hielt. Sie ist ein Segen für uns beide.

Morgen schreibe ich wieder, gegen Geldsachen. Die alten Kleider kommen. Grüsse auch den lieben alten Herrn und den Pizipiz.

Lebewohl, liebe Mutter.

Conrad Meyer à sa mère.

Samstags d. 28sten Mars 53.

Liebe Mutter,

Neben aller Liebe empfängst du heute, l. Mutter, die Rechnungen die während meines Aufenthalts in Neuchâtel aufliefen. Folgendes ist das Précis meiner Schulden.

Pension	260 fr.	»
Barbier	6	»
Schneider	5	50
Schuster	14	85
Hutmacher für Wiederherstellung meines weissen Hütchens	2	»
Stunden bei Hrn Secrétan (er ist jetzt über die Ferien in Lausañe)	12	»
Zugebende Trinkgelder		
Jeder Magd 5 fr.	10	»
dem Junge	2	50
In Montruz und Préfargier darf nichts gegeben werden, da es ganz gegen die hiesige Sitte ist.		
	312	85
Für Ausbesserung v. Strümpfe und Hemden	3	»
	315	85

Willst du l. Mutter, mir nur für einmal für die kleinen Schulden Geld schicken; die Pension kannst du von dir aus od. wie du willst berichtigen.

Die Reise, der Aufenthalt im Wirtshaus und sonstige Ausgaben haben mir nur noch für die fliessenden Ausgaben 2-3 Fünflivres gelassen.

Der Aufenthalt zu Lausañe war.

Fünf Tage im Hôtel Gibbon 18-22 März	16 fr.	»
Die Post von Lausañe u. Neuchâtel	9	10
	25	10
Für Nebenausgaben (ich as nie im Hôtel, sondern, weñ ich nicht eingeladen war, in einem Restaurant, Trinkgelder, etc	8	»
	33	10

Nicht wahr. l. Mutter, ich fange an zu wirthschaften. Sobald ich hier bezahlt habe, geht es fort.

Liebe Mutter, die Post drängt, alle Grüsse an dich, M. Mallet und Frau Oberst.

Auf wiedersehn, l. Mutter.

Dein C.

Fräulein Borrel lässt dich tausendmal grüssen, sie war noch voll Güte und Liebe bis zum letzten Moment.

Conrad Meyer à sa mère.

Neuchâtel d. 31 Marz 1853.

Liebe Mutter,

So eben erhalte ich deinen l. Brief und Geld und Brieftasche. Alles soll pünktlich nach deinen Anweisungen berichtigt werden und übermorgen erhälst du, wenn nichts vorfällt die berichtigten Rechnungen, die alten Kleider und Henry's Homer. Wie gern hätte ich der l. Betsy geschrieben, aber wie ist das möglich im Drang der Geschäfte, der Abschiedsbesuche etc.? Dein l. Brief ist sehr ernst und meine Lage sehr unglücklich, doch was mit Energie und trotz einer hinfälligen aber zähen Gesundheit ausgerichtet werden kann verspreche ich dir und mir. Das Wort, das ich in Bern gesagt haben soll. weise ich ab, meine Seele sprach es nicht. Aber dein Wunsch, dass ich für langere Zeit nicht heimkehre, ist mir Befehl. Wenn etwas nicht in der Ordnung sein sollte, was ich nicht hoffe, so verzeihe dem Sturm der Geschäfte und meinem Unwolsein; denn ich bin von Zahnweh geplagt und in dem unruhigsten Haus der Welt. Meine Adresse nach Lausanne ist : Madame Cuénod de Bons à Cour près Lausanne.

Liebe Mutter, mit Gottes Beistand und mit aller möglichen Ausdauer will ich in Lausanne leben und arbeiten. Für den

Ausgang stehe ich nicht, aber weder Betsy noch du sollen je von mir belästigt werden.

Ich denke nicht, dass du dich über meine Arrangemens in Lausanne zu beklagen hast und hier scheide ich allenthalben im Frieden.

Dein ergebner und treuer Sohn.

C.

LIVRE III

LAUSANNE (18 Mars-30 Décembre 1853)

De Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Berne, 17 mars 1853[1].

Mademoiselle, il est bien triste que notre beau projet soit irréalisable ; l'heure de votre arrivée à Lausanne étant fixée irrévocablement. M. Mallet d'H.[2] et une amie de ma mère nous attendront à la poste ; il serait de toute impolitesse de manquer l'heure convenue. Ma sœur en est inconsolable et me prie de vous le dire.

J'ai trouvé ma mère très bien portante et ma sœur m'a fait un accueil bien aimable. Il ne manque absolument à notre bonheur que vous ; on m'accable de questions sur vous et votre monde et ma mère trouve que je ne mérite guère que M. de Marval et Monsieur votre frère se donnassent tant de peine pour moi.

Elle remercie beaucoup M. James de sa lettre, et le prie de croire que leur manière de voir, et leurs sentiments seront toujours les mêmes.

Il est peu probable que j'aille à présent à Genève, mais je resterai peut-être un jour de plus à Lausanne. En tout cas

1. Conrad avait fixé à Berne une entrevue avec sa famille. A cette époque, il a quitté Préfargier où il a passé sept mois (Juin 1852. Janvier 1853) et Neuchâtel où il a passé deux mois (Janvier-Mars 1853). Il se dispose à partir pour Lausanne.

2. Mallet d'Hauteville ami de la famille Meyer.

je serai bientôt de retour à Neuchâtel et je vous raconterai alors au long, combien vous êtes aimée des miens.

Savez-vous, Mademoiselle, que ma mère compte bien vous voir cet été à Baden ou à Zurich? — Veuillez présenter mes respects à Monsieur votre frère et à M. Fritz Borrel et agréez l'expression de mes sentiments les plus distingués.

A vous de cœur.

C. M.

Louis Vulliemin à Élisabeth Meyer.

Samedi soir, 19 mars 1853.

Madame,

Pendant que Conrad vous écrit de son côté, je viens vous raconter notre journée. Mais tout d'abord, que je vous dise combien je l'ai trouvé doux, aimable, animé sans tension, et résolu à remplir son devoir envers vous et envers la Société. Nous avons trouvé, je le crois, la position qui lui convient. Il vous souvient des campagnes de Cour, sous Lausanne, non loin du rivage. L'une de ces campagnes, autrefois habitée par le général Guiger, l'est aujourd'hui par M^me^ Cuénod de Bons, veuve, d'une des meilleures familles de Lausanne, femme pieuse, sans austérité, instruite, d'une conversation qui a plu beaucoup à Conrad. Elle a chez elle un fils, un de nos meilleurs étudiants en théologie, et une fille, enfant encore. Riche autrefois, elle a conservé une modeste fortune. Conrad; si vous l'agréez, aurait chez elle une fort jolie chambre et la pension, au prix de 70 ou 75 francs, (il ne me souvient pas exactement du chiffre). Nous serions rapprochés; car je viens d'acheter, sous Lausanne, une jolie maison de campagne, très rapprochée de la ville, et sur le chemin qui conduit chez M^me^ Cuénod. La distance de la maison de M^me^ Cuénod à la ville est de dix minutes à la descente, quinze à la montée. Autour de la

maison, qui est vaste, sont de grands ombrages et un vaste verger, descendant vers le lac. M. Van den Muelen a fort approuvé l'idée que nous vous soumettons. Conrad ne craint point cette distance de la ville ni la tranquillité de la maison. Il aura la facilité des bains du lac, que nous pourrons aller prendre ensemble. Tout d'abord il pourra suivre le cours de littérature que nous donne M. Émile Souvestre, homme à part parmi les gens de lettres de Paris pour la bonté, la pureté, la direction, toujours plus religieuse, de la pensée, et littérateur des plus aimables. Nous chercherons quelques leçons à donner. Nous pouvons être dans le cas de demeurer quelque temps avant d'en trouver, mais tôt ou tard, nous y parviendrons.

Nous gardons Conrad jusqu'à lundi, afin qu'il se soit orienté dans Lausanne; puis il ira à Neuchâtel, attendre votre décision à son égard. Il désirait être dans huit jours à Lausanne, et je le désire avec lui.....

... Nous avons eu le temps d'aller voir le petit musée de peintures que nous possédons, et dans lequel se trouvent quelques beaux tableaux. Puis, nous avons dû nous séparer. Conrad est demeuré avec nous. Plus je le vois, plus je suis content de lui. Il reprend possession de Lausanne[1]. Il a fait la conquête de tous les miens. Sa conversation est pleine d'intérêt, et n'a plus le caractère absolu d'autrefois. Il est gentilhomme avec un naturel qui gagne. Je vous remercie de nous l'avoir confié. Espérons de la bonté de Dieu, qu'il achèvera ce qu'après tant d'années d'épreuves, Il a commencé en votre fils.

J'adresserai à votre Élisabeth la lettre de M. Borrel en lui donnant des lettres de son frère, après que Conrad nous aura quittés, pour quelques jours je l'espère.

A vous, Madame, à vous en Christ.

L. Vulliemin.

1. Allusion au premier séjour fait à Lausanne par Conrad en 1843. Cf. Biogr. p. 28-34.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne, den 20 Mars 1853.

Liebe Mutter,

Ich weiss nicht, ob Betsy, od. ich der erste sein werden, dir einige Nachricht über unser Reischen zu geben. Gestern um 2 Uhr fuhr H. Mallet mit ihr davon, nachdem wir den Morgen fast ganz bei Hrn Vulliemin zugebracht hatten. Sie ist etwas « gauche » und redet mit jener Mühseligkeit deren ich mich aus meiner Jugendjahren noch gut erinnere aber ihr freundliches und muthiges Wesen wird ihr, besonders auf die Länge, alle Herzen gewinnen.

H. Vulliemin und H. v. d. Müelen haben mich so über alles Verdienst freundlich und hülfreich aufgenommen, dass sie mich ganz bestürzten. Zu Hr Berdez werde ich heute gehn.

Ein Logis wurde sogleich gefunden, das alle von mir dir, l. Mutter, bezeichneten Vorzüge besitzt, 10 Minuten von der Stadt, grosses Zimmer, 2 hohe Fenster, reinlicher Tisch, vollständige Stille. Es ist bei einer Dame aus gutem Hause, und niemand am Tische als Sohn und Tochter. Der Preis ist nicht zu hoch 70 fr. für den Monat nebst 5 Fr, für die Domestique. Holz, Licht und Wäsche apart. Ich kann sogleich einziehn. Was die Privatstunden betrifft, so sagte mir Hr Vulliemin : warten ! In 3 Monaten spätestens glaubt er mich sicher etwas gefunden zu haben. Eins ist deutlich : hier sind die Bedingungen zu einem arbeitsamen Leben, und manche Verhältnisse liegen gut genug; ob aber mein Aufenthalt hier glücklich sein wird, liegt, auch wen ich mein Mögliches thue, ausser meiner Berechnung; doch lässt sich alles gut an.

H. Troyon lässt sich H. Keller, den Antiquaren empfehlen und sich entschuldigen, dass er wegen vieler Geschäfte noch nicht geantwortet habe.

Liebe Mutter, wie geht es dir in deiner Einsamkeit? Sei gewiss, dass Betsy und ich unser Möglichstes thun werden, dir deinen Lebensabend zu erheitern und dass wir in Anhänglichkeit an dich wetteifern werden.

Dein treuer Sohn.

CONRAD.

Louis Vullicmin à Betsy Meyer.

Mardi, 22 mars 1853.

Il me tardait, ma chère Élisabeth (permettez-moi de m'adresser à la fille de mon ami comme si je m'adressais à la mienne) il me tardait de vous donner des nouvelles de notre Conrad, et de ce qu'il a fait à Lausanne. Si M^me^ Meyer l'agrée, il viendra habiter, entre la ville et le lac, et non loin du rivage, une maison de campagne bien située, chez une dame veuve des meilleures familles de Lausanne; veuve, avec un fils étudiant en théologie, et une fille encore enfant. M^me^ Cuénod de Bons est une femme cultivée, qui a vécu longtemps à Bâle, possède les deux langues et les deux littératures, est d'un aimable et sûr entretien, de fort bon conseil, unissant la douceur à la fermeté, mûrie par des épreuves. Son mari, banquier à Vevey, l'a laissée avec peu de fortune. Elle désire un ou deux pensionnaires, autant comme société que comme ressource de fortune. Sa maison est calme, et cependant point sans animation. Elle est située à dix minutes de la ville, et le chemin qui y conduit passe sous la petite campagne que je viens d'acheter. Elle est entourée d'un terrain planté d'arbres, d'une assez grande étendue, Conrad est charmé de la maîtresse de maison, du lieu, du voisinage du lac. M. Van den Muelen a fort approuvé notre pensée. Nous l'avons donc soumise à M^me^ Meyer, et si elle l'agrée, Conrad viendrait dans une quinzaine de jours, habiter chez M^me^ Cuénod. Le prix de pension est de 75 francs par mois. Nous chercherons quelques leçons à don-

ner; probablement il se passera encore quelque temps avant que nous ayons trouvé ce que nous cherchons ; mais nous y parviendrons.

Conrad est demeuré dimanche et lundi avec nous. Il a voulu entendre Souvestre. Je désirais aussi qu'il fût introduit chez tous les membres de ma famille, et il a fait avec eux bonne connaissance. Tous l'ont trouvé, comme moi, aimable, intéressant ; tous, il nous a gagnés par toute sa manière d'être.....

... Je ne vous dis pas toute mon affection.

L. Vulliemin.

Élisabeth Meyer à Cécile Borrel.

Zürich, le 3 avril 1853.

Chère Mademoiselle,

Je suppose qu'il est parti ce pauvre Conrad qui a été depuis huit mois le sujet de notre correspondance.....

...Non, je n'ai point oublié ce que le médecin habile et consciencieux a obtenu, le triste état dans lequel je lui ai remis Conrad est encore présent à mon esprit et je remercie Dieu et Monsieur le Docteur du rétablissement de sa santé. Quant à la convalescence de son âme, elle ne dépend ni de la bonne volonté ni de l'habileté du médecin, mais de la grâce de Celui qui peut seul toucher un cœur qui ne lui appartient pas encore. Il faut donc redoubler de prières pour ce fils de tant de douleurs et attendre avec foi et patience le jour où elles seront exaucées.....

...Je termine ces lignes, chère Mademoiselle, en vous priant d'agréer et de faire agréer quelques petits souvenirs de ma part. Comme Conrad m'a confié que vous êtes jeune et charmante, j'hasarde une dentelle que vous porterez peut-être quelquefois en pensant au jeune homme que vous avez honoré de votre précieuse amitié.

Le lien de serviette rappelera à Monsieur votre frère

l'hospitalité accordée à Conrad et le passage que j'ai choisi pour inscription (Ecclesiaste, chap. XI, v. I) ne choquera pas le médecin chrétien.

Quant au petit carton que je prends la liberté de mettre dans votre boîte, vous m'obligerez infiniment si vous vouliez le faire parvenir à M. le pasteur Borrel. Tout cela est bien misérable en comparaison de ce que je voudrais faire, mais j'ai le sentiment que je m'adresse à des personnes indulgentes.

Que le Seigneur soit avec vous, chère Mademoiselle. Je n'oublie pas de prier pour vos malades... Traversons avec un saint courage cette vallée de larmes et demandons à notre Dieu Sauveur de nous donner la main pour nous soutenir dans ce mystérieux pèlerinage qu'on appelle la vie.

Tout à vous.

B. MEYER-ULRICH.

Cécile Borrel à Élisabeth Meyer.

Préfargier, le 5 avril 1853.

Chère Madame.....

... Je me parerai de votre magnifique dentelle quoique je ne sois plus jeune, et que je n'aie jamais été charmante. J'espère bien que M. Conrad qui savait bien me dire le contraire ne m'a pas joué le mauvais tour de me représenter ainsi à sa famille; ce serait vous préparer une déception si jamais j'avais le bonheur d'aller à Zurich.....

... Depuis le retour de M. Conrad, je n'ai que trop compris que l'entrevue à Berne [1] n'avait pu vous donner ni sécurité ni joie. Que s'est-il passé dans le cœur de ce pauvre ami, qui allait à vous comme au-devant du moment le plus solennel de sa vie (ce sont ses propres expressions)? Avec quelle con-

1. Au mois de mars, Conrad avait eu à Berne une entrevue avec sa mère et sa sœur.

fiance, quelle bonne espérance je le voyais se rendre à l'appel que vous lui adressiez! Il n'a certainement pas conscience des coups qu'il porte, car il est revenu persuadé qu'il vous avait pleinement satisfaite. N'avait-il pas été de nouveau comblé de vos bontés, de votre générosité — est-ce peut-être que dans ses élans et ses désirs de marcher droit il veut plus qu'il ne peut, ne connaissant pas l'impuissance de sa volonté pour le guider? Cette journée laissera dans sa pensée une impression qui peut lui être salutaire. « *En voyant ma mère dans la voiture s'en retourner seule, tous les chagrins que je lui ai causés me sont montés au cœur, et j'étais près d'éclater.* »

Oh! si en ce moment il se fût humblement accusé, le pardon pouvait faire descendre dans son âme la paix qu'il ne connaît point encore! Attendons, comme vous le dites si bien, le jour où nos prières seront changées en chants de triomphe, et puisqu'il a lui-même le sentiment qu'un jour il embrassera les principes que vous vous êtes efforcée de lui faire aimer, croyons que notre espérance se réalisera et notre foi en sera fortifiée à la gloire de Dieu qui l'a donnée.....

... Votre bien attachée.

Cécile B.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 9 avril 1853.

Ma chère amie, me voilà donc à vous écrire de mon mieux, ayant confiance en votre bonté, qui me pardonnera mes étrangetés de langage et autres.

J'écrirai avec sincérité, correctement je ne puis; et surtout pour mériter une réponse qui satisfasse à mon désir d'être près de vous, du moins en esprit et en imagination, puisque mon malheur veut que les distances nous séparent. Il est vrai que c'est un plaisir bien chétif et qu'une pauvre

lettre ne vaut pas, même de loin, la vive voix, aussi hâterez-vous, à moins d'être sans pitié, votre réponse et la ferez-vous très longue.

Du reste, je suis bien content d'avoir quitté Neuchâtel et sans mentir, je n'y ai nuls regrets, si ce n'est d'être plus éloigné de vous, mais je m'en console comme je puis, en me disant d'abord que j'aurai du moins l'avantage de causer avec vous seul à seul et quand le cœur m'en dira, sans nulle crainte des ennuyeux ; puis en me promettant de m'en aller vous voir le plus tôt possible. Ceci est une chose arrêtée à moins que vous ne veniez à Lausanne, ou que vous n'y passiez au moins, auquel cas vous auriez l'affection de m'en prévenir.

Dire combien je m'ennuye après vous, ce serait inutile, du reste vous le savez ; et de toutes les façons. Il me manque d'abord votre douce bonté, qui m'a tant charmé puis votre drôle d'esprit, et jusqu'à vos sermons... il me manque surtout vous-même qui, quelque peine que vous vous donniez, ne sauriez jamais détruire votre naturel vif et fier, quelquefois même un peu capricieux. Comme j'ai l'honneur de vous dire, vous n'en viendrez jamais à bout, dont bien vous fâche, mais dont je suis bien heureux.

Quand vous m'écrirez, n'allez pas au moins prendre vos airs de tante, ni ceux, pires encore, de directrice, ni de sœur grise, ni de rien du tout ; écrivez-moi plutôt comme on fait à un ami, voire même un camarade, car camarades nous avons été, camarades nous resterons. Oui, écrivez-moi, comme à votre meilleur ami, et je le suis, quoique indigne. Je conçois bien tout ce qu'il y a d'inquiétant pour une demoiselle de Neuchâtel, de tracer quelques paroles à l'adresse d'un jeune homme qui a vécu sept mois près d'elle, qui lui a conté tous ses chagrins, qu'elle a consolé et bonifié au possible, qui s'est pris par aventure de l'aimer de tout son cœur comme un frère et mieux.

Tout cela, je l'apprécie, bien qu'il faille dire qu'il n'y ait rien d'inexplicable dans une affection forte, véritable, invo-

lontaire s'il en fut jamais, fondée sur le malheur et la compassion... chose presque divine, qui ne s'éteindra pas avec la vie. Me voilà au bout de mon papier. Vous est-il possible de déchiffrer ce griffonnage à force d'allonger vos cils noirs. Quoi qu'il en soit, soyez bonne, vous qui êtes meilleure que moi et répondez vite, amicalement, avec abandon et fort au long.

Mes respects à M. James, M. Fritz Borrel, M. de Marval, et de suite. Mon adresse est comme ceci :

M. Conrad Meyer, pr ad : M^me^ Cuénod de Bons à Cour près Lausanne.

J'ai l'honneur d'être, Mademoiselle, votre très humble et très obéissant serviteur.

C.

Élisabeth Meyer à Cécile Borrel.

Zürich, le 11 avril 1853.

Chère Mademoiselle.....

... M. Godet m'a écrit une lettre qui m'a fait verser bien des larmes. En voici le principal passage.

« Il faut à votre fils les rudes leçons de l'expérience, et je crains bien que tant que vous fournirez abondamment à ses besoins et à son existence et que vous ne lui en laisserez pas toute la responsabilité, cela ne continuera encore longtemps de la même manière. Je suis persuadé qu'il est temps d'abandonner M. Conrad à lui-même, en le forçant à gagner lui-même sa vie et à se créer des ressources par son travail. Ce sera pour lui le point de départ des expériences et alors seulement commencera pour lui la lutte qu'il aura à soutenir contre son formidable ennemi, l'égoïsme. Tant qu'il aura devant et derrière lui votre excessive bonté maternelle, le sentiment de sa responsabilité personnelle restera étouffé. C'est l'épreuve, de rudes épreuves qui nous amènent à Dieu ; n'en sommes-nous pas tous logés là? »

Abandonner Conrad ! Dût-ce être le seul moyen de le ramener, je ne puis y avoir recours, parce que mes épaules seraient trop faibles pour porter le poids d'une aussi terrible responsabilité.

Si mon fils était léger, insouciant, mais doué d'affection, je crois que le conseil de M. Godet pourrait être bien placé, mais vis-à-vis d'une nature à la fois glaciale et violente, comme celle de mon fils, qui l'a conduite déjà plus d'une fois à des extrémités dont le souvenir me fait frémir, je n'aurais jamais le courage de provoquer de telles alternatives. Ce n'est pas des mères qu'il faut attendre des mesures de rigueur, elles ne savent à l'ordinaire qu'à être patientes et je veux rester fidèle à cette mission jusqu'au moment peu éloigné peut-être où le Seigneur dira « c'est assez. »

Vous comprenez maintenant, mon amie, pourquoi j'étais heureuse aussi longtemps que mon pauvre enfant se trouvait à Préfargier... N'était-ce pas la première fois que le cœur de Conrad semblait se réchauffer ? L'intérêt si touchant que vous voulûtes lui témoigner, les directions à la fois fermes et bienveillantes de Monsieur votre frère l'avaient placé dans une atmosphère qui faisait éclore quelques fleurs qui ressemblaient à des sentiments et je m'en réjouissais, vous le savez, au point que je devenais presque indiscrète vis-à-vis de Monsieur le docteur que je suppliai de garder Conrad aussi longtemps que possible. Je l'ai très bien compris, Monsieur votre frère, quand il me disait que la vie de Préfargier était trop facile, j'allais même plus loin et je me répétais que cette vie était au-dessus de nos ressources pécuniaires, mais l'argent me paraissait peu de chose auprès de l'immense bonheur de savoir mon enfant en de si excellentes mains, et l'avenir me faisait tellement peur, que j'avais une tendance involontaire à prolonger le moment de repos que le bon Dieu m'avait ménagé au milieu de l'épreuve.

Je suis obligée de finir, chère Mademoiselle, sans vous avoir dit le quart de ce qui me tient au cœur. Nous verrons-

nous au mois de mai, ou, nous devons attendre la paix et la lumière de l'éternité pour dire et pour comprendre ce que la parole humaine ne sait qu'ébaucher?.....

Toute à vous.

B. M. U.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne 13 Av. 1853.

Liebe Mutter,

Verzeih, dass ich dich solang ohne Nachricht liess, obwol du die Güte hattest mir zwei freundliche, wenn auch besorgte Briefe zu schreiben. Ich habe sogar noch nicht an Betsy geschrieben, freilich auch, weil mir die Adresse unbekannt war, da, wie du weisst, Madame Mallet in der Stadt wohnt. Doch soll es bald geschehn. Und danebst habe ich viel unnütze Briefe schreiben müssen. Folge meiner Relationen in Neuchâtel.

Von Betsy erhielt ich aber zweimal günstige Zeugnisse, einmal von einem Hrn Cuénod, der Madame Mallet besuchte, dann von einem jungen Evangelisateur, der sehr vortheilhaft von ihr sprach und ohne Zweifel auch denkt. Mad. Fels befindet sich, wie mir dünkt, sehr gut und hat mich mit vieler Güte empfangen, wogegen ich mein Möglichstes an Höflichkeit und Dankbarkeit erwiedern will.

H. van der Mülen ist ein liebenswürdiger Mann, etwas sehr verlassen, aber voll guter Erinnerungen an dich und Onkel Henri; ich habe oft die Ehre, ihn auf dem Museum zu treffen.

H. und Fräulein Berdez sind voll Gefälligkeit gegen mich und noch, wie vor 8 Jahren, äusserlich und im Innern.

Stunden hat mir Hr Vulliemin trotz aller Güte und wahrhaft unverdienter Liebe noch keine verschafft, doch werde ich meine Zeit mit Ubersetzung eines Werks von Thierry, dem, wie Hr Vulliemin meint, besten französischen Historiker

ins Deutsche ausfüllen ; habe die Güte, liebe Mutter, Herrn Jacques Horner[1] zu fragen, ob folgendes Werk ins Deutsche übertragen sei :

« Récits des temps mérovingiens précédés de considérations sur l'histoire de France », par Augustin Thierry, ob überhaupt etwas und was von Thierry ins Deutsche übersetzt sey?.....

... Es thut mir Leid l. Mutter, dass ich dich und zwar so schleunig als möglich um 20 fr. bitten muss. Hut, einige Kleidergeschichten, und sonstiges schmolzen mein Geld zusammen und Herr Vulliemin hat mir zwar erwirkt, nur die Hälfte für den cours Souvestre, weil der Curs schon halb vorüber ist, zu zahlen-8 fr. (der ganze 16) aber ich kann mich doch nicht ganz entblössen. Am Montag spätestens wollte ich zahlen, ich bitte dich, verlass mich nicht!

Mit aller Liebe dein ergebner.

C.

In Cour bin ich sehr gut, und obgleich sonst oft bekümmert, von *dieser* Seite wie man nur verlangen kann.

Fritz Borrel à Elisabeth Meyer.

Neuchâtel, 16 avril 1853.

Madame,

Soyez sûre que personne ne sympathise plus que moi à votre inquiétude, et ne fait des vœux plus ardents pour que le Seigneur l'adoucisse et y apporte lui-même un terme, en faisant lui-même une œuvre où les hommes les mieux intentionnés échouent. Et cependant, Madame, j'ai peine à croire que le séjour de votre fils parmi nous, ne lui ait pas été utile ; peut-être aurait-il fallu le prolonger et ne pas le laisser sortir sitôt de la tutelle salutaire de Préfargier. Mais

1. Bibliothécaire à la biblioth. municip. de Zurich.

attendons ; c'est avec joie, courage et espérance qu'il est allé à Lausanne, peut-être le caractère des Vaudois lui sera-t-il plus sympathique que celui des Neuchâtelois, et pourra-t-il mieux trouver une vie praticable là qu'ici. Espérons toujours.....

... Veuillez recevoir, Madame, avec mes vœux sincères, l'assurance de ma haute considération.

Fr. Borrel.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 18 avril 1853.

Ma chère amie, votre billet du 16 m'est bien cher, et je vous en remercie du meilleur de mon cœur, quoi qu'il faille dire que vous m'avez fait attendre assez longtemps. Convenons, s'il vous plaît, que, dorénavant, ce sera vous qui écrirez le samedi de sorte que votre lettre m'arrive le dimanche ; et que je répondrai si possible le dimanche même ou pour le plus tard le lundi.

Ceci posé, votre main, s'il vous plaît, et causons. Sachez donc que j'ai passé de méchants moments à vous regretter, et qu'au fond, quoique travaillant assez, et voyant assez de monde, malgré le cours Souvestre et le cours Chappuis, je m'ennuie profondément, faute d'attachement de cœur. Mon imagination est à sec, et je mène la vie la plus paisible et la plus bête. Pas de possibilité de se fâcher ni de faire le méchant, tant je suis bien accueilli partout ; opinions politiques et religieuses les mêmes ou peu s'en faut, bon ton et propreté partout... enfin, c'est le ciel, séjour délectable si l'on veut, mais pourtant bien peu nuancé.

Notre campagne est des plus agréables, cachée dans la verdure, non sur la descente d'Ouchy, mais plutôt vers Morges ; c'est une maison très comme il faut, et ma chambre est bien située et confortablement meublée ; elle a je ne sais quel attrait, je dirais presque de la grâce : cheminée, miroir,

fenêtres tout y est à sa place ; enfin je n'ai jamais été mieux.

Mme Cuénod [1] est une excellente dame, qui prévient le moindre de mes désirs ; nous sommes sur le meilleur pied ensemble, et j'ai véritablement du respect pour sa piété et la douceur de son caractère. Nous sommes de quatre à huit à table, cela varie beaucoup ; des amis, des parents, etc...

Je n'ai point encore de leçons, mais je commence à travailler, sous les auspices de M. Vulliemin [2], à une traduction du français en allemand j'entends. Ceci s'arrange bien, je n'ai qu'à continuer.

J'ai vu beaucoup de monde, mais personne qui m'ait fortement impressionné. Cela vient et ça va et l'on n'y pense plus. M. Souvestre est plus agréable dans la conversation que profond dans ses leçons. J'ai passé la soirée d'hier en petit comité avec lui et la grâce de sa conversation m'a vraiment enchanté. Il m'a questionné sur Neuchâtel et je vois déjà notre ami M. le pasteur [3] s'empresser auprès des deux demoiselles [4]. Elles ne sont pas mal, ayant beaucoup de tournure, mais point ce que j'appellerais (bien improprement sans doute) de la grâce, enfin il verra. Je leur préférerais beaucoup, s'il fallait choisir une jeune fille, ma commensale, la nièce de Madame [5], je pense : bonne, modeste, très jolie et très rougissante, mais un peu ennuyeuse. Ou bien Mlle M., laide et pâle, mais singulièrement svelte et bien tournée, dents belles et beaux yeux bleus et d'une grâce rare, mais, ce semble, trop sérieuse pour une jeune personne.

Heureusement que je ne me sens nulle envie d'imiter le penchant de M. le ministre [6], manquant absolument de grâce

1. La personne chez laquelle logeait Conrad, à Cour près Lausanne.
2. Louis Vulliemin, qui habitait à Mornex près Lausanne.
3. M. Fritz Borrel.
4. Probablement les deux filles de Louis Vulliemin.
5. Mme Cuénod, son hôtesse.
6. Fritz Borrel extrêmement aimable et très admiré en société où il avait beaucoup de succès.

et d'amabilité, et qui pis est, étant travaillé plus que jamais de mon amour sauvage d'indépendance et d'art. Il faut bien, tant cela m'a repris, que je couche par écrit dimanche prochain le plan de certain drame qui m'occupe déjà depuis de longues années. Je vous l'enverrai à vous qui avez tant de goût et surtout le sentiment du véritable et le dégoût de l'affecté. Vous m'en direz des nouvelles.

M. Vulliemin et mes autres amis me comblent. Je connais aussi le fils de M. Vinet et Mme Vinet. Avez-vous envie d'avoir un autographe de Vinet ?

Tout cela si je ne meurs pas d'un joli petit typhus. C'est la saison et il commence à faire des siennes. Je m'en moque, d'autant plus que je vis à présent loin de vous. Une fois décédé, je vous apparaîtrai, non pas dans un linge sépulcral, ni nuitamment, mais un soir, le soleil couché quand vous vous promènerez le long de vos bandes de marguerites. Alors je serai là, invisible et modeste, et foi de spectre, je ne vous quitte plus.

Ma chère Cécile, je vous serre sur mon cœur, à une triste distance, comme vous dites si bien, de douze lieues. Vous êtes une douce et sainte femme, priez pour moi et que Dieu veille sur vous.

C.

Dimanche passé, j'eus le mal du pays et je faillis pleurer comme un veau.

Cécile Borrel à Elisabeth Meyer.

Préfargier, 19 avril 1853.

Chère Madame.....

... J'ai remis seulement avant-hier à Mme Godet votre aimable envoi [1] ; il a été reçu avec beaucoup de reconnaissance par

1. Une robe.

Madame, qui m'a chargée de vous exprimer ses remerciements : « *M^me^ Meyer avait déja mis tant de générosité dans les règlements de comptes, qu'un cadeau était de trop,* » m'a-t-on dit.

M. Godet veut encore vous écrire et j'espère que cette seconde lettre corrigera l'impression pénible de la première qui n'était point l'expression de sa pensée. Voici ce que je lui ai entendu plusieurs fois exprimer. C'est que vous donniez une somme à M. Conrad pour sa pension, ses habits et toutes les dépenses obligatoires ; que cette somme une fois fixée, votre générosité ne vînt plus en aide aux embarras que pourra donner à notre ami son inexpérience des choses matérielles, et qu'ainsi il fasse doucement un apprentissage de la vie auquel il faut bien arriver une fois ; mais abandonner votre enfant, qui pourrait donner un pareil conseil ? Au contraire, c'est bien à présent qu'il a besoin d'être soutenu, encouragé, puisqu'il veut commencer à utiliser son temps en donnant des leçons. Mais quant à ces extrémités dont le souvenir vous poursuit, vous n'avez plus à les craindre. Chassez, je vous en supplie, d'aussi horribles pensées. Votre enfant n'en est plus là ! et dans ses plus mauvais jours la main qui l'a sauvé c'est la vôtre, ma chère Madame. Cette grâce, ne vous dit-elle pas que Dieu vous en réserve encore de plus excellentes. Ce que sa miséricorde a commencé, sa fidélité l'achèvera.

Pardonnez-moi, chère Madame, d'avoir touché une plaie dont je n'aurais jamais voulu parler devant vous, que je n'avais même connue que par M. C. un soir où il revenait sur son passé avec un cri de douleur qui lui fit faire des aveux qui m'ont appris toutes vos souffrances. En vous voyant toujours sous le poids de vos craintes, j'ai trahi une confidence afin d'éloigner pour toujours de votre cœur l'idée d'un pareil danger, et vous assurer qu'il juge sévèrement un moment d'égarement.

Le 20. J'ai reçu deux lettres de M. Meyer depuis son départ. La dernière m'a fait un véritable bien ; nous n'aurons

je crois qu'à nous féliciter de ce changement de domicile qui lui a procuré un intérieur où il se trouve au mieux. M^me^ Cuénod est une bonne et douce personne dont la piété attire sa confiance. M. Vulliemin encourage et dirige ses travaux, son entourage lui plaît « si bien qu'il n'y a pas moyen de se fâcher » dit-il. Tout l'ensemble de la lettre respire le contentement sans aucun montant, ce qui me peinait un peu à son départ en me faisant craindre des déceptions, et surtout une excitation pour ses nerfs qui ont besoin de grands ménagements, car M. Conrad ne supporte pas plus une joie vive qu'une contrariété, et si vous l'avez vu à Berne dans l'état d'excitation où il était en revenant, je ne m'étonne point de vos appréhensions pour l'avenir ; mais si vous eussiez été huit jours ensemble, vous eussiez retrouvé un fils affectueux, calme, comme nous l'avons vu à peu près tout le temps qu'il a passé à Préfargier. Nous aussi, je vous assure, avions bien désiré le garder auprès de nous, pour qui il était une société agréable.....

Votre affectionnée,

C. B.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 20 avril 1853.

Chère amie,

Il faut bien que je vous écrive encore quelques lignes, d'abord, afin que vous ayez quelque amusement pendant votre long dimanche de Préfargier, en second lieu pour corriger un peu ma dernière lettre qui eut, sans que je le présume, bien malgré moi, une saveur haute. C'est que vous vous plaignîtes de votre isolement et surtout que vous vous accusâtes, avec la plus extravagante humilité, de ne pas assez faire, vous qui vous agonisez à force de bonnes œuvres, et de sacrifices sans fin. Quelle idée de vous comparer avec

M^lle^ Gobat[1], vous délicate et spirituelle, et — passez-moi ce nigaud de mot — sensible, avec ce grenadier de dévouement, dont je ne conteste pas le mérite, tout en le trouvant tout naturel. Ce qui me fâchait le plus, c'est que je ne saurais vous aider, il ne me restait donc que de m'aigrir contre votre bête de sort (humainement parlant) qui vous contraignit de vous mettre dans les sœurs grises, vous, qui étiez destinée à faire le bonheur d'un honnête homme. Je m'explique : Ce n'est pas que je vous admire, mais au nom de Dieu, laissez ces fariboles d'humilité outrée, et quand on vous appelle ange, souffrez-le patiemment. Il y a plus. Sans être le moins du monde heureux, je suis du moins libre, je suis passablement bien, maintenant voulez-vous que j'aille vous raconter mes histoires, mon bien-être, si ce n'est d'une heure, du moins d'une minute ; à vous la malheureuse, à mon bon camarade. Je veux être pendu si je le puis. Se fâcher vaut mieux.

J'ai été beaucoup en société ; hier, avant-hier, etc., je me suis assis à des tables marchantes ; j'ai assisté à la lecture d'une admirable comédie inédite (chut, c'est un secret) du gendre de M. Souvestre. J'ai soupé auprès ou plutôt sur Mademoiselle[2] (tant nous étions serrés) ; une fois au fait de ses goûts, je l'ai tellement bourrée de pâtisseries, que par gratitude elle a daigné m'accorder son attention ; alors, un peu stimulé par ses beaux yeux (c'est l'aînée) et le diable aussi m'y poussant, j'ai parlé Neuchâtel et je me suis mis à vanter l'amabilité de M. votre Chapelain, le tout sous les yeux de M^me^ Vinet, sans songer à mal, seulement pour m'amuser. Au fond, j'étais triste, et la veille déjà, en face d'une huitaine de jeunesses plus ou moins animées et bruyantes, je sentis du dégoût ; leurs caquets m'agacèrent les nerfs, et leurs joues rouges me semblèrent bien laides. C'est que, la seule, dont la pâleur et le frais alto me faisait du bien, était déjà loin ; et après nous être examinés un peu, nous ne

1. Inspectrice du quartier des dames, sœur de l'évêque Gobat de Jérusalem.

2. Mademoiselle Souvestre.

nous reverrons plus ; j'y mettrai bon ordre, afin que tout ce gracieux souvenir ne se gâte. Je vois que je risque de venir un peu absurde avec mes crayons, mais encore faut-il s'amuser un peu, toutes les choses étant monotones et au fond un peu tristes, hors des choses éternelles. Ma traduction n'a pas déplu à M. Vulliemin ; puisse cette lettre ne point déplaire à ma compagne de sept mois.

Dieu vous conduise.

Votre fidèle,

C.

P. S. La petite comédie sera incessamment, c'est-à-dire à trois mois d'ici, jouée aux Français. Elle s'intitule : « Les deux voies » et flétrit les célibataires, contempteurs du mariage. Ceci finit par devenir monotone ; elle (la pièce) est d'ailleurs excellente, pleine de jolis mots, très spirituelle et parfaitement versifiée. Pour moi, je ne travaille pas. Je vais examiner la question de l'art de tous les côtés, traçant trois mots, en biffant deux, ayant pour dix ans, et retroquant une bonne idée contre tous les cœurs du monde hors le vôtre.

Adieu chère.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne, 27 Avril 53.

Liebe Mutter,

Verzeih mir, wenn ich kurz bin ; so überhäuft mit allerhand Geschäften und Briefen war ich noch selten wie heute.

Fr. Fels ist wol und lässt dich grüssen, ebenso eine Frau Curtal und ein Fräulein Dupont.

Fr. Vinet hatte die Güte mich einzuladen, unverdient wie immer, ebenso habe ich Emile Souvestre in einer Abendgesellschaft gesprochen, ein artiger Herr.

H. Vulliemin hatte die Güte, sich die Einleitg der « Récits Mérovingiens », in meiner Ubersetzung vorlesen zu lassen

und war recht wol zufrieden. Aber ich muss deutlich wissen, ob kein Vorgänger vorhanden ist, ehe ich mich determiniere. Bitte!

Betsy schrieb und ich antwortete soeben. Sie ist die Ehre der Familie und ohne alles Zaudern bin ich ihr ergebner Diener und Bruder.

Deine schöne Geldsendung kam glücklich an und ich beeile mich, dir über meine Wirtschaft Auskunft zu geben. Meine Hausfrau ist mir recht lieb, eine brave und feine Dame, deren ächte Frommigkeit mir alle Achtung abfördert. Es ist durchaus nichts auszusetzen. Unbeschreiblich angenehm ist mir der Aufenthalt auf einem Landgut, ungefähr wie der Letten, nur mehr « comme il faut », steinerne Treppen z. b. und mein Zimmer ist höchst liebenswürdig. Frische Luft, Stille, guter Ton, sehr appetitlicher nur etwas spärlicher Tisch und totaler Friede unter uns jungen Leuten beiderlei Geschlechts unter dem Regiment einer sehr ernsten und freundlichen Dame.

Mit den Bedingungen ist es, wie du weisst, folgendermassen beschaffen. Logis und Kost 70 fr. 5 fr. den Domestiquen; Kerzen und Feuer apart; rechnen wir, mitsamt der Wäsche und dem wegen meiner leider grossen Correspondenz übergrossen Porto 8 fr. Summa 83 fr. Du siehst — und ich muss mir doch diese Bemerkung erlauben — *ich* wählte diss Logis und akkordierte, und bin viel wolfeiler und ich weiss nicht, wie viel mal besser, als in Neuchâtel. Frau Cuénod wird mir für Licht und Holz ein Nötchen machen, die Wäscherin dito, alles werde ich an End des Monats abstossen. Wahrhaftig ich fange an zu rechnen.

Ich gehe oft auf das Museum[1] und rauche meine Zigarre mit einem Glas Bier. Von Gemütsbewegungen irgend welcher Art keine Spur. Weñ du mich lieb hast l. Mutter, so sei etwas zufrieden mit mir.

Dein C. M.

1. Probablement le café qui existe encore à l'angle de la rue Holdimand et de la place de la Riponne.

Die Hosen sind nicht die Zürcher, sondern bei dem Schelm und Kleiderhändler Blum in Neuchâtel gekauft. Wenn ich es wagen ich würde dich bitten mir bei H. Sauerbrei einen Rock und Hosen *ganz, wie die, die ich nach Prefargier mitnahm*, verfertigen zu lassen, nur den Rock (frei, kurz, nicht anliegend) *braun* statt *grau* und die Hosen etwas kürzer; da ich die meinigen abnehmen lassen musste.

Conrad Meyer à sa sœur.

Lausanne, 27 Avr. 53.

Liebe Betsy,

Verzeihe mir, wenn ich so lang stumm blieb; du weiss ohnedies, dass du mir lieb und einzig bist und wenn auch meine Briefe noch so lakonisch sein sollten.

Also du gefällst dir und gefällst den andern ; solches vernahm ich zuerst von dem guten Herrn Denon (oder so etwas), zweitens von einem Freund v. Madame Mallet, Namens Cuénod, drittens von Herrn Charles Einard.

Ferner ist die Adresse von Frau v. Montet einfach Madame de Montet-Fels à Vevai da es nur *eine* giebt, wie mir Fräulein Fels berichtete. Wahrscheinlich werde ich Thierrys « Récits des temps Mérovingiens » ins Deutsche übertragen. H. Vulliemin hat schon, obwol im Bett, die Einleitung mit meiner Übersetzung verglichen und letztere gebilligt. H. Vulliemin ist so gütig.

Souvestre ist ein artiges Männchen, fett wie ein Kuré und recht unterhaltend.

Der gute Auguste Vinet besuchte mich ; ferner soll ich dem Sohn (wenn du aber von ihm redest, musst du sagen : sein Neffe), des berühmten Admirals Ver-Vuel, einem theologischen Original, einen Besuch machen, da ich einen Brief für ihn von Felix Bovet[1] besitze. Frau Mallet muss ihn kennen

1. Félix Bovet (1824-1903) était bibliothécaire de la ville à Neuchâtel à l'époque où Meyer fit sa connaissance (1853). Il fut plus tard professeur dans

da er ein grosser Anhänger von Edmund Scherer ist, den du wol nennen gehört hast.

Beiliegend eine Huldigung obigen Felix Bovet's an Hrn Mallet, ich besitze den Wust auch, ohne ihn jedoch gelesen zu haben. Der Rousseau ist mir in die Seele zuwider.

Du hast Unglück gehabt bei deinem Besuche bei Hrn Vulliemin, da du, soviel ich weiss, deine Namensschwester Elisabeth nicht gesehn hast, ebenso eine Fräulein Marquis, die dort wohnt während des Curses Souvestre. Es sind zwei brave Personen.

Eben das ist meine Hausfrau, die mir wahrhaftig das Leben versüsst. Wie willst du mich sehn, da das Dampfbot nur 3 Minuten vor Ouchy an hält?

Vereinigt in der Liebe zur Mutter und dem Schwesterchen mehr als je ergeben.

Dein C
der ernster ist, als sein Brief.

Meine unterthänigen Empfehlungen an Hrn und besonders Frau Mallet H. und Frau Lullin. nebst Dank für die gütige Einladung. Leider ist an letztere nicht zu denken.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 28 avril 1853.

Chère amie, votre lettre n'est arrivée que lundi à une heure et si dimanche j'ai été bien triste, c'est vous qui en répondrez. Mieux vaut ne pas s'astreindre à un jour fixe, afin d'éviter la maussaderie d'une attente trompée, si ce n'est la crainte, car j'avais réellement peur, que vous ne fussiez malade ou dans je ne sais quel embarras. Me voilà rassuré mais pas plus, et à demi, car votre aimable lettre se gâte vers

la même ville. Ses œuvres principales sont : Le Comte de Zinzendorf (1860), Voyage en Terre Sainte (1861), Histoire du Psautier des Eglises réformées (1872), Les Psaumes de Maaloth (1889).

la fin. Non que vous n'ayez très raison de me dire tout votre cœur — fût-il encore plus souffrant que vous n'avouez — car, vous savez, je suis et serai à jamais votre fidèle compagnon d'armes et ne lâcherai point — quoi qu'il advienne et tant que nous serons à terre — jamais je n'abandonnerai votre main, mais je voudrais tant vous savoir sinon heureuse, du moins sereine et marchant d'un pied léger dans ce vilain monde.

J'ai songé à force excellentes choses et vaillants conseils que je vous débiterai d'autant plus joyeusement que, pour moi, je vais bien et que, bien qu'assez soucieux de temps en temps de mon avenir, j'ai le plaisir de voir ma sœur, que j'aime tant, se faire une position dans un monde assez difficile à vivre tel que Genève.

Flatté donc dans mes affections et assez indifférent à mes propres intérêts, vivant dans une ville que j'aime et bien entouré, voyez comme je serais bien placé à vous consoler ; mais tout cela meurt au bout de ma plume. Sans me vanter, je voudrais que vous sussiez quel beau souvenir je vous garde, combien souvent j'évoque l'image de ma chère Cendrillon, quel large coin elle usurpe dans ma vie et dans mon cœur, et tandis que je rougis de honte de l'abaissement[1] où j'ai dû être ravalé, mémoire qui m'humilie et m'aiguillonne en même temps et ne s'ôte jamais de devant mes yeux ; à travers ce fantôme de douleur et de honte, je tends la main à une douce et bien-aimée image — je voudrais à tout prix la savoir heureuse et je me dis bibliquement :

Notre cœur n'a-t-il pas brûlé ?

Tenez, l'air de Neuchâtel ne me convenait pas. Les larmes me vinrent aux yeux quand, la première fois, j'ai entendu un Genevois se moquer bonnement de mes mésaventures et un Lausannois me plaindre comme un bon enfant. Quel plaisir ! voilà du naturel ! Mais être éduqué, c'est cela qui est dur, et encore si maladroitement éduqué. Enfin, ne regardons

1. Probablement sa maladie mentale.

pas en arrière. Ici pas trace d'émotion, si ce n'est celle du plaisir de pouvoir obliger quelqu'un, fâcher un Zurichois, auquel il n'était pas toujours sage de se livrer à Neuchâtel, car on risquait d'être taxé de présomptueux. Enfin, je vote qu'on rende Neuchâtel au roi de Prusse ni plus ni moins[1] — à l'exception pourtant de certaine demoiselle que je réclame comme Suissesse de cœur et d'âme. Comment va Mme Pury[2] ? M. Souvestre sera bien heureux si M. le Ministre trottine devant lui[3]. Mes respectueuses amitiés à M. Marval et à M. le Docteur.

Voilà une lettre tout autre que je ne la voulais. Enfin, ma chère et fidèle amie, regardez le cœur et celui-ci est en règle. Je vous embrasse, votre fidèle C.

P. S. Je voudrais vous devoir ma vie, mais en attendant je vous dois 20 fr., et remarquez, je suis innocent de la méprise dont vous parlez. Voilà comment. En quittant samedi 2 avril Préfargier, j'eus précisément le temps d'arriver à Neuchâtel, de saluer mes amis, de monter en diligence, à telle enseigne que je dus passer toute la nuit saucé comme un poisson, en suite de quoi j'eus un rhume tellement triomphant que je fus contraint de garder la chambre pendant presque une semaine.

Nous bouclerons notre compte cet été, c'est un prétexte de se revoir.

Louis Vulliemin à Élisabeth Meyer.

Lausanne, 28 avril 1853.

Madame,

Si je n'ai pas aussitôt répondu à votre lettre, comme j'en avais le besoin, c'est qu'une indisposition m'a retenu quelques

1. Conrad avait conservé un fort mauvais souvenir de son séjour à Neuchâtel.

2. Mme de Pury, fille de M. Charles de Marval.

3. M. Fritz Borrel présentant et pilotant M. Emile Souvestre à Neuchâtel, où il vint donner un cours après celui de Lausanne.

jours alité, et que je désirais pouvoir vous parler de l'essai qu'a tenté Conrad d'une traduction. Vendredi, j'avais commencé de l'entendre lorsque des visites nous ont interrompus, de celles d'hommes que j'aime à mettre en rapport avec lui ; hier, il a bien voulu venir auprès de mon lit et m'a lu la traduction de la préface des *Récits Mérovingiens* d'Augustin Thierry ; j'ai été fort content de ce qu'il a fait. Je ne le lui ai point trop exprimé, et ai plutôt insisté sur quelques imperfections dont il est convenu et qu'il a cherché à corriger. Je sais maintenant qu'il peut faire un travail digne de la publication, que ce soit celui-ci ou que ce soit telle autre traduction d'un livre digne d'être traduit et qui ne l'ait pas encore été. Nous attendons de savoir s'il existe une traduction allemande des *Récits Mérovingiens* pour qu'il poursuive la sienne ou non ; en attendant, il y travaille comme exercice, lentement, mais avec suite ; il lutte, désireux de faire une œuvre d'art, et, si je puis juger par ce que j'ai entendu, capable d'y réussir. Il resterait à trouver un éditeur. Mais, en attendant, il s'occupe, il est heureux en le faisant, c'est quelque chose.

Comme il est heureux, chez Madame Cuénod de Bons, on y est aussi très content de lui. Je m'en suis informé souvent. Il se rend aimable à ses hôtes, les intéresse ; ses idées ont bien quelquefois une brusquerie et un absolu qui étonnent, mais Madame Cuénod, son fils aussi, savent très bien, sans le heurter, lui donner le tempérament. Voilà donc la vie de Conrad calme et occupée.

Il a quelques relations, assez pour n'éprouver point l'isolement, point assez pour l'agiter. Chaque jour il va un moment au Cercle, où il parcourt quelques journaux, lie parfois un entretien. Il suit avec intérêt les cours de M. Souvestre. Le samedi soir il vient assister à un développement de l'Évangile selon saint Jean, de Monsieur le professeur Chapuis, et je vois avec joie qu'il est captivé par la forme serrée, dialectique, la profondeur de Chapuis, unies à un rare trésor d'amour et d'expérience chrétienne. Le dimanche il a cru,

pour être conséquent avec lui-même, devoir suivre le culte national ; je crois qu'il finira par suivre celui de l'Église libre, parce qu'il ne trouve pas dans les temples l'aliment que lui donnent nos réunions plus intimes et plus vivantes. Il faut que ce soit sa propre détermination. Il est bien loin de manquer de cœur ; mais, des deux hommes qu'il porte en lui, le meilleur a trop longtemps été étouffé.

Avant-hier, je parlais de son père à M. Ch. Eynard, dont j'avais la visite (et qui venait de me donner des nouvelles de votre fille, qu'il avait vue à Genève) ; je disais la vie publique et le caractère de Ferdinand Meyer ; en me retournant, je vis le visage de Conrad baigné de pleurs. Il est comme un fils avec moi, plein de déférence, d'abandon, de modestie. Tous les miens ont du plaisir à le voir. Sans doute l'orgueil, celui de l'esprit surtout, joue un grand rôle chez lui ; son mal est là ; mais je ne saurais me ranger à la pensée de M. Godet. Elle renferme du vrai ; plus tôt Conrad pourra être abandonné à lui-même, mieux ce sera. Mais le moment n'est pas venu. Nous cherchons des leçons. Nous serons peut-être quelque temps avant de réussir, mais ici encore il faut savoir attendre.

Je vous remercie, chère Madame, d'être entrée dans les détails dans lesquels vous êtes entrée dans votre lettre. Il m'importait de savoir ce que vous m'avez dit, pour que nous évitions toute dépense qui ne serait pas nécessaire, tout en faisant ce qui va à notre but.

Mr. Van den Muelen, avec qui je m'entretiens assez fréquemment de Conrad, partage ce que je vous ai exprimé ; nous voyons du même œil. Il témoigne à notre ami beaucoup d'affection et m'en témoigne beaucoup pour lui.

Ne nous décourageons donc pas. Notre prière est la même ; Dieu l'exaucera quand Il le jugera bon. Peut-être jamais Conrad ne triomphera-t-il complètement de ce que son organisation peut avoir d'exceptionnel ; peut-être, même sous ce rapport, le moral finira-t-il par vaincre le physique. Il ne nous est permis de désespérer de rien. Le mot de découragement

n'est pas chrétien et, non plus que vous, chère Madame, Dieu ne me permettra pas de me décourager dans une tâche que je trouve de la douceur à partager avec vous.

Mon écriture, ma lettre, bien peu claire et nette, vous disent trop que je souffre d'une indisposition, et que ma main, comme ma pensée, ne m'obéissent pas comme je le voudrais. Veuillez me le pardonner. Dans quelques jours je change d'habitation. Je serai plus rapproché de Conrad. Nous ne serons jamais longtemps, ni lui, ni moi, sans vous entretenir de nos faits et gestes. Je ne vous dis pas tout mon respect ni toute mon affection.

L. Vulliemin.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne d. 2 Mai 1853.

Liebe Mutter,

Erlaube mir, dein l. Briefchen vollständig aber kurz zu beantworten.

Zuerst bin ich sehr froh, dass Thierry's « Récits Mérovingiens » noch nicht übertragen sind, es handelt sich jetzt darum, einen Verleger zu finden. Ich werde deshalb an H. Pfizzer schreiben und den Brief dir zukommen lassen. Lies ihn vorher wenn dich das Umständlichere einer Ubersetzer Arbeit interessiert.

Mad. Cuénod will ich monatl. zahlen, werde also im Lauf dieser Woche meine sämtlichen kleinen Ausgaben sammeln und dir übermachen,

Den kleinen grauen Rock kann ich nicht entbehren, da er mein einziger Hausrockist. Wenn H. Sauerbrei das Mass noch hat, so soll er nur munter vorfahren ; wo nicht will ich es ihm schicken ; aber er vergesse nicht : kurz, weit, nicht anliegend, kurz was man einen Sommerpaletot heisst ; Farbe dunkelgrau, Tuch sehr dünn und etwas fein, die Pantalons hellgrau von ganz dünnem Tuch. Wenn du eine Sommer-Kravate

beilegtest, ganz wie die letzte aber hell, so wäre ich sehr froh. Verzeihung, dass ich so « Tischchen deckdich ! » mache aber wahrhaftig meine Garderobe ist sehr klaglicht bestellt !

H. Gautier soll mich sehrfreuen-An Hr v. Marval werde ich schreiben.

Die grauen Pantalons sind nicht dienstunfähig, sondern für den Nothfall.

In Korrespondez bin ich mit Fr. Borrel, die mir einen dritten sehr traurigen Brief schrieb, mit Gemmingen, Bischoff, der mich auf seine Kampagne einlud und bitte dich, mir gefälligst die *genaue Adresse* Nüschelers zu übermachen. Ich habe mehr Bekannte, als gescheid ist, aber Gemmingen und Bischoff sind mir sehr anhänglich geworden-und Fräulein Borrel ist gewiss das beste Wesen dieser Erde.

Ich halte mich geschlossen und arbeite recht. Gesellschaft dann und wann ; von den vielen jungen Damen, mit denen sich H. Berdez immer noch umgiebt, gefielen mir nur zwei, die junge Souvestre, ein wahres Kätzchen und 18 jährige Pariserin, die ich neulich mit Kuchen fütterte, und dann eine Fräulein Marquis, vom Schloss Châtelard bei Clarens, eine Schülerin Vinets und eine in jeder Hinsicht anziehende, obgleich für ihre Jugend ernste Erscheinung. Am frohsten bin ich freilich, wenn es vorüber ist, nicht aus Scheu, sondern aus Langeweile. Doch mit den obigen beiden vergnügte ich mich. Schon ihr Gegensatz war unterhaltend. Wir werden auch die berühmte Pariser actrice Dejazet haben, und da will ich doch einmal hingehen.

Souvestre las uns neulich eine Comoedie, die Manuskript ist, ein zierliches Ding.

Wenn du die « Revue suisse » etwas untern jungen Damen empfehlen würdest, so wäre das brav, um so mehr als ihr Redacteur M. Minister Borel jetz viel Unglück hat.

Genehmige l. Mutter meine grosse Liebe und Treue.

Dein Cd.

Conrad Meyer à sa mère.

Sontag d. 5ten Mai 1853.

Liebe Mutter,

Ich danke dir herzlich für deine gütige Sendung und überschicke dir beiliegend die quittierte Note.

Ich werde noch ein Capitel 70-80 Seiten übersetzen und dann will H. Vuilliemin, wenn er mit der Ubersetzung zufrieden ist-was, da die Sache ganz in meiner Gewalt ist, zu hoffen steht einige Worte an meinen Brief an Hrn Pfizzer beifügen.

Ich will dir offen gestehn, dass ich gern sähe, wenn Fraülein Borrel zu dir käme, theils weil sie eine grenzenlose Verehrung für dich hat, theils weil sie wirklich eine sehr edle Natur ist. Wer weiss, vielleicht würdet ihr zusammen eine grosse Freundschaft errichten?

Aber du wirst sagen: wozu neue Freundschaften? und manchmal kommt es mir auch so vor.

Fr. Borrel aber hat ein etwas kümmerliches Leben gehabt und ich möchte ihr wol noch eine recht helle Minute gönnen. Ich will alles thun, um sie zu bereden.

Dein C.

Wen du l. Mutter mir die Kleider schickst, so möchte ich dich wol bitten, mir folgende Stücke beizulegen.

a) Meinen Dintenzeug aus Gusseissen mit der gottischen Façon.

b) Einen Leuchter, du hast gewiss einen alten, um immer ein Licht zum Petschieren zu haben mit Fuss ohne Henkel.

Mit den Lichtern werde ich ein gehorsamer Sohn sein, obwol die Talglichter erbärmlich dunkel geben.

C. M.

Gestern war ich bei H. Berdez, der bodenlustig war; immer der alte, und Professor an der academie libre.

Der Fr. ist unnötig etwas zu geben, wol aber dem H. Cuenod und zwar, das Tagbuch Lavaters, von einem Sichselbstbeobachter deutsch.

Liebe Mutter, ich bin zu glücklich, dass ich verständig genug war, d. Neuchâteler pain zu brechen. Ich bin eigentlich hier etwas « Tischchen dek dich » aber ich schicke mich darein. Das macht, Mad. Cuënod stammt von mütterlicher Seite von einer portugiesischen Prinzessin, die einmal einen Chevalier de Bons heiratete — authentisch — ohne Scherz, und steht in der Geschichte.

Adieu l. Mutter.

Grüsse an den guten H. Mallet und Pizipiz.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 7 mai 1853.

Chère amie,

Votre dernière lettre est d'un ange, cependant vous n'avez point deviné le motif de mes boutades ; ce n'était pas la dette que vous savez, non plus que la bonne idée de me partager vos maux de tête, tout au contraire, c'est votre devoir — et je compte là-dessus — mais d'abord le regret de voir languir une si chère personne dans un tel concours de malheurs, et en second lieu l'ennui d'être loin de vous. Mais, comme vous prenez les choses ! Je n'ai qu'à me prosterner devant votre fermeté d'esprit, et à m'avouer de beaucoup inférieur à mon amie. Le commencement de votre lettre m'a ravi, et j'aurais volontiers baisé le bout de vos ailes. Enfin quoique nous différions en tant de choses, j'imagine que nous nous rattacherons toujours davantage, et comme j'avance beaucoup en sagesse, je serai toujours plus digne de ma toute sage amie. Cependant à vrai dire, si vous étiez à l'instant même près de moi, malgré tous mes progrès, pour sûr je vous étoufferais dans mes bras, tant je suis encore enfant.

La semaine passée, j'ai été presque tous les soirs dans le monde, cette semaine-ci, je l'ai passée dans la solitude, dans le travail, étudiant et écoutant le chant du coucou en même temps.

Si vous vous figurez ma chère que je m'abreuve des joies de la vie de famille[1], c'est ce qui vous trompe. Une fois pour toutes, la vie de famille me donne des nausées ; j'aime l'indépendance, les franches coudées, la vie ambulante, le travail assidu et pour récompense, une journée toute libre, le sans-façon et le grand air. Je suis de la liberté enfin, en tant que mes devoirs me le permettent, mais, comme, Dieu merci, je ne suis enchaîné nulle part, et qu'il n'est que peu probable que je m'accroche à un bout de bonheur domestique, oubliant que nous ne sommes que des pèlerins à terre, comme, vous dis-je, au bonheur du foyer, nul n'est tenu, je ne manque pas d'une certaine gaîté, quand je descends le soir, seul vers ma campagne, contemplant le couchant, les bras croisés et ne me sentant gêné nulle part.

Cela posé, j'aime à proclamer M^me^ Cuénod une excellente dame, et de la meilleure compagnie, et digne de tous les éloges, aimant les enfants, pieuse dans le bon sens, et pour rien au monde, je ne voudrais l'indisposer.

Quant à vous revoir, c'est chose arrangée, ce sera ou en été, ou en automne, que je mettrai à exécution certain projet de voyage, que je médite de longue main. Il est hors de doute que Dieu aidant, je passerai une longue soirée près de Cendrillon, qui ne s'imagine pas combien elle est adorée et aimée à jamais par son fidèle

C.

P. S. — Rien n'est plus drôle que la manière dont j'épluche vos lettres. Les passages un peu tendres et affectueux je les relis jusqu'à dix fois, les choses édifiantes deux fois ; tout ce qui vous regarde j'y reviens toujours, ce qui concerne les

1. La vie de famille chez son hôtesse M^me^ Cuénod.

autres, je voudrais le sauter. Comment faites-vous donc de remplir vos quatre pages de choses intéressantes, sans doute, mais qui ne me parlent pas de vous ! Si vous saviez combien vous pourriez me rendre heureux, si vous m'écriviez une lettre où il n'y eût que des paroles d'affection. Mes respectueuses amitiés à M. de Marval, à M. Fritz Borrel, et à M. votre frère.

Savez-vous que l'étude commence à me captiver ; ce serait trop amusant, si je devenais à la fin un savant.

Conrad Meyer à sa mère.

Pfingsten 1853.

Liebe Mutter,

Deine so schöne Sendung habe ich soeben erhalten und beeile mich, dir sofort meinen herzlichen Dank zu übermachen. Deine Güte hat mich tief gerührt und wahrlich ohne mich zu rühmen, nichts ist für mich unwiderstehlicher als eine so unbedingte Liebe ; « am Ende fühlt man sie », wie Novalis sagt.

Deine Halsbinder sind allerliebst, die zuzuknöpfende abgerechnet, die ich freilich umbrachte aber mit einem so rothen Gesicht, dass ich sie schleunig ablegen musste. Nichts ist aber leichter, als sie in einem Magasin, dessen Inhaberin mir wol bekannt ist, gegen eine etwas weitere einzutauschen. Die Kleider sitzen mir zum Entzücken, sodass ich sehr glücklich und wol darin bin. — Möge der Himmel deinen wolgebildeten Sohn vor Eitelkeit bewahren ! Ohne Scherz wie viel bin ich schuldig und wie schuldig bin ich ; ich möchte meine undankbare Vergangenheit auch in so schöne Kleider stecken damit sie ein wenig besser sich ausnäme. Doch zu Besserm. Den Brief an Madame Mallet so wie einen an Hrn Marval will ich sehr gern verfassen, obgleich der erstere eine delicate Sache ist, und einen tüchtigen Brouillon erfordern wird : wenn man einmal auf den Punkt

kommt sich wie einen Fremden anzusehn so findet man sich so garstig. Zum Glück geben die Leute weniger Achtung auf einen, als man meint und wenn man sich bescheiden hält, so lässt man einen allenthalben mitlaufen und verzeiht Vergangnes.

Die Genfer sind doch noble Leute und alles abgewogen, manchen andern (die Lausanner ausgenommen) vorzuziehen. H. Picot hat mich letzten Montag besucht und ich ging mit ihm nach Lausanne, um Madame beim Einsteigen in den Omnibus die Hand zu geben, was gut von Statten ging. Sie sprach von dir mit Liebe.

Herr Berdez ist nebst Fraulein von grosser Freundlichkeit und ermangelt nie, mich neben und vielmehr zwischen, wo nicht auf seine jüngsten und schönsten Eingeladnen zu setzen. Im Grund ist mir dies lieber, als die fürchterlichen Damen, mit denen ich manchmal in Neufchâtel speisen musste, und ich muss mich nur vor zu grosser Lebendigkeit hüten die für die Wadtländerinen leicht contagiös wird. Gefallen hat mir nur ein Fräulein Marquis, unbedingt die reizendste Frau, die ich je sah; sie ist aber jetzt fort.

H. v. d. Mülen empfiehlt sich, ebenso Fr Fels zu der ich eben gehn will.

Erinnerst du dich eines alten Fräuleins Dupont?

Hrn Charles Einard sah ich ebenfalls, den Verfasser der « Mad. Krudener » [1], ein seltsamer Mensch. Seine Tochter ist mit einem meiner ehmaligen Freunde Diodati versprochen. Fräulein Borrel, meinem l. Unglücks-gefährten schreibe ich alle Wochen. Sie ist noch unentschlossen, ob sie annehmen will [2]; ich will morgen schreiben; es scheint sie hat mit ihrer Schwester die nach Baden geht, zu verabreden und, wie gesagt, ist noch voll Unschlüssigkeit. Und die Adresse Nüschelers?

H. Vulliemin zieht eben. Für das schöne Legat der Fr. de

1. *Vie de M^me^ de Krüdener,* Paris 1849, 2 vol. in-8.
2. Le voyage à Zürich.

Tournes bin ich höchst dankbar, und habe es nicht verdient. Spitz ist wol schon unmässig fett, der einzige in der Familie. Von Betsy einen guten Brief. Liebe Mutter möge dein Husten sich bessern, damit wir dich heiter und gesund wissen, eine Zuversicht, die uns beiden nothwendig ist. Noch einmal meinen besten Dank.

Dein treuer Sohn C.

Im Lavater [1] steht einiges über den l. Grossvater, aus seinen Briefen selbst ein Auszug.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 13 mai 1853.

Chère amie,

Je viens de recevoir une lettre de ma mère où elle me fait part du chagrin que lui cause votre hésitation d'accepter son hospitalité. Elle m'en demande la cause, et je réponds que je n'en sais rien, si ce n'est l'impossibilité de quitter Préfargier, où vous attachent vos devoirs, ou bien la crainte de voyager seule, puisque Mademoiselle votre sœur ne peut se déterminer à un séjour à Baden. Pour moi, je désirerais vivement que vous vainquissiez ces obstacles, d'abord pour ma mère qui aurait un vif plaisir de vous avoir quelques jours auprès d'elle ; et en second lieu pour vous-même qui avez, j'en suis convaincu, besoin d'un peu de repos. Il me semble que vous pourriez sans aucun inconvénient, voyager seule ; si je ne fusse obligé de continuer ma traduction et que je ne connusse vos scrupules, je vous offrirais ma compagnie, mais je n'ose. Votre congé, dépend-il de Monsieur votre frère, vous avez encore la ressource qu'il vous l'octroye au dernier moment, suivant son penchant pour les surprises. Ce qui me peine le plus, c'est que moi, auquel vous avez tant de fois et

1. Sur Lavater et sa situation de « directeur spirituel » dans la famille Meyer Cf. Biogr. p. 146-147.

toujours prodigué votre angélique bonté, ne puisse absolument rien pour vous dégager de vos chaînes, et qu'un plaisir bien mérité vous échappe. Ce n'est pas à dire que je ne sois bien convaincu qu'aucun plaisir ne saurait vous récompenser de vos bonnes œuvres ; d'ailleurs, entre amis, on ne compte pas, mais remarquez, je vous prie, que ce n'est guère qu'en vous donnant l'hospitalité et qu'en vous remerciant de vive voix, que ma mère pourra vous manifester tant soit peu sa profonde gratitude. Je ne parle pas du simple plaisir qu'auraient deux femmes qui ont tant de rapports, de se voir et de se parler. Si, comme je le croirais volontiers, la bonne volonté ne vous manque pas, souffrez que je vous donne le conseil (sauf correction) de vous mutiner un peu. Pour ne vous citer que votre serviteur, si je n'eusse un peu intrigué, je serais encore dans le malheur. C'est pour cela que nous sommes doués d'intelligence, afin que, malgré les circonstances, et nonobstant les volontés des autres, nous fassions la nôtre, pourvu qu'elle soit sage et juste.

Je vous l'ai déjà dit, et veux bien vous le redire, montrez un peu les dents, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

A présent que me voilà bien, je songe beaucoup à Préfargier; avec une pitié profonde, je me rappelle mes compagnons de malheur, et bien qu'elle soit forcément stérile, je voudrais leur partager volontiers la moitié de mon bien-être, il y en aurait assez pour tous. C'est en vérité une triste chose que Préfargier, vu à distance ; même cette longue file de montagnes, et ce lac morne me paraît comme un coup d'œil dans un autre monde, seule espérance qui reste à quelques-uns de vos malheureux.

M'étant fait une loi de m'expliquer les actions des autres par leurs individualités, et d'en saisir les bons côtés, je ne me rappelle que deux choses : le malheur de vos malades, et votre bonté. Souvent, en rêve je me débats avec les infirmiers, ou j'essuye des réprimandes humiliantes de part ou d'autre, et si je me réveille, bien accueilli partout, en liberté à Lausanne, alors je remercie Dieu de m'avoir tiré de là, et je

désire de tout cœur, que le sentiment de liberté, le seul agréable que je connaisse, devienne le partage de tout malheureux. Avec de la tenue j'aurais sans doute évité beaucoup de désagréments, mais à mon malheur, je résiste à tout, excepté à la bonté comme bien vous savez. Toutefois, j'ai tant de souvenirs agréables de ma captivité, et c'est surtout vous qui m'apparaissez souvent, toujours dans mes meilleurs instants, bonne, amicale et m'aimant beaucoup ; après cela, ayez le courage de rester neuchâteloise, si je dis que je vous embrasse de tout mon cœur.

Adieu mon amie.

C.

P. S. — Etant redevenu comme il faut, j'ai osé écrire à mon ami, le premier lieutenant et adjudant du dixième — chasseurs — C. N.[1]. Mes respectueuses amitiés à M. Marval, à M. James, à M. Fritz Borrel.

Je suis assez changé, mon amie, tenue scrupuleuse et visage content : air d'un homme de trente ans, pourvu que cela dure. Exhortez-moi, amie, de ne plus abuser de la bonne fortune, et priez pour moi, afin que je sois assez sage pour me rappeler Préfargier et Neuchâtel. Plût à Dieu que je ne dusse plus quitter Lausanne.

Je me moque de Paris, et j'ai peur d'une ennuyeuse ville allemande[2]. Je suis bien, je n'ai garde de bouger. A part l'Italie, je ne souhaite mieux. M. Souvestre a écrit à M. Vulliemin. Il semble qu'il se trouve assez bien à Neuchâtel. Je désire que cela dure. Il a vu chavirer un bateau sous ses fenêtres, sur votre vilain lac.

1. Conrad Nüscheler, camarade d'enfance de Conrad, engagé dans l'armée autrichienne.

2. Il était question vers cette époque d'un voyage de Conrad à Paris où il désirait se perfectionner dans l'étude du français. Après ce séjour, il devait prendre un poste d'enseignement dans quelque ville allemande.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 22 mai 1853.

Chère amie,

Pardonnez-moi si je n'ai point écrit dimanche passé. A vrai dire, vous n'avez point deviné le pourquoi. C'est que j'ai bien écrit une lettre de prévision (ce fut vendredi) prévoyant que je serais empêché samedi soir, car samedi et dimanche j'ai passé le soir en société. Mais relisant la dite lettre, je l'ai trouvée tellement sotte, que je l'ai déchirée. Pendant la semaine, je suis tellement occupé, que, le soleil se couchant, mon dos me cuit d'une manière tellement triomphante, que je me hâte de sauter dans mon lit pour ne faire qu'un somme. Rien n'est tel pour chasser la mélancolie, que de confectionner une traduction[1] et de rester huit heures durant, courbé sur un livre ; je vous jure, quand on est éreinté et quasi abêti par ce travail de forçat, on se range au nombre de ces âmes simples qui, la journée finie, n'aspirent qu'à un calme absolu et un verre de bière. C'est incroyable, comme un travail manuel — et c'en est bien un que de tenir une plume entre les doigts — martyrs jusqu'à la crampe inclusivement, — comme, dis-je, un dos endolori vous gâche le monde idéal ! Ce n'est pas à dire que je me plaigne du métier, qui vaut tout autant qu'un autre ; cependant, je voudrais que vous vous apitoyassiez quelque peu sur votre ami, qui, à force de traduire un homme de génie, devient stupide au possible. De plus, je me gâte ma taille et je me salis les doigts, ce qui est loin de m'enchanter.

Enfin, c'est mon sort, et que Dieu y porte remède. Quant à l'entourage, je voudrais que cela fût[1] ; c'est-à-dire que j'en eusse le temps ; mais à mon malheur, je deviens de jour en jour plus pédant, et, au lieu de songer à quelque chose

1. Traduction des *Récits des Temps mérovingiens* d'Augustin Thierry, procurée par l'entremise de Vulliemin.

d'agréable, je compte d'un regard lugubre le nombre des pages qui me restent encore à traduire. Ce qu'il y a de bon, comme vous voyez, j'ai le bon esprit d'être gai et de ne pas trop envier ces jeunes compagnons du Tour de France, qui passent sous mes fenêtres. Je ne parle pas des amazones qui y passent et dont je pourrais saisir le voile sans trop me déranger.

Ma sœur va bien et désire, autant que moi que vous visitiez notre mère. Je ne sais si je vous ai conté que j'ai eu des Genevois et que je viens d'être invité à faire avec M^me^ Mallet une course à Vevey ; toutefois j'incline à refuser, me faisant fort de ma fameuse traduction, afin que malheur soit bon à quelque chose. De plus, je viens d'hériter de feu M^me^ de Tournes, F. 500, bien que cette bonne dame m'ait à peine connu.

Je suis brisé, ma chère ; ce fut aujourd'hui une corvée d'une demi-douzaine de lettres ; j'ai pris rendez-vous pour dimanche avec M. Vulliemin, toujours à l'égard de ma maudite traduction. Pourtant j'espère vous dire quelques mots samedi soir. Tenez, chère, plaignez-moi, je le mérite.

Votre pauvre ami.

C.

Souvent, Mademoiselle, j'ai un peu peur du sérieux soutenu de vos lettres, et je voudrais bien vous voir sourire un peu.

Conrad Meyer à sa sœur.

22 mai 1853.

Liebes Schwesterchen.

Darf ich dich bitten, fürerst den inliegenden Brief meinen hochzuverehrenden Hr Mallet zuzustellen, er ist auf Wunsch unsrer l. Mutter geschrieben.

Liebe Betsy, denke dir, wie gross ich das Schreiben hasse

und stelle dir vor, dass mich meine Übersetzung schon genügend krümmt, um mir zu verzeihn, wenn ich so kurz bin. Überdies geht alles im Gleis. Dein Projekt ist schön, aber um Himmelswillen bleibe in Lausanne bei Fr. Fels und nimm mich nicht nach Vevey mit.

Mit der treusten Liebe.

Dein gebrochener Conrad.

Liebes Schwesterchen, wenn du wüsstest, wie völlig lendenlahm ich bin vor Schreiben, du verzögest deinem dich über alles liebenden aber stillschweigenden.

Bruder.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 29 mai 1853.

Souffrez, ma chère amie, que je vous envoie ces quelques lignes bien que le format et le sans-gêne de mes lettres en général ne soient permis qu'entre excellents amis. Veuillez apprendre, que de tous mes amis, vous êtes le mieux partagé, et que ma sœur, que pourtant je porte sur les bras, n'a guère reçu de ma part que quelques lignes bien chétives, il y a bientôt un mois, tant j'ai affaire. De même, ma mère me plaisante sur mon style lapidaire comme elle l'appelle. Enfin, tout le monde me gronde et pourtant je suis assez innocent « pour cette fois », comme dit le vieux poète. J'ai eu un vif déplaisir d'apprendre le refus dont vous avez attristé ma mère, et je suis assez embarrassé de le lui expliquer, car elle m'en demandera les causes, et je serai bien empêché de les lui dire, d'autant qu'elles me sont à peu près inconnues. Je vous aurais cru assez d'énergie pour avoir un peu votre volonté, et certes, les obstacles que vous aviez à vaincre n'étaient pas trop terribles. Enfin vous en avez décidé autrement, et j'en suis pour mes commissions, car j'allais vous en donner une imposante cargaison, toutes de confiance.

En fait d'histoire de rire, je défie tout le monde de rester sérieux, quand on vous écrit des passages tels que, dans votre lettre précédente, le célèbre : « je respecte la cause de votre silence ». Eh bien ! vous avez tort, faut pas la respecter. Elle est trop vilaine.

Il est de notoriété publique que mon dos se gâte, sans compter que c'est déjà mon côté faible. Et dire que, durant toute cette semaine, j'ai traduit comme un Allemand du matin au soir ; et voyez, il ne m'en reste pas moins quelques instants pour ma fidèle amie, quoique le mois étant près de finir, j'ai encore une lettre *urgente* à expédier. La soirée va être solennelle, puisque on fera justice de ma traduction, à laquelle Dieu fasse grâce. N'allez pas croire mon amie que je vous aie menti en ce qui touche la lettre déchirée. Cela n'est que trop vrai ; je vous crains un peu — sachez-le — et pour rien au monde, je ne voudrais que vous désavouassiez votre fidèle serviteur.

Je viens de recevoir une réponse de M. Marval, et je me demande quel charme m'enchaîne aux moindres paroles de cet homme ? C'est un sorcier pour sûr. De même Nüscheler m'a écrit, et j'avoue, ces mâles accents d'un amour profond et peu mérité et la franchise chevaleresque d'une âme honnête m'ont pénétré le cœur.

Tel que me voilà, je donnerais à l'instant même ma vie pour lui, pas moins que pour vous. Vos mérites sont égaux. Il m'a perdu, ou à ce que d'autres disent, c'est moi qui l'ai perdu. J'imagine que ce fut un peu réciproque, et vous m'avez sauvé. Enfin, aimez-moi un peu.

Votre

C. M...

Ma sœur m'a vivement pressé de vous inviter à aller à Zurich ; mais il semble qu'elle ne connaît pas votre caractère qui ne sait que donner.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne, 29 mai 1853.

Lieber Mutter.

Ohne Zweifel ist es nur deine grosse Güte und meine Uberhäufheit mit Geschäften, die mich entschuldigt, wenn ich so kurz bin.

H. v. Marval hat mir schon geantwortet und sehr liebreich, ebenso Nüscheler, der mir unverdient anhänglich ist. Von Herrn Mallet erwarte ich keine Antwort und Betsy schweigt,

Meine monatliche Ausgabe wird wieder zwischen 80-90 fr. schwanken, da diesmal noch das Holz hinzukommt. Ich würde dir sehr verbindlich sein, wenn du mir wieder 100 fr. und zwar auf den 2 oder 3 folgenden Monats übersenden würdest damit ich meine Rechnung gleich abtragen könnte, ferner 25 fr. für ein Paar Sommerstiefeln, deren ich benöthigt bin.

Ich war diese Woche sehr fleissig und gehe heut Abend mit einem Capitel zu Hrn Vulliemin.

Grüsse mir H. Mallet und den Pizipiz.

Dein treuer Sohn.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne [1].

Vous m'avez écrit une lettre bien aimable, ma chère amie, et j'y ai même découvert çà et là quelques lueurs de cette gaieté qui vous va si bien. Je ne vous ai point exhortée à prendre les choses légèrement ; mais ce que je vous prêche, et ne discontinuerai jamais de vous prêcher, c'est le bon

1. Sans date.

esprit de faire face aux événements, moitié en résistant, moitié en pliant, afin de sortir de l'embarras terrestre avec le moins de meurtrissures possible. Tout cela, sans proscrire un sentiment plus élevé, mais dont, du moins il me semble, il ne faut pas être prodigue. Quant à la compassion et ce qui vaut infiniment mieux, à l'aide que nous devons aux malheurs d'autrui, ceci va sans dire. Quiconque a connu combien la douleur fait mal, et ce que c'est qu'une blessure d'âme, n'offensera certes jamais à dessein un être vivant, ne fût-ce que pour dormir en repos, ici et plus tard sous terre.

Souffrez que je me cite un peu en exemple. J'ai dû renoncer à ce qui m'est le plus cher : à l'art, ce plaisir enivrant, cette douce folie, parce que j'ai d'autres devoirs à remplir. Il ne me reste guère que la vertu privée et le bonheur domestique, ce qui est certainement quelque chose, mais non pas ce que j'eusse choisi, ayant les mains libres. Enfin voilà..... De plus je suis toujours à me dire que j'ai outrageusement mésusé d'une position on ne peut plus favorable et à présent à jamais gâtée. Vous avez votre Préfargier à dos, je l'ai sur mon compte[1], c'est tout un. Mais qu'y faire ? Du courage, une désormais bonne conscience et de la confiance en la bonté de notre maître à tous.

J'ai été très peiné de la maladie du frère de M. Pury. Ne désespérons pourtant pas. L'air du pays fait souvent des miracles. Vous m'obligeriez infiniment en me donnant le plus fréquemment possible de ses nouvelles. Je suis également très sensible au souvenir de cette bonne M^me^ Marval. N'oubliez pas de lui marquer que je vais régulièrement à l'église ; quoique je ne me sois mis ni dans l'Église libre, ni dans les Darbistes ni parmi les Mormons, qui eux aussi ont ici leur petit tripot. Ce sont eux qui ont poussé la vie de famille à la perfection. C'est un M. Péclar qui est ici leur missionnaire et on les dit — hors les points en litige — gens de bien.

1. Conrad entend par là que sa situation d'avenir est compromise par le fait d'avoir été interné dans un asile d'aliénés.

N'allez pas croire, ma bonne amie, que jamais je ne mettrai mon nom sur un livre, à moins que M. Vulliemin ne l'exige expressément afin de me faire avoir quelque place. Vous ne me connaissez pas encore, chère, si vous me croyez vain. Je le suis et ne le suis pas. Et comment voulez-vous que j'aille finir ma traduction? Je n'en ai traduit que tout au plus le quart. Comme vous y allez ? Ceci demande de l'application et du travail, et surtout, ne se dévide pas comme un écheveau.

Ayez la bonté de faire mon compliment à M. Fritz de son beau morceau dans la revue. Cela est vraiment très bien. Mais j'imagine que vous le gâterez déjà assez par vos éloges.

Il faut souvent que je me tienne à quatre, surtout par ces belles soirées d'été, pour ne pas barbouiller du papier. La poésie me surprend souvent comme un brigand ; ma sœur, le mâle amour de mon ami, enfin le cœur, me fait souvent délicieusement mal. Tenez, pour poète, je le suis, mais c'est précisément à cela que je renonce, surtout par amour pour ma mère, et vous voulez vous autres, madones et diaconesses, qu'on fasse tant de cas de vos sacrifices?

Vous me dites d'adresser mon billet à ma sœur. Y pensez-vous ? Je n'ai plus le temps de tourner la phrase. Elle est heureuse, vous ne l'êtes pas. Voilà qui décide la question.

Votre

CONRAD.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne, 3 Juni 1853.

Liebe Mutter.

Ich verdanke dir aufs freundichste deine Sendung und bitte dich zu erwägen, dass ich unmöglich lange Briefe schreiben kann, wenn ich ja noch Abend einen Augenblik ins Freie will. Ich bin meiner Ubersetzung treu bis ins Grab, die übrigens eine angenehme Arbeit ist und geräth. Hr Vul-

lemin ist vollkommen damit zufrieden. Dazu will ich die französische Grammatik total mir aneignen, morgens bis zum Dejeuner; damit ich wo möglich im Herbst, spätestens im Frühling, eine Stelle an einem Gym. versehn kann. Es wird sich wol etwas finden auf den 200-300 deutschen Gymn. wo ja doch kein Deutscher recht Französisch kann.

Es ist das Sicherste. Sei's in Preusseu od. Osterreich, mir ist alles eins. Dann ziehe ich in ein stilles Nest od. in eine Haupstadt, setze mich in ein Hinter od. Landhaus mit Garten fest, und rücke nicht mehr, in meinen Nebenstunden irgend eine Studie betreibend. Das ist bei Gott das Klügste. Freilich das Meer, Italien, und noch Manches andre ist hin. Seis!

Ich bin hier von Jung und Alt wolgelitten, und lebe ziemlich vergnügt uns wohler als je.

Meinen berichtigten Conto empfängst du, sobald ich ihn erhalten, morgen, übermorgen.

Betsy kommt zwei Tage nach Lausanne zu Fr. Fels und v. Gemmingen besucht mich.

Ich darf sagen, ich lebe geschlossen; sehr wolfeile Zigarren, ein Glas Bier und Arbeit Morgens früh bis Abends spät. Dabei gute Laune, ausser wenn ich an der Zukunft grüble.

Lebe wol liebe Mutter D. C.

B. H. v. Pury kommt nicht durch Zürich und H. v. d. Müllen ist für 3 Wochen in Bern. Henri will, wie er schreibt, vielleicht Advokat werden. Das sind Geschichten. Ich für mich will absolut eine unabhängige Gymnasialstelle wo es sey und meine Ruhe. Nüscheler schreibt unbeschreiblich schön aber wie einer der auch resigniert.

Dein ergebner C.

Lausanne, 3 Juni 1853.

Wenn ich schrieb: ich arbeite sehr, so war das erst Bescheidenheit aber ich dachte gleich, du würdest es für baare Münze nehmen und strich es desshalb.

So eben l. Mutter kann ich dir noch die quittierte Rechnung vorlegen. Die Stearin-Kerzen waren schon gekauft, als du dagegen vermahntest, übrigens davon nächstens. Im Amfang meines Aufenthalts und auf Rath Mad. Guénods.

Für das Rasiermesser meinen herzlichen Dank. Schnautz und Zwickel sind bereits verschwunden, ich halte das Air eines totalen Wildfangs, nun ist's besser. Deine Erinnerungen mit dem Zerschneiden der Handtücher sind mir sonderbar vorgekommen, ich bin sehr ordentlich und mein Zimmer immer aufgeräumt.

H. Berdez ist wol, Hr Vulliemin angegriffen in Folge der historischen Gesellschaft, die Fräulein und Frau V. sind mir wol gewogen aber wie gesagt der einzige Anziehungspunkt für deinen Sohn ist nicht mehr im Haus Vulliemin, sondern in Basel auf einem Landgut seiner Schwester.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 4 juin 1853.

Quelle pluie, ma chère amie, et quelle bonne idée que de s'écrire de temps en temps quelques paroles d'amitié. Vive le style épistolaire ! Il faut le dire, ce serait une triste chose que de faire connaissance et de se lier d'amitié, si, la vie nous séparant, nous n'eussions pas la ressource de barbouiller tant de papier que bon nous semble.

Je vois à mon grand plaisir, dans la dernière lettre de ma mère, qu'à défaut d'un séjour prolongé, vous n'avez pourtant pas tout à fait abandonné l'idée de passer quelques heures chez nous ; soyez sûre que vous comblerez ma mère de plaisir. Ce que vous m'écriviez de la maladie de M. de Pury m'a vivement inquiété et vous pensez bien que je fais les vœux les plus ardents pour que le frère de mon ami (si j'ose lui donner ce nom) se rétablisse promptement. L'air natal et la reprise d'anciennes habitudes font souvent des miracles. Qu'il en arrive ainsi !

Vous avez très tort ce semble de vous faire un reproche du peu de distractions que les circonstances vous offrent. Il est même de votre devoir de ne point négliger les rares occasions de vous faire un peu de bien et veuillez réfléchir que l'excessif, même dans des sentiments qui en soi sont légitimes, doit être évité, d'autant que vous n'êtes déjà des plus robustes. Conservez-vous, mon amie, à votre monde, et n'allez pas augurer trop de vos forces. Enfin, soyons sages et attendons mieux.

Ma sœur m'ayant promis de venir pour quelques jours à Lausanne, il n'est plus question d'une course à Vevey, et il semble décidément, qu'à moins d'un coup de hasard, je ne sois pas prédestiné à faire la connaissance de M^me^ de Coulon, toute aimable, et toute votre amie qu'elle est. Enfin Dieu y pourvoira.

M. van der Mülen, chez qui j'ai l'habitude de passer la soirée de samedi, est parti pour Berne où il va trouver son gendre M. de Roth. M. van der Mülen, vieillard encore vert, est un maître homme, sage comme un Hollandais et positif comme un Suisse, ne manquant point d'esprit et ayant beaucoup de cœur, c'est une de mes meilleures connaissances. M. Vulliemin vient de s'arranger dans sa campagne récemment achetée[1]. J'y vais souvent, ne fût-ce que pour donner signe de vie. J'y vois souvent des hommes remarquables ou sensés tels. Comme je suis tout à fait de la famille, je vais et viens, guettant les moments favorables au profit de ma traduction. S'il n'y a pas mèche — comme dit Monsieur votre frère — je cause avec madame ou mesdemoiselles[2] dont l'une est assez jolie, l'autre très bonne et la troisième enjouée au possible. Pour mon malheur, M^lle^ Marquis n'y est plus. C'est bien la plus gracieuse personne que je connaisse. Du moins à mon goût. Du reste, je n'ai point *d'amis* et je m'en trouve bien. Je suis tout à mes

1. Mornex, Lausanne.
2. M. Vulliemin a eu trois filles.

travaux. Si j'envisage ma position avec sang-froid, il me semble sage de rester encore quelques mois, peut-être même une année à Lausanne et de me mettre alors sur les rangs pour attraper quelque place de professeur de français dans une ville quelconque d'Allemagne. Puis je me cantonnerai tranquillement dans mon coin. Ainsi j'attends les choses à venir, sans espérance, sans crainte, menant une vie strictement comme il faut et cherchant à me donner le goût du travail.

S'il plaît à Dieu de me rappeler quand que ce soit, j'y applaudirai, car il me semble quelquefois que nous payons un peu cher et de beaucoup d'ennuis les quelques instants de joie qui colorent un peu la vie et qui passent si vite. Pourtant cela ne presse pas. Adieu, mon amie, veuillez saluer de ma part Monsieur votre frère et M. Borrel.

C.

Ma mère et ma sœur vont très bien. Répondez à votre pédant!

Conrad Meyer à sa sœur.

Lausanne, 5 Juni 1853.

Liebe Schwester,

Dein Briefchen habe ich unmittelbar nach dem Landthürmchen Beausoleil[1] getragen und Fr Fels hat die Güte dir solange du wünschest Gastfreundschaft anzubieten. Ich las ihr ihn vor und musste ein wenig über deinen ganz korrecten aber doch so sonderbaren Styl lachen. Man weisst nicht, was man hört und da du dich oft uber meine Zeichnungen lustig machtest, so musst du schon hinnehmen, wenn ich die Urdeutsche in den sonst völlig französischen Phrasen los bekam. Kaum ist der Brief beendigt, so tritt eine ältere Dame

1. Beau-Soleil, campagne située à une demi-heure environ de Lausanne, du côté de Puilly, à l'occident.

auf, wirft ihre Arme himmelan und ruft mit verdrehten Blicken. « Eh Monsieur! Oh Monsieur! Mais Monsieur ». Es war Dame Godin, die mich endlich entdeckt hatt. Ich blieb ohne Furcht, entschuldigte mich, schwatzte und versprach einen Besuch.

Meine ehemaligen Genossen im « Petit Château » sind fast alle todt (darunter der liebenswürdige Waldenser Michel Pélerin, der an der Seite des Königs Karl Albert in der Schlacht von Novara fiel, darunter mein Intimer de Laflechère, dessen Vater völlig ruinert ist). So geht das Schicksal mit seinen Lieblingen um.

Weisst du, dass sich im Schloss Prangins nebst Nion, eine ausgesuchte Sammlung alter Meister findet, nebst Kartons von Raphael und Giulio Romano. Jederman kann sie sehn; es ist das Mariahalden des Genfersees. Da sie Ende dieses Monats verkauft wird, so thätest du klug, sie noch zu sehn. Wollen wir, da ich dich auf jeden Fall nach Genf werde zurück begleiten müssen, mit einander gehn?

Ein Herr Lefort redete mir von dir, ein drolliges bewegliches Männchen von einem Stücker 30 Jahren. Doch wozu schreiben, da wir ja bald, so Gott will, zusammen sein werden? Du bist natürlich noch in Cologny da das Wetter garstiger ist als je. Ich bin fleissig, sehr gesund und liebe dich so sehr du wünschen kannst.

Dein Conrad.

Ich schloss, da ich meinte, es sei Zeit in die Stadt zu gehn : doch ich habe noch 5 Minuten.

Liebe Betsy. Das Beste ist, dass die Studien anfangen mich zu fesseln, besonders die historischen. Ich denke, ein Professorleben od. noch lieber das stillere eines Lehrers an einem Gymnasium wäre etwas für mich ; ich glaube, mein Blut beruhigt sich mehr, als billig, denn ich laufe der Wärme nach, besonders der Sonne, wie keiner. O Italia! Italia! Doch wir wollen das alles aufhellen, wenn wir beisammen sind.

Conrad Meyer à sa mère.

7 Juni 1853.

Liebe Mutter.

Betsy und ich sind nun schon den zweiten Tag beisammen indem Mad. Fels die grosse Güte, hatte, mich fast für den ganzen Tag bei ihr zu behalten. Gestern um 11 Uhr war ich zu Ouchy auf der Enbarcadère des Dampschiffes und Frau Mallet in Eile aber tief begrüssend hatte ich das Glück meine l. Betty in Empfang zu nehmen. Besuche machten wir gestern bei H. Vulliemin, heute bei Hrn und Fräulein Berdez, die beide sich dir aufs höflichste empfehlen lassen.

Wir sind, wie sich versteht, sehr glücklich mit einander gewesen und ich muss sagen, Betsy hat unbeschreiblich gewonnen, besonders an Gesundheit, Heiterheit und in der äussern Erscheinung. Viel haben wir von der Zukunft geredet und auch neben vielem Ernst und gutem Entschluss manchmal wie Kinder gelacht. Am Meisten — und mit welcher Liebe-haben wir deiner gedacht; auf jeden Fall ist es nun mit uns auf bessern Wegen und ich hoffe, du werdest — und da du dieses Briefchen vieilleicht auf deinen Geburtstag erhältst, so ist das eine schöne Gelegenheit zu wünschen — noch viele Jahre mit uns bleiben und ebensoviel Frieden haben als du Bittres und Unruhe gehabt hast. Betsy grüsst dich l. Mutter von Herzen und ebenso dein

Conrad.

Betsy reist morgen (Mittw) 11 Uhr vorm. nach Genf zurück.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 10 juin 1853.

C'est par une journée de travail, ma chère amie, que j'ai mérité le plaisir de vous tracer ces quelques lignes. Rece-

vez-les bien — toutes insignifiantes qu'elles soient — peut-être les lirez-vous après une journée mille fois plus pénible que n'a été la mienne.

Veuillez d'abord me dire pourquoi vous n'avez point répondu à ma précédente lettre. Je suis à m'en demander la raison — je ne vous crois point malade, parce que je sais que l'été et les chaleurs vous font du bien. Vous ai-je fâchée par quelque tirade de mauvais goût? Ceci serait plus possible, bien que je ne me souvienne plus du contenu de mes dernières lettres. Je les ai écrites brisé de fatigue, et n'y voyant plus clair. Je ne manque, malheureusement, que trop souvent de tenue, mais cela ne serait rien, si je n'eusse alors l'air de manquer de cœur, ce qui certainement n'est point. Quoi qu'il en fût, je vous demande pardon de tout mon cœur. Sachez que je ne me pardonnerais jamais de vous avoir blessée, vous, qui certes, n'eussiez pas mérité cela de ma part. Nous autres hommes sommes si souvent fantasques, volontaires, désagréables, même dégoûtants, qu'il faut beaucoup de patience à la meilleure femme pour nous supporter.

Je ne m'arrête pas même au soupçon que certaines paroles en l'air, qui peuvent s'être glissées dans mes lettres, vous aient effarouchée. Il est probable que vous n'y avez pas même fait attention. J'y ai peut-être parlé de certaine personne qui assurément m'a beaucoup plu ; mais quoi? Vous savez bien que mes goûts et ma position toute sérieuse et encore assez compromise écartent à jamais toute idée de liaison sérieuse. D'ailleurs, je n'accepterais jamais le bonheur, si l'on me l'offrait comme une grâce. J'ai ma fierté, bonne ou mauvaise, et je suis intraitable là-dessus. Même dans quelques années, même ayant acquis une position honorable, je resterai ferme, un peu par paresse, un peu par fierté, peut-être même mes idées d'ambition s'en mêlent-elles encore un peu, quoique je les ai entièrement abandonnées. La dite demoiselle, sachant sans doute mon histoire, a été bonne pour moi par un sentiment de bienveillante

piété ; cela passé, elle n'y songe plus. Elle est d'ailleurs très recherchée ; qu'elle choisisse un homme qui ait un passé sans reproche, une âme sans fierté, ou plutôt sans orgueil, et qui la rende heureuse. C'est tout ce que je désire. Tout ce petit drame s'est d'ailleurs passé dans mon for intérieur, cela va sans dire, et personne ne s'en est douté, l'héroïne moins encore que tout autre. Si j'en ai parlé avec admiration, ce fut quasi pour me moquer de moi-même, qui bien que hors la loi, et un peu flétri par la folie et l'infortune, me prit d'aimer : « cet air de bonté sérieux ».

Brûlez ce chiffon qui, certes, prouve que je suis encore loin d'être parfaitement sage, bien que je sois parfaitement sensé.

J'ai eu la visite de ma sœur qui m'a rendu bien heureux. Rien qu'en devinant, elle vous a démêlée, et vous porte un respect sans borne. Elle me parle d'aller vous voir en retournant à Zurich, et j'espère qu'elle tiendra parole. Vous l'aimerez comme elle le mérite. Tout le monde m'a envié quand je passais avec elle par les rues, la serrant presque contre moi. Le Fritz Borrel de l'endroit, M. le pasteur, en a reçu une impression soudaine, jusqu'à me prier d'aller me coucher, dans l'intention de la reconduire chez elle. Elle en a ri aux larmes. Enfin, après deux jours — les plus beaux de ma vie — me voilà avec elle à Ouchy ; le bateau arrive : « N'oublie pas de rapporter les caoutchoucs » — ni le pourboire non plus. « Mon Dieu quel monsieur ! quel air de freluquet ! » — « Il te salue ; il tourne autour. » — « Je vais faire le nez de M^me^ M... pour le chasser ; embrasse-moi [1] ! » Je lève son voile pour la baiser, et voilà mon bonheur passé. Dieu garde cette bonne et belle enfant.

Adieu, mon amie, mes respects à Monsieur votre frère, et veuillez me donner de vos nouvelles.

Comptez sur mon affection éternelle.

C.

1. Allusion à une petite scène qui a dû se passer sur le pont du bateau ; Betsy M. échange avec son frère des réflexions ironiques sur un jeune fat qui montre trop d'empressement.

Pour moi je suis ferme, courageux, me portant à merveille — travaillant, nageant, content. Que Dieu vous donne le même calme.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne, 19 Juni 1853.

Liebe Mutter,

Wenn ich deinen l. Brief vom 5 ten solang unbeantwortet liess, so ist diss freilieh nicht recht, aber du verzeihest, wenn ich wahrheitgemäss gestehe, das ich vom Schreiben oft, besonders in den Augen, so ermüdet bin, dass ich mehr an meine Liebe denke, als schreibe.

Der Besuch der Betsy hinterliess mir (und möge es auch ihr so sein) einen schönen Eindruck. Am Dampschiff wurde ich schon natürlich blasser vor Freude, noch farbloser, während Betsy... kein Griffel, selbst der Rubens nicht, kann sagen, wie gesund und frisch sie aussieht. Ich gab ihr deinen Brief zu lesen. Eigentlich habe ich Alles angestiftet besonders die Einladung und bin, da wir mehr als eine halbe Stunde auseinander wohnten, müde wie ein Jagdhund geworden. Welch'eine liebe Erscheinung!

Herrn Rivier traffen wir noch Morgens an, ehe Betsy abreiste, wir erhielten deinen Brief zu spät. Madame du Pont vergass ich unglücklicherweise. Die Tauben, wie Betsy die Fräulein Vulliemin heisst, waren wie sonst aber freundlich. Elisabet, die so vielgefeierte Namensschwester, war hinwiederum abwesend.

Als ich eben Fräulein Fels meine Schwester ankündigte, erscholl eine dicke Stimme : « Ah Monsieur Meyer! eh Monsieur M. ! Oh Mons M. ! » es war Frau Godin, die mich auf das « petit château » einlud ; ich werde wol erscheinen müssen. Es ist fast allen meinen ehmaligen Genossen, nach denen ich mich erkundigte, schlecht. De la Flechère ist ruiniert und der liebenswürdige Pélerin fiel neben Karl Albert zu Novara.

Uber deine Liebenswürdigkeit nur eine Stimme. Herr Vulliemin stellte mich dem Herrn Charles Einard folgendermassen vor : « Madame Meyer est une des femmes les plus distinguées ». Ich wusste nicht, welch Gesicht machen! Die braven Lausanner!

Für mich hat man weniger Respect, ausser die Jugend, der ich « *interessant* » bin und die mich, wie ich mercke gehörig *verhandelt*, aber man muss zugeben, dass ich still fleissig und gut bin, was genügt. Übrigens haben sie hier weit mehr Details über mich, als nöthig wäre, und ich fürchte, das Allerwelts Kerlchen, der Pasteur Fritz Borrel, hat mich überflüssig erläutert. Ich habe ihm übrigens einen lustigen Streich gespielt. Die kleine Souvestre frug mich mit einem komischen Gesicht : Est-ce qu'il y a beaucoup de pasteurs comme M. Berdez à Neuchâtel? Voraussehend, dass der kleine Fritz ihr schleunig den Hof machen werde (Souvestre ging nach Neuchâtel) empfahl ich ihn, wie wenige aber harmlos.

Mit der Resignation bist du ganz in der Irre. Es handelt sich von dem holden Wahnsinn der Poesie, von der Kunst und der muss ich standhaft entsagen wenn ich meine Pflicht erfüllen will. Dast ist der grosse Kummer. Herr Gautier, als ich etwas Ähnliches fallen liess, versetzte freundlich : Ich habe mich erst im 32 ten verheiratet. Ist dann die Welt ton geworden? Dito die liebenswürdige Mad. Cuënod, die als ich unbefangen die Bewusste lobte, mich « charitablement » auf ihre mittelmässige Geburt aufmerksam machte. Eine Stelle *will* ich wegen meiner Ehre aber eine kleine, und keine Frau, weder eine grosse noch eine kleine, und am wenigsten eine reiche ; alles das der Liebenswürdigkeit und dem nobeln Wesen der « Marquise » unbeschadet.

Erzähle dem Pitz, dass ein kleiner schwarzer Teufel halbsweg zwischen Lausanne und Cour, der Allem in die Beine fährt, mit mir Freundschaft geschlossen und mich immer mit Wedeln begrüsst.

Lebewol, liebe Mutter, ich werde stark und bleibe nervös. Grüsse Hrn Mallet und missverstehe nicht deinen Sohn.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

21 juin 1853.

Mardi. Souffrez, mon amie, que j'ajoute quelques lignes à ma lettre d'avant-hier, car, bien que vous ayez eu la bonté de jeter la vôtre en personne à la poste, elle ne m'est arrivée qu'après le départ de la mienne.

J'ai rougi, j'aurais voulu me cacher en lisant vos lignes, qui décèlent un si pur et si noble cœur. Cependant, la supposition[1] dont vous parlez, n'a jamais souillé ma pensée. Je l'espère du moins. Ce serait bien pis de ma part, qu'une risible prétention ; — ce serait une odieuse indignité, et je doute que vous m'en croyez capable. Le sens de mes paroles négligemment tracées — le voilà. Elle doit être mécontente que j'aie derechef cédé à mon penchant, qui lui est si bien connu, de faire du roman. Et ce fut précisément mon tort. Vu de près, je n'ai songé qu'à désaltérer pour quelques instants à une source pure mon être desséché par de longues habitudes de paresse et d'ambition. Et voilà qui n'était pas bien. J'avoue à ma honte qu'une perspective de liaison m'aurait plutôt effrayé que réjoui mais j'ajoute que je la croyais, et la crois, encore, impossible, de toute impossibilité. Votre lettre, Mademoiselle, me parla mieux que ma conscience. Elle m'a rappelé bien des choses, vos innombrables bontés — je crois que je commence à vous comprendre, et j'imagine que vous avez le cœur beaucoup plus brave que moi, qui souvent me décourage et m'emporte. Je suis parti de Neuchâtel humilié, blessé, l'esprit plus injuste que jamais. Seule, vous m'avez fait du bien ; les autres, malgré leurs meilleures intentions, m'ont plutôt aigri. Tâchons d'être honnêtes, et rien qu'honnêtes et laissons le reste à Dieu. Je vais à mon travail, et si vous le permettez bien,

1. L'hypothèse d'une liaison sentimentale de Conrad avec une jeune fille qui lui avait plu à Lausanne.

samedi je vous écrirai quelques mots. Ma mère me demande de vos nouvelles, et je suis sûr, qu'elle ne demandera pas mieux que de continuer sa liaison avec vous, d'autant qu'elle doit être bien seule.

Agréez, ma chère amie, ma respectueuse affection.

Votre fidèle

CONRAD.

J'avoue encore une fois que votre dernière lettre m'a profondément ému ; je ne sais trop pourquoi, car le soupçon que vous avez eu, le soupçon d'une incroyable fatuité[1] et d'une monstrueuse indélicatesse fut parfaitement injuste.

Conrad Meyer à Cécile Borrel

Lausanne, 24 juin 1853.

Ma chère amie, les pluies continuelles affligent le paysan et ennuient tout le monde : il n'y a guère que les pédants qui s'en trouvent bien et comme je me suis enrôlé décidément dans ce corps, je n'ai pas à me plaindre d'un temps qui fait croître et fleurir ma bien-aimée traduction. Mais au nom de Dieu, Mademoiselle, qu'est-ce qui vous fait croire que c'est avec plaisir que je mettrai mon nom sur la dite version. Veuillez m'en croire, les plus mauvais moments, que j'ai passés à Lausanne, furent ceux où ce bon et vénérable M. Vulliemin croyait devoir me « *poser* ». L'autre jour, il nous arriva un Genevois, M. le Fort, qui vint consulter M. Vulliemin sur un ouvrage historique où il expliquera son célèbre parent le Fort, le compagnon de Pierre le Grand. Ce n'était pas un homme à craindre, je vous le jure ; cependant, lorsque M. V.[2] me présenta : Mons. C. M., de

1. Allusion à l'aventure sentimentale dont il est question plus haut.
2. Vulliemin.

Zürich, qui s'occupe d'une traduction des *récits mérovingiens* et que ce bon M. le Fort se crut obligé de m'adresser un madrigal tel qu'à peu près le voilà : « Il est bien heureux que Monsieur s'occupe de cet ouvrage » — « Au contraire, interrompis-je, il est bien heureux qu'un tel ouvrage se soit trouvé sur mon chemin. »

Ce M. le Fort nous conta quelques faits vraiment remarquables de son illustre parent, entre autres une anedocte toute drôle et que je ne puis vous céler. Lorsque le Fort fut parvenu au faîte de sa gloire, et déjà auparavant, les lettres adressées à lui par ses parents les Genevois, n'étaient guère remplies que d'une pensée, d'un sentiment de fierté d'avoir un héros dans leur famille? Point... — C'étaient des admonestations à ne jamais finir, de bons conseils, d'habiles insinuations, qui visaient, devinez à quoi?... A se faire à temps « un magot ». A ramasser quelque chose tant pour lui en cas de disgrâce que et surtout pour ses pauvres parents les Genevois.

Il est bien permis, mon amie, de faire des gaîtés de ce trait éminemment caractéristique ; les Genevois nous le rendent bien, à nous autres Lausannois. Je vous le promets. Il nous reprochent le Nia-Nia! Savez-vous, Mademoiselle, ce que c'est que le Nia-Nia? Le Nia-Nia, — ici il faut, sur mon âme, que je tienne bien ma plume, crainte de faire un pâté à force de rire. Le Nia-Nia est un sourire éternel, une grâce bien étudiée et une politesse ravissante, quelque chose de chantant dans la voix, de choisi dans les paroles, de réfléchi dans la pose, mais s'il le faut, et en temps et lieu aussi des élans de cœur et une profusion de sentiments, tels qu'il n'y a que la vie de famille qui les produisent, toutes choses bonnes en soi, mais auxquelles les Genevois ne sauraient prendre plaisir. Voilà ce que c'est que le Nia-Nia !

On conte, que l'hiver passé une Genevoise se mit à dire à la petite Souvestre : « les Lausannois ne nous pardonnent jamais notre supériorité » ; « Votre supériorité ! fit-elle d'un air étonné. Ah! votre horlogerie ! »

Sérieusement, les Genevois nous sont supérieurs par leur sang-froid et par leur tenue — mais j'aime le Vaudois, tous deux, nous avons été sous la patte de l'ours, tous deux nous sommes redevenus libres, et nous promettons bien de ne plus abuser de cette douce et belle liberté, qui, à elle seule, tient lieu de tous les autres bonheurs.

Il y a dans votre dernière lettre, un passage qui m'a fait sourire, c'est l'idée que vous vous faites de la marquise de C. Bonne certes, — mais belle — détrompez-vous. Ce sont des traits grossiers et renversés comme à plaisir, un nez retroussé, une distance énorme entre le nez et la bouche, et celle-ci grande au possible. Tenez, sans comparaison, ce sont les traits d'un barbet fidèle, ou peu sans faut ; et, quant aux privilèges, on la dit riche, — mais vous me connaissez trop pour me croire capable de cupidité, même d'une cupidité honnête ; il faut laisser cela aux gens vertueux, — et ceci est par contre bien grave : d'aucune naissance, pour ne pas dire davantage, vivant d'ailleurs et ceci est encore plus grave, au beau milieu du Nia-Nia, qui, — (et cela fait son éloge) — n'a eu que bien peu de prise sur elle, et au fin fond de l'Église libre, qui en a beaucoup ; ce dernier point gâte tout le reste. Le Nia-Nia n'est rien en comparaison de l'Église libre et ce n'est pas pour rien, que lorsque l'on demandait à la petite Souvestre ce qui l'avait le plus frappée en Suisse, elle répondit : les pasteurs. Vous voyez, mon amie, je cause avec vous comme avec le meilleur des frères. Gardez-moi votre affection et jamais je ne m'en rendrai indigne.

Votre fidèle.

Conrad.

Louis Vulliemin à Élisabeth Meyer.

Lausanne, 25 juin 1853.

Madame,

Conrad va bien, Dieu en soit béni ! Comme vous, je suis frappé de sa naïveté, de son naturel, de sa lutte avec lui-même, de ses progrès, de son contentement. Nous avons eu le bonheur de voir, pendant un temps trop court, votre fille Elisabeth, elle portait sur ses traits la santé, le contentement ; Conrad a joui de cette visite d'une manière qui faisait du bien à voir. Il travaille, avec suite, avec persévérance, tantôt à ses études grammaticales, tantôt à sa traduction des *Récits mérovingiens*. Il vient me lire sa traduction ; elle est remarquable. De loin en loin seulement, je lui soumets une observation. Ce travail lui plaît toujours davantage. S'il peut le publier, ce sera, à la fois, une joie pour lui et un titre acquis. Sa traduction mérite certes la publication ; j'en connais peu de meilleures du français en allemand. Je ne le lui exprime pas ; lui-même se le dit, avec une naïve joie que je n'oserais nommer de la présomption, car je le vois toujours davantage prompt à se reprendre lui-même, à se relever, à se juger pire. Une indisposition m'a privé pendant quelque temps, de le voir et de l'entendre. Maintenant nous avons recommencé le cours de nos entretiens. Avant-hier, nous avons parlé de nouveau de son travail ; il veut, m'a-t-il dit, ne point se hâter, mais chercher à bien faire ; à en faire une étude utile pour son but, qui est toujours d'arriver à un enseignement. Cet enseignement, il ne songe pas à le donner en haut lieu ; tout modeste établissement lui suffira, pourvu qu'il remplisse sa tâche sur la terre. Il n'ose espérer trouver la position qu'il désire en Suisse ; il voudrait le nord de l'Allemagne ; ses yeux se tournent vers l'Allemagne voisine. Nous n'avons pas encore trouvé de leçons à donner pour lui. Lundi nous devons ensemble

visiter l'asile des Aveugles. Je lui ai proposé de donner dans cet établissement un Cours d'Histoire de la Suisse, et cette idée ne lui est point contraire. Il prendrait un bon manuel ; il le développerait avec le secours d'une histoire plus étendue ; nous nous entretiendrons avec le Directeur, Hirzel, un Zurichois, qui révère la mémoire de son père. Les jeunes aveugles sont développés, et ont conservé la naïveté plus que d'autres enfants. Je voudrais voir Conrad faire son expérience au milieu d'eux. Il recevrait un modeste traitement, mais ce serait, je le crois, un encouragement pour lui ; ce serait un fruit de son travail.

Ne craignez pas, Madame, que Conrad soit jamais inopportun pour nous. Il arrive dans une famille où tous sont heureux de le voir. Il est d'une parfaite discrétion. J'ai avec lui la liberté d'un père avec son enfant. Tout est donc facile. Bientôt je pourrai l'aller chercher pour le bain. Nos habitations ne sont pas éloignées ; il est sur la voie qui me conduit au lac.

Assurément, Conrad n'est pas guéri de ce qui a fait votre tourment ; mais, grâce au Seigneur, il guérit insensiblement ; il est tendre fils, tendre frère, et ces sentiments le conduisent à ceux qui l'uniront au Père qu'il a dans le Ciel, au Sauveur qui l'attire à Lui.

Je ne vous dis, Madame, ni tout mon respect, ni toute mon affection.

L. Vulliemin.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 26 juin.

Chère amie, peu de mots ! Soyez heureuse ! Embrassez ma mère en mon nom, ce sera là toutes mes commissions ! Dites-lui que je marcherai droit, et qu'à force de travail, j'aurai une carrière. J'ai changé *définitivement d'idée*. Si vous voyez à Zurich Madame ***, ne dites en sa présence que des

généralités, elle est bonne femme, mais elle abuserait de manière ou d'autre de votre candeur. — Bon voyage!!

Conrad Meyer à sa mère.

1 Juillet 1853.

Liebste Mutter.

Hier hast du deine sehnlich erwarteten Strümpfe nebst den herzustellenden Cravaten, ohne Hülfe durch die selbsteignen Vorkehrungen deines Sohnes gepackt und auf die Post getragen. Aber erwäge meine fast kontinuellen Fussmärsche hier und in Neuchâtel.

Dass Fr. Borrel bei dir ist, freut mich mehr, als ich schreiben kann. Sie that mir so viel und hat eine so hohe Verehrung für dich. Grüsse sie tausend Mal von mir. Sie ist so unsäglich gut!

Ich werde einen kleinen historischen Curs am Blindeninstitut geben. — Mein Budget ist wie das vorige 80 fr, meine Ausgaben : Schiffchen, Zigarren und Bier.

An Frau Cuënod thue mir die Liebe *nicht* zu schreiben, du würdest meine mühselig errungene Unabhängigkeit mit einem Schlag vernichten.

Dein treuer Conrad.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne, 4 Juillet 1853.

Liebe Mutter.

Beiliegend die Quittung. Meine Stunden am Asyle des Aveugles werden recht vom Statten gehn aber viel Arbeit benötigen, weil keines meiner 10 Handtücher meinem Zweck zusagt. Der Director Hirzel, ein Zürcher, ist ein Mann von Geist und ich fürchte, wir werden grosse Freunde werden.

Wie unbeschreiblich freut mich dass dir Cendrillon[1] gefiel,

1. Cécile Borrel.

und der « Herr » hat recht, sie zu lieben. — Und wie viele Seiten ihres liebenswürdigen Charakters blieben dir nothwendig noch unbekannt. Stiess sie auf die Principessa? — Mein Freund Sarassin — Mannskopf schrieb mir aus London, und verspricht mir ein fabelhaftes Geschenk, das er dir adressieren wird. Sieh doch, was es ist. Ich habe keinen freien Augenblick und sehe niemanden, ausser Herrn von der Mülen, bei dem ich Mittwochs und Fräulein Fels bei der ich Sonntags goutiere. Letztere hat eine grosse Liebe für mich und ersterer ist 1) mein Freund 2) haben wir zusammen ein Project und fast eine Art Ehrenwort. Im tiefsten Geheimniss — höhere Fügungen und Glück und Unglück vorbehalten — werde ich in 3-4 Jahren seine dannzumal 17-18 jährige Enkelin Fräulein von Rodt, von Bern, zur Frau nehmen. Die zweite Ehe Herrn v. Rodts mit Madem. de Couvreux, mit neuen Kindern macht dass H. von der Mülen für sie besorgt ist. Das Project ist nun in sofern ganz luftig als die kleine od. ich unterdessen sterben kann; aber ich habe zwei Vortheile 1) der Lausanner Schäferei ledig zu werden, denn *es wurde mir Angst.* - 2) Vier Jahre frei 3) durch eine Art Ehrenwort gebunden und folglich vor jeder Thorheit bewahrt. Ich erzähle dir das, um dir kleine Freude zu machen aber tiefes Geheimniss!

Dein C.

Conrad Meyer à sa sœur.

Lausanne, 18 Juillet 1853.

Nichts leichter, l. Schwester als dir zu erklären, warum ich dir noch nicht geantwortet. Weil ich viel zu thun und hauptsächlich viel zu schreiben habe. Deine 10 fr sind mir unendlich gelegen gekommen und ich danke dir so gut ich kann für deine schwesterliche Gefälligkeit — Herr Mallet ist zu gütig aber ich zweifle, ob ich annehmen kann, auf jeden Fall bedanke ich mich aufs Beste. Ebenso empfiehl

mich an Frau Lulein und Frau Mallet. — Ich denke gegen den Herbst einige Tage auf Neuchâtel zu gehn und vielleicht könnten wir es so einrichten, dass du mit kämest, wenn ich deine Abreise von Genf abwartete. Ich würde dich alsdann H. Marval und besonders Frau Pury vorstellen, der so guten Mad. Borrel nicht zu gedenken.

Meine Stunden im Blindinstitut gehn gut von Statten und ich werde sehr arbeitsam. Doch zieht mich die Geschichte mehr an, als die Französische Sprache, d. h. als Lehrfach, denn da ich meinen Vortrag, oft ohne Vorbereitung französisch und so korrekt als möglich halte, bekomme ich die Sprache sehr inne.

Ich bin nun allein mit Madame, was sehr angenehm ist; ihr Sohn ist mit dem berühmten, mit *deinem* Perrot abgefahren. Eine liebe Frau. Ich bin auch höflicher mit ihr, als ihr puritanischer Sohn, der ihr gelegenheitlich so grob, wie sein Meister begegnen konnte; « Weib was habe ich mit dir zu schaffen! » Der curé von Cressier, von dem ich dir noch nie erzählte sagte über diesen Punkt seinen geistlichen Kindern : Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux! Sie beklagte sich über « la tension éternelle », die Spannung, nichts Schlimmes zu thun. Ich rieth ihr, die Dinge etwas im Grossen zu nehmen und die Sünden nicht aus den Fingern zu saugen. Die Professoren nebst Schwestern und Getöchter sehe ich selten, ausser Hrn Vulliemin, der wissenschaftlich und sonst ein herrlicher Mann ist, dagegen bin ich ganz daheim bei Fels und van der Mülen ; vorgestern sah ich Frau v. Montet und wir machten einen grossen Frieden. Sie war sehr einnehmend. Du musst wissen (grrrosses Geheimniss) dass ich in 3 Jahren, vom Herbst an gezählt, die, letzt 14, dannzumal 17 jährige, Constance v. Rodt, die Enkelin Hrn van der Mülen's nehmen werde. Die Sache ist im Reinen und so fabelhaft sie aussieht, völlig verständig. H. van der Mülen ist ganz *voll* davon, Fr Fels hat ihrerseits denselben Gedanken und ich sagte H. van der Mülen dass ich es — im Ganzen — unendlich zufrieden sei. Dabei gewinne ich

3 Jahre. Zeit zum Studieren etc. Der Spass ist, dass dieselbe Fr. Fels neulich ihren Niecen de la cité eine schauerliche Predigt über die Begehrlichkeit der weiblichen Natur hielt, so dass sie wörtlich fortliefen. Die Marquise wird sich wol an den *berühmten* Professor Chappuis halten, den ihr Madame Vinet angab, während deine Freundin Elisabet für sie gegen mich hinkratzt. Ich weiss nicht, wer eigentlich den *wahren Sinn* ausdrückte. Auf jeden Fall ward mir dass Ding zuviel und ich sagte Herrn v. d. Mülen « geben Sie mir die kleine Patrizierin » und er erwiederte : Ja, unter gewissen Bedingungen. Nun ist es aber nothwendig, denn die kleine ist nicht reich, dass du einen gewichtigen Mann beglückst wegen der Frage der Existenz. Der L. wäre gerade recht. Doch thue, wir dir gefällt. Auf alle Fälle sei gewiss, dass dir ewig treu bleibt.

Dein Bruder.

Vor drei Monaten machte ich das Orakel. Es war für M. (den Buchstaben) dies ist sonderbar, aber die Orakel können sich betrügen. Aus C und M. komme ich nie heraus. Cecile, Conrad, Constance.

Adieu l. Schwester und vergieb diesen leichten Brief.

Conrad Meyer à sa mère.

22 Juillet 1853.

Liebe Mutter,

Gottlob bin ich sehr wol und gerade diese Hitze ist mir unbeschreiblich angenehm. Sie ist stark aber hindert mich nicht im Geringsten am hellen Mittag in die Stadt zu gehn ; ich bin wie immer robust und nervös, schwimme wie ein Fisch und liege manchmal todtmüd zu Bett, um morgen wieder aufzustehn, wie wenn nichts wäre.

Die Stunden im Blindinstitut gehn gut von Statten und wir leben hier langweillig aber tugendhaft und friedlich.

Der junge v. d. Mülen (und dies hat den alten Hernn stark beunruhigt) ist vom Pferd gestürzt und hat sich tüchtig verletzt, die neusten Berichte sind aber besser.

Frau v. Montet sah ich und bot alles auf ihre Gunst wieder zu gewinnnen, was mir wenn ich nicht irre, gelang.

Fräulein Fels ist wol und grüsst dich, sowie eine alte aber noch sehr jugendliche Fräulein Vieussieux.

Ich werde, auf den Rath Hrn Vulliemin wol die *Geschichte* zum Hauptfach machen.

Da ja jetzt schon alle meine Beschäftigungen darauf zielen. In drei Jahren, vom Herbst an, werde ich, venn mir der Himmel günstig ist, eine Stelle für Französisch oder Geschichte an einem Deutschen od. welschen Gymnasium haben, worauf ich mit meiner dannzumal 17 jährigen Patrizierin in die weite Welt ziehn werde. Das ist vielleicht das Klügste. was ich thun kann, obgleich mir die gesetzte Lebensart manchmal noch erbärmlich ungewohnt vorkommt.

Eine gewisse Anzahl meiner Bücher ist mir unentbehrlich und ich bitte dich, mir doch dazu ist noch Zeit.

Auf Genf zu gehn, fehlt mir wörtlich die Zeit ; mit der Rückehr Betsys wollen wir es schon einrichten.

Geld habe ich *gar keines* mehr, weil mich soeben Gemmingen verliess, der mich zu einigen Ausgaben nöthigte. Ich weiss kaum, wie ich bis zu deinem nächsten Brief auskommen will. Fürerst nur weniges und das Monatgeld auf den 3 ten.

Dein C.

Ich grüsse den l. Herrn Mallet und dem Pizz einen kleinen Gruss auf seinen unwiderstehlichen Hintern.

Conrad Meyer à sa mère.

1 August 1853.

Wenige Worte l. Mutter. Vielen Dank für Geld und Bücher. Der Wein im Conto war für v. God, der mir in

Neuchâtel alle Gefallen nebst Bewirtung erwies. Danke Hrn Oberst für seinen herrlichen Sohn Nüscheler ; — treu, meine Stütze, ein göttlicher Mensch. Mit den Stunden und der Stelle bin ich völlig deiner Meinung. Die drei Jahre gingen auf die Kleine. *Ich nehme sie*, wenn sie will, schon in zweien, sobald ich ein Amt habe und sie 16 Jahre. Die Geschichte wird nun mit Macht angepackt. Aber l. Mutter lange Briefe — unmöglich Sonst alles Liebe und Gute hebst dem unbedingtesten Gehorsam. Uberdies folge ich in meinen Angelegenheiten Hrn Vulliemin *blindlings*. Neujahr könnte ich bei euch passieren ?

Suchst du etwa nach einer Gymnasialstelle im deutschen Land Französisch, oder im Frühling 1854 auch Geschichte ?

Dein C.

Conrad Meyer à sa sœur.

Lausanne, 7 August 1853.

Liebe Schwester,

Du hast völlig Recht in allem was du mir schreibst ! Besonders der bekannte Leichtsinn *muss* beseitigt werden ! Ja, l. Betsy komm du auf Lausanne, ich begleite dich dann auf Bern ; das Neujahr oder wohl Weihnachten will ich bei Euch zubringen, wenn mir die Vorsehung diese Freude vergönnt. Ubringens werde ich schwerlich (so gern ich wollte) über Neuchâtel heimkehren, weil Fr. B. mir nicht mehr schreibt und dies ohne *alle* Veranlassung meinerseits seit ihrem Besuch in Zürich. Es ist wol besser aufzuhören. Es könnte sich wol treffen, das du die kleine Constance Rodt, vielleicht sogar Hrn v. Rodt und Frau v. Rodt v. Couvreux in Lausanne treffen würdest. Dann sollst du mir rathen. Ebenso wollen wir dann unsere Rechnung stellen. H. Lullin wird dir wol meine letzzten Briefe bestellt haben.

Was du über die nothwendige Bedingungen sagst ist einleuchtend. Es musste alles Alte abgethan werde. Aber dazu wäre gerade die Zeit von 2 Jahren geeignet.

Meine Empfehlungen an Hrn und M^me^ Mallet.

Dein treuer C.

De Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 25 août 1853.

Chère Demoiselle,

Depuis votre séjour à Baden, vous avez interrompu notre correspondance sans que j'aie pu deviner la cause de votre silence. Bien souvent j'avais envie de demander de vos nouvelles, mais je n'osais, ne connaissant ni ne sachant m'expliquer le motif qui vous commandait de tenir rigueur à vos amis. Ma mère, dans une lettre qui vient de m'arriver, me reproche de vous l'avoir dépeinte avec des couleurs trop belles, de sorte que la réalité vous désenchanta. Est-ce vrai ? Il me semble que ce fut d'après les propres lettres et les propos de ces messieurs que vous vous êtes formé votre idée de l'incomparabilité de ma pauvre mère, idée qu'à votre grand déplaisir j'ai plutôt combattue qu'affirmée. J'incline plutôt à croire que c'est encore moi qui ai la main si malheureuse, qui, de manière ou d'autre, dans mes lettres tracées souvent à la hâte et la plupart si dépourvues de délicatesse et si remplies de méchantes boutades, que c'est encore moi, dis-je, qui ai causé le malheur ! Eh bien, chère demoiselle, je vous abandonne mon goût, — il est des pires — ma tête, elle est légère et de peu de cervelle ; mais à Dieu ne plaise que vous soupçonniez jamais mon cœur, que vous me croyiez capable d'ingratitude. Jamais le souvenir de vos innombrables bontés ne m'a été plus présent que ces jours passés, où en pensée j'ai fêté pour ainsi dire, l'anniversaire de notre amitié ou plutôt de votre pitié pour un pauvre malade. Si, plus tard, j'en ai abusé, c'est ma mau-

vaise tête qui me mène souvent où je ne voudrais pas aller ; c'est ce vilain caractère que vous me connaissez et qu'à force de persévérance j'espérais réduire, but que je me propose tous les jours, mais que je suis loin d'avoir atteint — tant s'en faut. J'ai peu de nouvelles à vous mander. Leçons, traduction, quelques visites, quelques amis, deux fois par jour le bain au lac. Voilà ma vie.

Demain je conduirai ma sœur à Berne.

Veuillez me répondre quelques mots et me donner surtout de vos nouvelles, et agréez l'expression de mon entier dévouement et de ma respectueuse affection.

De cœur à vous,

C. Meyer.

Louis Vulliemin à Élisabeth Meyer.

29 août 1853.

Madame,

Enfin nos deux amies se sont rencontrées, nos deux Élisabeth [1] sont près de moi, assises ensemble sous le feuillage et me paraissent s'entendre au mieux. Pendant qu'elles causent, que je vous dise un mot de Conrad. Il continue avec succès sa traduction, d'un côté ; de l'autre, ses leçons à l'asile des aveugles. Sa traduction est fidèle, élégante, telle que je connais peu d'ouvrages français aussi bien traduits en allemand ; et comme elle est celle d'un livre classique, qui n'a pas été traduit encore, j'espère qu'il pourra, en le publiant, se faire connaître avantageusement. Ses leçons ont été pour lui un moyen de développement, soit dans l'exercice du français, soit dans l'art d'enseigner. Elles me donnent bonne espérance. Conrad estime que maintenant il peut tourner les yeux vers une position, et tente des premières démarches pour y parvenir ; il me paraît que le

1. Elisabeth, la fille de Vulliemin, et Elisabeth Meyer, sœur de Conrad-Ferdinand.

moment est, en effet, venu ; non pas qu'il soit à désirer que cette position se trouve aussitôt ; mais le moment me paraît venu de s'en occuper. Je voudrais dans cette recherche pouvoir le servir ; mais ses amis de Zurich seront sans doute, sous ce rapport, plus heureux que moi parce qu'ils sont mieux placés. Je disais qu'il ne me paraît pas à désirer que trop tôt ils réussissent, parce que je crois que le séjour à Lausanne de Conrad n'est pas à son terme ; qu'il est bon pour lui qu'il se prolonge le temps suffisant pour que la langue française lui soit bien familière ; qu'il ait achevé la double tâche qu'il a entreprise et que maintenant il n'est pas inutile qu'il prolonge un séjour paisible, entier, où son développement se poursuit sous des auspices heureuses. Le vif intérêt qu'il avait pris pour l'étude de l'histoire avait été près de l'entraîner ; mais il a promptement reconnu la nécessité de le subordonner à son premier but, et de n'en point faire un intérêt premier. Toujours encore, il a ses entraînements, ses préoccupations, ses idées propres ; mais il en revient d'ordinaire de la manière la plus aimable, lorsqu'un point de vue plus vrai lui est présenté.

Je vous ai compris, Madame, en ce qui concerne M^me^ Cuénod ; soyez à cet égard sans inquiétude ; nul frais extraordinaire ; Conrad est simple dans ses goûts, et facilement content. Si quelque chose était à faire, je vous l'écrirais simplement. Que Conrad soit encore devenu simple, comme nous le désirerions, ce n'est pas ce qui est au point où nous le voudrions. La lutte n'est pas terminée. Il disait dernièrement à ma femme, avec sa parfaite simplicité : « Je préfère le culte d'Ouchy au culte de l'Église libre, parce que le premier me laisse parfaitement tranquille, tandis que le second souvent travaille ma conscience et me rend mécontent de moi. » Je voudrais le voir plus mécontent de lui-même, et ne demanderais mieux que de le tourmenter sur ce point. Il a plutôt des aperçus affectueux de l'Évangile qu'il n'a encore le courage de s'en approcher ; mais estimons beaucoup ce qu'il a obtenu ; attendons le reste en son jour.

Mon séjour à Neuchâtel m'a privé de répondre plus tôt à votre lettre, et, pressé par le désir de profiter des moments que nous donne Mlle Élisabeth[1], je ne vous écris, à ce moment même, qu'avec une hâte que je regrette, et de manière à avoir besoin de votre pardon. Je ne tarderai pas à chercher la réparation de ma faute en vous entretenant plus à tête reposée des objets de notre intérêt commun.

Madame, de votre respectueux et bien affectionné

VULLIEMIN.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 1er septembre 1853.

Chère Demoiselle,

De retour chez moi et encore tout rompu, je trouve votre aimable lettre et ne saurais vous dire quel plaisir elle me fait. Quant à votre maladie, j'avoue, je ne l'aurais pas devinée, je vous ai crue à l'abri des fièvres. Mais Dieu merci vous en êtes sortie sans trop d'ennui ; j'en rends grâce à Monsieur votre frère, qui décidément est grand médecin puisqu'il vous guérit, vous dont la santé est tant nécessaire à votre monde d'abord et puis à tous ceux qui vous aiment, dont le nombre doit être grand ; car je défie qui que ce soit d'avoir vécu sous le même toit avec vous sans s'être pris à vous aimer et ce qui mieux vaut, à vous garder le souvenir le plus fidèle.

Il m'est bien doux de savoir que ce ne fut pas moi qui ai gâté nos relations[2] ; sous ce rapport, je suis devenu assez craintif, et tout prêt à assumer tous les torts sur moi, tant je me sais étourdi et offensant souvent les autres sans m'en apercevoir et sans le vouloir, ceci va sans dire... Je viens

1. Elisabeth Meyer, sœur de Conrad.

2. Mlle Borrel ayant été malade, n'avait pu écrire et son silence avait fait croire à C.-F. Meyer qu'il l'avait blessée d'une manière inconsciente ou d'une autre.

d'écrire à M. Marval, mais je crains qu'il n'ait pas encore reçu ma lettre, elle partit avec celle que j'adressai à vous et M. Marval a bien pu être déjà en voyage. J'aurais dû écrire plus tôt, mais — et je vous prie de lui en parler dans ce sens — foi d'honnête homme, je n'avais garde de l'importuner de mon griffonnage, n'ayant rien à lui mander qui l'intéressât. Malheureusement, j'oubliai que mieux valait écrire des riens que ne point écrire. Quant à mes sentiments, non pas seulement pour vous et pour lui, mais pour quiconque me fut cher à Neuchâtel, ils ne varieront pas. J'ai quelquefois l'air d'être peu stable, mais cela n'est pas. Il y a du triste et du sauvage au fond, mais ni vanité, ni légèreté, ni même fierté, et, si de temps en temps j'aime à rire, c'est comme les enfants qui chantent à tue-tête, quand ils ont peur d'être seuls.

Mais laissons cela. Savez-vous, chère demoiselle, que j'ai failli vous visiter à Neuchâtel à telle enseigne que je l'avais on ne peut plus décidé, et de longue main. Au dernier instant, il m'arrive une lettre de ma mère, où elle me reproche entre autres choses de vous avoir offensée de même que M. Marval. Moi, je ne comprends pas comment, je n'y vois goutte, mais au fond je ne le crois pas impossible ; alors, craignant qu'il n'y eût plus de content de moi à Neuchâtel que Monsieur votre frère, je me dirige sur le canton de Fribourg que j'ai parcouru à pied dans tous les sens. Lorsque l'on montra, au Berneroberland, un château ou n'importe quoi d'historique à M. Souvestre, il ne bougea, disant : « Je cherche des émotions et non des ruines. » Pour votre serviteur, les intentions étaient plus modestes : marcher modérément, manger bien, boire autant, le soir fumer un manille couché sur le mur d'un cimetière ou dans le créneau d'un vieux château, surtout oublier les trois temps de la grammaire : le présent, le passé et le futur; voilà le seul but qu'il se proposait et qu'il a parfaitement atteint. Le vieux bouge de Gruyères est très romantique, et, si je n'avais attaché une pierre au cou du poète qui de temps en temps

remue encore au fond de moi, et que je l'eusse jeté où le lac est le plus profond, je me serais peut-être laissé aller, non à faire des vers — pour cela j'étais trop sage et surtout trop paresseux — mais à rêvasser. Rien de cela n'est arrivé, tant la cure a été bonne, mais aussi, afin que vous ne me croyez pas plus avancé que je ne suis, il faut vous dire que durant mon trajet de Lausanne à Berne, ma chère sœur m'avait tellement excédé par ses craintes de femme, ses parapluies et autres inutilités, — pas mal de sermons peu mérités, je vous prie de le croire —, que j'avais encore une provision de prose pour tout le reste de mon voyage.

Je suis bien aise que vous ayez vu M^lle F. Meyer[1] — elle est fort bonne. Quant à mes injonctions, c'était une simple précaution de voyage et rien de plus.

Moi, oublier M. Sandoz[2], qui a fait de si beaux vers? Pas plus qu'aucun de ceux qui ont de l'âme — et du goût — ce qui ne gâte rien. Quant à sa sœur, je vous vois encore (c'était un dimanche matin, il y a bientôt un an) me faire le récit de sa douleur. M. Félix[3] est-il de retour de Frankfort? Vous savez, je dois vous l'avoir conté, le but de ce voyage. J'ai été à quelques pas du jeune Breting[4], ne pouvant rien pour lui. C'était au beau milieu du lac par une journée magnifique ; il est encore au fond, retenu je suppose par les plantes aquatiques. Mais, chère demoiselle, en voilà assez. Gardez-moi bon souvenir et ménagez-vous; n'allez plus vous rendre malade.

De cœur à vous,

C. M.

Quant à votre tâche, je vous dirai ce que je dis à une pauvre femme du canton de Fribourg qui a adopté un enfant malgré sa pauvreté : « Vous gagnez le ciel. » « Mais, me

1. Une amie de M^lle Betsy Meyer.
2. Probablement M. Jules Sandoz, ancien pasteur.
3. Probablement M. Félix Bovet, auteur du *Voyage en Terre Sainte*.
4. Allusion à un accident.

répondit la femme, vous ne croyez pas aux bonnes œuvres comme nous autres catholiques. » Pour moi, j'y crois, comme à l'utilité du martyre, et je vais me remettre à mes Mérovingiens. Adieu. Ne confondez pas vos mérites avec le simple passe-temps et le début vertueux d'un timide jeune homme. Sans plaisanterie et au nom du ciel, ne me parlez plus des « Mérovingiens ». Ma chère sainte !

Conrad Meyer à sa mère.

13 Sep. 1853.

Liebe Mutter,

Es ist gar kein Humor sondern Ernst wenn ich sagte, dass mein kleiner Teufel von Schwester mich sehr impressionirt hat. Deine Sundung verdanke ich aufs hoflichste. Das Stiefelgeld musste ich fast en entier für Betsy's und meine Postibillete auslegen, da mich Betsy von Genf aus plagte. Alles wird nun militärisch exakt eingerichtet. Ich muss mich doch einmal gewöhnen, da ich garçon bleibe und nach (Deutschland) muss. Die Geschichte habe ich mir aus dem Kopf geschlagen. Französische Grammatik (nebst lat. und Griech.) und sobald als mogl. eine Stelle au einem untern Gymnasium irgendwo in Deutschl. Bis dahin habe ich keine Ruhe aber es ist auch Alles, was ich will. Auf Neujahr komme ich mit meiner Ubersetzung.

Alle Liebe und im Takt.

Dein C.

Ich habe hier den Ruf eines entsetzlichen Liebhabers der Unabhängigkeit uud Jedermann weiss, dass ich meinen ledigen Leib für das grösste Gut halte.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 20 sept. 1853.

Chère demoiselle,

Décidément vous me tenez rigueur : vous me laissez le beau rôle, j'écris, je relate, je fais des contes : ce sont probablement mes contes qui vous donnent du sommeil. Il n'y aurait là rien d'étonnant, car bien conter ne fut jamais mon affaire. Somme totale : vous ne bougez. Non contente de m'avoir fait gronder, vous contrevenez à tous les statuts de l'amitié. Cette fois, me rappelant exactement et par le menu la teneur de ma dernière lettre, je ne m'arrête pas sur le soupçon d'une fâcherie, d'autant moins que vous avez promis d'être indulgente sous ce rapport. Croyez, plus je dégage mon esprit de ce maudit orgueil qui le travaillait, mieux je m'aperçois qu'au fond mon cœur est très stable : or il vous voue une amitié de frère, il serait donc très sage d'être un peu humaine et de me dire quelquefois comment vous allez. Vous avez eu une rechute ? Je me refuse d'y croire. Est-ce qu'à votre âge on est malade ? Cependant je l'ai été, la semaine passée sans trop m'en soucier, pour m'être baigné au lac pendant les froids. Une nuit pourtant, ne pouvant plus respirer du tout, j'eus du noir, mais cela passa. Ou craignez-vous de me faire trop écrire ? C'est sans raison, car je puis fort bien vous griffonner de temps en temps une page, pourvu que vous ne demandiez pas d'orthographe ni ne chicaniez sur mon méchant style. De plus cela me fait du plaisir. Il me semble qu'entourée de tristes choses comme vous l'êtes, un peu de gaîté (et Dieu merci je n'en manque pas) vous ferait du bien. Pourtant j'en verrai encore de grises. Mon avenir sera assez dur, laborieux surtout, c'est précisément ce qui me met de bonne humeur. D'amour nulles nouvelles. Le vieux garçon se déclare, et je crains, Mademoiselle, que vous ne soyez pas bien contente de moi, si vous

sussiez comment je parle sur ce chapitre à qui veut l'entendre. Je dis les choses les plus morales. Je mets surtout en avant mon avenir précaire, ma piètre histoire et jusqu'à mon séjour à Préfargier. Au fond, c'est l'ancien amour de l'indépendance et la haine de l'esclavage. Mais force m'est de m'arrêter là, portez-vous bien, écrivez-moi et que Dieu vous garde.

Votre

C.

Conrad Meyer à sa sœur.

Lausanne, le 20 Sep. 1853.

Liebe Schwester,

Voraus meinen freundlichen Dank für die Karte die mir unentbehrlich war, und für Mörike, der mir eine heitre Stunde verschaffte. Nicht die Liebeslieder, die mir (unter uns) etwas zu sinnlich sind, sondern die Landschaften (Z. B. das schöne Lied, wo die nächtlichen Quellen singen, vom Tage, vom dagewesenen Tage [1] « Der sichere Mann » [2] ist

1. La pièce à laquelle Meyer fait ici allusion porte le titre : « Um Mitternacht ».

Gelassen stieg die Nacht ans Land
Lehnt träumend an der Berge Wand ;
Ihr Auge sieht die goldene Wage nun
Der Zeit in gleichen Schalen stille ruhn.
Und kecker rauschen die Quellen hervor,
Sie singen der Mütter, der Nacht, ins Ohr
Vom Tage
Vom heute gewesenen Tage.
Das uralt alte Schlùmmerlied-
Sie achtet's nicht, sie ist es müd' ;
Ihr klingt des Himmels Bläue süsser noch
Der flücht'gen Stunden gleichgeschwùng'nes Ioch.
Doch immer behalten die Quellen das Wort,
Es singen die Wasser im Schlafe noch fort
Vom Tage
Vom heute gewesenen Tage

(La pièce a été composée en octobre 1827).

2. Le titre complet est : « Märchen vom sichern Mann » (1838).

unsinnig aber zu ergötzlich. Der « Abschied » einzig. Am besten gefiehl mir die Betrachtung über die Füsse [1]. Etwas mehr Mann wäre dem Ganzen zu wünschen.

Es ist prächtig, dass du mein letztes selbsteigen entziffertest. Doch einer Frau, die sich mit dem Tyrannen Dionys vergleicht und sein gutes Herz nicht billigt, darf man schon etwas bieten. Freilich, der Dritte im Bunde ist fatal und die Dritte im Bunde so unmöglich als möglich.

Die Tante will (zu meinem grossen Kummer) nicht erscheinen. Jedenfalls muss sie Meldung von sich thun, sonst kann ich beim besten Willen mich nicht auf sie stürzen.

Sprachen l. Betsy. Sprachen! keine Geschichte.

Um Neujahr will ich mein Mögliches thun, um etwas zu finden.

Es wird immerhin hoch Drang gehen.

Doch bin ich wenigstens über Hals und Kopf beschäftigt. Die Hauptsache ist Ehrenmann zu sein. Den Rest muss man Gott überlassen. Die Summen sind ganz in der Ordnung. Mein Freund Gemmingen reist ab, ich werde ihm einen schönen Becher aus Ahorn nach eigner Erfindung zum Abschied geben. Er gab mir schon früher seine schöne Brieftasche, indem er das erste Blatt, worauf seine Schwester, die Geberin Einiges geschrieben hatte, herausriss ; wir nehmen in Yverdon Abschied. Sontags zotteln wir drei, H. v. d. Mülen, die kleine Rodt und dein Bruder nach Beausoleil. Die Bande ist sehr heiter und « sage » über allen Begriff, vom alten höchst vergnügten H. v. d. Mülen anzufangen, hingegen die gute Fräulein Fels manchmal etwas bös.

Alle Liebe ! wie geht es der Mutter ?

Ich zähle auf keine ganz feste Stelle vor 30 Jahren. Es wird mir zweifelsohne eine harte Lehrzeit bevorstehen, wahrscheinlich in Deutschland. Courage. H. Vulliemin schien mir das letzte Mal sehr angegriffen ; sein Palästchen

1. Le titre est : « Erbauliche Betrachtùng » (1846), le poète s'adresse à ses pieds. Au sujet de l'inspiration cf. poésie de Meyer intitulée : *Wanderfüsse.*

ist von Fremdem überschwemmt. Ich falle ihm so wenig als möglich zur Last. Er mag wol in Geheimen mir dafür danken.

Dein C.

Gruss an E. wird besorgt werden.

Vergieb mein Gesudel aber da du so grosse Gabe zum Dechiffrieren hast, bin ich unbesorgt. Sei gewiss, dass ich dich sehr liebe und hochachte.

Dein C.

Conrad Meyer à sa mère.

10 oct. 1853.

Liebe Mutter

Deine Sendung ist angekommen und ich bedanke mich höflich, die Quittung aber kann ich nicht senden, weil Mad. für einige Tage abwesend ist.....

... Meine Stunden gehn gut ; Fr von Rodt ist so bezaubernd, wie du dir keine Idee machst.

Gottbehalten.

Dein C.

Conrad Meyer à sa mère.

6 oct. 1853.

Beiliegend I. Mutter, übermache ich dir die Quittung u. den gewünschten Schein.

Meine Stunden gehn ordentlich ; am Neujahr wollen wir alles bereden. Meinen besten Dank für die Mühe, die du dir für mich giebst.

Dein ergebner Sohn.

C.

Louis Vulliemin à Élisabeth Meyer.

Lausanne, 7 oct. 1853.

Nous continuons, Madame, à marcher en avant, non sans quelques retours de fantaisie, mais qui n'ont pas de durée et cèdent bientôt à une inspiration meilleure. Depuis quelque temps, je n'ai pu entendre la traduction de Conrad, mais voici le moment venu où je vais le prier de me la lire de nouveau. Quant à ses leçons à l'asile, il y a progrès. Ce n'est pas qu'elles ne laissent à désirer, et il est impossible autrement dans l'enseignement d'une matière que Conrad doit s'approprier chaque jour pour la porter à ses élèves ; il n'est point assez maître de ce qu'il enseigne pour dominer son sujet, savoir se borner à ce qui doit être dit, et disposer les lumières et les ombres de manière à laisser une pensée, un tableau dans l'esprit des élèves. Il est rare qu'on généralise, et le fasse bien, dans un premier cours. Le Directeur, l'excellent Hirzel, fait après chaque leçon ses observations à notre ami ; et comme il possède la confiance de Conrad, il lui est très utile. Je crois que cette école est bien celle qui pouvait le mieux convenir à notre but. Conrad a surtout gagné pour la facilité à s'exprimer en français ; le mot propre arrive et la phrase coule plus naturellement.

Cette expérience faite a contribué à affermir Conrad dans le désir de rechercher plutôt une place modeste qu'une tâche d'ordre plus élevé. Il voudrait une place ressortant d'un Etat, non d'une volonté individuelle ; sans doute il se sentirait plus indépendant, ou plus noblement indépendant. S'il devait faire un séjour à Paris, ce qui ne me paraît une nécessité que si l'opinion l'exige, la maison de M. Keller, ou celle de M. Vulliet, Directeur d'une Ecole Normale, nous présenterait les garanties désirables ; je connais et M. Keller et M. Vulliet, ainsi que leurs établissements ; hommes et choses sont excellents ; mais il n'est pas nécessaire, peut-être

serait-il préférable de ne pas tenter cette voie, à laquelle Conrad me paraît ne plus songer. S'il allait, il arriverait très bien recommandé, et se verrait entouré très bien ; cependant les écueils seraient là tout autres qu'en Suisse, et je m'associe bien aux craintes que vous inspire l'idée d'un séjour en lieu si périlleux. Au moins cette résolution pourrait-elle ne pas être arrêtée avant le nouvel an, moment où notre ami se trouvera réuni à sa famille.

Je dois écrire à M. Bluntschli dans peu ; je lui parlerai de Conrad avec détail. Je puis aussi le faire à Berlin, où j'ai des relations bien placées, à Bonn, à Halle, à Erlangen : mais qui parle de mes relations ! C'est à Zurich qu'il trouvera, s'il s'agit de l'Allemagne, tout l'aide nécessaire. Je voudrais avec lui que Zurich même lui offrît le champ d'activité qu'il désire ; mais les circonstances ne sont pas favorables à ce vœu.....

... Vous voir, Madame, m'aurait été particulièrement cher ; au moins me reste-t-il l'espérance de vous visiter l'an prochain. Je ne vous dis pas combien intimement et profondément je vous appartiens.

L. Vulliemin.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 13 oct. 1853.

Chère demoiselle,

Il faudra bien que je me justifie un peu avant d'entamer le gros de ma lettre : je serai bref. Tant mieux si M. Marval n'a point mal interprété mon silence, qui certes ne provenait que de ma modestie, ne riez pas, mais croyez plutôt que je suis sincère, que voulez-vous que j'écrivisse à un homme, qui sait plus long que moi en toute chose ? Quant à mon dévouement sans bornes, je suis trop sage pour l'en ennuyer. Je finis par me croire fort peu de chose et par conséquent, je crains souvent d'importuner ceux qui valent

mieux. Ma mère, un peu fiévreuse sans doute de l'attente de ma sœur, en disait trop : il y a dans sa lettre : *gravement offensé* [1]. En même temps et à plusieurs reprises elle se plaignit de *votre silence*, qu'elle attribua, Dieu sait comment, à un manque d'égard de ma part. Comment voulez-vous donc que je vous aie prêté je ne sais quoi, une lettre accusatrice ou quelque chose de semblable ? Allons donc, ceci sort des limites du croyable. Est-ce que je ne vous connais pas ? Enfin j'ai été grondé des deux parts, mais n'importe. Je n'eusse pu vous amener ma sœur, elle était trop impatiente de revoir sa mère, c'eût été cruel de lui en parler seulement. Monsieur votre frère connaît mes sentiments pour lui ; il sait que j'ai toujours apprécié son noble cœur et au cas qu'il le désire, je le lui répéterai tant qu'il voudra. Sa visite me charmerait aussi vrai que je resterai toujours son débiteur tant pour ma santé qui n'est pourtant pas trop bonne (c'est-à-dire je suis robuste mais irritable) que pour ma sagesse qui va croissant quoiqu'on en dise. Dieu me préserve de parler ni de penser autrement que vous sur Préfargier. Peu de nouvelles. J'ai eu de mon monde et d'autres. En général je suis assez bien vu en dépit de mes inégalités. Quant à passer par Neuchâtel, c'est à y réfléchir. Si vous m'invitez un peu nous verrons. Répondez-moi, et touchez-moi quelques mots sur vous ! Il ne se passe pas de jour que je ne me rappelle vos bontés sans nombre et vous devez être fatiguée de mes remerciements ; enfin, comptez sur mon attachement. Nous nous écrirons de temps en temps brièvement sans phrase, mais comme il faut en amis fidèles. Votre santé va bien ce me semble à en juger d'après votre dernière lettre.

De cœur à vous.

C. M.

1. Un malentendu sans importance. M^lle^ Betsy Meyer qui avait séjourné à Genève, retournait à Zurich accompagnée par son frère Conrad. Ils ne s'étaient pas arrêtés à Préfargier et à ce même moment M^lle^ C. Borrel n'avait pu écrire à M. Meyer qui avait, comme on le voit, faussement interprété ce silence.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 22 oct. 1853.

Chère Demoiselle,

Souffrez que je vous réponde sur-le-champ quelques mots, surtout à deux passages de votre chère lettre. Vous êtes malade, ce semble et comme vous n'avez pas l'habitude de vous plaindre je suis très inquiet de vous. Je n'ai qu'un mot à vous dire ; si vous tenez à guérir, quittez Préfargier. Vous n'êtes pas forte — tant s'en faut — et la tâche qui vous incombe est de beaucoup au-dessus de vos forces. Qu'au nom de Dieu M. James se marie, s'il veut rester à Préfargier. Vous vous retirerez alors à Colombier et vivrez encore longtemps, aimée de nous tous, tant que nous sommes, qui vous connaissons. Voilà qui vous conviendrait. Si j'eusse le don d'émettre mes sentiments, je vous dirais encore beaucoup de choses mais j'aime mieux me taire. Je tombai des nues en apprenant vos craintes pour ma santé. Je me porte à merveille. Tout me réussit. J'ai eu des visites de Zurich, on m'y aime encore ; ici M. van der Mullen et M. Vulliemin veulent tous deux faire mon bonheur de la manière la plus agréable du monde, je n'aurais qu'à parler mais je n'ai pas trace d'envie. Une place se trouvera. Si malgré cela je tourne au sérieux et que j'aie peu de foi dans l'avenir, c'est que je ne sens qu'à présent que Préfargier m'a brisé le cœur. Je ne l'eusse pas cru. La vie la plus retirée, active, sans bruit, enfin une place dans un Gymnase, quelques amis, point d'émotions surtout, voilà ce qu'il me faut. Je vivrai probablement encore longtemps, mais plutôt pour les autres, que pour moi, qui m'ennuie et m'attriste de mon *moi*. Faites de même, chère demoiselle, et conservez-moi votre amitié. J'attends M. Fritz [1].

Du meilleur de mon cœur à tous.

C. M.

1. M. Fritz Borrel, chapelain.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 31 octobre 1853.

Chère demoiselle,

Voilà M. Fritz qui va me surprendre d'un instant à l'autre et j'ai hâte de vous dire encore quelques mots. Notre ami porteur de cette lettre, m'a mieux plu que jamais. Il faut lui rendre justice ; il sait causer à merveille et qui plus est, c'est un excellent ami. A part quelques différences d'opinions par exemple nos idées divergentes sur la politesse des Zurichois, les chemins de fer, les Vaudois et leur esprit, la situation du Mont-Blanc et quelques autres minuties, nous allâmes d'accord comme des frères ? Sans mentir, je l'aime beaucoup, et l'apprécie d'autant. Vraiment, Mademoiselle, il faut se séparer et se revoir pour apprendre combien on s'aime. Que sera-ce donc quand je vous reverrai, ma chère demoiselle, si M. Fritz déjà m'est devenu si cher rien que par l'absence. Vous voyez, il serait profondément injuste de me juger d'après mes boutades, au contraire, je n'ai plus qu'une poire molle dans la poitrine, soit dit entre nous, vous savez ! Non, j'ai droit de bourgeoisie à Neuchâtel quoique je fasse, et quant à notre amitié, nous la garderons jusqu'au bout. Sagement, je ne devrais plus repasser par Préfargier, du moins suivant le monde, mais je me moque du monde et, si Dieu n'y met obstacle je serai près de vous quelques jours avant Noël. J'ai honte de mes inégalités bien que je voie que les autres mortels n'en sont pas exempts non plus, vous exceptée, qui certes méritez d'être citée à part.

J'ai vu M. D.,[1] qui m'a paru bien se porter; j'irai le voir de temps à autre, c'est mon devoir. On n'a pas été votre *adorateur*, Mademoiselle, sans s'en ressentir, ne fût-ce qu'en ayant honte de tout mouvement d'égoïsme et généralement de toute chose mauvaise.

1. Ancien malade de Préfargier.

Après nous être souhaité la bonne année, j'aurai long à vous conter. Peu de chose si vous voulez, mais qui vous amusera, ou nous donnera à réfléchir. Quant à votre santé, je ne veux pas que vous toussiez, je vous le défends. C'est mauvais genre. Pour moi j'ai eu une belle peur en voyant que vous voudriez me lâcher des médecins [1] sous prétexte de nerfs. J'ai juré comme un payen. Le pauvre Voltaire disait : Il n'y a que mes ennemis qui disent que je me porte bien. Je renverse le mot et dis : Il n'y a que mes ennemis qui disent que je me porte mal. Sans rire, restons sur pied ma chère amie et moquons-nous de la faculté.

Dieu vous garde !

Du meilleur de mon cœur,

C. M.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne, 1er nov. 1853.

Lieber Mutter

Hier erhälst du meinen Conto, wahrscheinlich werde ich es einrichten, dass ich einen Monat in Zürich bleiben werde, weil ich so nichts zahlen muss, während, wenn der Monat einmal entamiert ist, er bezahlt werden muss. Eine Stelle wird sich mit Fleiss und Bescheidenheit in irgend einem Winkel der Erde finden.

Lebe wol l. Mutter.

Conrad Meyer.

Elisabeth Meyer à Cécile Borrel.

Zurich, ce 3 novembre 1853.

Nous vieillissons, chère Mademoiselle. Si ce n'était pas le cas, vous auriez reçu depuis longtemps et la lettre ci-

1. Déchaîner sur moi des médecins.

incluse et les lignes dont je prends la liberté de l'accompagner.

Que de fois, depuis que j'ai eu le bonheur de recevoir de vos nouvelles me suis-je demandée, que fait-elle, notre bien chère amie ? Sa santé est-elle meilleure ? Ne succombe-t-elle pas presque sous le poids de sa tâche à la fois si grande et si sérieuse... puis, je me suis mise à genoux et j'ai demandé au Seigneur de proportionner vos forces à votre mission, chère Mademoiselle, je l'ai prié du fond de mon âme et de vous bénir et de vous préserver de tout ce qui pourrait troubler la paix de votre âme. N'avons-nous pas du reste tous également besoin du secours du Seigneur ! Est-il une position dans la vie qui nous mette à l'abri du danger de lui déplaire dans ce que nous faisons, ou dans ce que nous ne faisons pas... Quand je me représente que je dois un jour rendre compte de ma vie tout entière, de tout ce que le Seigneur m'a confié, de mon activité, de mes paroles, de mon temps, de mes pensées, de mon influence, je voudrais cacher ma face et m'écrier : Seigneur, daigne avoir pitié de moi, car je suis la plus misérable de tes servantes.

Honorer Dieu ! Briller comme des flambeaux, c'est là une parole qui s'adresse à chaque chrétien. Si seulement nous n'aimions que le Seigneur, il nous serait doux de tout faire pour lui, mais nous avons encore bien des idoles dans le cœur, qui nous empêchent de remplir chacun de nos devoirs dans un esprit de fidélité, de patience et d'abnégation. Encore si c'étaient de grandes choses... mais que de fois ne succombons-nous pas à des misères. « Quand il s'agit de circonstances graves, dit avec raison un auteur chrétien, oh ! oui nous osons faire intervenir le Seigneur, nous osons le prier d'enlever de notre chemin cette grande difficulté, d'adoucir cette grande épreuve. Mais on n'a pas tous les jours affaire avec les tigres et les lions ; on a tous les jours affaire avec les souris et les rats, et ce sont eux justement qui rongent les mailles de la sanctification, qui gâtent les provisions, qui détruisent la paix. »

Que je vous donne maintenant des nouvelles de mon fils, auquel, je le sais, vous ne cessez de porter quelqu'intérêt. Conrad ne me gâte pas trop de lettres, mais je vais vous transcrire ce que me dit M. Vulliemin :

« Nous continuons à marcher en avant[1]..... Conrad voudrait une place ressortant d'un état, non d'une volonté individuelle ; sans doute, il se sentirait plus indépendant, ou plus noblement indépendant. »

Une place ! l'espoir d'en trouver une en Allemagne s'évanouit... Mes amis allemands m'écrivent que les places les plus modestes sont tellement assiégées par des prétendants allemands, qu'un Suisse n'aurait point de chance de succès. Comme il faudra probablement se résigner à rester dans le pays, je dirige mes regards vers une de nos petites villes : Winterthur, Schaffouse, Saint-Gall. L'essentiel pour le moment, c'est que Conrad étudie la langue française à fond et se perfectionne autant que possible dans l'art d'enseigner. Dieu pourvoira au reste. Une de mes belles-sœurs qui a vu mon fils à Lausanne paraît contente de son empressement à se rendre utile et agréable. Betsy a parlé de la bonne mine de son frère, et dit qu'il a fait des progrès dans ce qu'on appelle « savoir-faire ». Je jugerai de tout cela au nouvel an que mon fils a l'intention de passer à Zurich. Vous penserez à nous, chère Mademoiselle, et vous prierez pour nous, n'est-il pas vrai ?.....

..... Toute à vous,

B. Meyer-Ulrich.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne, 7 Oct. 1853.

Liebe Mutter

Meinen herzlichsten Dank für deinen Brief sowol als für den Betsy's. Die Geldsendung verdanke ich dir insbeson-

1. Cf. plus haut : lettre de Vulliemin à Elisabeth M. du 7 octobre 1853.

dere, bin aber wahrhaftig etwas ängstlich dir den Conto Me Cuénod zu übermachen. Ich vergass—und du kannst dich aus den alten Conti selbst überzeugen — dass bis jetzt noch gar kein Holz von mir bezahlt wurde, während ich im Frühjahr stark heizen musste, so fällt alles zusammen und mir bleiben gerade ein Fünflivre. Viel Freude macht mir, dass du den guten Hrn Vulliemin nicht vergissest. Bald etwas mehr! Mir geht es recht gut, ausser dass ich köperlich oft etwas müd bin ; ich bin kein Hercules, Gott seis geklagt ! Aber den Geist und den Verstand und das Herz will ich mit Gottes Hülfe schon regieren. Ich reise direct, ohne Aufenthalt.

Lebe wol, liebste Mutter und schone dich ja.

Dein C.

Conrad Meyer à sa sœur.

7 Nov. 1853.

Liebe Betsy

Weit entfernt, über deine treue Wahrheit empfindlich zu sein, danke ich dir vielmehr von Herzen für deine guten Räte. Mit der Zeit des Besuches wollen wir es schon einrichten, oder ihn ganz gelten lassen, wenn du es gut findest.

Wie gesagt, wir wollen das besprechen. Was in meinem letzten Briefchen nicht recht war, ist mir recht deutlich. Wie gern will ich mehr schreiben, aber bedenk, wie müd ich oft sein muss. Es ist natürlich, dass ich wegen meiner Übersetzung und sonstigen Geschäften nichts ins Blaue hinaus berichten will. Alles dies ist wenig gesagt, aber sei versichert dass mein einziger Gedanke seyn soll : d. lieben Mutter ihr Alter zu erleichtern Aufs Innigste danke ich dir für deine beruhigenden Worte. Was nicht von mir abhängt, kann ich nich versprechen ; aber, was an mir liegt, Mut und Fleiss und keinen Leichtsinn, das will ich, so gewiss als ich dies schreibe, halten. Mögest du versichert sein, dass ich

nie vergessen werde, wie treu du an uns Beiden gehandelt hast. Wegen dem Heimkommen wollen wir noch reden. Ich danke für die Strümpfe.

Dein treuer Bruder.

C. M.

Ich weiss nicht, was immer sich die l. Mutter vorwerfen kann. Alles Unglück war die Folge meiner Konstitution. Ich bin überzeugt dass wenn irgend hart oder anders gehandelt worden wäre, es längst mit mir aus wäre. Wir wollen aber-wir beide-unsre Pflicht bedenken und streng danach handeln. Alles für die liebe Mutter, das andre ist Dreck. Nur muthig! Wir beide werden doch wol Unterhalt und das Nötige finden und was unsre Mitmenschen betrifft, so brauchen wir nur ihre Schwächen — die wir ja nicht haben od. wenigstens an uns verachten-schonen und sie werden uns wol leben lassen,

Lebewol.

Conrad Meyer à sa mère.

8 Nov. 1853.

Liebe Mutter,

Schon längst wollte ich dir etwas einlässlicher schreiben aber vielfache Abhaltungen und — gesteh ich es nur — eine Abneigung gegen alle unnützen Reden hielt mich davon ab. Heute hab ich nun ein Stündchen das ich nicht verstreichen lassen will. Glaube mir, es ist schon viel gewonnen; Arbeit wird sich immer finden; Hr Vulliemin, H. Naville und Fritz Borel, der mich neulich besuchte, haben mich aufs freundlischste berathen; ich werde bald — erlaube das Wort — akzeptiert sein. Freilich wird es mit mir noch viel besser werden müssen; Fleiss, Ordnung, etc., müssen noch genauer genommen werden. Ich muss noch viel haushälterischer werden. Aber der Charakter geht gut und Fritz Borrel hat mich wörtlich nicht mehr gekannt. Herr Marval schrieb mir ges-

tern so liebreich, als je, ich lege dir seinen Brief bei ; keine Spur von Missverständniss, so wenig als bei Fräulein Borrel. Wenn ich etwas über die letztere unwillig war, war's weil sie mir mit einem Jammerbrief Angst machte. Sie glaubte hin zu sein, doch Fritz versicherte mich, es sei nur ein Rhume. Du begreifst, dass mich meine sehr reelle Angst reute. Ihr Frauen seid so « promptes à broyer du noir », dass unsereins gar nicht weiss, wie mit euch umgehn. Was Betsy belangt so ist nur eine Stimme : Herr Naville sagte von ihr (au dire des guten Mons. Vulliemin) : sie verbreite, wo sie hause, einen Parfum, wovon freilich ein armer blinder Bruder nichts merkte. Am ungerechtesten sind allfällige deine Gedanken über Vergangenes. Ich bin mathematisch überzeugt dass du an mir nicht nur liebreich sondern auch klug handeltest ; es war eine körperliche Krise ; hättest du anders gehandelt, ich läge schon längst im Grabe. Gut soll es werden, ob glükklich-menschlich geredet-liegt in hoher Hand. Also gieb dich zufrieden. l. Mutter und zähle darauf dass ich für immer zahm bin.

Nun der letzte Punkt : H. v. d. Mülen habe ich die kleine Rodt völlig ausgeredet, es war das Werck von zwei Monaten und wir bleiben die besten Freunde. Die Alexandrine Marquis wich ich so konsequent aus, dass es mir fast weh that. Sie ist eine noble Person und begreift recht gut warum. Gott behüte und bewahre mich, noch einmal irgend einen Roman zu machen ; Gott behüte und bewahre mich ferner in diesem Punkt etwas zu erzwingen. Bevor *du* es von mir *verlangst*, bin ich lang gut genug : heut waren wir durch eine Thüre getrennt, und thaten sie nicht auf. Wir sind beide höchst verständig und wollen noch zehn Jahre warten.

Dein C.

Ich bitte dich fussfällig, Hrn Vulliemin nichts darüber zu schreiben. Er weiss alles recht woll und ist der beste Freund ihres Vaters.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne, 19 Nov. 1853.

Liebe Mutter,

Wenn mir recht ist, so hat dir der gute Herr Vulliemin etwas ausführlicher über meine Angelegebheiten geschrieben, was mir nur angenehem sein kann. Es ist in seiner Art sich meiner anzunehmen ; etwas so freundliches und verständiges, dass ich dir wol empfehlen darf, seinen Räten unbedingt Folge zu geben.

Woher es kam, dass du so plötzlich schwarze Gedanken hattest, weiss ich nicht. Es war wol körperlich, da du eben so gut bei einem andern Anlass auf selbige hättest verfallen können. Ich kann nicht begreifen, wie du noch in dem Mist meiner ehemaligen Briefe stöbern kannst. *Mir* wären die damaligen Eseleien unerträglich.

H. Marvals Brief hat ja gute Dienste geleistet ; mir wäre gar nicht in den Sinn gekommen, dir ihn mitzutheilen, wenn mir nicht deine Melancolie angst und bang gemacht hätte. Ich bitte dich, wenn es sich um Angst werden handelte, wer hätte mehr Grund als ich ? Die ganze Stadt verheiratet mich mit Fr Marquis, die ich seit 5 Monaten weder sah noch sprach. *Ich*, du glaubst es, bin unschuldig. Wie elend und komisch mir dabei zu Mut ist, weiss Gott.

Jene Mehrausgabe war die Folge von einem Geschenck, dass ich v. Gemmingen machen musste, die Geschichte will ich dir in Zürich erzählen.

Liebe Mutter, vergieb, wenn ich dir mit einer Bitte zur Last falle. Ich wollte, es wäre nicht nötig. Wolltest du mir umgehend einiges Geld übermachen.

Eine grosse Kiste Zigarren, die ich ganz wolfeil übernahm, hat mich ganz ausgebeutelt. Höchstens 10 fr. Ich verspreche dir auf Ehre und Liebe, so sparsam, als möglich zu sein.

Dein ergebner C.

19 Nov. 1853.

Mein Freund v. God. kannte mich wörtlich nicht mehr, so mild fand er mich. Fritz Borel lief 2 Mal zu mir herunter, während er mich sonst eher fürchtete.

Meine Stunden gehn recht gut. Fr Fels und H. v. d. Mülen grüssen dich vielmal. Grüsse Betsy.

Conrad Meyer à sa sœur.

Lausanne, sans date.

Liebe Betsy,

Wenn du mir anders diss Taschenformat erlaubst, so wisse, dass ich nur durch eine wahre Ueberschüttung an Geschäften mich zu meinem letzten unwürdig kurzen Briefchen verführen liess. Wisse ferner, dass du mir stets im liebsten Andenken bleibst; doch du weisst es und ich fange an dir meinen Korb Neuigkeiten auszuschütten.....

.....Nüscheler schrieb mir ein wahrhaft prächtigen Brief aus tiefer Brust und in männlichem Ton; wenn es einer absichtlich machen wollte, er brächte es nicht heraus. Er ist auf jeden Fall ein prächtiges Mannsbild.

Ferner schrieb mir Herr Marval oder antwortete vielmehr, sehr liebreich und wie einer, der Gewalt hat.

Endlich lädt dich Fr. Fels freundlich ein, bei ihr einige Tage zuzubringen. Ihr Sommerhaus ist ein altes Schlösschen Beausoleil[1], wo viel Raum ist. Wolle mir diese Freude machen!

Was sagst du zu dem Mariage Adolph-Berta?

Es ist wenig ideal und nicht einmal appetitlich aber man sieht, wie die Tugend belohnt wird.

Du denkst nicht, wie romantisch unsre Landhäuser zwischen Lausanne und dem See liegen, ächter Tieck, besonders ein kleines Haus und ein gewisser Pavillon, wo man unwillkürlich ins « Eichendörfische » geräth, wovor uns Gott behüte.

1. Campagne à l'ouest de Lausanne.

Du hast auch schöne Rasen aber wenig Romantik in Cologny ; es ist mehr englische Gattung und der Montblanc ist eine klassische Erscheinung.

Ich bin recht fleissig ; wie geht die Pastellmalerei ? Ich bin sehr begierig, von deinen Machenschaften zu sehn !

Meine Zukunft ist mir manchmal weniger ängstlich als man denken sollte. Das Glück giebt Ruhe und Mass und dann sind wir ja immer zu zweien.

Die Wadtländerinen sind ohne Vergleich hübscher und freundlicher, als die Neuchâtelerinen und ich wollte du hättest ein gewisses Fräulein Marquis vom Schloss Châtelard gekannt, die bei Hrn Vulliemin war ein einziges Geschöpf, freundlich, gross und schlank, mit viel Anmut aber ohne die geringste Coquetterie. Doch was geht das deinen Pedanten v. Bruder an ? Ohne Scherz : Nüschelers grosser Mut und ruhiger Stolz hat recht : « Einsam und mutig und sans remords. »

Conrad Meyer à sa sœur.

Lausanne, sans date.

Liebe Betsy

Wenige Zeilen. Dein l. Brief hat mir viel Freude gemacht und wenn ich dir sage dass mir dein Bild oft vorschwebt, so ist es wahr, wie du. So bald ich einmal wieder im Gleichgewicht bin, und ohne Sorge für meine nächste Zukunft, wollen wir uns regelmässig zu schreiben anfangen. Besonders über die Aussichten im Jura und über Leopold Robert. der hier in der Nähe geboren ist. Alles Traurige und oft höchst Drückende will ich lieber für mich behalten.

Es wird mir hier viel Gutes erwiesen und so viel ich vermag, bin ich dankbar und herzlich, doch falle ich manchmal fast zusammen vor innerlicher Not und Wehmut. Doch, so lang du mich lieb behälst, will es gehn und ich zähle darauf, parce que und quoique.

Dein C.

Conrad Meyer à sa sœur.

Lausanne, sans date.

Liebe Betsy,

Warum das Schweigen? Ich hoffe doch du bist gesund und wol. Mein letztes mag doch schon swei Wochen alt sein! Liebes Schwesterchen, wie geht es dir? Mutter schreibt, dass dich vielleicht Hr Mallet heimthun werde. Das wär wol schön, da ich denn den Monat Dezember bei Euch zubringen würde, theils um die nöthige Bücher zu sammeln, theils um mich wegen meiner Zukunft zu erkundigen und vorläufig zu melden. Mein Ziel ist eine Stelle an irgend einem Gymnasium der Welt — Französisch oder Geschichte — für die ich jetzt mächtig eifre. — Nüscheler schreibt wie schön! Ich wollte, sagt er, es wäre Samstag über 40 Jahre und ich wackelte, ein alter Herr, zu dir nach Stadelhofen. Dann schickt er mir ein Blättchen von Grab Romeo und Giuliettias zu Verona, das du hiemit erhältst. Lege es nicht auf dein Herz aber bewahre es mir auf.

Du wirst doch die etwas dummen Scherze des letzten Briefes nicht missgenommen habe ; neulich war ich im Garten bei H. M. Vulliemin und sah See ab nach Genf zärtlich wie Romeo. Madame warf auf : « Vous aimez mieux regarder vers Genève que de l'autre côté » und ich Träumer versetzte : « Mon Dieu, oui. » Mutter verbietet ernstlich das Flöten obwol ohne Erfolg, d. h. ich flöte nach Genf und Verona aber ernsthaft. Das andre ist verklungen und niemand denkt daran. Auf jeden Fall warte ich dich ab, meine liebe Gesundheit! Wenn es einmal heisst « Madame Meyer », so ripostiere ich mit dem « Oberlehrer M. Rodt », schwerlich anders ; sonst soll es heissen : « die Geschwister M. » Alles würde sich schicken : Familie, Alter (14 Jahre Ubergewicht sind der Würde wegen unumgänglich), Reichthum, d. h. Mangel daran, altes Haus, Zurückgezogenheit, das Naturel, und viel Gutmütigkeit nebst Grazie. Nüscheler würde jauch-

zen und der Verschwörer Hess sähe eine Aussöhnung des Bernerpatriziats und der Zürcher darin. Enfin es wäre « nett » wie Gemmingen sagt ; aber liebes Kind, ich glaube nicht recht daran.

Denn ich sehe mich schon als alten Herrn mit einer alten Dame Namens Betsy und einem alten Pizz und der invalide Oberst Nüscheler mag nur heran krükken. Wir haben zu schön geträumt und die Wirklichkeit rächt sich. Alles ist verloren « sauf l'honneur » Der Grund, warum ich nicht an die kleine Rodt glaube, ist, dass wir beide wenig haben, du keinen Mann nimmst und ich keine Stelle bekomme, lauter Dinge, die vorerst erfüllt sein müssen.

Enfin Dieu y pourvoira.

Schreibe und sey mir treulich zugethan.

Dein unendlich leichtsinniger aber dich grossmächtig liebender.

C.

B. Die Karte Nüschelers ist verunglückt und muss neu hergekommen lassen werden.

BB. und *zweites* Unglück : Das Romeoblattchen ist verschwunden, es bleibt nur der Brief der Elisabeth.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne, 10 décembre 1853.

Liebe Mutter.

Meinen besten Dank für die 20 fr. Von Genf habe ich noch keine Nachricht, aber ich frug, weil ich wofern nie Unternehmung sich zerschägt, mich in Zürich umsehn will. Gesund anzukommen ist mein grösstes Bestreben, ich bin naml. weit delikater geworden, als ich mir selbst gern gestehe. Diät und um 9 zu Bett. Ich werde in Bern schlafen. Bisdahin habe ich über Hals und Kopf zu thun, nicht ohne eigne Schuld. Die Weisheit kommt mir fatal langsam, aber sie

kommt. Nun zu deinen Fragen[1]: zu Fräulein Fels Sonntags Abends. Herrn Vandermülen einmal Abends wöchentlich, bei beiden *nie* zu Mittag, bei Hr Vulliemin so gut als nie.

Lebewol l. Mutter.

Dein Conrad.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne, sans date.

Liebe Mutter.

Meinen besten Dank für deine schöne Sendung. Wenn du mir das Monatsgeld sendest l. Mutter, so bitte ich dich, mir folgende Bücher beizulegen.

1. — Die dir wolbekannte, 3 bändige, vor 2-3 Jahren von Genf bekommne Chronologie, die gewöhnlich unter Herrn Mallets Büchern ist.

2. — Den *Karl Sprunerschen* Atlas schwartz kartonniert mit Lederrükken der bei meinen Büchern ist, klein Folio.

Ich werde so viel als möglich das Bücher-schleppen ersparen, aber diese Beiden sind mir notwendig, und leicht zu finden.

Tausend mal um Verzeihung, wenn ich dich belästige!

In dem « Asyl » bin ich bis 1308 gerückt und habe das römische Helvetien, die Völkerwanderung, die Burgunden und Allemanen, die frankische Herrschaft, ferner das Königreich der « petite Bourgogne » unter den Rudolphen und die Zähringer behandelt.

Betsy könnte ich vielleicht heimthun um dann meine Bücher selbst zu packen.

Ich bin wahrhaftig zu abgeschunden besonders am Rücken, um heut die Strümpfe zu packen. Pardon!

Mit der kleinen ist es so halb und halb ernst aber nicht

1. Réponse à une question de la mère qui, dans une lettre précédente, s'était évidemment enquis des fréquentations de son fils à Lausanne.

recht, auf jeden Fall sind ja noch 2-3 Jahre dazwischen. Wenn wir uns gefallen sie wird ankommen) so wollen wir sehn. Ich hätte wenigstens das Vergnügen zu wissen dass sie nicht « gekratzt » hat. Offen ich war es eigentlich, der zuerst im Spass H. v. d. Mülen davon sprach. Er nahm es aber fürchterlich ernst. Alles das ist aber, sobald man ernsthaft davon reden wollte, noch so im Weiten und hängt von so tausend Dingen ab, dass wir für einmal noch ruhig schlafen können.

Dein ergebner Sohn C.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne, sans date.

Liebe Mutter,

Vergib mir, wenn ich oft wenig schreibe; wir armen Übersetzer sind wie die Zuckerbecker — wir schlecken nicht mehr.

Was meinen Besuch betrifft, so erwarte ich deinen Befehl und Wunsch, hingegen einen Monat bleibe ich weg und bezahle meine Pension nicht. Madame Cuénod findet es ganz in der Ordnung, und allen Respect für die Delikatesse aber hier ist sie nicht am Platz. Alles hat seine Grenzen. Mein Zimmer bezahle ich um so weniger als ein ganzes Etage lehr steht. Überdiss ist Madame gar nicht arm und würde es lächerlich finden. Dass ich wol meinen Weg mit Geduld und Fleiss machen werde, verdanke ich Hrn Vulliemin der mir auch die Fr Marquis geben will. — Aber ich glaube nicht, dass ich mich entschliessen kann, selbst wenn ich eine Stelle hätte. Sie ist ein nobles Geschöpf aber die Delikatesse-meine Sauvagerie und vor allem der « Point d'honneur » sind contra. Die kleine v. Rodt ist ganz vergessen. Sie war so hingebend als möglich, aber, von H. v. d. Mülen aufgemuntert von ihr Abschied zu nehmen, kam ich 3 Minuten zu spät; es thuts halt nicht.

Mademoiselle Borrel glaubt die Auszehrung zu haben, es ist aber wie mir Fritz Borrel sagte, nichs daran.

Zähle l. Mutter, meinerseits auf Courage Fleiss, Ausdauer, Zahmes Betragen und auf die treuste Liebe für meine liebe gutte Mutter.

Conrad Meyer à sa mère.

Lausanne, sans date.

Liebe Mutter.

Nichts kann grausamer sein, als die inqualifiabeln Vorwürfe, die du dir machst. Ich möchte wol wissen, worin du gefehlt hast? Warum, ich bitte, auf das Vergangne zurückommen? Was nützt es? Ich verspreche dir, der glücklichste aller Menschen zu werden, der Fleiss ist die Hauptsache und ferner der frommste, kurz, was du nur wünschen kannst. Hingegen der Monat wird *nicht* bezahlt, Fr Cuénod dachte gar nie daran und H. Vulliemin musste laut lachen, als ich ihm deine Skrupeln vorbrachte. Wegen der Zerrissenheit bin ich sehr froh, auf Neujahr heimzukommen. — Ich werde über Neuchâtel und Bern reisen. Wenn ich bedenke wie unendlich viel Briefe für mich geschrieben worden sind, so wird mir angst und bang. Das war aber noch lang nicht das Schlimmste. Hier wollen mich die Lausannerinen heiraten, um mich *ganz* zu bessern und ich will gehenkt sein, wenn sie nicht die Idee haben, *dir* einen Dienst zu erweisen. Mir wäre am liebsten so still, unbesprochen und ruhig und ledig als möglich zu leben. Auf *jeden* Fall wollen wir auf keine Weise ins Alte zurück. Aufs Neujahr garantiere ich mich. Die Marquis ist hier, und will mich mit aller Teufelsgewalt. Ich wich wieder aus und *muss* nun hin; geht es los, so wird geantwortet:

1. — Ohne Stelle nie.

2. — Hänge es von dir und *allein* von dir ab; du begreifst, dass ich aber mehr als je ernsthaft werde. Hr Vulliemin will es auch.

Wie immer sei sicher l. Mutter ich will meinen Nerven schon befehlen : « sei du ruhig! »

Auf Neujahr liebste Mutter! Möge der Himmel dich bewahren und mache dir ja keine Grillen!

Elisabeth Meyer à Cécile Borrel.

Zurich, ce 15 décembre 1853.

Chère Mademoiselle,

Je voudrais que parmi les inventions extraordinaires de nos jours, il y en eût, qui nous rapprochât de nos amis sans que nous eussions besoin de recourir à la plume et au papier.

Et mon fils ! qui s'annonce tout simplement à Préfargier pour la fête de Noël... Abstraction faite de quelques autres raisons, je lui ai déconseillé de choisir cette époque pour vous faire sa petite visite. Si la maîtresse d'une maison ordinaire est surchargée d'occupations vers la fin de l'année, que sera-ce pour la directrice d'une maison comme la vôtre ! Conrad paraît avoir compris mes observations et se réserve par conséquent le plaisir de vous dire bonjour pour le moment de son retour à Lausanne, qui aura lieu vers le milieu du mois prochain. Merci mille fois, chère Mademoiselle, de tout l'intérêt que vous daignez conserver à mon fils. Vos conseils à son égard me sont particulièrement précieux, mais je ne puis vous promettre de les suivre avant que j'aie vu Conrad. Voudra-t-il être placé près de nous ? et pourra-t-il être en général placé comme il le désire ? La chance de l'être dans un moment où toutes les places sont assiégées par une foule de prétendants me paraît si petite que je me prépare à le voir échouer. Saura-t-il supporter des échecs et continuera-t-il à travailler sans avoir la perspective d'obtenir des résultats ? Ce sont des questions dont la solution m'est si cachée, que je ne puis *qu'espérer et prier*.

Quant aux lettres que vous avez eu la bonté de me com-

muniquer, elles sont, « tout Conrad ». De l'attachement, du naturel, de l'entrain et une si méchante écriture, que, s'il est vrai qu'on regrette quelquefois que la lecture d'une lettre soit vite terminée, mon fils possède le talent de prolonger cette jouissance.

Je pose la plume, chère Mademoiselle, en vous demandant la permission de la reprendre dans l'année qui va s'ouvrir devant nous. Que le Seigneur nous prenne tous en sa sainte garde, c'est le vœu principal de votre dévouée et affectionnée,

B. Meyer-Ulrich.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, 18 décembre 1853.

Chère amie,

Impossible de vous dire quelle singulière impression me fit l'arrivée de votre chère lettre. Je la tins longtemps dans la main, me rappelant ce cœur si bon, si humble, quelquefois si fier, fier de la bonne manière. Vous dirais-je tout ce qui me traverse la tête ? Ne vaut-il pas beaucoup mieux se taire ? J'en appelle à vous-même. Il est de ces choses qui ne se disent pas. Vous parlerai-je gratitude, reconnaissance, que sais-je ? Ce serait si pâle et faux par-dessus le marché. Tenons-nous, Mademoiselle, à une forte et bonne amitié, nous donnant de temps en temps de nos nouvelles, nous donnant la main toujours. Encore ceci : Ne vous attachez jamais à mes boutades ni à mes moqueries, ni à mes mouvements non plus ; tout cela n'est pas moi. Pascal disait : il faut avoir la pensée de derrière la tête, et les sentiments de derrière le cœur ; mais qui est-ce qui dit son dernier mot ? A présent, parlons raison. J'avais calculé tout mon temps ; je devais partir le 30 afin d'arriver à Zürich la veille du nouvel an ; mais en travaillant un peu plus par jour, je trouve encore mon compte en partant le 29 ; j'irai voir ce jour-là

M. Marval et mes amis de Neuchâtel et je coucherai à Préfargier, si Monsieur votre frère, auquel vous offrirez mes amitiés bien sincères le permet bien. Voilà qui vous va, j'espère. Mon cœur bat de joie à la seule pensée de vous revoir et de revoir ce bon et digne M. Marval. Il faut le dire : malheur est bon à quelque chose. J'ai été voir plusieurs fois M. D... Il me semblait bien aller ; mais comme il ne me paraissait pas trop charmé de mes visites, je dus les cesser. Je ne crois pas avoir manqué de délicatesse, peut-être m'a-t-il trouvé trop *mômier ?*

Ma mère va très bien. Dieu veuille que cela continue.

Adieu.

Votre tout dévoué,

CONRAD.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Lausanne, lundi 26 décembre 1853.

Chère demoiselle,

Je ne sais vraiment pas, si j'ai mis ma dernière lettre à vous à la poste, tant j'ai d'affaires dont la plupart sont parfaitement inutiles. Voilà en peu de mots ce que j'ai à vous dire. Je partirai d'ici mercredi soir et vous arriverai à Préfargier jeudi soir vers les quatre heures, à pied, cela va de soi. Je ne sais si jamais personne s'acheminera avec plus de joie vers Préfargier. Est-ce que vous me reconnaîtrez ? J'ai tant changé. Il ne me reste de tous mes souvenirs de chez vous qu'une profonde amitié pour Monsieur votre frère et pour vous. Je doute que j'aille voir quelqu'un de mes amis de Neuchâtel, hormis M. Marval bien entendu.

Le temps me presse, et puis j'aime mieux passer ces jours là en silence, je les donnerai tout à l'amitié. Il faut d'ailleurs que je me ménage. Plus je suis devenu sage, et j'ose le dire, homme, plus ma santé devient frêle : c'est dans les règles et je suis loin de m'en plaindre. Quelque chagrin ne m'a pas

précisément fait du bien ; à présent, j'ai pris mes résolutions et j'espère entrer bientôt dans une carrière pratique, Dieu aidant, nous l'ajoutons tous deux.

Et vous ? ma chère amie, vous me *vous* conterez tout du long; quel plaisir, certes ! Si cette vie est quelquefois bien cassante, et même quelque peu dégoûtante, l'amitié compense beaucoup. M. D... va bien, j'ai été le voir, il m'a bien accueilli, mais il ne songe nullement à m'accompagner.

Je suis pressé.

Adieu, ma chère demoiselle.

Votre dévoué,

C...

Louis Vulliemin à Élisabeth Meyer.

Lausanne, 28 décembre 1853.

Madame,

Conrad est parti hier au soir pour Neuchâtel, le cœur tout joyeux, acceptant même mes mauvaises plaisanteries alors que je lui déclarais ne vouloir plus le nommer que M. Meyer de Winterthour (Vitorudanus), et désirant vivement obtenir la place qui le mettrait à même d'employer ses forces, sans vivre trop éloigné de vous.

Monnard à qui nous avons écrit, chacun de notre côté, me dit être au moment de vous répondre. Il vous aura donc dit les mêmes choses qu'à moi. Il a écrit aux Directeurs de trois gymnases ; s'il a un bon résultat, il nous le fera savoir sans un jour de retard. Mais il espère peu. Il doute qu'un fils de Guillaume Tell soit agréé pour l'enseignement de la langue et de la littérature françaises en Allemagne. Il attend davantage des travaux littéraires, et s'est assuré qu'un libraire éditeur M. Friederichs, à Elberfeld, — caractère et fortune solides — est disposé à se charger de la publication des « Récits Mérovingiens. » Avant de stipuler des conditions, il prie le traducteur de lui envoyer la traduction et

l'original. Quand il les aura reçus, il ne tardera pas à prendre une décision, mais demande de la promptitude, pour ne pas être devancé. Monnard ajoute que M. Friederichs pourrait être pour notre jeune ami une ressource précieuse. Il désire que Conrad entre directement en correspondance avec lui, et lui demande par quelle voie il doit faire parvenir sa traduction.

Conrad, de son côté, préférait Cotta pour éditeur. Le conseil que je me suis permis de lui donner est de ne pas s'adresser à deux personnes à la fois ; s'il veut soumettre son travail à M. Cotta, de le faire aussitôt arrivé à Zürich, et en demandant une prompte réponse, motivée sur ce qu'une proposition lui est faite, qu'il est disposé à agréer, si M. Cotta, qu'il préférerait pour éditeur, ne voulait pas l'être, il espère que M. Pfitzer voudra bien se charger de cette négociation (sans nommer M. Friederichs) et envoyer à celui-ci ses manuscrits, si M. Cotta n'était pas disposé à une réponse favorable. Cette manière d'agir me paraît n'avoir rien que de droit, et n'avoir pas d'inconvénient, pourvu qu'il n'y ait pas de retard, et que l'on ne soit pas très longtemps sans répondre aux propositions reçues d'Elberfed.....

..... Veuille l'année qui s'avance être bénie pour chacune de vous, et l'être pour Conrad ! Acceptons de Dieu tout ce qu'elle renferme pour nous, et qu'il veuille tourner vers Lui nos cœurs tout entiers, dans la paix et dans la vraie joie.

Je ne vous dis pas, Madame, combien je suis à vous.

L. Vulliemin.

LIVRE IV

ZÜRICH

D'Élisabeth Meyer à Cécile Borrel.

Sans date, probablement du commencement de 1854.

Chère et précieuse amie,

Si je ne suivais que l'impulsion de mon cœur, vous recevriez bien souvent de mes lettres... M. de Marval aura eu la bonté de vous dire combien nous avons été sensibles à celles que vous nous avez adressées, mais ce que je me suis réservée de vous mander, c'est que mon fils est dans une si bonne disposition dans ce moment, qu'il déclare devant tout le monde que Préfargier a été pour lui une véritable ancre de salut. Je n'ignore pas, sans doute, que mon fils est nerveux et par conséquent mobile, mais cela n'empêche pas que je jouisse d'un état d'âme assez satisfaisant.

Veuillez dire à Monsieur votre frère que les douches d'eau froide, qu'il a conseillées à mon fils et que ce dernier vient de recommencer, lui font un bien si merveilleux qu'il travaille — travaille effectivement — avec un entrain et une suite, que nous n'aurions plus cru possible. L'humeur de Conrad se ressent de ce bon état de choses, car il est gai, serein et se livre à l'espoir de devenir peu à peu un membre utile de la société.

Quant à sa manière d'être, il est par moment, encore un peu superficiel et tranchant, mais son intention est bonne

et ses procédés laissent peu de chose à désirer. Est-il besoin de vous dire qu'en remerciant le Seigneur de ce changement de cœur, nous pensons en même temps à vous, chère Mademoiselle, et à Monsieur votre frère, qui avez été les instruments de sa grande miséricorde.

D'Élisabeth Meyer à Cécile Borrel.

Zürich, le 24 juin 1854.

Bien chère Mademoiselle,

Je ne serais pas surprise que vous eussiez oublié mon existence, ou que vous me crussiez d'une ingratitude tout à fait noire... Hélas ! j'aurais dû vous dire depuis longtemps ce qui me serre le cœur — que je ne puis dans ce moment vous prier de faire un séjour chez nous. Il n'est pas besoin, je crois, de vous exprimer à quel point cet espoir m'avait rendue heureuse et combien je me réjouissais de vous montrer non seulement par des paroles, combien je vous aime et combien je suis reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour mon fils... mais ce que vous aurez de la peine à comprendre, c'est que Conrad lui-même ne serait pas en état de vous rendre votre séjour agréable.

Je ne crois pas qu'il faille en accuser son cœur. Cette idée me rendrait bien malheureuse — mais ce qu'il y a de positif, c'est que mon fils est dans une disposition d'esprit, où tout ce qui lui rappelle le passé le fait frissonner. Ce n'est pas bien, sans doute, surtout quand on considère la chose sous le point de vue chrétien. Si Conrad était tout à fait humble il n'éviterait pas de se retracer les moments où la miséricorde divine l'a retiré de l'abîme... nous ne sommes, certes, pas encore arrivés au point que j'avais tant désiré, et il faut donc recommencer à prier Dieu d'achever une œuvre, qui n'est certainement que commencée. Mon fils fait cependant quelques progrès. Il travaille et tâche d'être doux et complaisant. Son ennemi, c'est l'imagination... qui

l'a fait vivre jusqu'à présent dans un monde chimérique, où les idées se sont succédées avec une telle rapidité que sa pauvre tête m'a souvent fait l'effet d'une lanterne magique.

Son malheur est donc principalement dans son organisation, mais comme il commence à s'en apercevoir et qu'il a la bonne volonté de contrebalancer par un travail consciencieux et suivi l'extrême mobilité de son esprit, je ne puis renoncer à l'espoir que Conrad parviendra Dieu aidant — au moins jusqu'à un certain point — à vaincre les obstacles qui se trouvent dans sa nature.

Un des progrès, c'est que Conrad n'écoute pas seulement les conseils qu'on lui donne, mais qu'il tâche de les mettre à profit, puis il aime ce qu'il se complait à appeler « notre couvent » et mène effectivement une vie qui en est digne. Cette grande régularité a son bon, mais elle a aussi son mauvais côté, car tout en le préservant du contact avec le monde (qui augmente son agitation nerveuse) elle l'invite à se plonger de nouveau dans de trop dangereuses rêveries. Vous voyez, Mademoiselle, que je ne me fais point d'illusions sur l'état de mon fils, mais que j'ai la conviction qu'il faut continuer à « veiller et à prier. » Ne se pourrait-il pas, que tout ce que nous avons gagné nous fût retiré!

Quant aux résultats des travaux littéraires de Conrad, ils sont modestes — mais au moins vient-il de finir la traduction des *Temps Mérovingiens* ; reste à savoir si elle sera acceptée par l'éditeur que M. Vulliemin a bien voulu lui indiquer.....

..... Betsy fait des peintures au pastel, qui réussissent et s'occupe beaucoup de son frère qui l'appelle avec raison « sa conscience ». Il en résulte une grande sécurité pour moi quoique je ne me dissimule pas que la tâche n'est pas petite pour Betsy. Heureusement qu'elle est sereine et envisage l'influence qu'elle exerce sur son frère comme une mission qui vient du Seigneur.

Votre affectionnée et reconnaissante.

B. M. U.

D'Élisabeth Meyer à James Borrel.

Zürich, le 29 juillet 1854.

Monsieur.....,

..... Mon fils — permettez que je vous en donne quelques nouvelles — va aussi bien que je puis l'attendre — il travaille effectivement et se laisse de plus contrôler par sa sœur qu'il a priée d'être son aide et sa directrice spirituelle. « Sais-tu, lui disait-il l'autre jour, pourquoi j'ai tant besoin de toi. Tu as ce qui me manque : « de la substance ».

En attendant, Conrad est bon enfant et tâche de se rendre utile et agréable. Quand sa mobile imagination ne lui joue pas quelque mauvais tour — vous savez ce dont elle est capable — il a même assez de jugement. Après avoir montré le beau côté de l'état actuel des choses, il faut bien que je parle aussi de ce qui est moins réjouissant. Conrad n'a pas encore acquis assez d'humilité pour parler avec simplicité de ce qui s'est passé avec lui. L'idée d'avoir séjourné dans une maison de santé lui est pénible et il évite tout ce qui pourrait la lui rappeler. Son cœur n'est toutefois pas ingrat et il souffre de ce qu'il n'a plus su écrire à M^lle^ Borrel qui a bien voulu entrer en correspondance avec lui. J'ai l'idée que cela aussi changera et que mon pauvre enfant finira par devenir tout à fait naturel. Comme nous attendons sous peu des amis de Genève qui compteront sur Conrad pour leur rendre toutes sortes de services, il aura l'occasion de vaincre sa répugnance à se montrer à des gens qui l'ont connu et suivi dans toutes les phases de sa triste maladie (Les bains froids font beaucoup de bien à Conrad qui n'est plus sujet à des hallucinations).

J'oublie, Monsieur, que votre temps est précieux et que vous êtes appelé à écouter une communication plus grave que la mienne. Veuillez en me pardonnant, me permettre de vous réitérer ainsi qu'à M^lle^ votre sœur l'expression de tous mes vœux et de tous mes sentiments.

B. Meyer-Ulrich.

De Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Zürich, 5 août 1854

Mademoiselle,

Voilà six mois de passés depuis ma dernière visite à Préfargier. Je suis bien coupable d'avoir tant tardé à vous témoigner ma profonde reconnaissance, à vous Mademoiselle, et à Monsieur votre frère de votre excellent accueil du mois de décembre 1853. Veuillez cependant ne me point croire ingrat. Mes occupations se sont multipliées, mes relations de famille et d'autres devoirs m'ont pris beaucoup de temps. J'ai écrit plusieurs fois à M. de Marval ; je suis sûr qu'il n'a jamais manqué de vous faire part de ma respectueuse affection ; cette fois je m'adresse à vous, Mademoiselle, tout en vous priant de faire part de ces quelques mots à notre digne ami, si j'ose l'appeler de ce nom. Veuillez lui dire que tout en lui gardant un profond amour, et tout en le priant d'agréer mon respectueux dévouement, je suis très mécontent de lui. Il m'avait assez solennellement promis de venir nous voir cet été, ce beau projet prenait couleur, allait se réaliser dans ce monde où les projets ne se réalisent guère, et le voilà qui tarde, qui ajourne, qui renvoie, (mot que par parenthèse je n'aime pas), le tout, sous prétexte de je ne sais quelle vieillesse s'annonçant prématurément, ce qui est difficile à croire.

Veuillez Mademoiselle, me rappeler au souvenir de votre aimable chapelain. J'ignore s'il a publié son *Mont-Rose*, vous me direz que ceci vous confond, et vous ne comprendrez guère, que l'on puisse vivre à moins de deux Revues Suisses par maison. Le fait cependant est avéré ; ici point de revue à dix lieues à la ronde, si ce n'est au Musée où tout se trouve.

Je songe bien souvent à Préfargier, à Saint-Blaise, à Neuchâtel et, je vous vois au milieu de vos malades, leur prodiguant vos soins, étant aimée de tous. Jamais je n'ou-

blierai tout ce que je vous dois, ainsi qu'à M. James que je vous prie de ne point oublier de remercier de tous les bons conseils qu'il a bien voulu me donner.

Rien de plus réglé que notre vie. Ma mère s'occupe des autres, et se rappelle avec bien du plaisir son amie de Neuchâtel. Betsy dessine, et pour moi je suis tout à mes travaux. Je puis dire que le travail m'absorbe entièrement ; tout en regrettant des années à peu près perdues, je me promets de ne plus perdre un instant. J'espère que mon premier travail verra bientôt le jour. Non que j'ambitionne n'importe quelle récompense ; c'est la science (si le mot n'est pas trop ambitieux) qui me captive par elle-même. Il faudra beaucoup de temps, des études non détachées, mais suivies et ardentes, pour arriver à faire œuvre qui vaille. La tête est bonne, mais la santé assez faible, assez délicate ; il me faut souvent ruser avec mon corps pour le faire faire son devoir. Courage !

Ma mère, Mademoiselle, vous garde le plus aimable souvenir, je me rappelle toutes vos bontés et je vous prie d'agréer mon respectueux dévouement et ma sincère amitié.

Conrad Meyer.

Élisabeth Meyer à Cécile Borrel.

Zürich, le 15 avril 1855.

Bien chère Mademoiselle.....,

..... Je continue à remercier le Seigneur du grand changement qu'il a opéré dans le cœur de mon fils. Quant à sa tête, elle est décidément organisée d'une manière si particulière qu'on ne peut en attendre trop à la fois. J'ignore ce qu'on dira de sa traduction des *Récits Mérovingiens*, qui doit paraître bientôt. Comme nos défauts se retrouvent toujours dans nos productions je m'attends à ce que l'ouvrage de mon fils sera taxé d'inégalité... de belles pages peut-être, puis des morceaux très faibles.

Il est un point toutefois où Conrad reste fidèle. Son amour pour notre divin Sauveur s'accroît à mesure qu'il se persuade de sa propre faiblesse, et comme c'est le point essentiel, l'avenir de mon pauvre enfant ne m'inspire plus d'inquiétudes. Il est probable que l'existence terrestre n'amènera point de résultats satisfaisants, mais son âme est sauvée et il puise à la source où nous pouvons nous désaltérer. Quant à sa sœur dans laquelle il possède une seconde mère, je sais qu'elle fait des progrès dans l'art et que son second séjour à Genève l'affermit encore dans sa résolution de se créer une position qui lui facilite la tâche de se charger de Conrad quand je ne pourrai plus le soigner moi-même; que le Seigneur soutienne et bénisse cette chère enfant !.....

..... Est-il besoin de vous assurer que je pense à vous et à tous vos malades dans les prières que j'offre au Seigneur. Ne savez-vous pas depuis longtemps combien je suis votre dévouée, affectionnée et reconnaissante.

B. Meyer. U.

Conrad Meyer à Cécile Borrel.

Zürich, 24 novembre 1855.

Mademoiselle,

Je suis sûr que ni vous ni M. James n'avez jamais douté de ma gratitude malgré mon silence, que du reste vous vous expliquerez facilement en vous représentant ma manière de vivre. Ayant écrit souvent toute la journée, le soir, je suis las à n'en pouvoir plus; recevant quelquefois des lettres de libraire, ou désagréables ou pressantes, y répondant de mon mieux, je suis quelquefois excédé d'ennui et de chagrin. Tout ceci compose une vie fatigante et monotone, en même temps qui guérit toutes les idées superflues. Je néglige, et je dois négliger tout ce qui ne se rattache pas à mes occupations qui tout en me fatigant bien ne me mènent

pas à grand'chose. Malgré tout cela, je n'ai oublié aucune de vos bontés que souvent je me rappelle une à une avec l'émotion bien douce de la reconnaissance.

Ne m'oubliez pas non plus auprès de M. le pasteur, que cet été j'ai eu le plaisir de voir chez moi. Veuillez faire mes amitiés à M. Gacon[1] qui m'a laissé un très aimable souvenir, donnez de mes nouvelles à ce petit Jacot qui a été mon infirmier. Dites-lui qu'il m'écrive un mot, mais il faudra le lui dire de manière à ne lui rappeler en aucune manière qu'étant à Neuchâtel, je lui ai donné quelque argent que peut-être le pauvre garçon croit devoir me rendre. Qu'il n'en soit plus parlé. Je n'ai que rarement l'honneur de voir votre aimable amie, M^me^ de M..., qui je crois se porte à merveille et qui a sur moi l'avantage de n'avoir divagué que trente ans passés, et d'avoir retrouvé, de retour de Préfargier, une position faite où l'on doit la respecter. C'est sa sœur M^lle^ M. E... que je vois de temps en temps. Il y a peu de femmes pour qui je me sente autant de respect et je ne la vois jamais sans avoir honte de mes découragements et de mes mouvements d'impatience. Il est vrai qu'il serait difficile de s'imaginer une position plus impatientante que la mienne. Entouré de jeunes hommes, jadis mes camarades, qui tous sont arrivés ou arrivent à quelque chose, cherchant à me rattacher partout et n'y réussissant que rarement, regardé de haut en bas par des hommes qui peut-être ne me valent pas, soupçonné par qui ne m'aime pas de n'être point encore entièrement guéri, contraint de m'humilier incessamment, ce qui ne m'est pas naturel du tout, je suis souvent très malheureux, mais, je puis le dire, je ne désespère nullement; je pense à l'avenir qui peut-être sera meilleur. Il est vrai de dire qu'une foi très vive, très fervente, mais que je cache plutôt que je ne l'affiche, me soutient et me fortifie malgré de nombreuses rechutes qui m'affligent sans me décourager. Veuillez dire à M. de Marval que je le

1. Econome à Préfargier.

remercie beaucoup de son aimable lettre ; il doit être encore bien triste de la perte de son fils, car il a entièrement oublié de me mordre un peu, comme je l'aime de sa part.

Dites-lui que dans ma dernière lettre je dois m'être expliqué peu clairement sur mes affaires littéraires. Il faut l'édifier bien vite sur ce point. Quand je parlais de lettres que l'on pourrait appeler grossières, il ne s'agissait que de lettres de libraires, et ces messieurs ayant leur style à eux, il n'y a rien à dire. Quant aux grands hommes, ce n'est que de M. Guizot que j'ai reçu une lettre assez aimable dont j'avais besoin pour persuader un libraire de Zurich à imprimer la traduction d'une étude historique, mais qui n'a point fait d'effet sur mon homme. Je suis encore à chercher qui imprimera le dit opuscule. Ayant été refusé deux fois en Allemagne et à Zurich, il est à savoir si je réussirai la troisième fois. Ah! Mademoiselle, quelle vie ! Mais, dois-je m'en plaindre à vous qui donnez tous les jours l'exemple de la patience et du courage à tant de malheureux qui sont mille fois plus à plaindre que nous autres, qui du moins avons notre bon sens !

Soyons bien reconnaissants des biens dont Dieu nous comble, et n'allons pas trop nous plaindre de nos petits malheurs.

Veuillez Mademoiselle, me conserver votre amitié et me rappeler au souvenir de M. James, que je prie d'assurer de mon dévouement et de ma profonde reconnaissance.

Votre dévoué.

C. Meyer.

Élisabeth Meyer à Cécile Borrel.

Zürich, le 11 décembre 1855.

Chère Mademoiselle.....,

..... Mon fils, auquel vous daignez conserver quelqu'intérêt va bien, grâce à Dieu, ce qui est d'autant plus réjouis-

sant qu'il se trouve actuellement (sous le rapport de ses succès littéraires) dans une espèce de désert d'où il ne voit point l'issue... et cependant il travaille comme s'il avait des chances de réussir, ses forces morales augmentent... n'est-ce pas une espèce de miracle dont je ne puis assez louer le Seigneur !

L'excellent M. de Marval voudrait donc que je vinsse à Préfargier ? Veuillez lui dire, chère Mademoiselle et dites-le à vous-même, que si je n'avais pas les mains liées je ne demanderais pas mieux que de partir sur-le-champ pour m'accorder une jouissance que j'ambitionne depuis long-temps.....

..... Adieu, bien chère demoiselle, j'ai trouvé une parole de saint Augustin qui m'a bien frappée :

« C'est d'après ton image que j'ai été créé, ô mon Dieu, et mon cœur s'agite jusqu'à ce qu'il trouve son repos en toi ».

Veuillez ne pas m'oublier auprès de Monsieur votre frère et recevoir vous-même l'expression de tous mes vœux et de tous mes sentiments.

B. M. U.

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

Astié, 30.

B

Beausoleil, 186, 214, 228.
Berdez, 142, 150, 167, 168, 172, 184, 188, 192.
Bertelli, 35.
Bischoff, 167.
Blum, 160.
Bluntschli, 217.
Bonnard (Albert), XXXVII.
Boileau, XXIV, 31, 36.
Borrel (James), XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, XIX, XX, XXII, XXV, XXX, XXXIV, XLV, 1, 2, 4, 11, 12, 16, 24, 34, 38, 41, 42, 45, 46, 53, 55, 63, 65, 77, 82, 83, 86, 92, 94, 98, 99, 103, 106, 108, 123, 124, 126, 127, 128, 132, 148, 175.
Borrel (Cécile), XIV, XVI, XIX, XXV, XXVI, XXX, XXXIX, XLII, XLIII, XLIV, XLV, 15, 21, 25, 33, 39, 42, 44, 47, 49, 53, 59, 61, 62, 63, 66, 68, 69, 73, 74, 81, 83, 84, 87, 91, 97, 100, 109, 114, 117, 137, 152, 154, 156, 161, 167, 168, 169, 172, 173, 176, 178, 180, 184, 188, 193, 194, 198, 199, 204, 212.
Borrel (Fritz), XIV, XV, XVI, XIX, XLV, 47, 55, 64, 68, 74, 77, 78, 81, 86, 96, 106, 118, 131, 134, 140, 145, 148, 151, 163, 167, 171, 175, 182, 186, 192.
Bosshardt (Caspar), 67.
Bovet (Félix), XVI, 98, 116, 160, 161, 210.
Brestenberg, 13.
Breting, 210.
Bridel, XL.
Buffon, 97.
Burkhart (Frau), 62.
Burkhart (Fräulein), 62.

C

Calame (Alexandre), 21, 37.
Chappuis, 152, 164, 202.
Châtelard, 167.
Clarens, 167.
Cologny, 187, 229.
Colombier, 219.
Cotta, 239.
Coulon (Mme de), 185.
Cour (près Lausanne), 137, 151.
Couvreux (Mlle de), 200, 204.
Cuénod de Bons (Mme), XXXIV, 137, 148, 150, 153, 156, 159, 164, 166, 169, 170, 184, 192, 199, 207, 215.
Cuénod, 160.
Curtal (Mme), 158.

D

Dante, 39, 42.
Déjazet, 167.
Denon, 160.
Deschwanden, 13, 26, 34, 62, 66, 74, 75, 79.
Diodati, 172.
Dupont (Fraulein), 158, 172, 191.
Dyk (van), 67.

E

F

Fäsy, 26, 111.
Fels (Mlle), 158, 160, 172, 178, 183, 186, 188, 191, 200, 201, 202, 203, 214.
Fort (Mlle le), 194, 195.
François (Luise von), XXIV.
Freiligrath, VI, XXXIII, XXXVIII.
Frey (Adolphe), VIII.
Friedrichs, 238.
Fries (Mlle), 67.
Füssli, 35.

G

Gacon (Mr), 8.
Gauthier, 167, 192.
Gemmingen-Gutenberg, XXX, 92, 100, 167, 182, 214, 227, 231.
Gessner (Conrad), 13.
Gibbon, XXXVII.
Girardet (Edouard), 22, 35, 37.
Girardet (Karl), 37.
Giulio Romano, 187.
Gobat (Mlle), 157.
Godet (Charles), XIX, XXX, XXXI, XXXII, XLV, 22, 33, 34, 45, 50, 51, 81, 82, 86, 89, 91, 93, 96, 99, 100, 106, 109, 131, 132, 134, 149, 154, 155, 165.
Godin, 187, 191.
Gonzenbach (Fraulein), 44.
Götz de Berlichingen XXX, 92.
Grabbe, VI.
Gruyères, 209.
Guido Reni, 16.
Guiger (Général), 140.

H

Haessel, XXIV.
Hass (Ed), VIII, 231.
Hirzel, XLI, 198, 199.
Holdimand (rue), 159.
Horner, 151.
Hugli (Mlle Constance), XLV.
Humboldt, 114.
Hutten, II.

I

Illenau, 12.

J

Jean-Paul, XXXVIII.

K

Kraepelin, VIII.
Kaulbach, 44.
Keller (Gottfried), I, III.
Keller, (H), 142.
Kögel, XXIII, XXXIII.

L

Lange (Johann-Peter), 67, 78.
Lavater, 169, 173.
Lefort, 187.
Lenau, VI, XXXVIII, 14.
Lessing, 67.
Lullin (Mad), 161, 201, 204.

M

Maistre (Joseph de), XXXVII.
Maler, 35.
Mallet (Mr Antonin), XXIX, 11, 14, 15, 16, 25, 26, 35, 37, 39, 43, 59, 61, 76, 79, 80, 81, 104, 122, 180, 192, 200, 203, 204.
Mallet d'Hauteville, 139, 142.
Mannskopf, XXX, 92, 200.
Marquis (Mlle), 161, 167, 172, 185, 226, 227, 229, 233, 234.
Marval (Charles de), XIV, XIX, XX, XXII, XXXIII, XXXIV, XXXIV, XLV, 19, 20, 31, 33, 34, 41, 45, 46, 47, 50, 51, 54, 55, 72, 73, 74, 75, 77, 79, 97, 100, 102, 105, 115, 117, 121, 125, 126, 130, 132, 134, 139, 148, 163, 171, 175, 179, 180, 201, 209, 217, 225, 227, 228, 237, 241, 245, 248, 250.
Marz, 100.
Maurin, 112.
Mayor (Mlle), 25. 26, 30.
Meyer (Mlle Camilla), XLV.
Meyer (Regierungsrat Ferdinand), VI, VIII, 130, 165.
Meyer (Richard M.), II.
Meyer (Wilhelm), 13, 27, 57, 58, 60, 61, 66, 76, 80, 87, 89, 95, 98.
Michelet, XL.
Mickiewicz, XL, 118, 120.
Monnard, 30, 239.
Montalembert, XL
Montet, 160, 201, 203.
Montmorency (la Duchesse de), XXXVII.

Montruz, 21, 22, 54, 136.
Mörike, 213.
Morges, 152.
Mornex, 153.
Mülen (von der), 135, 141, 142, 143, 150, 165, 172, 183, 185, 200, 201, 202, 203, 241, 219, 226, 228, 233.
Müller, XL.

N

Naville, 225, 226.
Neuenburg, 33.
Neumünsterkirche, 13.
Nietzsche, IV.
Noailles (Alexis de), XXXVII.
Nüscheler (Conrad), 35, 36, 38, 41, 167, 172, 175, 179, 180, 183, 204, 228, 230, 231.

O

Olivier (Juste), 103, 121, 124, 125, 127.
Orelli (Oberst), 26, 35.

P

Pascal, XXIV, 20, 30, 37, 236.
Péclar, 181.
Pélerin (Michel), 187, 191.
Pestalozzi, 33.
Pfitzer, 13, 14, 166, 239.
Picot (Herr), 39, 120, 172.
Pillon, 42.
Ponthièle-Brücke, 37.
Port-Royal, XXIV.
Puilly, 186.
Pury (Herr von), 41, 125, 163, 181, 183, 184, 201.
Prangins (Château de), 187.

Q

R

Racine, XXIV, 37.
Rambert (E.), 30.
Raphaël, 187.
Reutlinger, 112.
Ricasoli (Bettino), 39, 42.
Richelieu (la Duchesse de), XXXVII.
Riponne (place de la), 159.
Rivier, 128, 191.
Robert (Louis-Léopold), 37, 229.
Rodt (Fräulein von), 200, 201, 204, 214, 215.
Rodt (Herr von), 200, 201, 204, 215, 233.
Roméo, 230.
Roth (von), 185.
Rubens, 67, 191.

S

Sadger (M. Joseph), VIII.
Sainte-Beuve, XXIV, XL.
Sandoz (Jules), 209.
Sauerbrei, XXXIX, 160, 166.
Schadow, 67.
Schelling, 41.
Scherer (Edmond), 161.
Schultess-Rechberg, 123.
Secrétan (Charles), XXXIII, XXXIV, 41, 55, 56, 63, 64, 68, 69, 70, 73, 82, 86, 88, 92, 95, 96, 97, 99, 104, 118, 119, 121, 124, 125, 131.
Seidenhof (Grüner), III.
Solothurn, 61, 63, 66, 71, 97.
Souvestre, XXXVIII, XXXIX, 99, 103, 135, 141, 144, 151, 152, 153, 157, 158, 160, 161, 163, 164, 175, 192, 209.
Stadelhofen, V, XXV, XXVIII, XXIX, XXXIV, XXXIX, XLIV, 14, 60, 80.
Steilen, XL.

T

Talleyrand-Périgord (Elie de), XXXVII,
Theil, 25,
Thierry (Augustin), XLI, 150, 151, 160, 164, 166, 176.
Topfer, XVI.
Tournes (Mlle de), XXIX, 39, 76, 173, 177.

U

Ulrich (Johann-Conrad), VIII, 94.

V

Val-de-Travers, 21.
Velasquez, 67.
Vert (Henri le), I.
Ver-Vuel, 160.

Vevey, 21, 143, 177, 178.
Vinet (Alexandre-Rodolphe), 30, 41, 154, 157, 158, 160, 167, 202, 228, 232.
Vögeli (Mme), 13.
Vogüe (Melchior de), XXXVII.
Voltaire, XXXIII, XXXVI, 221.
Vulliemin (Ch.), XL.
Vulliemin (Louis), XIX, XXII, XXXVIII, XL, XLI, XLIII, XLV, 32, 33, 104, 135, 140, 142, 143, 150, 151, 153, 154, 156, 158, 160, 161, 166, 168, 176, 177, 180, 182, 183, 184, 185, 188, 192, 194, 197, 198, 201, 203, 204, 205, 206, 214, 216, 219, 223, 224, 225, 226, 227, 229, 232, 234, 238, 243.

W

Wäldli, III.
Winnenthal, 12.

Z

Zeller (Conrad), 13, 16, 26, 74, 102.

TABLE DES MATIÈRES

Lettres du Dr James Borrel à Elisabeth Meyer : Pages

20 Juin 1852 1
25 Juillet 1852 4
10 Septembre 1852 16
25 Octobre 1852 46
23 Janvier 1853 92
16 Mars 1853 132

Lettres d'Elisabeth Meyer au Dr James Borrel ;

20 Décembre 1852 77
29 Juillet 1854 244

Lettres de Conrad Meyer à sa mère ;

Juin 1852 2
18 Septembre 1852 23
22 Septembre 1852 29
24 Septembre 1852 31
Octobre 1852 41
3 Décembre 1852 62
31 Décembre 1852 81
22 Janvier 1853 91
30 Janvier 1853 96
27 Février 1853 117
3 Mars 1853 123
7 Mars 1853 124
20 Mars (de Neuchâtel) 1853 134
20 Mars (de Lausanne) 1853 142
28 Mars 1853 136
31 Mars 1853 137
13 Avril 1853 150
27 Avril 1853 158
2 Mai 1853 166
5 Mai 1853 168
Pentecôte 1853 171
29 Mai 1853 180
3 Juin 1853 182
7 Juin 1853 188
19 Juin 1853 191
1 Juillet 1853 199

4 Juillet 1853 199
22 Juillet 1853. 202
1er Août 1853 203
13 Septembre 1853. 211
7 Octobre 1853 213
10 Octobre, 1853 215
1er Novembre 1853. 221
8 Novembre 1853 225
19 Novembre 1853. 227
10 Décembre 1853. 231
Sans date. . . . . 232, 233 et 234

Lettres d'Elisabeth Meyer à son fils :
30 Juillet 1852 11
18 Septembre 1852. 24
20 Septembre 1852. 27
13 Octobre 1852. 38
4 Novembre 1852 57
20 Décembre 1852. 75
7 Janvier 1853. 87
25 Janvier 1853 94
31 Janvier 1853 97
1er Février 1853. 100
4 Février 1853. 103
2 Mars 1853. 119

Lettres de Betsy Meyer à son frère :
6 Septembre 1852 14
27 Septembre 1852. 33
20 Octobre 1852. 43
24 Novembre 1852. 60
11 Décembre 1852 65
18 Décembre 1852. 74
29 Décembre 1852. 80
11 Février 1853 112
20 Février 1853 113
13 Mars 1853 129

Lettres de Ch. de Marval à Elisabeth Meyer :
15 Septembre 1852 70
16 Décembre 1852 72
14 Mars 1853 130

Lettres de Conrad Meyer à sa sœur :
8 Octobre 1852 36
27 Novembre 1852. 61
16 Décembre 1852. 71
24 Décembre 1852 78
8 Janvier 1853. 89
6 Février 1853. 105
Neuchâtel 1853 (sans date) 115
25 Février 1853 116

13 Mars 1853 128
27 Avril 1853 160
22 Mai 1853. 177
5 Juin 1853. 186
18 Juillet 1853. 200
7 Août 1853 204
20 Septembre 1853. 213
7 Novembre 1853 224
Lausanne 1853 (sans date) . . . . . 228, 229 et 230

Lettres d'Elisabeth Meyer à Cécile Borrel :

13 Octobre 1852. 39
4 Janvier 1853. 84
11 Avril 1853 148
15 Décembre 1853. 235
Début de 1854. 241
24 Juin 1854 242
15 Avril 1855 246
11 Décembre 1855. 249

Lettres de Cécile Borrel à Elisabeth Meyer :

25 Octobre 1852. 44
Préfargier 1852 (sans date) 47, 49, 53
6 Décembre 1852 63
10 Février 1853. 109
11 Mars 1853 125
5 Avril 1853. 145
19 Avril 1853 154

Lettres de Fritz Borrel à Elsiabeth Meyer :

3 Novembre 1852 55
14 Décembre 1852. 68
3 Janvier 1853. 81
16 Avril 1853 151

Lettre de Charles Godet à Elisabeth Meyer :

9 Février 1853. 106

Lettres de Conrad Meyer à Cécile Borrel :

17 Mars 1853. 139
9 Avril 1853. 146
18 Avril 1853 152
20 Avril 1853 156
28 Avril 1853 161
7 Mai 1853 169
13 Mai 1853. 173
22 Mai 1853. 176
Lausanne (sans date). 180
4 Juin 1853 184
10 Juin 1853 188
21 Juin 1853 193
24 Juin 1853 194

26 Juin 1853 198
25 Août 1853 205
1 Septembre 1853 208
20 Septembre 1853 212
13 Octobre 1853 217
22 Octobre 1853 219
31 Octobre 1853 226
18 Décembre 1853 236
26 Décembre 1853 237
5 Août 1854 245
24 Novembre 1854 247

Lettres de Louis Vulliemin à Elisabeth Meyer :

19 Mars 1853 140
28 Avril 1853 163
25 Juin 1853 197
29 Août 1853 206
7 Octobre 1853 216
28 Décembre 1853 238

Lettres de Louis Vulliemin à Betsy Meyer:

22 Mars 1853 143

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCCr

ERRATA

Page VII, 1er alinéa, 6e ligne, *lire :* Notons un trait assez caractéristique : même à cette époque... *au lieu de :* Notons un trait assez caractéristique même : à cette époque...

Page XIII, 1er alinéa, 3e ligne, *lire :* ... convictions religieuses » ; *au lieu de :* ... convictions religieuses »,

Page XXII, 1re ligne, *lire :* schlimmen Zeiten) *au lieu de :* schimmen Zeiten).

Page XXX, 1er alinéa, dernière ligne, *lire :* Götz de Berlichingen, *au lieu de :* Gotz...

Page XXXI, note : *lire* : u. dann das Essen ? *au lieu de :* u- dann dass Essen ?

Page XXXVII, note 2, 9e ligne, *lire :* die noch verwünschtern... *au lieu de :* noch, verwünschtern.

Page 2, 3e alinéa, 4e ligne, *lire :* ... mässige Körperanstrengung; Kurz. *au lieu de :* Körperanstrengung-Kurz.

Page 3, 3e alinéa, dernière ligne, *lire :* cingenommen... *au lieu de* : cingenomen.

Page 12, 2e alinéa, 4e ligne, *lire :* ... in deiner Gesundheit... *au lieu de :* deinem.

Page 13, 1er alinéa, 16e ligne, *lire :* ... will uns während der... *au lieu de :* wahrend.

Page 14, 3e ligne, *lire* : erzählt, *au lieu de :* erzahlt.

Page 15, 4e alinéa, dernière ligne, *lire :* ... von denen... *au lieu de :* deinen.

Page 16, 1er alinéa, 3e ligne, *lire :* ... welches gern mit dem alten Herrn spielt, wenn er es leidet... *au lieu de :* ... wenn er es litte...

Page 23, 2e alinéa, 3e ligne, *lire :* ... mein Geschmack für das Französische. *au lieu de :* ... die Französische.

Page 29, 5e alinéa, 3e ligne, *lire :* ... Reizbarkeit, *au lieu de :* Reibarkeit.

Page 30, 3e ligne, *lire :* ... ob wir uns wiederschen... *au lieu de* : ... wie dershen.

Page 30, 2e alinéa, 4e ligne, *lire :* ... nicht immer... *au lieu de :* imer.

Page 31, Lettre de Conrad à sa mère, 1re ligne, *lire :* Briefe, *au lieu de :* Brife.

Page 33, Betsy à son frère, 2e alinéa, 1re ligne, *lire* : ... Verstand... *au lieu de :* ... Verstandt...

Page 38, 1re et 2e lignes, *lire :* ... und Leiden... der Gedanke an dich einer meiner freudigsten ist, *au lieu de :* Leiben... der Gedanke an ich einer meiner freundigsten ist.

Page 41, Lettre de Conrad, 4e alinéa, 1re ligne, *lire :* zu können, *au lieu de* konen.

Page 43, Lettre de Betsy, 1re ligne, *lire :* wenn, *au lieu de :* wen.

Page 43, Lettre de Betsy, 2e alinéa, 7e ligne, *lire :* zurück, *au lieu de :* zurüch.

Page 44, 1er alinéa, 5e ligne, *lire* : schenkte, *au lieu de* : schentke.

Page 59, 6e ligne, *lire :* ich, *au lieu de :* icht.

Page 59, 12e ligne, *lire :* blieb, *au lieu de :* blied.

Page 60, 6e alinéa, dernière ligne, *lire :* ... Juristen und Anatomen sind. Untröstlich, *au lieu de :* ... sind Untröstlich.

Page 72, 4e ligne, *lire :* Stimmung, *au lieu de :* Stimmug.

Page 72, 3e alinéa, 3e ligne, *lire :* Kaufmannswelt, *au lieu de :* Kaufmannswet.

Page 76, 9e ligne, *lire :* Skizze, *au lieu de :* Scizze.

Page 80, dernier alinéa, 2e ligne, *lire :* begrüssen, *au lieu de :* begrossen.

Page 87, fin de la lettre, *lire :* parce que ma tête me fait de nouveau... *au lieu de :* nouveau.

Page 89, Lettre de Conrad, 2e ligne, *lire :* Nirgends wohin-Kommen (traits d'union au lieu de tirets).

Page 94, Lettre d'Elisabeth Meyer, 2e alinéa, 2e ligne, *lire :* ... lassen, so lange, *au lieu de :* ... lassen-so lange.

Page 95, 3e ligne, *lire :* ... ich möchte dir ihn wirklich... *au lieu de :* hin.

Page 95, 1er alinéa, 1re ligne. *lire :* ... dein Brief... *au lieu de :* ... Breif...

Page 95, 2e alinéa, 2e ligne, *lire :* ... schleunigst wieder schicken. *au lieu de :* schleünigst weider.

Page 95, 2e alinéa, 6e ligne, *lire :* Sei schnell... *au lieu de :* schenell.

Page 95, 2e alinéa, 8e ligne, *lire :* ... eine gute — aber um deiner selbst u. der Betsy willen — keine... *au lieu de :* eine gute-aber... ... willen-keine.

Page 95, 3e alinéa, 4e ligne, *lire :* oder, *au lieu de :* öder.

Page 95, 4e alinéa, 8e ligne, *lire :* ... glich, in milderes... *au lieu de :* glich-in...

Page 95, dernier alinéa, 1re ligne, *lire :* Brief an Onkel Wilhelm, wenn er nämlich noch nicht geschrieben sein sollte, Herrn Secretan... *au lieu de :* Onkel-Wilhelm-wenn... sein sollte Herrn.

Page 96, 3e ligne, *lire :* Neuchatel, *au lieu de :* Neuchätel.

Page 96, 5e ligne, *lire :* ... und... *au lieu de :* ... un...

Page 97, 5e alinéa, 1re ligne, *lire :* herzlichsten, *au lieu de :* herzzlichsten.

Page 97, 7e alinéa, 1re ligne, *lire :* ... und hat mir — trotz alles Widerstrebens — alle ihre letzten Trauben gegeben, *au lieu de :* ... mir-trotz... Widerstrebens-alle.

Page 98, 1er alinéa, avant-dernière ligne, *lire :* Körper, *au lieu de :* Köper.

Page 99, 14e ligne, *lire :* ... nun spreche ich weiter, *au lieu de :* ... weider.

Page 99, note, 4e ligne, *lire :* ... lectures du soir, *au lieu de :* ... du roi.

Page 100, 4e ligne, lire (du hast ja), *au lieu de :* haste.

Page 100, Lettre d'Elisabeth Meyer, 2e alinéa, 1re ligne, *lire :* Weisst du was mich, *au lieu de :* weist du wast mich.

Page 100, 3e ligne, *lire :* ... u. die — wie du ganz richtig bemerkst — über... *au lieu de :* ... u, die-wie... bemerkst-über.

Page 101, 2e ligne, *lire :* « Erdenrund — das würde gar nicht in Gottes Erziehungsplan passen — und da... *au lieu de :* ... Erdenrund-das...passen-und.

Page 101, 7e ligne, *lire :* ... Menschen, die... *au lieu de :* ... Menschen-die...

Page 101, 27e ligne, *lire :* Verfasser, *au lieu de :* Werfasser.

Page 102, 2e alinéa, 2e ligne. *lire :* irgend etwas — Gutes versteht sich — Französisches, zur... *au lieu de :* sich-Französisches, sur.

Page 102, 2e alinéa, 10e ligne, *lire :* u. dennoch — du wirst es kaum glauben können — sind seit dem Tage deiner Abreise... *au lieu de :* dennoch-du... können-sind... ... Abreisse...

Page 102, 2e alinéa, 17e ligne, *lire :* was wir... *au lieu de :* wass vir.

Page 103, dernière ligne, *lire :* Hause, *au lieu de :* Hauske.

Page 105, Lettre de Conrad, 2e alinéa, 3e ligne, *lire :* ... mein fester Entschluss, für... *au lieu de :* fester-Entschluss.

Page 112. Betsy à son père, 2e alinéa, *lire :* gewonnen, *au lieu de :* gewomnen.

Page 113, dernière ligne, *lire :* gegenseitig, *au lieu de :* gegenseitif.

Page 114, 6e aliéna, 3e ligne, *lire :* ... macht ihm das Verzaubertsein schwer... *au lieu de :* das Verzaubert sein schiwer...

Page 116, 2e alinéa, 2e ligne, *lire :* ... setzt sich an den Stiefel... *au lieu de :* ... sichanden...

Page 116, 4e alinéa, 2e ligne, *lire :* ... von den « italienisch. Kriegen » ... *au lieu de :* « italienisch Kriegen »...

Page 118, 1er alinéa, 4e ligne, *lire :* ... zukommen zu lassen... *au lieu de :* ... Yukommen...

Page 118, 4e alinéa, 6e ligne, *lire :* Fünflivres, *au lie deu :* Fûnflivres.

Page 118, dernier alinéa, *lire :* ... und ich... *au lieu de :* ... und ich.

Page 120, 5e alinéa, *lire :* Nachfrage, *au lieu de :* Nachfrahe.

Page 120, dernière ligne, *lire :* bin, *au lieu de :* blin.

Page 121, 4e ligne, *lire :* Stellung, *au lieu de :* Stellund.

Page 121, 1er alinéa, 14e ligne, *lire :* ... In das Getümmel hinein... *au lieu de :* In das Getummel heinein.

Page 123, 4e alinéa, *lire* . Eilig, *au lieu de :* Eillig.

Page 123. Lettre de Betsy, 6e et 10e lignes. *lire :* ... die Luft... *au lieu de :* die Lust.

Page 124, 1re ligne, *lire :* ... gilt es weise und vorsichtig... *au lieu de :* ... weiss...

Page 124, 3e alinéa, 2e ligne, *lire :* schreibe uns dann deine Ansicht, *au lieu de :* dan

Page 129, 2e alinéa, 1re ligne, *lire :* kündigte ich... *au lieu de :* icht.

Page 129, avant-dernière ligne, *lire :* telegraphische... *au lieu de :* telegraphsische...

Page 135, 2e alinéa, 6e ligne, *lire :* Schmach, *au lieu de :* Smach.

Page 136, 1re ligne, *lire :* wegen Geldsachen, *au lieu de :* gegen.

Page 136, dernier alinéa, 1re ligne, *lire :* ich ass nie... *au lieu de :* as.

Page 167, 3e ligne, *lire :* kläglich, *au lieu de :* klaglicht.

Page 167, 3e alinéa, 1re ligne, *lire :* Korrespondenz, *au lieu de :* Korrespondez.

Page 167, 3e alinéa, 6e ligne, *lire :* ... geworden, und... *au lieu de :* geworden-und...

Page 168, 2e alinéa, 3e ligne, *lire :* zufrieden ist — was, da die Sache... zu hoffen steht — einige... *au lieu de :* zufrieden ist-was..., steht-einige...

Page 169, 2e alinéa, 3e ligne, *lire :* ... deck dich... *au lieu de :* dek dich...

Page 176, 17e ligne, *lire :* ... doigts-martyrs... *au lieu de :* ... doigts — martyrs.

Page 176, 2e alinéa, 2e ligne, *lire :* ... que cela fût ; *au lieu de :* fût ; [1]...

Page 178, 7e ligne, *lire :* ... gebrochener... *au lieu de :* gebrocbener.

Page 182. Lettre de Conrad, 3e ligne, *lire :* Augenblick... *au lieu de :* Augenblik.

Page 183, 1er alinéa, 6e ligne, *lire :* Sei's ! *au lieu de :* Seis.

Page 183, 2e alinéa, 2e ligne, *lire :* und vergnügt, *au lieu de :* uns...

Page 188, 2e alinéa, 7e ligne, *lire :* ... Liebehaben, *au lieu de :* Liebehaben.

Page 191. Lettre de Conrad, 3e alinéa, *lire :* trafen, *au lieu de :* traffen.

Page 192, 2e alinéa, 2e ligne, *lire :* merke, *au lieu de :* mercke.

Page 202, 8e ligne, *lire :* das, *au lieu de :* dass.

Page 204, 8e ligne, *lire :* nebst, *au lieu de :* hebst.

Page 204. Lettre de Conrad, 6e ligne, *lire :* Übrigens, *au lieu de :* Ubringens.

Page 204, avant-dernière ligne, *lire :* letzten, *au lieu de :* letzzten.

Page 205, 2e ligne. *lire :* ... abgethan werden, *au lieu de :* werde.

Page 211. Lettre de Conrad, 3e ligne, *lire :* Deine Sendung verdanke ich aufs höflichste... *au lieu de :* sundung hoflichste.

Page 214, 2e ligne, *lire :* gefiel, *au lieu de :* gefiehl.

Page 224. 8e ligne, *lire :* körperlich, *au lieu de :* köperlich.

Page 224. Lettre de Conrad, 2e alinéa, 10e ligne, *lire :* nicht. *au lieu de :* nich.

Page 225, 1er alinéa, 4e ligne, *lire :* Wir wollen aber — wir beide — unsre Pflicht... *au lieu de :* ... aber-wir beide-unsre.

Page 225. 1er alinéa, 10e ligne, *lire :* verachten — schonen, *au lieu de :* verachten-schonen.

Page 226, 17e ligne, *lire :* ... glücklich — menschlich geredet — liegt... *au lieu de :* glukklich-menschlich geredet-liegt.

Page 227, 2e ligne, *lire :* Angelegenheiten... *au lieu de :* Angelegebheiten.

Page 229, 2e alinéa, 1re ligne, *lire :* ängstlich, *au lieu de :* äugstlich.

Page 229, 3e alinéa, 4e ligne, *lire :* ... bei Hrn Vulliemin war, ein, *au lieu de :* war ein.

Page 230, 6e ligne, *lire :* die nöthigen Bücher, *au lieu de :* die nöthige.

Page 231, BB. *lire :* Romeoblättchen, *au lieu de :* Romeoblattchen.

Page 231, Lettre de Conrad, 3e ligne, *lire :* zerschlägt, *au lieu de :* zerschägt.

Page 233. Lettre de Conrad, 2e alinéa, 7e ligne, *lire :* leer, *au lieu de :* lehr.

Page 233, 2e alinéa, 12e ligne, *lire :* Delikatesse, meine... *au lieu de :* Delikatesse-meine...

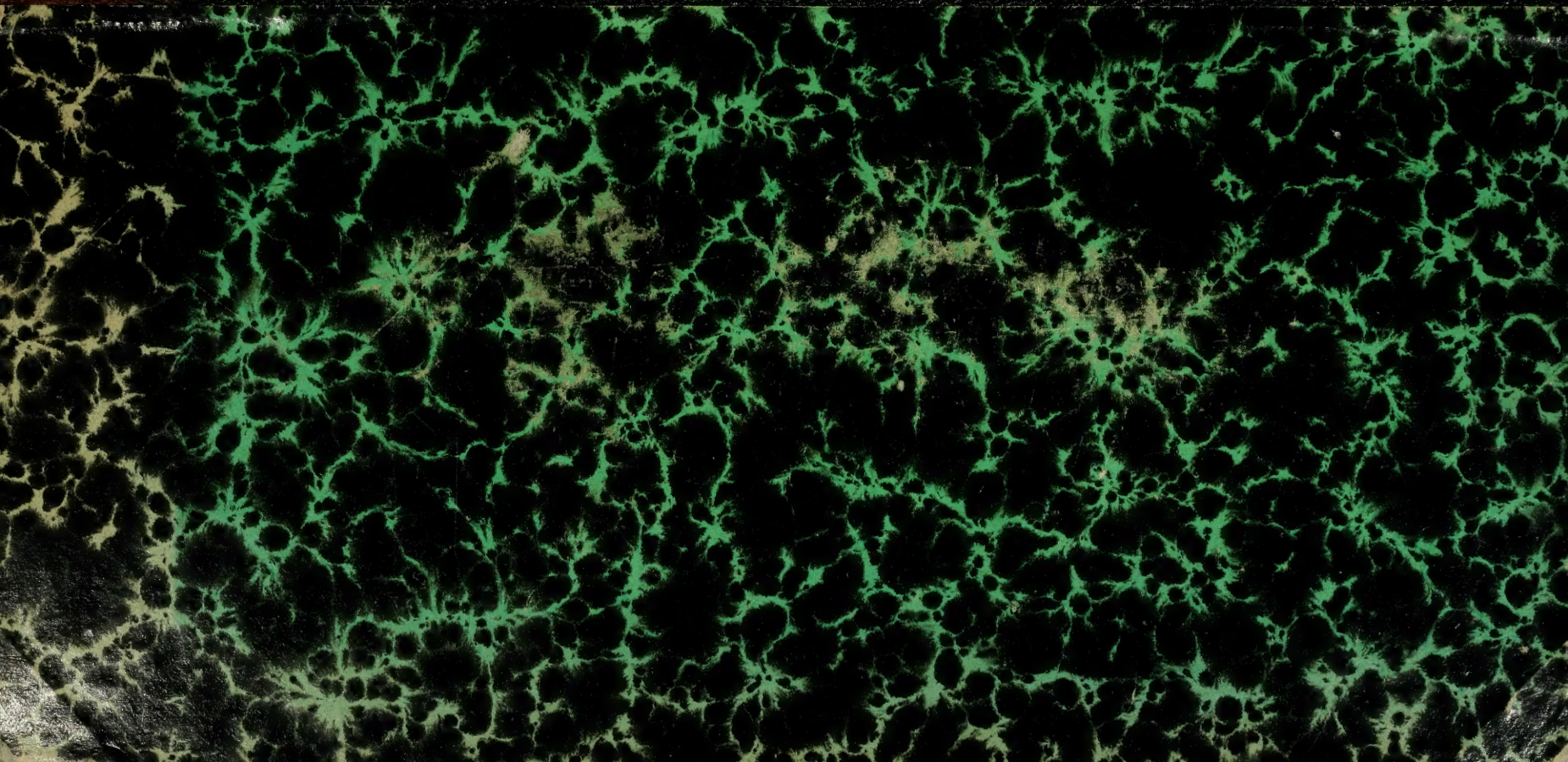
Page 234, 4e ligne, *lire :* zahmes, *au lieu de :* Zahmes.

Page 234, 5e ligne, *lire :* gute, *au lieu de :* gutte.

LG
M612
.YhC

Meyer, Conrad Ferdinand 206424
Author Harcourt, Robert d'
Title C.F.Meyer, La crise de 1852-1856.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU